

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

VOYAGE AU CŒUR DES SOLITUDES : EXPLORATION PSYCHODYNAMIQUE
DE L'EXPÉRIENCE DE SOLITUDE DE FEMMES EN SITUATION D'ITINÉRANCE
À MONTRÉAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR

ANNE-MARIE EMARD

FÉVRIER 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Une thèse, ça ne s'écrit pas tout seul. C'est le fruit de multiples rencontres, d'échanges féconds, de navigation dans l'informe et, par le fait même, de la nécessité de retrouver des repères lorsque l'incertitude devient trop dense.

Mes remerciements vont d'abord à Sophie Gilbert, ma directrice de recherche. Son support et sa présence bienveillante ont certes favorisé la création et le maintien d'un espace de jeu riche et stimulant, un espace fertile au développement d'une pensée complexe. Merci Sophie de m'avoir transmis ton intérêt pour la recherche qualitative et d'avoir cru en moi!

Un énorme merci également à La rue des Femmes, plus spécifiquement à toutes les femmes en difficulté rencontrées de manière formelle et informelle pour leur générosité et leur ouverture. Merci aussi à tout le personnel, de la fondatrice aux intervenantes, en passant par les coordonnatrices et les personnes responsables de l'entretien. Merci pour l'accueil que vous m'avez offert et pour votre dévouement quotidien auprès des femmes.

Aux membres du jury, Cécile Van de Velde, Christian Thiboutot et Véronique Lussier, merci d'avoir accepté d'évaluer cette thèse et de l'avoir nourrie de vos judicieux commentaires. Il me semble parachever ce parcours enrichie d'un dialogue avec la sociologie de la solitude, d'une réflexion sur la portée de la métaphore en recherche,

de même que d'une interrogation vivante sur les espaces transitionnels dans les ressources d'intervention auprès des personnes désaffiliées.

Ma gratitude va également à tous mes collègues du GRIJA, anciens et actuels, tant pour leur écoute et leurs commentaires que pour les présentations de leurs propres thèses qui ont su nourrir ma réflexion et ma créativité.

Merci aussi aux collègues du séminaire Winnicott Pluriel : Marcel, Lorraine et tous les autres. Grâce au partage de votre expérience et de votre compréhension des textes, de même qu'à cet espace d'échanges ouverts et bienveillants, j'ai pu apprivoiser d'une manière plus profonde et intime les élaborations winnicottiennes, non sans une rafraichissante touche d'humour!

Merci à mes collègues actuels de Médecins du Monde : Pierre, Mylène et Catherine, avec lesquels j'ai l'occasion de pouvoir poursuivre ma réflexion clinique sur l'itinérance et la solitude.

Je tiens à remercier Geneviève Trottier, amie et complice de création, pour la réalisation des dessins de chacun des portraits métaphoriques. Cet exercice collaboratif, réalisé à la toute fin du processus d'écriture de la thèse, m'a permis de la revisiter sur un mode plus ludique.

Merci aux Fonds de Recherche du Québec – Société et Culture (FQRSC) pour leur soutien financier durant mes études doctorales.

Enfin, merci à ma famille, ma belle-famille et mes amis. Vous avez tous contribué, à votre façon, à la réalisation de cette thèse. Et, plus encore, merci à mon amoureux, Jean-François, pour ton soutien inconditionnel au cours du (long) parcours doctoral!

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ.....	x
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE	3
ÉTAT DES LIEUX ET DES CONNAISSANCES.....	3
CHAPITRE I PROBLÉMATIQUE	4
1.1. Vous avez dit itinérance?.....	4
1.1.1. Le décompte	4
1.1.2. Au regard de cette variabilité, comment définir l'itinérance?	6
1.1.3. Une itinérance spécifiquement féminine?	10
1.2. La solitude en question.....	12
CHAPITRE II CONTEXTE THÉORIQUE.....	16
2.1. Sphère relationnelle, isolement social et solitude.....	16
2.1.1. Les expériences de rupture de lien et la pauvreté relationnelle.....	17
2.1.2. Un réseau relationnel malgré tout.....	19
2.1.3. La solitude et la relation à soi : seul face à soi-même	20
2.2. Perspective psychodynamique sur la solitude	23
2.2.1. L'hypothèse d'un narcissisme primaire.....	23
2.2.2. Melanie Klein : de positions en solitudes.....	26
2.2.3. Winnicott et la place de l'environnement.....	29
2.2.4. Synthèse des repères psychanalytiques	37
CHAPITRE III OBJECTIFS	39
3.1. Objectif principal de la recherche.....	39
3.2. Objectifs spécifiques	39
DEUXIÈME PARTIE	41
MÉTHODOLOGIE	41
CHAPITRE IV DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE	42
4.1. Approche qualitative et positionnement paradigmatique	43
4.2. La place de la psychanalyse	45
4.3. De l'origine du thème de recherche.....	48
4.4. Méthodologie relative aux données.....	50
4.4.1. Les sujets de notre étude.....	50
4.4.2. Méthodes de recueil de données et procédures	55

	vi
4.5. Méthodes d'analyse	58
4.5.1. L'analyse thématique.....	62
4.5.2. L'analyse conceptuelle	63
CHAPITRE V RIGUEUR ET ÉTHIQUE.....	65
5.1. Critères de rigueur	65
5.1.1. Les critères généraux	66
5.1.2. Critères relationnels.....	71
5.2. Éthique.....	74
5.2.1. Consentement libre et éclairé	75
5.2.2. Anonymat et confidentialité	75
5.2.3. Évaluation des risques et des bénéfices pour les participantes.....	77
TROISIÈME PARTIE.....	78
PRÉSENTATION DES RÉSULTATS	78
INTRODUCTION.....	79
CHAPITRE VI LA SENTINELLE.....	81
6.1. Portrait d'une invasion réussie	82
6.1.1. Un parcours d'assujettissement	82
6.1.2. Un territoire sans valeur	87
6.2. Passer à l'offensive.....	90
6.2.1. Se barricader	90
6.2.2. Faire le guet	94
6.2.3. Surtout ne pas capituler	97
6.3. Les lieux de la solitude	100
6.3.1. Des lieux toujours inadéquats.....	100
6.3.2. Des lieux impropres à l'habitation, mais occupables	103
6.3.3. Le centre périphérique	104
6.3.4. En périphérie de son désir, au centre du désir de l'autre.....	105
6.3.5. Le « jardin secret »	107
6.4. Quête énigmatique.....	108
6.4.1. Un autre mode de vie?.....	110
6.5. Épilogue.....	111
CHAPITRE VII LA FEMME-OBJET	112
7.1. L'histoire d'un corps objectivé.....	113

	vii
7.2. Objet de consommation, objet de prestige	115
7.2.1. De l'âge d'or à l'âge de fer	115
7.3. La mécanique des relations	121
7.3.1. L'homme-objet	121
7.3.2. Les « jetables »	126
7.3.3. Si proche et si loin	129
7.3.4. L'Échappé belle	131
7.3.5. Des liens potentiels	134
7.4. Épilogue	136
CHAPITRE VIII LA CONFINÉE	137
8.1. Un univers hostile	138
8.1.1. L'ombre de la menace	138
8.1.2. De la déception	142
8.1.3. Des liens épuisants	147
8.2. Le confinement	149
8.3. Sortir de sa bulle	157
8.3.1. Un lien centripète	158
8.3.2. À corps parlant	162
8.3.3. Des avenues qui s'ouvrent, quel chemin emprunter?	163
8.3.4. La double énigme	164
8.4. Épilogue	166
CHAPITRE IX LA NAUFRAGÉE	168
9.1. La carence des amarres	169
9.1.1. Une femme à la mer	169
9.1.2. Le Port d'attache	176
9.2. Des tentatives de jeter l'ancre	178
9.2.1. La dérive ou l'impossibilité de s'amarrer au port	178
9.2.2. L'impossibilité de s'accoster dans le lien	180
9.3. Des bouées et des ancres	183
9.3.1. Des bouées qui rattachent au passé	183
9.3.2. Des bouées pour garder la tête hors de l'eau (et ne pas se noyer)	185
9.3.3. Des bouées qui rattachent au vivant	188
9.4. Épilogue	193

CHAPITRE X LA KAMIKAZE	194
10.1. Naissance sous le signe de la brutalité	195
10.1.1. L'enfant martyr	196
10.1.2. Portrait de famille	197
10.1.3. Répétition dans le milieu de l'itinérance	202
10.2. Dépendance à l'autre	203
10.3. Le potentiel explosif	204
10.4. Tango en démineur	208
10.4.1. Combattre le feu par le feu	209
10.4.2. Déjouer la destructivité en gardant ses distances	210
10.5. La complexité du lien	216
10.5.1. Un lien médiatisé	218
10.5.2. Placer un relais entre elle et l'autre	219
10.5.3. Un relais entre soi et soi	221
10.6. Épilogue.....	224
QUATRIÈME PARTIE	226
DISCUSSION DES RÉSULTATS	226
INTRODUCTION.....	227
CHAPITRE XI ANALYSE TRANSVERSALE DES RÉSULTATS	229
11.1. Les habitants de la solitude.....	229
11.1.1. Figures de l'autre	229
11.1.2. Le miroitement de soi	251
11.2. L'habiter de la solitude	256
11.2.1. Au seuil de la frontière	257
11.2.2. Le temps mort.....	267
CHAPITRE XII CONCEPTUALISATION THÉORISANTE.....	278
12.1. Du reflet à la réflexivité.....	280
12.1.1. La fonction de miroir de l'environnement.....	281
12.1.2. Le double réflexif	285
12.1.3. L'ombre de l'objet.....	287
12.2. Les entraves historiques à la capacité d'être seul	291
12.2.1. Constitution progressive de l'absence	292
12.2.2. Qualités de l'objet.....	294

CHAPITRE XIII PISTES D'INTERVENTION	299
13.1. Donner un contenant aux contenus.....	301
13.2. Donner un contenu au contenant	301
13.3. Donner un contenant au contenant	302
CONCLUSION	303
ANNEXE A.....	306
GUIDE D'ENTRETIEN DE LA PREMIÈRE ÉTUDE.....	306
ANNEXE B.....	311
QUESTIONNAIRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE DE LA PREMIÈRE ÉTUDE.....	311
ANNEXE C.....	313
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DE LA PREMIÈRE ÉTUDE.....	313
ANNEXE D.....	322
PROLONGATION DU CERTIFICAT ÉTHIQUE DE LA PREMIÈRE ÉTUDE.....	322
ANNEXE E	324
GUIDE D'ENTRETIEN POUR LA PRÉSENTE THÈSE	324
ANNEXE F	330
QUESTIONNAIRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE DE LA PRÉSENTE THÈSE.....	330
ANNEXE G.....	333
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DE LA PRÉSENTE ÉTUDE.....	333
ANNEXE H.....	341
CERTIFICAT ÉTHIQUE DE LA PRÉSENTE THÈSE.....	341
ANNEXE I	343
AVIS FINAL DE CONFORMITÉ ÉTHIQUE DE LA PRÉSENTE THÈSE ..	343
BIBLIOGRAPHIE.....	345

RÉSUMÉ

La présente étude fait suite à une recherche sur l'intervention offerte par La rue des Femmes, un organisme communautaire œuvrant auprès de femmes en difficulté. De cette recherche, axée sur la dimension relationnelle de la problématique d'itinérance, a émergé la spécificité du rapport à la solitude comme enjeu fondamental de l'investissement, le plus souvent défaillant, du lien social chez ces femmes.

Nous avons d'abord assis notre compréhension de la solitude dans une perspective psychanalytique, en s'intéressant plus particulièrement à l'élaboration winnicottienne de la capacité d'être seul, de même qu'aux enjeux de différenciation et de séparation. À partir de l'objectif général de mieux comprendre l'expérience de solitude des femmes en situation d'itinérance, nous avons voulu nous pencher, de manière plus spécifique, sur les contenus de cette expérience (de quoi est habitée cette solitude?) et sur la manière singulière de chacune d'appréhender cette solitude (comment elles habitent cette solitude?).

Notre démarche qualitative s'inscrit dans un paradigme constructiviste, jumelé à un ancrage dans la métapsychologie psychanalytique. Le corpus de données inclut 15 verbatim, soit des séries de trois entretiens réalisés auprès de cinq femmes (âgées de 39 à 59 ans) fréquentant La rue des Femmes : les deux premiers entretiens étaient réalisés à quelques jours d'intervalle afin de soutenir une élaboration en profondeur de leur expérience, puis un troisième entretien avait lieu un an plus tard. Il s'agit d'entretiens non directifs au cours desquels nous soutenions les associations spontanées des participantes, à la suite d'une question d'entame volontairement ouverte. Plus que le verbatim des entretiens, nous avons souhaité intégrer à notre corpus les données issues de l'aire de jeu des rencontres intersubjectives de ces entrevues. Nous avons également été sensible aux tensions existant entre la diachronie du récit que la femme offrait de son parcours de vie - l'énoncé - et la synchronie des entretiens, des particularités de cette narration - l'énonciation (Gilbert, 2007).

Dans le but de maximiser la profondeur de notre analyse, celle-ci s'est déroulée à deux niveaux. D'une part, nous avons opté pour une analyse thématique afin de faire ressortir les grands thèmes organisateurs du discours lié à nos questions de recherche. Puis, une

analyse conceptuelle nous a permis de dépasser le premier niveau du verbatim et d'intégrer les éléments associés aux rencontres intersubjectives avec chacune des femmes. L'analyse de l'ensemble de ces données nous a conduit à présenter les résultats sous la forme de cinq portraits métaphoriques reflétant l'expérience relationnelle des femmes (avec elles-mêmes et avec autrui), mais également l'expérience de notre rencontre avec chacune d'elles. Il s'agit respectivement de la Sentinelle, la Femme-objet, la Confinée, la Naufragée et la Kamikaze.

Afin de discuter des résultats, nous avons d'abord procédé à une analyse transversale de ceux-ci, relevant d'une part les « habitants de la solitude », à savoir les figures de l'autre et le miroitement de soi, et d'autre part, « l'habiter de la solitude », soit un jeu particulier avec les frontières, de même qu'un rapport singulier au temps mort, à la fois mortifère et régénérateur. Ces constats nous ont amenée à conceptualiser la constitution de « l'habitat de la solitude », ce réceptacle à partir duquel s'impriment et sont ressentis les contenus et qui guide la manière singulière d'habiter ces contenus. Cet espace de solitude a été élaboré à partir des théorisations sur la réflexivité et sur l'édification d'un espace interne associée à la transitionnalité inhérente à la capacité d'être seul en présence d'un autre.

Des pistes d'intervention sont proposées pour soutenir cet « habitat de la solitude », entendu comme la nécessité de fournir un contenant aux contenus insupportables, mais aussi un contenu au contenant non représenté. Enfin, le travail de contenance apparaît essentiel dans le soutien d'intervenants investis dans une telle entreprise.

Mots clés : solitude, itinérance, portraits métaphoriques, intersubjectivité, psychanalyse

INTRODUCTION

Ce projet est né suite à notre participation à une recherche sur l'intervention en itinérance. Les rencontres singulières avec des femmes en difficulté¹ et la présence prolongée sur le terrain nous ont amenée à nous questionner sur la récurrence de l'expression, sous de multiples formes, d'un rapport paradoxal à la solitude, lequel semblait entraver, pour certaines, les élans de sortie du milieu de l'itinérance.

C'est ainsi que, d'une interrogation sur l'expérience de solitude de femmes en situation d'itinérance, nous en sommes venue à réfléchir, à partir d'une démarche qualitative et constructiviste, aux « habitants de la solitude » et à « l'habiter de la solitude », pour finalement arriver à théoriser la constitution même de « l'habitat de la solitude ».

Pour suivre le cheminement de notre travail, nous présenterons d'abord la problématique, relevant la pertinence de la présente étude (chapitre I). Puis, notre cadre théorique sera exposé dans le second chapitre et se déclinera en deux parties : nous aborderons d'une part les concepts d'isolement, de solitude et de sphère relationnelle dans le vécu de l'itinérance, et d'autre part, les repères théoriques, issus de la psychanalyse, précisant notre conception de la solitude pour la présente thèse. Nous exposerons ensuite, dans le troisième chapitre, les objectifs de notre recherche, suivis de la méthodologie proposée au chapitre IV, puis des critères de rigueur et des

¹ Dans la présente thèse, nous considérons comme équivalents les termes « en difficulté »; « en situation d'itinérance »; « désaffilié » et « en situation de précarité ». En effet, chacun de ces termes cherche à dépeindre une même réalité, multiple et complexe, sans jamais toutefois y parvenir complètement.

considérations éthiques au chapitre V. Dans les chapitres VI à IX, les résultats seront présentés sous la forme de portraits métaphoriques. Une analyse transversale des résultats sera exposée au chapitre X, après quoi, une conceptualisation théorisante issue de l'analyse sera proposée au chapitre XII. Enfin, des pistes d'intervention seront proposées au chapitre XIII.

Bonne lecture.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTAT DES LIEUX ET DES CONNAISSANCES

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

L'itinérance est une réalité qui dérange, surtout celle des femmes pour qui la violence, tant intérieure qu'extérieure, appartient au quotidien, et dont la vulnérabilité se trouve exacerbée par leur situation de précarité (Vaneuville, 2005). Qualifiée davantage « d'itinérance cachée » de par les multiples modalités d'expression qu'elle peut prendre en dehors des réseaux d'aide spécialisés, l'itinérance chez les femmes semble de plus en plus visible, notamment par l'augmentation de la demande de services à laquelle font face les divers organismes d'hébergement ainsi que par les nombreuses demandes qu'ils doivent refuser compte tenu des limites structurelles des refuges (Conseil du statut de la femme [CSF], 2012; Partenariat pour la prévention et la lutte à l'itinérance des femmes [PPLIF], 2019). Au-delà du manque de logements abordables, plusieurs études font état d'un cumul de ruptures relationnelles jalonnant la trajectoire, depuis l'enfance, des personnes en situation d'itinérance : notamment des abus, de la violence, des abandons et des placements (Lussier et al., 2002; Novac, 2006). Ces expériences traumatiques peuvent alors laisser des traces dans les modalités relationnelles prédominantes tout au cours de la vie, tant dans le lien à l'autre que dans la relation à soi-même. C'est précisément ce que nous tenterons d'éclairer avec notre recherche.

1.1. Vous avez dit itinérance?

1.1.1. Le décompte

S'il est un consensus au niveau de l'itinérance, c'est bien l'incontournable difficulté à laquelle sont confrontés tous ceux qui se lancent dans le périlleux exercice de sa définition (Canadian Observatory on Homelessness [COH], s.d.). La diversité des parcours et la difficulté à réunir toutes les figurations existantes du phénomène entraînent inévitablement une définition en elle-même incomplète (Ministère de la Santé et des Services Sociaux [MSSS], 2014). Ce constat est d'autant plus visible par l'énorme écart séparant les exercices de dénombrement montréalais : le décompte de 1996-1997 (Fournier et Chevalier, 1998) s'élevant à 28 214 personnes alors que les plus récents recensements s'élèvent à peine à 3016 en 2015 (Latimer et al., 2015) et 3149 en 2018 (Latimer et Bordeleau, 2019). Serait-ce que les stratégies de prévention et d'intervention développées depuis une vingtaine d'années se sont avérées des plus efficaces? Même avec le plus grand optimisme, il apparaît impossible de soutenir un tel discours, notamment devant le constat de l'augmentation du nombre de refus par manque de place que dénoncent plusieurs organismes d'hébergement en itinérance (Réseau Solidarité Itinérance du Québec [RSIQ], 2014; Corbeil, 2018). L'explication de cet écart se trouve plutôt dans la méthodologie employée. D'une part, les deux exercices ne s'inscrivent pas dans la même temporalité. En termes juridiques, on parlera de *stock* et de *flux*. Le dénombrement de 1996-1997 se penche sur l'ensemble des personnes ayant été au moins une fois en situation d'itinérance sur une période de douze mois, soit entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre 1996, ce qui signifie que les 28 214 personnes comptées ne se sont pas toutes retrouvées en situation d'itinérance en même temps. Les décomptes les plus récents (2015 et 2018) se concentrent exclusivement sur le nombre de personnes en situation d'itinérance repérées à une date précise (le soir du 24 mars 2015 et la nuit du 24 au 25 avril 2018). Ce serait un peu comme prendre une photographie statique d'un phénomène hautement dynamique. D'autre part, il semble que l'objet même de ce qui est mesuré diffère dans les deux études. Ainsi, la recension de Fournier et Chevalier s'intéresse à la « clientèle

itinérante » qu'elle définit comme « l'ensemble de la clientèle des ressources reconnues comme accueillant des personnes itinérantes » (Fournier et Chevalier, 1998). De son côté, les dénombrements de Latimer et son équipe ne ciblent que les individus n'ayant pas de lieu de vie stable au jour même dudit dénombrement, s'appuyant sur la classification canadienne de l'itinérance que nous aborderons plus loin.

1.1.2. Au regard de cette variabilité, comment définir l'itinérance?

Bien que l'itinérance soit toujours en lien avec la question du logement, cette explication ne parvient guère, à elle seule, à cerner cette réalité aux multiples contours (Dolbeare, 1996). Dans le cadre de cette section, nous allons tenter de définir le sens du terme « itinérance » dans notre collectivité en nous basant sur les définitions retenues au plan politique, soit au niveau municipal via le Comité des sans-abris de la ville de Montréal (1987); au niveau provincial, à travers la politique en itinérance (MSSS, 2014); et au niveau fédéral avec la définition canadienne de l'itinérance (COH, 2012). En cohérence avec notre questionnement, nous nous attarderons plus spécifiquement à la dimension relationnelle émergeant de ces définitions.

D'abord, la définition du Comité des sans-abris de Montréal (1987), quoique mettant à l'avant-plan la question de la stabilité du lieu de vie, soulève également les enjeux de la discrimination et de l'absence d'un groupe d'appartenance stable, soit deux dimensions intimement liées au rapport à l'autre :

Est considérée itinérante la personne qui n'a pas d'adresse fixe, qui n'a pas l'assurance de logement stable, sécuritaire et salubre pour les 60 jours à venir; à très faible revenu; avec une accessibilité discriminatoire à son égard de la part des services; avec des problèmes de santé mentale, soit d'alcoolisme et/ou de

toxicomanie, et/ou désorganisation sociale et dépourvue de groupe d'appartenance stable. (Comité des sans-abris, 1987, p. 2)

Il semble qu'aux yeux des participants de ce comité, il soit apparu important de souligner cette dimension associée aux rapports sociaux. Ainsi, la discrimination que vit une personne en situation d'itinérance s'inscrit dans une logique d'exclusion, laquelle est « de l'ordre de la rupture du lien » (Autès, 2000, p. 3). Vécue de manière répétitive et prolongée, l'exclusion peut favoriser la mise en place de mécanismes de défense contre celle-ci dont certaines variantes tendent à amplifier les préjudices, notamment par ce que Furtos nomme le « syndrome d'auto-exclusion » (2007). À ce titre, l'exclusion ne vient plus seulement de l'extérieur, mais finit par être intériorisée par la personne qui la subit, devenant alors actrice de sa propre exclusion plutôt que victime passive de celle-ci. De même, la fragilité du groupe d'appartenance place la personne dans une situation à risque d'isolement ou du moins, d'une pauvreté au plan du soutien social. Le soutien social est d'ailleurs reconnu comme étant un déterminant important de la santé, tant par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS, 2004) que par l'Agence de la santé publique du Canada (2011). Une étude de Berkman (1985) fait également état de taux de mortalité et de maladie significativement plus élevés chez les individus socialement isolés. En lien avec le syndrome d'auto-exclusion ci-haut mentionné, la personne peut en venir, plus largement, à « se sentir exclu[e] de l'appartenance à la commune humanité » (Furtos, 2007, p. 27).

En 2014, le gouvernement provincial s'est doté d'une politique en itinérance. Cette dernière opère un revirement dans son approche de l'itinérance, par rapport à la définition du Comité des sans-abri, évoquant d'emblée les enjeux de désaffiliation sociale et de rupture, avant même de nommer la réalité du domicile :

L'itinérance désigne un processus de désaffiliation sociale et une situation de rupture sociale qui se manifestent par la difficulté pour une personne d'avoir un domicile stable, sécuritaire, adéquat et salubre en raison de la faible

disponibilité des logements ou de son incapacité à s'y maintenir et, à la fois, par la difficulté de maintenir des rapports fonctionnels, stables et sécuritaires dans la communauté. L'itinérance s'explique par la combinaison de facteurs sociaux et individuels qui s'inscrivent dans le parcours de vie des hommes et des femmes. (MSSS, 2014, p. 30)

L'accent est ainsi mis sur la désinscription sociale perçue comme un processus plutôt que comme un état de fait statique. À cet effet, Gélinau (2008) propose habilement, dans une étude portant sur l'itinérance des femmes, la métaphore de « la spirale de l'itinérance ». Il arrive parfois des événements qui propulsent une personne dans une situation d'itinérance, par exemple lorsqu'un individu est interné à l'hôpital et qu'il se retrouve, à sa sortie, sans alternative d'hébergement. Il semble cependant que l'expérience prolongée d'itinérance s'inscrive généralement dans un processus beaucoup plus large impliquant des facteurs à la fois structurels et individuels (Roy et Hurtubise, 2007). La rupture sociale, ainsi considérée comme une situation, laisse présager l'idée d'un passage possible vers un autre état. Dans ce cadre, la précarité résidentielle devient le symptôme manifeste d'une impasse se situant davantage au niveau psychosocial, incluant la sphère relationnelle (Lussier et al., 2002). Pour certaines personnes en difficulté, le manque de logement est en cause, mais cette définition ouvre également la porte à une prise en compte d'obstacles associés au maintien en logement, dans lesquels pourrait s'inscrire un rapport oppressant à la solitude. Enfin, la mise en relief par cette définition du caractère pluridimensionnel du phénomène, soit « la combinaison de facteurs sociaux et individuels qui s'inscrivent dans le parcours de vie », propose d'éviter les écueils réductionnistes qui consistent à limiter l'itinérance à un problème exclusivement structurel ou personnel.

La définition canadienne, pour sa part, s'oriente davantage autour de la question du logement :

Homelessness describes the situation of an individual or family without stable,

permanent, appropriate housing, or the immediate prospect, means and ability of acquiring it. It is the result of systemic or societal barriers, a lack of affordable and appropriate housing, the individual/household's financial, mental, cognitive, behavioural or physical challenges, and/or racism and discrimination². (COH, 2012)

Cette définition se poursuit par la proposition d'une classification des formes d'itinérance au regard du type d'abri auquel la personne a recours lors de son épisode d'itinérance, à savoir : la rue; les refuges d'urgence; les abris provisoires; incluant également une catégorie identifiant les personnes à risque d'itinérance. Il s'agit ainsi d'une lecture qui s'attarde essentiellement aux éléments visibles et mesurables de l'itinérance. L'aspect relationnel de l'itinérance ne semble qu'effleuré par la question du racisme et de la discrimination. Elle contraste ainsi avec la compréhension québécoise du phénomène.

Enfin, il semble qu'une transformation se soit opérée dans la conception de l'itinérance au sein de la sphère politique au Québec entre 1987 et 2014. Alors que la question de l'absence de logement était mise à l'avant-plan dans la définition du Comité des sans-abri, il apparaît qu'en 2014, à travers la politique nationale en itinérance, la dimension relationnelle soit davantage reconnue et incluse dans la compréhension de cette réalité. On remarque cependant que la définition canadienne se centre presque exclusivement sur cette notion de lieu de vie, définition rendant opérationnel, par ailleurs, l'acte même du dénombrement de l'itinérance (Latimer et al., 2015; Latimer et Bordeleau, 2019). Néanmoins, prise hors contexte de recensement, cette description réductrice de l'expérience elle-même ne nous aide guère à en saisir toute la complexité.

² L'itinérance décrit la situation d'un individu ou d'une famille qui n'a pas de logement stable, permanent et adéquat, ou qui n'a pas de possibilité ou la capacité immédiate de s'en procurer un. C'est le résultat d'obstacles systémiques et sociétaux, d'un manque de logements abordables et adéquats, et/ou de défis financiers, mentaux, cognitifs, de comportement ou physiques qu'éprouvent l'individu ou la famille, et de racisme et de discrimination [traduction proposée par le COH (2012)].

1.1.3. Une itinérance spécifiquement féminine?

Divers groupes tentent de faire valoir l'importance de développer une analyse différenciée selon le genre dans notre compréhension de l'itinérance (Table des groupes de femmes de Montréal, 2014). Pour ces groupes, certaines caractéristiques spécifiques doivent être prises en compte afin de mieux saisir les enjeux entourant la féminisation de l'itinérance et d'ajuster l'offre d'intervention auprès de cette population.

D'une part, les thèses explicatives de l'origine de la situation d'itinérance au féminin repèrent à la fois des causes d'ordre structurel et individuel. Ainsi, Laberge, Morin et Roy (2000) identifient certains facteurs politico-économiques participant à l'accroissement de l'itinérance chez les femmes depuis les années 80. Ces auteures évoquent entre autres la discrimination systémique en emploi, les femmes se retrouvant souvent dans des secteurs d'activités moins valorisés et plus précaires. Sur le plan individuel, les études tendent à démontrer une forte présence d'abus et de violence subie dans le parcours des femmes se retrouvant à la rue et un cumul de ruptures relationnelles, auxquels s'ajoutent – antérieurement et/ou conséquemment – des enjeux de santé mentale et de toxicomanie (Laberge et al., 2000; Lussier et al, 2002; Novac, 2006).

Concernant les stratégies de survie, Laberge, Morin et Roy (2000) les qualifient de paradoxales, notamment par cette tendance à camoufler leur condition d'itinérance dans l'espoir d'en éviter certaines conséquences, ce qui participe à l'invisibilisation de leur détresse. « Certaines de ces stratégies comportent des risques pour la santé et l'intégrité des femmes et peuvent même affecter leur capacité réelle de sortir de

l'itinérance » (p. 92). Les femmes auraient davantage tendance à contourner le passage direct à la rue, préférant, par exemple, demeurer dans des relations abusives ou encore rester en colocation avec un homme en échange de faveurs sexuelles (Homes for women, 2013). Ainsi, les divisions classiquement citées pour classifier les formes d'itinérance en fonction de la durée de cette situation, à savoir l'itinérance transitoire, épisodique et chronique (RSIQ, 2012), ne tiennent plus :

When the price women and girls pay for shelter is violence and abuse, their homelessness is qualitatively different from a person “provisionally accommodated” in the home of a friend and every bit as profound and as “absolute” as that of men on the street or in shelters. [...] The episodic nature of their homelessness is obscured when only time on the street or stays in homelessness shelters are considered³. (Homes for women, p. 5)

Issue des recherches sur l'itinérance des femmes, une nouvelle appellation est alors apparue, soit l'itinérance cachée (Novac, 2002). Par ce terme on entend mettre à jour ces formes d'itinérance qui échappent au manifeste, aux statistiques, et souvent aux organismes qui pourraient leur apporter du soutien. Pour reprendre les mots de Vaneuville (2005), « c'est leur précarité matérielle et leur capacité à demander qui les sort de leur anonymat » (p. 27), excluant ainsi toutes celles qui, pour des raisons diverses (orgueil, honte ou autre), préfèrent rester dans l'ombre, parfois à fort prix. L'itinérance des femmes se fait toutefois de plus en plus visible, spécialement par les nombreux cris d'alarme lancés par les organismes d'hébergement destinés à cette population, ceux-ci devant refuser un grand nombre de femmes en détresse par insuffisance de place (CSF, 2012; PPLIF, 2019).

³ Pour les femmes, lorsque le prix à payer pour un abri est la violence et l'abus, leur itinérance est qualitativement différente d'une personne « accommodée de manière provisoire » chez un ami, et tout aussi profonde que l'itinérance « absolue » des hommes dans la rue ou dans les refuges. [...] La nature épisodique de leur itinérance demeure voilée lorsque seul le temps passé dans la rue ou dans des refuges pour personnes en situation d'itinérance est pris en considération [traduction libre].

Depuis quelques années, l'offre d'aide en itinérance vise, de manière prioritaire, à offrir un appartement avant même d'amorcer toute démarche que ce soit. L'appellation qu'on donne à cette approche exprime clairement cette position, à savoir le « logement d'abord ». Celle-ci est grandement critiquée dans le réseau communautaire, principalement parce qu'elle tend à se proposer comme solution unique à la problématique de l'itinérance, raflant une grande part du financement gouvernemental offert aux initiatives qui lui préexistaient. De plus, cet accès rapide au logement ne convient pas à plusieurs. Comme le constate Homes for Women (2013), « Transitional housing is an important option for women who have experienced the trauma of violence, mental health, sex work, addictions, where trust needs to be established⁴ » (p. 9).

1.2. La solitude en question

Lors de la cueillette de données pour une recherche du GRIJA⁵ portant sur l'intervention à La rue des Femmes, un organisme communautaire montréalais pour les femmes en situation d'itinérance, nous⁶ avons été frappée par la prégnance du thème de la solitude abordé par les participantes (des femmes fréquentant l'organisme) alors que ce thème n'était pas prévu par les chercheuses, donc non questionné d'emblée. De nos données semblait émerger une profonde difficulté à tolérer le sentiment d'être seul. La solitude n'était pas toujours nommée, mais à travers chaque parcours raconté, elle

⁴ L'hébergement transitoire représente une option importante pour les femmes ayant vécu un trauma lié à la violence, la santé mentale, le travail du sexe, les dépendances, quand la confiance doit être instaurée [traduction libre]

⁵ Groupe de recherche sur l'inscription sociale et identitaire des jeunes adultes. Il s'agit d'un groupe de pairs (étudiants au doctorat) et de chercheuses professionnelles (professeures) s'intéressant à la marginalité dans une perspective psychanalytique et qualitative. Voir le site internet : www.grija.ca

⁶ À noter que nous avons participé à cette recherche à titre d'assistante de recherche ; de ce fait, nous avons participé à la cueillette et l'analyse de données.

paraissait agir en filigrane comme élément paralysant l'engagement dans une démarche investie vers une vie hors de la logique d'urgence et de survie que produit l'itinérance. Ainsi, les femmes que nous avons rencontrées nous ont signifié leur incapacité d'être seules et nous ont exposé certaines stratégies utilisées pour éviter de faire face à cette expérience intolérable que représentait pour elles la solitude. Un étrange paradoxe semblait esquissé entre d'une part, une quête d'isolement, voire une fuite de relations parfois engendrée par la honte face à leur situation, et d'autre part, une recherche de la présence effective d'un autre, comme si la solitude s'avérait par moment trop lourde à porter. La difficile confrontation à la solitude a également semblé faire surface dans la chronicisation du recours aux ressources d'hébergement. En appui à nos observations, la solitude se pose souvent comme un enjeu important notamment comme obstacle au mouvement d'investissement d'un logement (Hurtubise et Rose, 2013), voire même comme participant au retour ou à la stagnation dans le réseau de l'itinérance. Ainsi, en lien avec la difficile transition vers un logement, l'investigation plus approfondie de l'expérience de solitude chez ces femmes nous est apparue essentielle à la compréhension de ce qui favorise le passage de ces femmes vers une vie hors du réseau de la rue, de ce qui achoppe dans ce processus de « sortie » ou encore de ce qui pourrait permettre, dans l'intervention, de soutenir ce rapport à soi.

Cette étude suit les traces des recherches précédentes du GRIJA, s'inspirant nettement du positionnement antérieurement adopté, tel que défini par Lussier et al. (2002) :

Notre démarche s'inscrit dans un courant de recherches qui reconnaît aux dimensions affectives et relationnelles de l'expérience d'itinérance un rôle important dans l'évolution des parcours de marginalisation et d'exclusion, sans pour autant sous-estimer l'apport d'autres facteurs déterminants. (p. 80)

De cette façon, nous tenons à spécifier que notre objectif n'est guère de considérer l'itinérance comme une problématique exclusivement psychologique, mais il nous semble que ce regard ne peut qu'éclairer autrement cette réalité complexe et

l'intervention qui en découle. Cette thèse porte ainsi le projet d'ajouter au corpus des connaissances sur l'itinérance un angle au plus près de la psychologie clinique, laquelle s'inscrit en complémentarité aux recherches d'ordre politique et social.

Plus encore, nous souhaitons, par le présent exercice, mettre au travail la définition de la solitude en y réintroduisant une conception psychodynamique. Solitude et itinérance semblent partager des modes d'approche dans un désir social de les éradiquer. Parallèlement au Mouvement pour mettre fin à l'itinérance (MMFIM, s.d.), il semble exister un mouvement pour mettre fin à la solitude, notamment au regard des effets délétères repérés sur la santé des populations, allant tant des désordres psychiques (détresse, dépression, suicide, etc.) que physiques (maladies cardio-vasculaires, démences, etc.) (J.T. Cacioppo et al. 2003; S. Cacioppo et al. 2015; Everson-Rose et Lewis, 2005). À cet effet, certains pays, dont l'Angleterre et le Japon, en sont venus à mettre sur pied des ministères de la solitude (Sheehy, 2021). Cette inscription de la solitude dans le champ politique vise à mettre en exergue ce phénomène et réfléchir à des pistes de solutions. Cependant, les solutions apportées au « problème » de la solitude sont directement reliées à l'entendement dans lequel se situent les chercheurs. À titre d'exemple, une équipe de chercheurs en neurosciences dirigée par S. Cacioppo déploie de nombreux efforts afin de développer une « pilule contre la solitude » (Papillon, 2019). Toutefois, en portant attention à leur définition de la solitude, nous apercevons que celle-ci s'apparente davantage à de l'anxiété sociale qu'à une véritable expérience de solitude. Ce constat illustre la grande disparité quant aux définitions de la solitude et l'impact de celle-ci. De même, à partir de douze définitions issues de divers courants théoriques, Peplau et Perlman (1982) proposent une définition de la solitude entendue comme une expérience subjective de carence au plan des relations sociales associée à un vécu de détresse et de déplaisir. Tout en soulignant l'intérêt d'un tel effort de la part des auteurs, il nous semble que cette définition est réductrice en ce qu'elle se limite à l'appréhension de la solitude dans son versant

négatif, nous empêchant d'approcher de la complexité de cette expérience humaine. Une conceptualisation de la solitude dans une perspective dynamique apparaît alors comme nécessaire pour éviter d'en réduire l'expérience à un mal à éradiquer... avec une pilule!

CHAPITRE II

CONTEXTE THÉORIQUE

2.1. Sphère relationnelle, isolement social et solitude

L'homme est incapable d'affronter des événements catastrophiques et de leur survivre s'il est privé du sentiment que quelqu'un s'intéresse à lui.

Bruno Bettelheim, *Survivre*

Solitude et isolement apparaissent comme deux concepts allant de pair, le premier relevant du sentiment subjectif d'être seul alors que le second référant à la situation objective d'absence d'autres personnes autour de soi (Meintel et Peressini, 1993; Nilsson et al., 2006). Il arrive pourtant que ces thèmes se présentent de manière opposée : une personne peut très bien se sentir viscéralement seule alors qu'elle est entourée d'une foule; ou encore être objectivement seule tout en se sentant accompagnée (Peplau et Perlman, 1982). Dans cette section, nous tenterons de mettre ces deux concepts en lien avec certains aléas des expériences d'itinérance. Nous explorerons les expériences de rupture liées à l'itinérance telles que relevées dans la littérature, lesquelles ont un rôle actif dans la production et le maintien de l'isolement social. Puis, nous porterons notre attention sur la sphère plus subjective de l'expérience de la solitude. Ce faisant, la solitude des personnes en situation d'itinérance ne sera pas explorée selon une perspective psychopathologique, mais bien comme une expérience existentielle teintant la trajectoire d'itinérance.

2.1.1. Les expériences de rupture de lien et la pauvreté relationnelle

À la base de presque toutes les histoires, il y a un abandon

Hubert Prolongeau, *Sans domicile fixe*

Le thème de la rupture en est un qui revient de manière insistante dans la littérature sur l'itinérance. Qu'il en soit une cause, une caractéristique ou une conséquence, l'isolement social semble fortement corrélé au phénomène de l'itinérance (Roy et Duschesne, 2000). Plusieurs études font état d'une importante quantité de gens en situation d'itinérance ayant vécu, dans leur passé, des expériences relationnelles traumatiques où la rupture (voire l'abandon), toujours présente, y agit parfois comme cause, parfois comme répercussion. Dans une recension de littérature visant à illustrer les facteurs de risque de l'itinérance, Echenberg et Jensen (2012) soulignent, parmi les agents impliqués, les relations précoces teintées par la violence. Des liens sont ainsi tissés entre autres avec la négligence, la violence physique et sexuelle (Goering et al., 2002; Herman et al., 1997). Ce constat se retrouve également dans le rapport final de la version montréalaise du projet Chez Soi (Latimer et al., 2014) où près de la moitié des participants du volet qualitatif de l'étude affirmaient avoir vécu de l'abus, de l'inceste, de la violence ou des abandons au cours de leur enfance et de leur adolescence. Ces antécédents de violence à l'enfance seraient davantage fréquents chez les femmes (Novac, 2006). Ces traumatismes à eux seuls n'indiquent pas un incontournable passage par l'itinérance, mais agissent comme facteurs de vulnérabilité en concomitance avec d'autres facteurs individuels, sociaux et institutionnels (Roy et Hurtubise, 2007). D'ailleurs, on parle généralement d'un cumul de ruptures, dont la répétition dévoile la nature traumatique, menant vers l'itinérance (Lussier et al., 2002).

Les expériences précoces d'abus participeraient à une prise de distance du réseau d'origine dès lors perçu comme délétère (Lussier et al., 2002). La rupture avec ce réseau serait, pour plusieurs, recherchée afin d'éviter la répétition de ces expériences relationnelles négatives, ces dernières teintant subséquemment le rapport à autrui. La recherche de Lussier et al. (2002) donne à penser que le dénuement relationnel serait l'expression de la fragilité des liens du milieu d'origine, du cumul de ruptures et de la transposition des modalités relationnelles (méfiance, conflits) aux nouvelles relations. Les relations entretenues avec l'entourage seraient dès lors réduites au minimum entre autres à cause de la violence et du sentiment de rejet se réactivant au contact de la famille ou encore, en conséquence de la honte ressentie face à la situation d'itinérance. De même, plus de la moitié des répondants de cette étude affirmaient n'entretenir aucun lien d'amitié avec quiconque par sentiment de superficialité ou de nocivité des relations. Au regard de ces constats, on remarque que l'isolement relationnel, dans ce contexte, est à la fois subi et recherché.

Dans une perspective un peu similaire, Quesemand-Zucca (2001a) observe que les situations d'exclusion ne consistent pas seulement dans le fait d'être à la rue, sans toit, mais relèvent d'une cassure du lien, d'une précarisation des rapports sociaux pouvant s'échelonner sur une longue période, voire sur plusieurs générations. De nature sociale à l'origine, cette exclusion peut se transposer au plan psychique et serait, notamment, au fondement du « syndrome d'auto-exclusion » (Furtos, 2007). Plus précisément, à force de subir et de ressentir l'exclusion de manière passive, il arrive qu'une personne adopte une position plus active, même à ses dépens. L'auto-exclusion constituerait dès lors un élan de reprise de pouvoir, afin de se couper de la souffrance ressentie dans le lien à l'autre. Située sur un continuum, cette notion apparaît utile pour mieux saisir la dynamique de certaines personnes plus difficiles à approcher et apparemment coincées depuis longtemps dans la spirale de la désocialisation.

Ainsi, il semble que les expériences infantiles de maltraitance et les ruptures vécues tout au long de la vie influent sur la possibilité, ou non, de développer des liens solides avec l'entourage. Du reste, la relation qu'un individu entretient avec lui-même n'est guère épargnée par ces mécanismes de protection face à une souffrance de nature relationnelle. De fait, à partir d'une exclusion vécue de l'extérieur, la personne peut en venir à introjecter ce mode relationnel et se couper d'elle-même. C'est entre autres l'une des conclusions à laquelle sont arrivés des psychiatres ayant œuvré auprès d'une population en grande précarité à Paris (Furtos, 2007; Quesemand-Zucca, 2001a).

2.1.2. Un réseau relationnel malgré tout

En dépit de l'apparente rupture de lien présentée dans la précédente section, il semble plutôt rare que les personnes en situation d'itinérance soient totalement isolées. Différentes configurations relationnelles existent et tendent à contredire le stéréotype de l'individu ayant abdiqué toute forme de lien social.

À l'instar de Winnicott qui affirmait qu'un bébé tout seul n'existe pas afin de souligner le rôle primordial que joue l'environnement, Furtos nous rappelle « qu'un individu isolé, ça n'existe pas » (2007, p. 24). Ainsi, la personne en situation d'itinérance se présente dans un contexte social, en marge certes, mais pas entièrement à l'extérieur de cette société. D'ailleurs comme le fait remarquer Parazelli, « la marge est dans la page et non à l'extérieur » (2007, p. 64).

Colin et Furtos (2002) font état de leur surprise, lors de la mort de personnes en situation d'itinérance fréquentant des structures d'accueil, face au constat de l'existence d'une famille « alors qu'on croyait la personne seule au monde » (p. 14).

Ainsi, bien que les relations avec les proches aient été en apparence complètement rompues, il semble que ceux-ci réapparaissent au décès de l'individu. Les liens auraient alors été préservés, mais sur un fond d'absence; le maintien actif de la rupture, tant de la part de l'individu que de sa famille, céderait lors de la mort du sujet, dévoilant alors l'existence de ces liens. Dans l'étude rapportée par Lussier et al. (2002), bien que la coupure avec la famille ne soit pas entière, les liens qui persistent s'avèrent minimaux, généralement conflictuels et peu soutenant. « La rupture n'est pas totale, mais les points de contacts sont minimales » (p. 83). Ces rapports conflictuels expliquent probablement la persistance des liens, mais dans une dynamique de mise à distance. Dans une perspective de représentations relationnelles intériorisées, le ressassement interne des relations au milieu d'origine participe à les garder toujours vivantes au sein même de la psyché du sujet. L'éloignement n'est alors qu'apparent puisque subsiste, à travers la rancœur notamment, l'actualité de ces liens (Lussier, 2007).

Aussi, même si les liens d'amitié ne sont pas nécessairement recherchés entre usagers d'organismes en itinérance, il semble que « leur appartenance à une même misère les réunit sous la forme d'une impuissance partagée, voire multipliée » (Lussier et al., 2002, p. 90). Bien que cela ne représente pas la majorité, des liens d'entraide voient également le jour à travers l'infortune partagée. À ce titre, Quesemand-Zucca (2001b) admet l'existence de liens d'amitié pouvant être créés dans l'adversité de la situation d'itinérance, mais suggère que cette amitié se rapproche parfois davantage de « compagnons de misère ». Ces considérations nous amènent ainsi à déconstruire l'apriori d'une désaffiliation complète chez les personnes en situation d'itinérance et nous invitent à penser leur solitude comme inscrite dans le lien social.

2.1.3. La solitude et la relation à soi : seul face à soi-même

Il convient donc de distinguer l'isolement,
c'est-à-dire l'absence de contact avec d'autres êtres humains,
de la solitude, l'expérience subjective d'être seul.

(Meintel et Peressini, 1993, p. 38)

Au-delà des relations effectives avec les autres, la solitude semble se poser comme un enjeu important pour certaines personnes en situation d'itinérance. Le poids de la solitude se montre parfois encore plus criant lors de l'arrivée en logement (Hurtubise et Rose, 2013). Qui plus est, il a été démontré que l'expérience de solitude avait des effets négatifs sur la santé, tant physiques que psychiques (J.T. Cacioppo et al. 2003; S. Cacioppo et al. 2015; Everson-Rose et Lewis, 2005), lesquels peuvent exacerber des problèmes de santé déjà présents de par les conditions précaires de vie. Pour mieux en saisir l'essence, nous allons tenter de circonscrire cet objet d'étude.

Il convient d'abord de distinguer diverses formes de solitude car toutes ne sont pas nécessairement négatives (Schurmans, 2003). À cet effet, la langue anglaise s'est dotée de deux termes différents afin de démêler les valences positives et négatives accompagnant le sentiment d'être seul. Ainsi, *loneliness* tend à traduire cette douleur associée à l'isolement subjectif alors que *solitude* ou *privacy* expriment davantage cet espace de recueillement, de relation à soi, terreau potentiel d'un sentiment de plénitude. En cohérence avec ces nuances quant au sens du mot solitude, l'étude de Roy et Duchesne (2000) sur l'expérience d'une vie solitaire chez des hommes en situation d'itinérance fait ressortir l'existence de trois différentes représentations des répondants face à ce sentiment d'être seul : quelque chose qu'il faut fuir à tout prix, un état recherché et apprécié, et la conséquence de comportements problématiques. Ainsi, lorsque les auteures remarquent que certaines personnes apprécient la vie solitaire, elles font ressortir la dimension d'une solitude désirée, qui n'est généralement pas accompagnée de souffrance (Burger, 1995). L'étude de Roy et Duchesne nous permet

de reconnaître l'existence de représentations tant positives que négatives de la solitude pour des personnes en situation d'itinérance, mais elle nous en apprend peu quant à la dynamique psychique impliquée dans cette expérience.

Dans un effort de distinguer les différents entendements du concept de solitude dans le champ de la sociologie, Van de Velde (2018) repère trois dimensions principales mises de l'avant en recherche : résidentielle, relationnelle et expérientielle. Les deux premières dimensions sont essentiellement orientées sur les relations réelles et concrètes que les sujets entretiennent, que ce soit dans le fait de « vivre seul » (de loger seul) ou encore d'« être seul » (avoir un réseau social limité). Les recherches tentent alors de quantifier le nombre de relations sociales des sujets tout en recueillant des données sur les déterminants de la santé chez ces mêmes sujets, et enfin de relier ces données entre elles pour y trouver des corrélations. Au regard du constat que la solitude réfère à un aspect subjectif plutôt qu'objectif de l'expérience humaine, il nous semble que ces recherches informent davantage sur l'isolement social que sur la solitude proprement dite. Enfin, la troisième et dernière dimension identifiée par Van de Velde, « se sentir seul », semble s'inscrire réellement dans une étude de la solitude en intégrant la subjectivité et la complexité de cette expérience humaine.

Par ailleurs, Shute et Howitt (1990) font ressortir que les rapports à autrui peuvent n'être que de nature symbolique, voire ne porter que sur des substituts inaccessibles dans la réalité, par exemple des vedettes ou encore des déités. Il semble donc important de s'intéresser à la vie psychique du sujet pour saisir davantage l'essence de ce sentiment d'être seul. De même, dans une biographie du pianiste Glenn Gould, le psychanalyste Michel Schneider (1994) propose une distinction originale entre la solitude et l'esseulement :

Être seul n'est pas être dans la solitude. Je garderai le mot solitude pour parler de cet état où l'on est sans les autres, certes, mais où l'on se tient compagnie, et

nommerai esseulement les temps, que je sois seul ou en compagnie, où ma propre compagnie me manque, les moments où le « quelqu'un qui manque » n'est pas tant l'autre que moi-même. (p. 30)

2.2. Perspective psychodynamique sur la solitude

La solitude ne constitue pas, à proprement dit, un concept psychanalytique. Pourtant l'expérience de solitude traverse l'expérience analytique et apparaît en filigrane de plusieurs théorisations. Dans cette section, nous explorerons la littérature reliée à la solitude selon deux axes principaux, soit les enjeux de différenciation du moi et du non-moi, de même que la capacité d'investir le rapport à soi.

2.2.1. L'hypothèse d'un narcissisme primaire

Pour illustrer les premiers temps de la vie psychique, alors que le nourrisson se trouve dans un état de dépendance extrême, Freud postule l'hypothèse d'un stade de narcissisme primaire. Roussillon (2007a, 2008) repère deux temps divergents dans l'élaboration freudienne de ce concept. Il identifie d'abord la « théorie autarcique » de 1911⁷ qui présente une conception du narcissisme primaire où la différence sujet-objet est reconnue, mais où l'objet n'est simplement pas investi de manière significative par le nourrisson. Freud comparera le nourrisson à un oisillon encore dans l'œuf, la coquille lui permettant de demeurer dans l'autosuffisance. L'objet (la mère) est alors distinct, mais n'a qu'une fonction distante d'entretien des besoins de base.

La différenciation du bébé et de l'objet est reconnue, elle ne fait pas problème,

⁷ Freud, S. (2009). Formulations sur les deux principes du l'advenir psychique. Dans *Œuvres complètes, tome XI*. Presses universitaires de France. (Œuvre originale publiée en 1911)

elle est « donnée » de fait, mais l'objet n'existe pas, pour autant qu'il fournisse les conditions du maintien de l'autarcie première. Il n'existe pas comme objet significatif, il n'existe, au plus, que comme objet de l'autoconservation. (Roussillon, 2008, p. 109)

La « théorie anobjectale » (Roussillon, 2007a) constitue le second temps de la conceptualisation freudienne, apparaissant dans l'incontournable texte de 1920 : Au-delà du principe de plaisir⁸. Freud s'appuie alors sur le mythe de l'androgynie de Platon et présente un état primitif d'indifférenciation moi/non-moi, un état symbiotique, suivi d'une déchirure provoquant un profond sentiment de manque et une quête effrénée pour retrouver cet état symbiotique. Les avancées récentes dans la recherche sur les premiers temps de la vie conduisent toutefois à nuancer l'existence d'un tel état (Roussillon, 2007a). En effet, il semble que les nourrissons soient, dès la naissance, aptes à percevoir le monde extérieur et à discriminer l'origine externe de certaines stimulations. Afin de prendre en compte ces avancées, certains auteurs (Golse et David cités dans Roussillon, 2007a) suggèrent de considérer une fluctuation dans les aptitudes discriminatives du bébé, une sorte de « nébuleuse psychique » (David, 2016) non encore unifiée, où « la reconnaissance ou la perception différenciée de l'objet alternerait ainsi avec des moments de méconnaissance et / ou d'indifférenciation » (Jung, 2015a, p. 79). Plus largement, Roussillon propose une légère inflexion à la question de l'existence de l'objet pour le nourrisson. En effet, plutôt que de se demander si l'objet existe ou non pour le sujet, il semble beaucoup plus fertile de se demander « comment » il existe pour le sujet, à savoir comment celui-ci se représente-t-il cette reconnaissance ou non de l'autre. La perception est ainsi à considérer dans ses liens avec une conception de l'altérité, elle-même tributaire du niveau de développement psychique de chaque sujet.

⁸ Freud, S. (1985). Au-delà du principe de plaisir. Dans *Essais de psychanalyse* (p.41-115). Payot. (Œuvre originale publiée 1920).

Le narcissisme primaire constitue ainsi la « la première position subjective que nous rencontrons dans l’histoire de la construction de la subjectivité » (Roussillon, 2007a, p. 53), une position à partir de laquelle se met en place une différenciation progressive du moi et du non-moi.

D’abord se différencier

Dans son élaboration sur l’angoisse de séparation et de perte de l’objet, Quinodoz (2014) fait ressortir l’importance de bien distinguer les notions de différenciation et de séparation. L’auteur marque ainsi la différence tant au plan développemental qu’au niveau de l’expérience subjective. Chacune des deux expériences témoigne de niveaux de maturation fort différents. Ainsi, « se séparer » réfère à une modalité relationnelle mature où les frontières de chacun sont clairement définies. Dans ces conditions, « [o]n peut dire que l’individu concerné sait *qui* il a investi, *qui* lui manque, *qui* il est lui-même et *ce* que lui fait éprouver la personne temporairement absente⁹ » (Quinodoz, 2014, p. 39). Le sujet pourra avoir un rapport ambivalent à sa solitude, ressentant à la fois tristesse et soulagement. Celui-ci sera touché affectivement, mais l’absence ne portera pas atteinte à son intégrité psychique.

Témoignant d’un mécanisme plus précoce, la notion de « se différencier » réfère à un processus intrapsychique qui décrit l’émergence progressive de la distinction entre le moi et le non-moi (dont l’objet). Lorsque ce processus n’est pas bien établi, la séparation réelle peut être vécue comme un grave danger pour le moi. En effet, de par la précarité de la distinction moi/non-moi, l’absence ou la perte de l’autre est ressentie comme une perte d’une partie du moi, en cohérence avec le niveau symbiotique du lien

⁹ Les italiques sont de l’auteur.

(Quinodoz, 2014). La différenciation se place ainsi comme une étape préalable à la séparation car « [p]our se séparer de quelque chose ou de quelqu'un, il est impératif de n'être pas confondu avec cette chose ou avec cette personne » (Ferrant, 2007, p. 460).

Entre l'indistinction précédant le processus de différenciation et l'atteinte d'une séparation nette, il existe un continuum de possibilités que nous tenterons d'explicitier plus loin. Ces considérations nous invitent à porter une attention particulière aux singularités du processus de différenciation présent dans le discours et dans le lien afin de saisir les tonalités subjectives de l'expérience de solitude.

2.2.2. Melanie Klein : de positions en solitudes

Pour Melanie Klein, le nourrisson arrive au monde avec une préconception de l'objet avec lequel il établit, dès la naissance, des relations objectales. Ses théorisations l'amèneront à rejeter l'idée d'un narcissisme primaire ou d'un état d'indifférenciation totale. Afin d'éclairer la constitution du monde interne du nourrisson, elle conceptualise deux positions psychiques développementales. Chacune des positions témoigne d'un rapport particulier au monde interne, lequel tendra à se refléter sur la sphère externe. De même, bien que ces positions aient été pensées comme représentant la construction du monde interne des premières années de vie, celles-ci demeureront actives tout au long de la vie (Klein, 1952/2013; Gammill, 2006).

Je choisis le terme « position » pour désigner les phases paranoïde et dépressive parce que ces groupements d'angoisses et de défenses, bien qu'ils commencent dans les tout premiers stades, ne sont pas limités à eux, mais apparaissent et reparaissent pendant les premières années de l'enfance, et, en certaines circonstances, dans la vie ultérieure. (Klein, 1952/2013, p. 222)

Ces considérations permettent d'éclairer davantage l'angle de questionnement de Roussillon lorsqu'il propose de considérer, au-delà de l'existence ou non de la mère dans le monde représentatif de l'enfant, le « comment » elle existe, les représentations y étant associées.

Au demeurant, Klein (1952/2013) repère une première position psychique, la position schizoparanoïde, organisée dans une dynamique de clivage. Le rapport à l'objet (dit objet partiel) est alors soit massivement idéalisé, dans la mesure où il est porteur de gratifications, ou encore conçu comme un dangereux persécuteur et donc haï lorsqu'il se montre frustrant. Le clivage ne touche pas que l'objet, mais s'inscrit également dans le rapport que le sujet entretient avec lui-même. À cet effet, la différenciation moi/non-moi apparaît très précaire, considérant notamment le mécanisme d'identification projective qui consiste à projeter le mauvais de soi (les pulsions destructrices) en l'autre sans toutefois pouvoir le reconnaître comme sien lorsqu'il fait retour vers le sujet, conduisant à une confusion des frontières. Dans cette position, l'absence est difficilement concevable puisque l'objet absent est subjectivement vécu comme un mauvais objet persécuteur.

La notion d'absence existe à peine. Toutes les fois que l'état de fusion avec l'objet idéal n'est pas réalisé, ce n'est pas l'absence qui est vécue; le Moi se sent assailli par la contrepartie du bon objet : le, ou les mauvais objets. (Segal, 1957/1970, p. 689)

Du reste, pour Klein, à ce stade, il existerait tout de même une solitude primitive qui serait vécue sous le registre de « l'insécurité paranoïde » (Klein, 1963/2011). Ainsi, nonobstant sa présence ou son absence, lorsque l'objet est vécu comme persécuteur par le nourrisson, celui-ci pourrait se sentir « seul » face aux mauvais objets menaçant son intégrité.

Le processus d'intégration du bon et du mauvais objet dans un seul et même objet (un « objet total ») amène graduellement le nourrisson vers la position dépressive. Ce processus de synthèse repose, selon Klein, sur l'intériorisation d'un bon objet, laquelle assurerait l'instauration d'un sentiment suffisant de sécurité. Un jeu de présence et d'absence de la figure d'attachement, jeu ajusté aux capacités développementales du nourrisson, favoriserait l'introjection de ce bon objet interne. Ces expériences occupent une place fondamentale dans le développement des représentations mentales, lesquelles, en retour, permettent au sujet en devenir de supporter l'absence, notamment par l'investissement de souvenirs, d'images mentales ou de pensées. Le nourrisson « développe, sur ce modèle, le prototype de sa mentalisation future : face aux frustrations du manque et, plus tard, à l'intrication conflictuelle de l'amour et de la haine qu'il portera à ses objets d'amour; l'enfant apprend à se servir de son appareil psychique » (Bacqué, 2004, p. 33).

À l'aube de la position dépressive, le sentiment de solitude serait ressenti de manière plus élaborée par le sujet. D'une part, Klein (1963/2011) réfère au processus d'intégration comme à un processus douloureux au cours duquel le sujet, de plus en plus conscient de sa dépendance à l'objet, doit faire le deuil de son sentiment d'omnipotence. Il doit, de plus, faire face à ses propres pulsions destructives, qui peuvent lui paraître incontrôlables et le laisser avec l'impression qu'il met en danger l'objet, lequel est maintenant conçu comme ayant une vie autonome, ouvrant davantage la perspective de sa perte.

Enfin, par le travail de synthèse inhérent à la position dépressive, le sujet est contraint à faire le deuil d'un objet idéal entièrement satisfaisant, comblant tous les besoins sans même avoir à les formuler. Ce travail de deuil, jamais complètement réalisé, laisse le sujet aux prises avec une « perte irréparable », associée à une solitude « fondamentale »

(Dupont, 2010), une solitude existentielle. Ainsi, Klein fait référence à une nostalgie issue de ce passage et persistant tout au long de la vie :

Aussi gratifiant que puisse être dans la vie le fait d'exprimer ses pensées et ses sentiments à quelqu'un qui vous témoigne sa sympathie, une aspiration insatisfaite demeure : celle d'être compris sans avoir besoin de recourir à la parole, aspiration qui représente, en dernière analyse, la nostalgie de la toute première relation avec la mère. Cette nostalgie contribue à l'impression de solitude, elle dérive du sentiment dépressif d'avoir souffert d'une perte irréparable. (Klein, 1963/2011, p. 122)

En résumé, l'éclairage de Klein nous permet de saisir l'importance du niveau de différenciation dans l'expérience de la solitude. En effet, dans un registre schizoparanoïde, nous avons vu que la solitude est généralement vécue sur un mode de persécution, l'absence n'étant vécue que comme une attaque du mauvais objet (insécurité paranoïde). Dans la position dépressive, l'accès à la dépendance à l'autre et à son autonomie donne une coloration plus dépressive à l'expérience de solitude. Enfin, la perte d'un lien idéalisé à soi et à l'autre participe au maintien, tout au long de la vie, d'une nostalgie d'un lien fusionnel, d'une solitude, donc, plus existentielle.

2.2.3. Winnicott et la place de l'environnement

Inspiré de sa clinique en pédiatrie où il reçoit des dyades mère-bébé, Winnicott adopte le postulat d'un narcissisme primaire, tout en mettant l'accent sur les conditions nécessaires de l'environnement pour qu'un sujet advienne et entre dans le monde relationnel. Il donne ainsi aux soins offerts au bébé une place de premier plan dans la constitution du moi. Pour lui, le bébé n'existe pas comme unité fonctionnelle et, de par la dépendance absolue dans laquelle il se place face à son entourage, il doit

nécessairement être pensé comme unité duelle, où mère (ou son substitut) et bébé sont indissociables.

[...] il n'y a pas de sens à parler de l'individu sans postuler à tout instant une adaptation adéquate (*good enough*) de l'environnement aux besoins de l'individu. Au stade le plus primitif, on en arrive même à une position où il n'y a que l'observateur qui peut faire la distinction entre l'individu et l'environnement (narcissisme primaire); l'individu ne peut pas le distinguer, et il convient donc mieux de parler d'un ensemble (*set-up*) individu-environnement plutôt que d'un individu. (Winnicott, 1954-1955/2012c, p. 236)

L'accent ainsi mis sur l'adaptation et la fiabilité de l'environnement lui permet de postuler qu'en l'absence de celles-ci, l'intégration de la personnalité ne peut se réaliser, pas plus d'ailleurs que la distinction entre le dehors et le dedans, entre le moi et le non-moi. À ce stade, le nourrisson méconnaît l'existence de cet environnement. « Dans le narcissisme primaire, l'environnement maintient l'individu et, en même temps, l'individu ignore l'environnement et ne fait qu'un avec lui » (Winnicott, 1954/2012b, p. 256).

La fonction qu'a l'environnement de soutenir le moi émergent implique différents processus. Lepoutre et ses collègues (2019) mettent en parallèle les dimensions de la fonction maternelle avec les processus développementaux qui y sont associés. Ils relient d'une part le processus d'établissement d'une première forme d'unité et de continuité du moi à la manière dont le bébé est porté, tant psychiquement que physiquement (le *holding*). Puis, la personnalisation, traduisant une cohésion psychomatique, soit le processus d'unification du corps et de la psyché. Ce processus, qui permet la séparation du moi et du non-moi, est rendue possible grâce aux maniements du corps de l'enfant par l'environnement, soit la manière dont celui-ci est « manipulé » favorisant « l'enracinement de la psyché dans le corps » (Lepoutre et al, 2019, p. 89). Enfin, l'aptitude à se relier aux objets (*object-relating*) sera tributaire de la manière dont l'environnement aura su présenter les objets (*object presenting*) au

nourrisson, de telle sorte qu'il puisse, pour un temps du moins, faire l'expérience de l'omnipotence (Lepoutre et al., 2019, Winnicott, 1975).

Paradoxes et transitionnalité

L'étude du passage de l'« unité duelle » à l'« unité fonctionnelle » (Reid, 2008), de l'« ensemble individu-environnement » à l'« individu » proprement dit, a amené Winnicott à proposer l'existence de processus paradoxaux et de phénomènes transitionnels. Nous traiterons plus loin de la capacité d'être seul qui s'inscrit dans cette double posture. Nous nous concentrerons, pour le moment, sur la créativité primaire, l'aire intermédiaire et enfin, sur la rencontre de la réalité objective grâce à la survivance de l'objet.

En lien avec le narcissisme primaire, Winnicott propose de penser l'expérience relationnelle première dans le registre de l'illusion d'omnipotence. C'est le paradoxe du trouvé-créé, celui de la créativité primaire. Le bébé doit pouvoir avoir l'impression qu'il est le créateur des satisfactions qu'il ressent. Sur un mode hallucinatoire positif (Reid, 2008), il « crée » l'objet (la mère, le sein) précisément là où il lui est présenté. Ou, dit autrement, « [l]a mère place le sein réel juste où l'enfant est prêt à le créer, et au bon moment » (Winnicott, 1975, p. 44). Cette expérience est cruciale pour la structuration future du sujet. Si l'individu ne peut en faire l'expérience, il ne pourra en faire le deuil.

Avant d'introduire un certain deuil de l'hallucinoire, il importe, dans un premier temps, de prolonger cet hallucinoire dans la réalité extérieure; c'est le paradoxe du trouvé/créé. Le sujet se doit de développer l'illusion qu'il est le créateur du monde. L'enfant doit posséder des prérogatives divines. (Reid, 2008, p. 80)

Ainsi, pour que la désillusion ultérieure soit structurante, l'expérience de l'illusion d'omnipotence apparaît comme essentielle. De même, le deuil de cette illusion apparaît comme une étape de taille dans la structuration du rapport au monde et à soi. Green dira que cette perte de l'omnipotence est vécue « comme une catastrophe, qui va de pair avec un sentiment de ne rien valoir, d'échec à faire exister les choses » (2011b, p. 1164-1165). Winnicott formulera alors l'hypothèse de l'existence d'une aire transitionnelle autorisant une sortie progressive de l'omnipotence.

C'est ainsi que l'expérience de créativité primaire, rendue possible par l'adaptation de l'environnement aux besoins du moi de l'individu, permettra l'émergence d'une aire intermédiaire et l'enfant pourra progressivement « créer » un objet transitionnel, un objet « trouvé » au moment où la mère (ou son substitut) s'est absentée. La question de la localisation (interne ou externe) de l'objet devra cependant rester en suspens.

[P]ar une entente tacite, personne n'affirmera que cette chose réelle [l'objet transitionnel] fait partie du monde ou qu'elle est créée par le bébé. On sait que les deux sont vrais : le bébé la crée et le monde la lui donne. (Abram, 2001, p. 236)

Plus spécifiquement, la conception de l'aire intermédiaire autorise Winnicott à théoriser sur l'existence d'un espace potentiel existant entre le moi et le non-moi, un lieu de jonction entre la réalité extérieure (les relations interpersonnelles) et la réalité intérieure (fantasmatique).

Le concept de phénomènes transitionnels porte sur une dimension de la vie qui n'appartient ni à la réalité interne ni à la réalité externe; il s'agit plutôt de la place qui à la fois rattache et sépare l'interne et l'externe. (Abram, 2001, p. 227)

C'est dans cet espace que le bébé amorce la différenciation du moi et du non-moi. De même, le travail exigé par l'intégration de la réalité externe n'étant jamais totalement

achevé, Winnicott (1975) suggère que cet espace demeure, tout au long de la vie, un lieu de de repos.

Enfin, pour rendre compte de l'élaboration winnicottienne sur le passage du lien à l'objet subjectif (celui du fantasme inscrit dans l'illusion d'omnipotence) au lien à l'objet objectif (celui rencontré dans la réalité), Roussillon (2009, 2013) formule le paradoxe du « détruit-trouvé ». Il souligne par ailleurs que plus que le lien à l'autre, cette expérience infléchit le rapport du sujet à lui-même, voire à sa vie pulsionnelle.

Cette problématique décrit une dialectique particulière qui concerne le rapport que le sujet entretient avec sa vie pulsionnelle en lien avec les « réponses » et « réactions » des objets significatifs (les objets investis comme significatifs) de son enfance et, plus généralement même, de son histoire. (Roussillon, 2009, p. 1006)

Pour Winnicott (1969/2000c), « survivre » signifie que l'objet, dans sa réponse aux mouvements destructeurs du sujet, ne réplique pas avec des représailles, pas plus qu'il ne se retire du lien. À ces deux points, Roussillon (2009) ajoute que l'objet doit également se montrer atteint dans le lien, tout en demeurant créatif et vivant.

L'objet est ainsi découvert comme ce qui résiste à la destructivité, il est découvert comme autre-sujet, c'est-à-dire sujet de désirs et de mouvements qui lui sont propres, il est « conçu » comme autre-sujet. Il est alors placé hors de l'omnipotence du bébé. (Roussillon, 2009, p. 1007)

En résumé, l'élaboration de Winnicott sur les phénomènes transitionnels et les processus paradoxaux nous incite à considérer la part de l'environnement dans la constitution du rapport à l'autre et dans la délimitation d'espaces interne et externe. Les soins « suffisamment bons » ne sont pas d'emblée présents et ont un impact sur la manière dont le sujet peut s'appréhender et appréhender le monde. Enfin, l'aire intermédiaire offre la possibilité de penser des espaces à mi-chemin entre le dedans et

le dehors, lieux où, finalement, l'absence n'existe que potentiellement. La conceptualisation de la capacité d'être seul permet d'ailleurs de saisir la nécessité de l'existence d'un tel espace pour la maturation affective et pour éclairer les constellations possibles de l'expérience de solitude.

La capacité d'être seul

L'élaboration de la capacité d'être seul de Winnicott, cette expérience intermédiaire et transitionnelle (Roussillon, 2012), est d'une grande richesse pour appréhender l'expérience de solitude. Pour Winnicott il est essentiel de réfléchir l'expérience de la solitude en termes d'aptitude qu'il considère comme « l'un des signes les plus importants de la maturité du développement affectif » (Winnicott, 1958/2012e, p. 325), une solitude, donc, qui s'éloigne grandement d'un repli défensif. Winnicott situe l'ébauche de l'établissement de cette capacité dans les tout premiers moments de la vie, « au moment où *l'immaturité du moi est compensée de façon naturelle par le support du moi offert par la mère*¹⁰ » (p. 329). Si tout se passe bien, le sujet en viendra progressivement à intérioriser cette « mère-support » sans avoir à s'appuyer sur la présence concrète de celle-ci. Par contre, si cette expérience fondamentale ne peut se réaliser, cela entravera la future capacité d'être seul du sujet.

À partir de la phrase « Je suis seul », l'auteur propose trois temps du développement émotionnel, marquant pour chacun l'importance de l'environnement. D'un état de non-intégration, le nourrisson en viendrait d'abord à l'établissement d'un « Je » compris comme l'émergence du self à sa sortie de la fusion avec l'environnement, au moment où il commence à pouvoir différencier le moi du non-moi. Il n'est pas possible, à ce

¹⁰ Les italiques sont de l'auteur.

stade, de réellement se référer au sentiment d'exister. Viendrait ensuite le « Je suis », à l'orée du sentiment d'existence primitif. « Dans les débuts du “Je suis”, l'individu est (pour ainsi dire) à l'état brut, sans défense, vulnérable, paranoïde en puissance » (Winnicott, 1958/2012e, p. 330). Cette vulnérabilité se doit d'être compensée par une adaptation importante de l'environnement aux besoins du moi du bébé. En effet, ce temps ne serait accessible qu'à la condition que l'environnement se fasse suffisamment protecteur (« suffisamment bon »). Enfin pourrait advenir le « Je suis seul », rendu possible grâce à la constance de la fiabilité de l'environnement, permettant d'intégrer la continuité d'existence de celui-ci. Cette assurance permettant au sujet d'apprécier et d'appriivoiser sa solitude en toute confiance. « Si cette expérience [d'un environnement protecteur] est insuffisante, la capacité d'être seul ne parvient pas à se développer » (Winnicott, 1958/2012e, p. 330) et il y a un risque de développer une existence marquée par une réactivité à l'environnement (un faux-self notamment), à défaut d'avoir pu développer, en présence de l'autre, un espace interne où il est possible d'exister, sans stimulation extérieure. « La capacité mature d'être seul est consubstantielle à la capacité de se détendre ou capacité du sujet d'exister sans être en réaction permanente contre les immixtions extérieures, ces fantômes dans le présent des empiètements du passé » (Agostini, 2005, p. 71).

Plus qu'un lieu où se détendre, la capacité d'être seul peut également être comprise comme une transition progressive d'un état d'indifférenciation jusqu'à la capacité d'investir le rapport à soi de manière « vivante et créative ». Reid propose ainsi une ébauche du cheminement menant à la maturation affective et au rapport harmonieux à soi et à autrui.

Rappelons succinctement la séquence qu'il propose en ce qui a trait à la maturation affective. D'abord le point A, ou la fusion originelle ou l'indifférenciation sujet/objet. À l'autre bout de la séquence, le point C, ou la capacité d'être seul, une capacité qui réside dans la possibilité d'investir le rapport à soi-même, d'une manière vivante et créative. Cette capacité d'être

seul ne doit pas être confondue avec une manifestation comportementale comme l'isolement social. Au contraire, cette capacité d'être seul s'avère paradoxalement une condition sine qua non pour des relations harmonieuses avec autrui. (Reid, 1999, p. 42)

Les conditions nécessaires au développement cette capacité d'être seul seraient liées entre autres à l'intériorisation d'un bon objet¹¹, à la constitution du moi en tant qu'unité, ainsi qu'à la sérénité des relations que le sujet entretient avec ses objets internes (Dupont, 2010). Plus spécifiquement, l'établissement de la capacité d'être seul sollicite également celle des figures de soin qui doivent elles-mêmes avoir développé cette aptitude afin de pouvoir « être seuls » devant l'enfant. Cette capacité est loin d'être toujours intégrée. Dupont relève trois cas de figure délétères exposant les carences de cette intégration par le parent :

- [un] parent trop « présent », trop « excitant » et stimulant, avide d'affection, ne tolérant pas que l'enfant s'absente, se retire de la relation;
- [un] parent trop « absent », déprimé, endeuillé, indisponible psychologiquement¹²;
- ou encore [un] parent incohérent, imprévisible, arbitraire, psychotique, qui se présente successivement à l'enfant dans une présence et une absence excessive¹³ (Dupont, 2010, p. 80).

En résumé, que l'objet soit en excès de présence (intrusif) ou en excès d'absence (indisponible au lien), son existence empiètera sur celle en développement du nourrisson dans la mesure où il risque d'annuler les processus transitionnels de la capacité d'être seul. Trop présent, il ne laissera pas suffisamment d'espace de solitude au nourrisson pour lui permettre de visiter son propre monde interne; trop absent, il n'assurera pas la sécurité de base nécessaire en la constance de l'environnement pour permettre au nourrisson d'être suffisamment détendu pour se laisser aller à

¹¹ On remarque au passage des parallèles avec la théorisation kleinienne de la position dépressive.

¹² Voir également la « mère morte » de Green (1983/2007).

¹³ À relier également à la « mère tantalante » de Winnicott (1975).

l'exploration. D'un côté comme de l'autre, le sujet risque de s'organiser sur un mode de réactivité à ces empiètements de l'environnement.

Il apparaît également important que le parent (l'objet) puisse exister ailleurs que dans la relation duelle, soit avoir d'autres centres d'intérêt, tout en permettant à l'enfant de s'assurer qu'il existe bien dans sa pensée durant les moments de séparation. Le tiers ainsi inclus dans la matrice du lien donne une autre coloration à la capacité d'être seul, inscrite alors dans une relation triangulée, renvoyant notamment à des enjeux d'exclusion. (Roussillon, 2012).

Enfin, dans sa refonte du concept winnicottien, Roussillon explore la relation entre l'analysant et l'analyste en thérapie. Il propose la notion de « capacité d'être seul en présence de l'analyste » comme prérequis pour qu'advienne un processus d'appropriation subjective des interprétations et des (re)constructions subjectives chez l'analysant. Il apparaît alors essentiel que l'analysant fasse l'expérience « d'être et de rester soi en présence de l'analyste » (Roussillon, 2012, p. 33) et présuppose donc un travail préalable lorsque cette possibilité n'est pas d'emblée présente.

2.2.4. Synthèse des repères psychanalytiques

En outre, deux points principaux ressortent de notre élaboration. D'une part, l'enjeu de différenciation et de séparation apparaît central quant à la qualité de la solitude. Comme il a été mentionné, dans un temps précédant la différenciation moi/non-moi, l'absence de l'objet est vécue comme un excès de présence persécutrice (Klein) ou encore comme une confirmation de la toute-puissance de ses pulsions (Winnicott et Roussillon sur la destructivité). La qualité est alors bien différente que si l'absence est vécue à une

époque où la différenciation est plus élaborée et mieux construite, où il sera alors possible d'accéder à une certaine dépressivité et à une représentation de cette absence.

D'autre part, les apports de Winnicott nous invitent à porter une attention particulière à l'environnement et aux traces que celui-ci a pu laisser sur les individus dans leur rapport à eux-mêmes et à autrui. De même, l'élaboration de la capacité d'être seul nous a pisté sur l'expérience de solitude dans une perspective de maturation affective aboutissant à l'aptitude à se relier à soi de manière « vivante et créative » (Reid, 1999). Dupont (2010) nous rappelle que « l'issue de ce développement de la capacité d'être seul est celle, propre à l'âge adulte, d'être seul en présence de soi-même » (p. 122).

Face à ces constats, il nous est apparu essentiel d'explorer le contenu de cette solitude (en termes de relation d'objet), ainsi que ce que les sujets font face à (ou avec) ce contenu. Ces considérations nous semblent très fertiles pour approfondir le caractère dynamique de l'expérience de solitude et sortir de l'opposition classique d'une solitude choisie ou subie.

CHAPITRE III

OBJECTIFS

3.1. Objectif principal de la recherche

Notre projet de recherche se propose de mieux comprendre l'expérience de solitude de femmes en difficulté telle qu'éclairée par une perspective psychodynamique, notamment en ce que cette expérience dévoile du rapport à l'autre et à soi.

3.2. Objectifs spécifiques

Afin de bien cerner cette question, nous avons tenté de situer notre recherche à l'intersection entre l'expérience de solitude de ces femmes et la compréhension de la dynamique psychique sous-tendant cette expérience (relations d'objet, défenses, désirs).

Dans notre analyse, nous nous sommes intéressée :

- Au rapport de la femme à sa solitude à travers son histoire, en prenant pour ancrage l'éclairage de son parcours relationnel et affectif (relations d'objet), à partir de ses premières figures d'attachement et jusque dans ses relations actuelles – tant à travers l'histoire événementielle que psychique –, mais

aussi aux particularités de la dynamique relationnelle se dévoilant au cours de chaque entretien;

- À la manière particulière dont la femme a organisé cette expérience (du lien, de la solitude) dans son parcours et dans son discours (désirs et défenses);
- Aux variabilités temporelles de ce rapport à la solitude (ou encore à sa stabilité), tel qu'il se déploie dans la succession des trois entretiens, plus spécialement dans le délai d'un an séparant les deux premières entrevues de la troisième.

Pour ce faire, nous en sommes venue, en cours d'analyse, à formuler notre questionnement sous deux angles particuliers :

- De quoi (ou de qui) est habitée leur solitude?
 - Quels types de personnages – objets internes – tendent à revenir tant dans son discours que dans le paysage de sa vie?
 - Quelles modalités de lien objectal semblent investies dans sa trajectoire de vie?
 - Que gardent-elles des traces de l'autre en elles?
- Comment habitent-elles leur solitude, notamment au regard de leur parcours de vie?
 - Comment habitent-elles leur rapport à l'absence ou à la présence d'autrui?
 - Quelle est la part active de chacune dans son lien à sa solitude?

DEUXIÈME PARTIE

MÉTHODOLOGIE

CHAPITRE IV

DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

A map is not the territory it represents...

Alfred Korzymski, *Science and sanity*

Dans ce long voyage que représente la thèse, il devient important de ne pas perdre le cap (ou du moins, pas trop – juste assez pour se surprendre). Pour s’assurer d’arriver à bon port, l’explorateur se doit d’élaborer un plan, d’établir une « direction qui mène au but », pour reprendre le sens étymologique de « méthode » tel que rapporté par Rey (2012). Cependant, alors même que nous marchions sur les sentiers préalablement battus de notre plan méthodologique, de nouvelles voies ont émergé à la suite de l’immersion dans nos données. Nous avons ainsi été amenée à prendre de nouvelles avenues, imprévues au départ, mais beaucoup plus fertiles que celles que nous avions anticipées. À l’instar du processus itératif cher aux méthodes qualitatives, c’est à travers de nombreux allers-retours entre l’objet de recherche, les données et le processus d’analyse que se sont dessinées, puis formalisées les modalités de l’analyse. Pour reprendre la citation placée en début de chapitre, bien que la carte ne puisse représenter l’ensemble du chemin parcouru dans le cadre de cette thèse, nous tenterons d’explicitier le plus fidèlement possible la démarche construite et consolidée tout au long du parcours d’analyse et donc, au plus près de la route que nous avons suivie. Voici donc les tenants de cette carte, la manière dont elle s’est dessinée au fil de la recherche.

4.1. Approche qualitative et positionnement paradigmatique

Nulle vérité n'est absolue ni finale.
Ce qui compte, c'est l'action de penser,
de sentir, et la liberté de réfléchir.

Donald Woods Winnicott

Au regard des objectifs de cette thèse, soit d'éclairer l'expérience de solitude de femmes en situation de précarité et d'en comprendre certaines dynamiques psychiques sous-jacentes, une méthodologie qualitative nous est apparue des plus pertinentes. Qui plus est, notre désir de mettre en lumière l'idiosyncrasie de chacune de ces expériences, de placer la subjectivité (la nôtre et celle de nos participantes) au cœur même de la démarche de recherche, est cohérent avec un paradigme constructiviste tant dans le mode de recueil de données que dans l'analyse de celles-ci. Rappelons qu'un paradigme représente une « conception théorique dominante ayant cours à une certaine époque dans une communauté scientifique donnée, qui fonde les types d'explication envisageables, et les types de faits à découvrir dans une science donnée » (CNRTL, s.d.). Selon Guba et Lincoln (1994), les questions entourant la méthode sont intimement liées aux fondements ontologiques et épistémologiques, eux-mêmes subsidiaires aux considérations relatives au paradigme.

Nous partons donc du postulat d'un relativisme ontologique, au sens où l'expérience de solitude nous apparaît comme une réalité multiple et complexe, construite à partir du parcours de vie de chacun. Dans cette perspective, nous ne prétendons guère arriver à une réalité totalisante de cette expérience, ce à quoi pourrait tendre un chercheur s'inscrivant dans un paradigme positiviste ou post-positiviste. À nos yeux, cela ne

pourrait qu'être réducteur quant à l'éclairage de l'expérience de solitude. Nous souhaitons plutôt proposer des pistes de compréhension, les plus avisées possibles, de ce phénomène : « *Constructions are not more or less "true," in any absolute sense, but simply more or less informed and/or sophisticated.*¹⁴ » (Guba et Lincoln, 1994, p. 111).

En cohérence avec ce relativisme ontologique, nous nous situons, au plan épistémologique, dans une perspective transactionnelle et subjectiviste, mettant en exergue le caractère intersubjectif de la production du savoir. Cette position contraste avec l'idéal objectiviste mis de l'avant par la perspective positiviste. Ainsi, lorsque chaque femme nous raconte son parcours, la façon de le raconter, voire même l'insistance sur certains éléments ou le dévoilement ou non d'autres éléments s'inscrivent selon nous dans une dynamique relationnelle, tout autant que le choix des relances (le contenu, le *timing*) par la chercheuse. En ce sens, la narration se construit dans le cadre de l'échange entre la participante et la chercheuse, à un moment particulier. Ainsi, cette mise en récit différerait probablement si une autre personne rencontrait la même participante, voire si la même chercheuse abordait la même participante à un autre moment. Ajoutons que la perspective épistémologique adoptée dans notre thèse nous oblige à « penser [notre] propre façon de penser dans le rapport à l'autre, comme condition de la science » (Ben Slama, 1989, p. 149). De cette façon, plutôt que de tenter d'effacer les aléas de la relation entre la chercheuse et son objet (les participantes), Devereux (1980) nous invite à voir dans ces écarts les bases d'un riche savoir.

L'analyste du comportement doit admettre qu'il n'observe *jamais* le comportement qui « aurait eu lieu en son absence » et qu'il n'entend pas le même récit qu'un même narrateur eût fait à un autre que lui. Par bonheur, ce qu'on appelle les « perturbations » dues à l'existence et aux activités de l'observateur, lorsqu'elles sont correctement exploitées, sont les pierres angulaires d'une science du comportement authentiquement scientifique et non

¹⁴ Les italiques sont de l'auteur.

– comme on le croit couramment – un fâcheux contretemps dont la meilleure façon de se débarrasser est de l’escamoter¹⁵. (Devereux, 1980, p. 30)

4.2. La place de la psychanalyse

La présente thèse s’inscrit dans une perspective psychanalytique. Nous proposons dans cette section d’éclairer la place qu’a pu prendre cette perspective dans notre processus de recherche. Pour ce faire, nous nous appuyons sur la définition donnée par Freud de la psychanalyse dans l’*Encyclopedia Britanica* en 1923.

Psychanalyse est le nom : 1) d’un procédé d’investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ; 2) d’une méthode de traitement des troubles névrotiques qui se fonde sur cette investigation ; 3) d’une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent en une discipline scientifique nouvelle. » (Freud cité dans de Mijolla, 2013, p. 1351-1352)

De ces trois dimensions, deux sont particulièrement pertinentes dans le cadre de notre thèse. Nous les présentons toutefois dans un ordre différent pour suivre le fil du processus de recherche.

D’abord, notre thèse s’appuie sur un cadre théorique fortement inspiré de la psychanalyse. L’élaboration par Winnicott de la capacité d’être seul a d’ailleurs fortement participé aux fondations de notre questionnement, voire à la manière même de nous interroger sur le thème de la solitude et d’en venir à formuler l’énigme de base de notre thèse. Ainsi, tel que mentionné précédemment, nous nous sommes intéressée aux dynamiques psychiques entourant les enjeux de solitude et du rapport à l’autre, nous éloignant ainsi d’un point de vue plus concret (p. ex. le fait de vivre seul). La

¹⁵ Les italiques sont de l’auteur.

métapsychologie a donc accompagné notre réflexion dans la fondation du projet de recherche, puis lors de la discussion des résultats. Entre les deux, au cours de la récolte de données et de l'analyse de celles-ci, nous avons tenté de mettre en suspens ce savoir, de nous imprégner davantage de la capacité négative (Bion, 1970; Laperrière, 2018), de tolérer, pour un certain temps du moins, de naviguer dans l'incertitude et l'informe d'un non-savoir.

Lors de ces étapes, c'est plutôt la psychanalyse comme « procédé d'investigation » qui nous a guidée. Ainsi, bien que les entretiens de recherche se distinguent des entretiens cliniques, notamment par l'inversion de la demande et par l'existence d'un thème de recherche qui influence inévitablement les relances du chercheur (Gilbert, 2009), nous croyons qu'ils partagent certaines conditions favorisant l'accès à des « processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ». Nous avons ainsi envisagé la tenue d'entretiens menés de manière non directive (nous y revenons plus bas), dans le but d'encourager le déploiement des processus associatifs des participantes et de pouvoir en être témoin, parfois au point de se surprendre avec elles de certaines formulations. En clinique comme en recherche, « On ne peut voir (et entendre) que ce que l'on est prêt à laisser se déployer » (Press, 2015, p. 67). À titre d'exemple, un lapsus fort de sens est apparu dans l'une des entrevues. Une femme discutait des dangers pour les femmes de dormir directement dans la rue. Lorsque nous lui avons demandé si cela lui était déjà arrivé, elle s'est surprise à répondre « Non, malheureux-. [...] Je m'en allais dire malheureusement » (la Confinée, A)¹⁶. Ce lapsus lui a permis d'associer sur un moment charnière de son histoire où elle s'est retrouvée à passer la nuit dehors après avoir assisté à un spectacle d'un artiste, moment porteur de réparation pour cette femme. Sans une sensibilité à ce fil associatif et si nous étions demeurée collée au

¹⁶ Les résultats sont organisés sous la forme de portraits métaphoriques. Cette citation réfère ainsi au récit de l'une des participantes de notre recherche, la Confinée (voir la section « Présentation des résultats »).

discours manifeste, il est très probable que nous serions passée à côté de cette expérience structurante chez cette participante.

L'appui sur la psychanalyse en tant que procédé d'investigation concerne également le processus d'analyse des données. À cet effet, nous avons tenté de maximiser les sources de données du dispositif afin de nous rapprocher le plus possible de la réalité psychique des participantes. Roussillon dira ainsi que :

La réalité psychique inconsciente se fait « entendre » à travers l'appareil du langage verbal, elle se « montre » à travers le langage des représentations de choses et d'acte, elle se fait « sentir » à travers les affects et la vie émotionnelle. (Roussillon, 2007a, p. 16)

Notre écoute et notre analyse se sont ainsi intéressées à différentes dimensions de la rencontre entendue comme une aire de jeu impliquant :

- le discours (l'énoncé et l'énonciation);
- la rencontre (la position dans laquelle elles nous placent dans leur discours, la manière singulière avec laquelle elles « jouent » avec nous);
- le cadre (le jeu des absences psychiques et physiques dans le dispositif des entretiens)
- le contre-transfert (les traces qu'elles laissent en nous, qui s'impriment dans notre propre psyché).

À cet effet, il nous semble juste de dire que tant le chercheur que son dispositif gagnent à être « impressionnables », c'est-à-dire à se proposer comme pellicule photographique sur laquelle peuvent venir s'imprimer des éléments non encore élaborés, des éprouvés en attente d'être développés si les conditions y sont propices. Il nous est apparu fructueux de se laisser prendre au jeu de ces éprouvés et de se laisser un temps d'élaboration en après-coup de ces rencontres, que ce soit à travers les *débriefings* avec

un tiers (notre directrice de recherche) ou dans l'exercice même de l'analyse et de l'écriture des portraits métaphoriques, lesquels condensent différents éléments de la rencontre entre l'intrapsychique (le rapport de la femme à elle-même) et l'intersubjectif (la dynamique entre la chercheuse et les participantes), voire dans l'espace potentiel, ni totalement intrapsychique, ni totalement intersubjectif (le discours de la femme sur elle-même devant témoin, les traces des éprouvés des participantes laissées chez la chercheuse).

Enfin, pour reprendre la classification proposée par Brunet (2009) quant au rapport entre psychanalyse et recherche à l'université, nous dirons que nous nous inscrivons dans une démarche de recherche « à partir » de la psychanalyse : nous utilisons des « concepts de la psychanalyse pour étudier des phénomènes cliniques, à l'extérieur de la thérapie psychanalytique proprement dite » (Brunet, 2009, p. 73) tout en nous inspirant grandement du procédé d'investigation proposé par Freud dans notre démarche, avec bien sûr des inflexions de par la différence de mandat et d'objectifs.

4.3. De l'origine du thème de recherche

[...] prendre appui sur la théorie psychanalytique implique de refuser le hasard pour accepter que rien n'est fortuit, y compris [...] le choix des thèmes de recherche.

(Drapeau et Letendre, 2001, p. 75)

Le questionnement autour de l'expérience de solitude est né d'une énigme suite à la fréquentation assidue du terrain, de la population de notre étude et de l'écoute du discours recueilli dans un contexte de recherche qualitative. Nous avons en effet eu l'occasion de travailler à titre d'assistante de recherche sur un projet de recherche dirigé

par Madame Sophie Gilbert et portant sur l'intervention proposée par La rue des Femmes, un organisme communautaire œuvrant auprès de femmes en « état »¹⁷ d'itinérance (Gilbert et al., 2017). L'organisme propose une approche orientée sur la dimension relationnelle de la problématique de l'itinérance chez les femmes. Les objectifs généraux de cette recherche visaient à décrire l'intervention et comprendre la spécificité de la dimension relationnelle inhérente à celle-ci. Au cours de cette étude qui s'est échelonnée sur deux ans, nous avons participé activement aux différentes étapes, entre autres au recueil de données par la réalisation d'entrevues semi-structurées auprès de femmes en situation d'itinérance et d'intervenantes, de même que par des périodes d'observation réalisées lors de présences hebdomadaires sur les lieux de l'organisme, notamment pour les fins du recrutement.

Nourrie des rencontres formelles et informelles de notre participation à cette recherche, nous en sommes venue à articuler notre objet d'étude autour de la question de la solitude que pouvaient vivre ces femmes désaffiliées. Bien que ce thème n'ait pas figuré dans notre guide d'entretien, il a émergé tant des entretiens que des périodes d'observation que nous avons réalisées. Nous pensons entre autres à une femme aperçue dormant dans la salle de nuit, alors que nous passions une nuit à l'organisme. Les intervenantes nous avaient alors informée de son incapacité à dormir seule et de son besoin de se sentir entourée pour pouvoir trouver le repos. De même, la dernière participante que nous avons interviewée dans le cadre de cette étude princeps avait placé le thème de la solitude au centre de son élaboration, en y voyant l'origine et le fondement de sa situation d'itinérance et de l'impossibilité d'en sortir. Au regard de la richesse du contenu de nos échanges avec elle, nous avons pris la décision d'inclure les

¹⁷ La rue des Femmes défend l'idée d'un « état » d'itinérance, en opposition à une « situation » d'itinérance « afin de circonscrire un état subjectif de la femme itinérante, plutôt que de mettre l'accent sur la problématique perçue de l'extérieur, telle l'absence de domicile fixe » (Gilbert et al., 2017). Nous avons toutefois préféré préserver le terme de « situation d'itinérance » pour la présente thèse.

données la concernant dans notre thèse. Nous décrirons plus loin les modalités de ce recueil de données. Soulignons qu'outre notre participation à la première recherche susmentionnée et au recueil de données pour cette thèse, nous travaillons depuis à titre de coordonnatrice d'un projet de recherche longitudinal et collaboratif, toujours avec La rue des Femmes. Cela nous permet d'observer que le thème de la solitude demeure très prégnant dans le discours de cette population et ce, malgré des profils et des parcours très différents.

4.4. Méthodologie relative aux données

4.4.1. Les sujets de notre étude

La présente étude s'intéresse à une population de femmes fréquentant le réseau d'hébergement en itinérance à Montréal. Comme nous venons de le mentionner, l'intérêt de notre objet d'étude a émergé du terrain, au cours de notre participation à une recherche se déroulant dans un organisme communautaire offrant des services à ces femmes : La rue des Femmes. Dans un désir de continuité, nous avons poursuivi notre recrutement au sein de cet organisme, à la différence près que nous avons choisi de déplacer notre terrain vers une autre de leurs maisons, la Maison Jacqueline, ouverte en 2015, soit peu de temps après la fin du recrutement de la première recherche (qui avait lieu à la maison Olga¹⁸). Cette maison a la particularité de n'offrir que « de l'hébergement d'urgence et de courte durée ainsi que des services de soutien et de références pour sortir de la rue » (La rue des Femmes, 2020). À ce titre, l'offre d'hébergement se limite à trois nuits après lesquelles les femmes doivent quitter et attendre au minimum 72 heures avant de refaire une demande de séjour. Le centre de

¹⁸ Maison principale de l'organisme La rue des Femmes et lieu où s'était réalisée la première recherche. Cette maison se trouve à une vingtaine de minutes à pied de la Maison Jacqueline, ou encore trois stations de métro.

jour est néanmoins accessible à toutes dans la journée et peut accueillir jusqu'à 30 femmes. Un repas du midi y est servi quotidiennement, de même que du café et du thé à volonté. Des matelas sont parfois déposés à même le sol pour permettre aux femmes qui ne peuvent y loger de se reposer durant la journée.

Nous avons assuré une présence hebdomadaire au centre de jour de la Maison Jacqueline au cours des sept premiers mois de la recherche afin de procéder au recrutement (de août 2016 à mars 2017). Lors de ces présences, nous nous asseyions à une table du centre de jour (parfois sur une chaise dans la cour arrière ou dans le fumoir intérieur) et nous échangeions avec les femmes assises autour de nous, les informant entre autres de notre intérêt pour le thème de la solitude et de notre désir d'en apprendre davantage sur leur expérience de ce phénomène. Nous croyons que ces occasions de rencontres informelles ont favorisé un apprivoisement mutuel, voire la possibilité d'établir un lien de confiance de base nécessaire au dévoilement de soi à travers le dialogue. Lorsqu'une femme nous exprimait son désir de participer, nous nous assurions qu'elle remplissait l'unique critère de sélection, soit d'avoir fréquenté pendant au moins six mois des services d'hébergement en itinérance. Nous tentions également d'assurer une certaine diversité dans notre recrutement. Cette diversité s'est construite au fil des rencontres impromptues au centre de jour. Nous avons par exemple été interpellée par la plainte, formulée par une femme, relative à un profond manque d'intimité vécu dans le réseau d'hébergement en itinérance. D'autres femmes ont suscité notre intérêt par leur démonstration d'une forte dépendance, ou au contraire, d'une grande indépendance face aux aidants. Enfin, une autre a attiré notre attention par son haut niveau d'agressivité, tant envers elle, à travers sa consommation, que par la dynamique de domination qu'elle agissait face aux autres femmes et aux aidantes. Nous reviendrons plus loin sur les caractéristiques plus spécifiques de l'échantillon. Les présences hebdomadaires au centre de jour nous ont également permis d'échanger avec des femmes qui ne désiraient pas participer formellement à la recherche, mais qui

souhaitaient tout de même nous partager leur savoir sur la solitude et leur expérience de celle-ci. C'est le cas d'une femme qui, aux prises avec des difficultés qui l'empêchaient de passer la nuit dans les maisons d'hébergement et l'obligeaient ainsi à dormir directement dans la rue, nous avoua avec une lucidité déboussolante constater qu'elle s'excluait elle-même des lieux habités et des liens significatifs. Nous nous rappelons avec tristesse sa tragique observation qu'au terme de son parcours de désaffiliation et de déracinement, il n'y avait plus personne pour porter avec elle les traces de son histoire. Ces rencontres nous ont particulièrement touchée et nous ont confirmé la pertinence de notre étude pour les principales intéressées, soit les femmes en situation d'itinérance.

Le recrutement nous a mis face à quelques défis. Au départ, lorsqu'une femme se disait intéressée à participer à la recherche de manière formelle, nous lui donnions un rendez-vous la semaine suivante pour débiter les entretiens. Après quelques faux bonds, nous avons décidé de réduire ce délai afin de nous ajuster à l'instabilité des femmes (associée notamment au cadre de l'hébergement d'urgence de la Maison Jacqueline limité à trois nuits), de même qu'au rapport au temps de certaines qui, en lien avec une consommation active, perdaient parfois leurs repères temporels. Ainsi, les rencontres étaient généralement proposées pour le lendemain ou le surlendemain. Il était important pour nous de tout de même laisser un temps de réflexion à la femme et, en décalant d'au moins une journée le début des entretiens, de mobiliser une part de son propre désir à participer (et son droit de refuser). Trois entrevues étaient prévues auprès de chacune des participantes, un écart d'environ une semaine séparant la première et la deuxième rencontre. Pour trois de nos participantes, nous avons dû ajuster ce délai en fonction de leur disponibilité. Chaque fois, nous attendions que la participante nous relance pour participer, car nous ne voulions pas lui mettre de pression à notre insu. L'une d'elle a préféré attendre un mois avant de réaliser le second entretien, se disant indisponible en début de mois. Une autre a annulé et déplacé un rendez-vous à quelques

reprises tout en exprimant son désir de participer. Enfin, pour une participante, nous avons dû essayer quelques vaines tentatives de rencontre pour le second entretien. Pour qu'une rencontre soit finalement possible, nous avons dû faire preuve d'une plus grande flexibilité. En effet, ce n'est que six mois après la première entrevue que nous avons finalement pu réaliser le deuxième entretien avec elle. Nous l'avions croisée par hasard lors de notre passage à la Maison Jacqueline. Elle nous avait alors manifesté son désir de réaliser le second entretien et nous lui avons proposé de procéder le lendemain. Comme aucun local n'était disponible à la Maison Jacqueline au moment prévu pour l'entretien, nous nous étions entendues avec la participante pour réaliser l'entretien à la Maison Olga. Le jour venu, à notre arrivée à la Maison Olga, un message de la participante nous y attendait, nous informant qu'elle était en train de se préparer et qu'elle arriverait avec quelques minutes de retard. Après environ 45 minutes et quelques échanges téléphoniques avec la participante, toujours à la Maison Jacqueline, nous avons voulu remettre le rendez-vous à une date ultérieure, soit un mois plus tard, car nous quittions le lendemain pour un voyage. La femme a alors fortement insisté pour que nous venions la rejoindre à la Maison Jacqueline, proposant de faire l'entretien dans la cour arrière. Nous lui avons alors expliqué que cela n'était pas possible, et ce, pour des raisons de confidentialité. La cour est petite et plusieurs femmes s'y rendent pour fumer ou simplement pour prendre l'air. Nous avons finalement convenu de réaliser l'entretien dans une cage d'escalier rarement utilisée par les employées. Au terme de cet entretien, dans un contexte qui nous sortait indéniablement de notre zone de confort, la femme nous remercia chaleureusement d'avoir accepté de la rencontrer malgré toutes les complications, exprimant du même coup son immense besoin de parler et d'être écoutée.

Pour ajouter aux trois entretiens réalisés auprès de la dernière participante de la recherche susmentionnée (Gilbert et al., 2017), six nouvelles femmes ont été recrutées à la Maison Jacqueline afin d'enrichir les données de notre thèse. L'unique critère de

sélection, identique à celui utilisé lors de la précédente recherche, impliquait la fréquentation depuis au moins six mois des services d'hébergement ou du centre de jour de l'organisme La rue des Femmes. De plus, nous désirions assurer une certaine diversité quant aux caractéristiques des participantes relativement aux années de fréquentation des ressources d'hébergement en itinérance, au profil toxicomaniaque, mais aussi à la manière dont elles semblaient se relier aux autres et à elles-mêmes, tel que mentionné précédemment. Les entretiens menés auprès de deux participantes n'ont toutefois pas été retenus en cours d'analyse. L'une des participantes n'a pu être rencontrée qu'une seule fois, limitant ainsi l'étendue des données à analyser. Nous sentions que le contenu de cette unique rencontre ne nous permettait pas de réaliser le même niveau de profondeur d'analyse que les autres participantes. La décision d'exclure la seconde s'est prise lors de la phase de pré-analyse, alors que nous constatons qu'en raison de son jeune âge (début vingtaine), le récit qu'elle faisait de son rapport à la solitude était beaucoup moins riche que les autres, ne permettant pas d'atteindre la même finesse dans la rédaction des résultats de l'analyse.

Le profil des cinq participantes retenues, incluant celle de la recherche précédente, est donc le suivant. Il s'agit de femmes âgées entre 39 et 59 ans. Quatre d'entre elles sont originaires du Québec et une est née aux États-Unis. Toutes sont célibataires, sans emploi et sans enfant. Leur niveau de scolarité varie entre un secondaire 5 non terminé (1), la complétion des études secondaires (1), du cégep (1) et d'études universitaires (2). Elles ont passé entre 2 ans et 20 ans dans la rue (en situation de précarité). Deux d'entre elles n'ont jamais eu de problème de dépendance à l'alcool ou la drogue, alors que les trois autres consommaient toujours lors du premier entretien. Les produits consommés étaient la cocaïne (crack), l'alcool et le speed.

4.4.2. Méthodes de recueil de données et procédures

Les données recueillies sont issues de diverses sources. D'abord, tel que mentionné précédemment, les verbatim des entrevues réalisées auprès de l'une des femmes dans le cadre de la recherche sur l'intervention développée à La rue des Femmes a été intégrée au corpus de données. Dans le contexte de cette étude, deux entrevues semi-structurées d'environ 60-90 minutes chacune, menées de manière non directive, avaient été conduites auprès de chacune des participantes¹⁹. Quelques jours d'intervalle séparaient les deux entretiens afin de favoriser « l'élaboration en profondeur par les participants de leur expérience, par un retour rapide sur celle-ci à la suite d'un laps de temps de réflexion suffisamment bref pour que les [...] pensées évoquées demeurent en chantier » (Gilbert, 2009, p. 21). Une question d'amorce était proposée : « parlez-moi de votre expérience ici, à La rue des Femmes », question à partir de laquelle les participantes étaient encouragées à raconter des pans de leur histoire. Nous avons élaboré un guide d'entretien composé de thèmes à explorer (voir l'annexe A). À ce titre, les entretiens peuvent être qualifiés de semi-dirigés. Cependant, lors des entrevues, nous tentions de demeurer au plus proche du fil associatif des participantes, de par notre intérêt pour la façon toute particulière de chacune de se présenter et de se raconter. En ce sens, les entretiens étaient menés de manière non directive, au plus près d'une posture clinique telle que définie par Castarède (2016) « par l'attention maximale portée à une personne dans son intégralité, son originalité et son unicité » (p. 143). Nous souhaitions comprendre comment chacune des participantes se représentait et vivait le monde, dans toute sa complexité, et non qu'elle réponde à des questions prédéfinies.

¹⁹ Nous avons personnellement mené chacun des entretiens auprès des femmes lors de cette recherche, où nous travaillions à titre d'assistante de recherche.

Avec l'accord de l'organisme et du comité éthique de l'UQAM, le certificat éthique de cette étude s'est vu prolongé d'une année supplémentaire (voir l'annexe D), permettant d'ajouter au corpus de données de cette première recherche un nouvel entretien de même durée que les deux précédents pour chacune des participantes, un an après la réalisation de ceux-ci. Cette prolongation nous a permis d'approfondir les mouvements inhérents à l'expérience de solitude de cette femme au cours de l'année suivant les deux premières rencontres. Rappelons que lors de cette première recherche, nous avons rencontré trois femmes, mais que seule la dernière participante a été intégrée au corpus de notre thèse, principalement car le thème de la solitude a pris une place centrale dans l'ensemble de son discours. C'est ainsi que cette première source de données est composée de trois entretiens.

Une deuxième source de données provient de quatre nouvelles participantes. À l'instar du modèle employé dans le cadre de la recherche précédente, deux entretiens semi-structurés menés à une semaine d'intervalle, puis un troisième mené un an plus tard, ont été conduits de manière non directive auprès d'elles. Chaque entretien durait de 60 à 90 minutes. La question d'amorce du premier entretien s'est vue légèrement modifiée au regard des objectifs de recherche, notamment en sollicitant l'élaboration d'une expérience inscrite dans une trajectoire : « j'aimerais que vous me parliez de ce qui vous a amené ici, à La rue des Femmes²⁰ ». De manière identique au guide de la recherche précédente, le second entretien débutait par un questionnement quant aux pensées associées au thème de la recherche, à notre rencontre et à l'effet possible de celle-ci. L'amorce était ainsi formulée : « Certaines choses vous sont-elles venues à l'esprit depuis notre dernier entretien? ». Nous souhaitons ainsi favoriser l'émergence

²⁰ À noter que la deuxième personne du singulier a parfois été adoptée en fonction de notre rapport avec les participantes préexistant à l'entretien, de même que par les rapports étroits générés par la culture organisationnelle de l'organisme dans laquelle les rencontres s'inscrivaient. auprès de certaines femmes, l'usage de la deuxième personne du pluriel nous a paru inappropriée dans ce contexte. Mentionnons cependant que pour la dernière participante, cette formule a été utilisée, dévoilant une dynamique différente sollicitée par cette rencontre.

de thèmes importants pour chacune des participantes. Pour le dernier entretien, un an plus tard (six mois pour l'une des participantes), notre amorce relevait simplement l'écart temporel depuis la dernière entrevue : « Cela fait un an (ou six mois) qu'on ne s'est pas vues ». Au total, douze entretiens composent ce corpus de données. Considérant que l'orientation donnée aux entrevues de la première recherche nous a permis d'accéder à un matériel riche quant à l'expérience de solitude des femmes, nous nous sommes fortement inspirée de ce guide d'entretien, tout en tenant compte des objectifs spécifiques de la thèse, lesquels divergent de la première étude (voir les deux guides d'entretien en annexes A et E). Le fait de poser des questions directement sur la solitude nous est apparu de peu d'intérêt au regard des résistances que cela pourrait susciter chez des femmes qui tentent parfois de fuir ce sentiment, de même que du discours principalement intellectualisé que cela aurait produit. À l'instar de la recherche précédente, nous nous intéressions à la manière toute singulière dont chacune expérimentait et se représentait le rapport à soi, à l'autre et au monde. Lors de ces rencontres, une compensation de 20\$ a été offerte pour la participation à chaque entretien. Les participantes pouvaient également choisir le lieu de la passation des entrevues, soit une salle de l'organisme La rue des Femmes ou un local de l'UQÀM²¹. Une seule des quatre nouvelles participantes a souhaité que les entrevues se réalisent à l'UQÀM alors que les trois autres ont préféré un local de l'organisme. Le local offert par l'organisme était muni d'un fumoir, ce qui fut fort apprécié par les trois participantes.

Pour les fins d'analyse, les enregistrements audio ont fait partie intégrante du matériel de recherche. Leur ré-écoute, tout en ravivant à la mémoire l'atmosphère d'une

²¹ Une participante de la précédente recherche nous avait spécifié vouloir réaliser les entretiens dans un lieu autre que l'organisme communautaire qu'elle fréquentait. Nous avons donc décidé d'offrir l'option d'un lieu alternatif, laissant à la femme la possibilité de faire un choix. Cela nous permettait de ne pas présumer qu'elle préférerait d'emblée le lieu de recrutement, même si celle-ci semblait l'avoir grandement investi.

rencontre déjà vécue par la chercheuse²², a permis un accès aux éléments prosodiques du discours, telle l'intonation, les hésitations ou encore la teneur affective de l'entretien. De tels éléments ont tendance à se perdre lors de la transcription en verbatim.

Des données d'observation constituent également une source d'information pour la recherche. Celles-ci ont servi essentiellement à nuancer les résultats. Ces notes de terrain ont été amassées lors de nos présences hebdomadaires à la Maison Jacqueline. Elles comprennent entre autres les particularités des rencontres formelles avec les participantes, soit le jeu avec le cadre et les particularités du lien entre chaque participante et nous-mêmes. Nous nous sommes également appliquée à décrire des éléments observés pouvant être associés à la question de la solitude et de l'isolement des femmes fréquentant l'organisme. Nous avons gardé les traces des nombreux échanges informels, liés à notre thème de recherche, que nous avons eus avec les femmes dans le centre de jour. Sans participer directement aux activités de l'organisme, nous n'étions pas non plus complètement en retrait. Nous étions autorisée à nous asseoir avec les femmes dans le centre de jour et à prendre part aux discussions y ayant cours. Nos notes se veulent descriptives, mais des inférences ont été élaborées tout au long du recueil d'observations, en accord avec une démarche d'analyse comparative constante, de même qu'une mise en dialogue de ces observations avec l'entièreté du corpus de données.

4.5. Méthodes d'analyse

²² Rappelons que la chercheuse a mené l'ensemble des entretiens utilisés dans cette thèse.

Le nombre limité de sujets rencontrés lors des entretiens formels a été décidé conséquemment à notre volonté d'analyser ce matériel en profondeur.

La première phase de l'analyse a consisté en la rédaction, après chaque entretien, d'une fiche synthèse décrivant brièvement :

- la participante rencontrée et le contexte de cette rencontre (lieux, dates, contexte de l'offre et de la demande de participation, état de la participante tout au long de l'entretien, etc.);
- les éléments de son discours paraissant être liés aux questions de recherche;
- la teneur affective de la rencontre s'exprimant entre autres à travers des impressions liées à l'expression non-verbale et à l'intonation de la femme au cours de l'entretien, ainsi que des éléments marquants en lien avec l'interaction entre la participante et la chercheuse²³;
- et enfin, de premières intuitions théoriques éclairant la thématique de la recherche.

À la suite de Gilbert (2009), nous croyons qu'il est fertile de considérer l'action de processus transférentiels au cœur des rencontres avec les participantes, d'autant que chacune a été rencontrée à au moins trois reprises, favorisant ainsi le déploiement d'enjeux relationnels.

Postuler dans les entretiens de recherche l'œuvre du processus psychique de transfert permet de comprendre comment les participants reproduisent dans le cadre de l'entretien de recherche, en particulier dans la relation avec le chercheur, des caractéristiques de leur propre dynamique psychique, de leur propre mode relationnel. (Gilbert, 2009, p. 26)

²³ Les impressions contre-transférentielles émergeant de cette rencontre ont ainsi été notées dans ces fiches synthèses.

Afin de favoriser l'analyse des éléments propres à la dynamique relationnelle et aux enjeux contre-transférentiels avec les participantes, un moment a été réservé après chaque entretien (parfois quelques jours après), pour un *débriefing* (Gilbert, 2007, 2009; Gilbert et al., 2017) avec notre directrice de thèse, celle-ci ayant préalablement écouté l'enregistrement de l'entretien. Selon Drapeau et Letendre, ce *débriefing* s'apparente à la supervision clinique et permet d'accéder à des contenus difficilement atteignables par la simple introspection ou par les réunions d'équipe.

Il ne suffit donc pas de se questionner sur son ressenti pour comprendre tant notre implication dans la recherche que nos manifestations contre-transférentielles dans la rencontre avec le sujet, dans l'analyse du sens de l'expérience et dans la rédaction du rapport. Il importe aussi de permettre la mise en place d'une discussion avec un tiers, bien différente cependant d'une rencontre d'équipe. Cette rencontre se rapprocherait des études et discussions de cas avec un clinicien d'expérience dans un contexte de supervision et permettrait non seulement de décortiquer les propos du sujet mais aussi les réactions subjectives du chercheur en ce qu'elles peuvent, elles aussi, informer sur le sujet tout autant que sur le chercheur. (Drapeau et Letendre, 2001, p. 83)

La réécoute des enregistrements a permis de nourrir cette première d'analyse pour chacune des participantes. L'exercice nous a également permis de détailler davantage ces éléments pour la participante de la première recherche. À l'instar des différentes phases de la recherche, nous sommes revenue à cette étape à quelques reprises, notamment pour nous accompagner dans la création des portraits lorsque cette voie s'est dessinée en cours d'analyse.

Outre l'écoute itérative des entretiens, la lecture répétée du verbatim de ceux-ci nous a permis de nous plonger dans les données. Cette étape visait à faire émerger des pistes de réponses liées à la question de recherche en favorisant la mise en lien des différentes parties des verbatim des trois entretiens pour chacune des participantes. Nous y sommes d'ailleurs revenue suite au découpage plus linéaire de l'analyse thématique, afin de retisser des liens entre des thèmes apparemment séparés, mais qui prenaient un

sens nouveau lorsque rassemblés. Les impressions issues de cette immersion ont été consignées dans les fiches précédemment citées. D'ailleurs, au fil des spirales de l'analyse, ces fiches synthèse sont devenues nos dossiers de travail principaux à partir desquels nous élaborions nos portraits métaphoriques.

De plus, nous avons consigné dans ces documents de travail l'analyse des demandes latentes perçues chez les participantes. Ainsi il est commun d'entendre que la recherche inverse le rapport de la demande à laquelle nous a habitué la clinique. Le chercheur serait celui qui porte la demande et le participant offrirait une réponse à cette demande. Il semble toutefois que cette affirmation gagne à être nuancée (Cstarède, 2016; Drapeau et Letendre, 2001; Gilbert, 2009; Krymko-Bleton, 2014, 2016; Letendre, 2007). Nous avons ainsi tenté d'entendre, au-delà du discours manifeste des participantes, le sens qu'a pu prendre pour elles leur participation à la recherche en nous appuyant sur nos assises théoriques : « la perspective psychanalytique permet d'envisager une autre demande, différente du motif explicite ou prétexte de la rencontre chercheur-participant [laquelle] se déploie au fil des entretiens menés » (Gilbert, 2009, p. 25). Ainsi, chacun des protagonistes porte à la fois une demande et une offre qui méritent d'être dégagées. Du côté du participant, l'analyse de cette demande participe à la compréhension de l'énonciation, notamment en participant à éclairer ce que Krymko-Bleton (2016), à la suite de Flahault, nomme le rapport des places, ou encore, tel que formulé par Benveniste, le « qui tu es pour moi, qui je suis pour toi » (Krymko-Bleton, 2016, p. 492). Bref, l'analyse de cette dimension de la demande et de l'offre nous apparaît des plus pertinentes dans le cadre de notre thèse, laquelle, par le thème de la solitude, s'intéresse inévitablement à son négatif : la sphère relationnelle.

Afin de maximiser la profondeur de l'analyse des entretiens, nous avons décidé de préserver la singularité des participantes en les analysant chacune séparément. À partir de cette perspective, influencée par le travail de thèse d'Eveline Gagnon (2017), une

collègue du GRIJA, nous en sommes venue, en cours d'analyse, à articuler les résultats sous la forme de portraits métaphoriques, lesquels condensent divers éléments de la rencontre, tant dans le discours que dans les éprouvés laissés en la chercheuse par ces rencontres. Pour arriver à cette fin, nous avons opté pour une analyse à deux niveaux : soit une analyse plus descriptive, opérée via l'analyse thématique, et une autre plus interprétative, inspirée de l'analyse par catégories conceptualisantes (Paillé et Mucchielli, 2012).

4.5.1. L'analyse thématique

Un premier niveau d'analyse proprement dit a été réalisé avec l'analyse thématique. Celle-ci a permis notamment de répondre à la question de recherche dans une perspective descriptive, soit à un niveau plus manifeste et phénoménologique. Ce découpage a pour objectif de dégager les grands thèmes organisateurs du discours des participantes associés à leur expérience de la solitude, (notamment les particularités du rapport à soi, à l'autre, au monde) puis de les mettre en parallèle les uns les autres en fonction, par exemple, de leur récurrence, de leur divergence ou encore de leur complémentarité. « Il s'agit en somme de construire un panorama au sein duquel les grandes tendances du phénomène à l'étude vont se matérialiser dans un schéma » (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 232). À cet effet, la démarche de thématisation « en continu » a été préconisée afin de préserver une posture d'ouverture à la découverte des thèmes émergents. De même, comme le rappellent Drapeau et Letendre (2001), « cette construction [est] le plus près possible de ce qu'[ont] énoncé les sujets et libre d'une articulation théorique systématique » (p. 80). Une fois cette analyse accomplie, d'abord sur papier, puis soutenue par le logiciel NVivo, nous nous sommes engagée dans une analyse conceptuelle afin d'accéder à une compréhension plus profonde de notre sujet d'étude à travers l'exercice de création des portraits métaphoriques.

4.5.2. L'analyse conceptuelle

Parallèlement à cet effort descriptif, un second niveau d'analyse nous a permis d'aborder le matériau de recherche dans une perspective théorisante. Nous nous sommes alors intéressée à l'énonciation, soit à la manière singulière dont le sujet se raconte. Notre attention s'est alors portée sur « ce qui cherche à se dire dans un au-delà des mots » (Gilbert, 2007, p. 281). En effet, il nous a semblé pertinent, dans le cadre d'une recherche « à partir de la psychanalyse » (Brunet, 2009), d'intégrer de manière plus systématique dans l'analyse des éléments tels l'examen de la relation des places tout au long des entrevues, la recherche des fils associatifs, les récurrences, les façons de dire, les disjonctions et les conjonctions (Krymko-Bleton, 2016). Il nous est ainsi apparu fertile d'intégrer les résultats de l'analyse de la dynamique intersubjective ayant eu cours dans la rencontre, analyse que nous avons consignée dans les fiches synthèses de chaque participante.

Selon Paillé et Muchielli (2012), l'analyse par catégories conceptualisantes implique une « intention d'analyse dépassant la stricte synthèse du contenu du matériau analysé [...] et l'utilisation, à cette fin, d'annotations traduisant la compréhension à laquelle arrive l'analyste » (p. 316). Il s'agit littéralement d'une co-construction dynamique regroupant à la fois ce que le participant a voulu signifier et ce que le chercheur construit comme signification. Cette méthode permet d'aller au-delà du contenu manifeste et d'accéder à des éléments latents présents dans le discours des participantes. C'est en nous appuyant sur cette perspective que nous avons amorcé la création des portraits métaphoriques. Tel que mentionné précédemment, notons que tout au long de l'analyse (tant thématique que conceptuelle), nous nous sommes

efforcée de mettre en suspens tout concept psychanalytique afin d'éviter de plaquer le récit des participantes à des notions théoriques et ainsi risquer de perdre de vue l'expérience même des femmes et du caractère intersubjectif et vivant de leur rencontre. Ce n'est que lors de la discussion de ces résultats que la théorie fut réintégrée.

Le travail de codification s'est opéré sur différent médium. Nous consignons d'une part l'évolution de notre compréhension conceptuelle sur un document de travail Word, tout en travaillant à l'organisation cohérente des résultats sur un tableau blanc effaçable où se côtoyaient écriture au feutre et *post-it*. Alors que nous nous affairions à ce travail d'organisation et de codification interprétative, et suite à des discussions avec notre directrice de thèse, nous en sommes venue à une modification de l'articulation de notre question de recherche. Il nous a semblé que nos données et notre analyse nous orientaient vers l'éclairage d'un « comment sont-elles seules » et d'un « comment habitent-elles leur solitude » plutôt que d'une compréhension plus statique de leur représentation de la solitude. À partir de nombreux va-et-vient dans l'ensemble des données analysées (analyse thématique, analyses des dynamiques relationnelles consignées dans les fiches synthèses, analyse conceptuelle horizontale et transversale), nous sommes arrivée progressivement à une consolidation des portraits et de leur contenu. Chaque portrait comporte une série de catégories conceptuelles ancrées dans les matériaux de recherche (et donc s'éloignant de la théorie psychanalytique), catégories qui se retrouvent reliées entre elles et qui retracent les grandes lignes du parcours relationnel et subjectif de chacune des femmes.

CHAPITRE V

RIGUEUR ET ÉTHIQUE

5.1. Critères de rigueur

Dans le souci de s'assurer de la qualité de notre démarche de recherche et, par conséquent, de ses résultats, nous nous sommes appliquée à mettre en place certaines stratégies afin d'accroître le degré de rigueur de l'étude. Nous nous sommes grandement inspirée de l'article de Morrow (2005), lequel présente des critères de rigueur différents selon le paradigme dans lequel s'inscrit le chercheur. À titre d'exemple, une recherche post-positiviste ne cherchera pas de la même manière à garantir sa scientificité qu'une étude constructiviste, notamment en ce qui a trait aux critères d'objectivité ou encore de reproductibilité. Ainsi, le chercheur post-positiviste tentera de s'assurer qu'un autre chercheur pourra, s'il le souhaite, reproduire la même recherche et arriver à des résultats identiques aux siens. Cet idéal s'éloigne radicalement d'une perspective constructiviste qui présuppose que le savoir se co-construit dans l'interaction singulière entre le chercheur et les participants. Partant du principe que la réalité n'est pas unique, mais bien plurielle et complexe, elle ne peut que bénéficier d'un éclairage multiple prenant ancrage dans une diversité de regards – et donc, de résultats. Nos résultats proposent ainsi un regard complémentaire au corpus de connaissance sur la solitude et sur l'expérience d'itinérance, un regard ouvert à la complexité de l'expérience humaine.

Dans un souci de cohérence, nous avons choisi de présenter les critères de validité et de rigueur associés au paradigme constructiviste tel qu'identifiés dans l'article de Morrow (2005). Nous commencerons par présenter les critères généraux s'appliquant à tous les paradigmes, puis nous mettrons de l'avant les critères relationnels, spécifiques au paradigme constructiviste qui est le nôtre.

5.1.1. Les critères généraux

5.1.1.1. Validité sociale

La validité sociale représente l'un des critères généraux présenté par Morrow (2005) et il est habilement présenté par Wolf (1978) comme comportant trois volets : la signification sociale des objectifs, l'acceptabilité sociale des procédures, et enfin l'importance sociale des effets pour la population d'intérêt.

Considérant que notre thème de recherche émerge du terrain, plus spécifiquement de notre rencontre avec les femmes, mais surtout de l'élaboration de la pertinence d'une telle recherche par l'une des femmes rencontrées d'abord dans la recherche antérieure nous croyons que notre étude a une validité sociale tant au niveau des objectifs que des procédures. Ce thème a d'ailleurs su interpeller plusieurs femmes rencontrées. L'une d'elle, la Naufragée, ira jusqu'à s'identifier complètement avec le thème : « la solitude, c'est moi ». De même, la plupart des femmes rencontrées de manière informelle ont souhaité échanger avec nous sur leur expérience de solitude, ou encore celles de leurs consœurs. Nous croyons ainsi que nos participantes et les femmes rencontrées au centre de jour reconnaissent à la fois la pertinence du thème de recherche, mais aussi de la situation d'échange et d'entretien à deux comme moyen d'en élaborer une compréhension. Puis, au plan des effets sur les participantes, toutes ont pu bénéficier

de cet espace d'élaboration pour arriver à une meilleure connaissance d'elles-mêmes. Ce point est développé en détail plus loin dans la section sur l'authenticité ontologique. Plus largement, cette thèse permet de nourrir la réflexion sur l'intervention offerte à cette population, notamment en repensant les stratégies de « réinscriptions sociales », au-delà de l'offre d'un logement, en les arrimant à une compréhension dynamique de l'expérience de solitude de ces femmes.

5.1.1.2. Subjectivité et réflexivité

En nous inscrivant dans un paradigme constructiviste, nous avons fait le choix de placer la subjectivité au cœur de notre recherche. En ce sens, nous avons voulu être attentive à la manière singulière dont chacune de nos participantes nous touchait. L'idéal de la neutralité bienveillante adopté lors des entretiens de recherche et inspiré par notre allégeance à la psychanalyse, nous a permis de mettre entre parenthèses nos réactions face aux récits déployés dans les entretiens, de même que face aux dynamiques intersubjectives se jouant avec nos interlocutrices. Cette mise entre parenthèses au plan de l'agir se veut également une mise en exergue au plan réflexif. Ainsi, « la neutralité [...] c'est prendre conscience de ce qu'on éprouve et n'être pas gouverné par des réactions non contrôlées dans la compréhension du patient et dans la réponse qu'on lui donnera » (Chiland, 2013, p. 12). Ces données intersubjectives, alimentés entre autres par les rencontres de *débriefing* avec notre directrice de thèse après chaque entretien, mais aussi tout au long du processus de recherche, ont d'ailleurs été utilisées en complémentarité aux verbatim lors de la création des portraits métaphoriques. Des échanges avec des pairs, notamment ceux et celles du groupe de recherche dans lequel nous nous inscrivons (le GRIJA), nous ont eux aussi offert des balises pour approfondir notre analyse de ces enjeux intersubjectifs.

En ce sens, il nous semble que l'apport de la subjectivité et de la réflexivité s'inscrit dans une dynamique de co-construction qui permet de lui donner un sens. À l'instar du constat de Winnicott qu'un bébé seul n'existe pas, penser un chercheur tout seul, n'est-ce pas une utopie? Bien que le processus de rédaction comporte en lui-même des moments d'isolement, la recherche évolue dans un univers relationnel. Le concept de co-construction cerne bien cette idée. Drapeau et Letendre (2001) spécifient davantage cette notion par l'évocation de multiples co-constructions. Ces auteurs en retracent notamment trois niveaux : dans l'élaboration du thème de recherche, dans la rencontre avec l'objet de recherche (les participants, les données) et enfin avec les pairs, dans l'après-coup de la recherche. Nous expliciterons chacun de ces niveaux en les mettant en lien avec notre processus réflexif et nos présupposés théoriques.

D'abord, le thème de recherche est co-construit par le chercheur en dialogue avec le discours porté par ceux qui l'ont précédé, de même que ses contemporains, notamment à travers la littérature sur le thème de la recherche. Dans le cadre de la présente étude, nous ajoutons à cette co-construction la rencontre des femmes en situation d'itinérance, puisque c'est à travers leur rencontre et la fréquentation de leur lieu de vie que nos questionnements de thèse ont émergé. Ainsi, nous avons été touchée par cet aspect de leur expérience, alors qu'un autre chercheur se serait probablement arrêté à un autre thème, tout aussi pertinent. Le cadre de référence, psychanalytique dans notre cas, reflète la perspective à partir de laquelle nous avons tenté d'observer et de rendre compte du phénomène de la solitude.

Le second niveau est actif dans la rencontre intersubjective avec les sujets et, par la suite, avec le verbatim, les notes de cette rencontre et tout le matériau de recherche. Les échanges avec notre directrice de recherche suite aux entretiens et tout au long du processus d'analyse ont justement servi à soutenir cette co-construction, tout en aspirant à limiter les zones d'ombres inhérentes à toute recherche. Comme le relève

Letendre (2007), « le rapport des hommes à la vérité est entaché du désir de savoir et de la volonté farouche de méconnaître et cela vaut tant pour le chercheur que pour celui qu'il rencontre » (p. 386). Letendre poursuit son idée en ajoutant que la « co-construction [...] se déroule dans le temps et se déploie à partir du désir de connaître et de méconnaître spécifique à chaque interlocuteur, de façon différente pour chacun des interlocuteurs (le chercheur et ses collaborateurs) » (p. 387), et nous ajouterions pour un même interlocuteur à différents temps du déroulement de la recherche. À ce titre, le troisième niveau de co-construction s'organise dans la rencontre avec les pairs, voire entre le chercheur et sa propre recherche, dans l'après-coup de sa réalisation. Comme notre analyse s'est déployée sur au moins trois années, nous avons eu l'occasion de revenir sur des éléments que nous avons d'abord écartés de l'analyse et que nous avons pu réintégrer pour ajouter à la nuance et à la complexité des résultats.

5.1.1.3. Adéquation des données

En s'appuyant sur Erickson (1986), Morrow (2005) relève différents aspects liés à l'adéquation des données. Elle note d'une part l'importance pour une étude de pouvoir s'appuyer sur une certaine quantité d'évidences. À cet effet, elle souligne que l'accent ne porte pas ici sur le nombre d'entrevues réalisées, mais plutôt sur la richesse des informations présentes dans ces entretiens et sur le niveau de profondeur de l'analyse du chercheur, associé bien sûr à ses capacités analytiques. En optant pour des entrevues menées de manière non directives avec nos participantes, nous nous sommes assurée d'accéder au vécu subjectif de nos participantes, à leur façon de se représenter leur monde et à la place toute singulière qu'elles prennent dans l'articulation de leur propre récit. Le fait de réaliser trois entrevues par participantes, d'abord à une semaine d'intervalle, puis un an plus tard, ajoute à la quantité d'évidences, notamment en accroissant la profondeur de l'élaboration de chacune des femmes et en nous permettant

d'observer une certaine cohérence (ou non) dans le temps de son récit. Notre formation en psychologie, dans une perspective psychanalytique, participe également à nourrir nos aptitudes analytiques.

Un autre point important soulevé par Morrow (2005) concerne la diversification des types d'évidences. À ce titre, nous avons découpé l'analyse des entretiens des participantes en portant notre attention tant sur le contenu du récit (l'énoncé) que sur les enjeux relationnels et le contenant de ce récit (l'énonciation). Nous avons ensuite cherché une convergence (Brunet, 2008) entre ces informations, auxquelles s'ajoutent également celles issues des observations. Enfin, il nous semble important de souligner qu'avant le recueil de données proprement dit (les entretiens formels), nous avons pu bénéficier d'une longue immersion dans le milieu à partir de la première recherche, puis avant le recrutement de chacune des nouvelles participantes. Cette immersion nous a permis de nous sensibiliser au quotidien de ces femmes, de même qu'à la micro-culture que représente le centre de jour de la Maison Jacqueline.

Enfin, Morrow (2005) évoque l'importance de chercher des données qui viennent infirmer nos résultats. Nous croyons avoir été sensible à ce critère en intégrant dans chaque portrait des éléments venant nuancer nos résultats et ajoutant à la complexité inhérente à l'être humain.

5.1.1.4. Adéquation de l'interprétation

Enfin, l'adéquation de l'interprétation réfère aux liens inférés à partir du corpus de données, de même qu'à l'équilibre entre les citations et les interprétations du chercheur. Nous nous sommes assurée d'ancrer toutes nos interprétations dans le matériel recueilli

au cours de la recherche. La présence prolongée dans le milieu, l'écoute et la lecture répétée des entretiens et des notes d'observation, ainsi que l'analyse des échanges intersubjectifs nous ont permis de tisser des liens à travers les différents éléments du discours et d'en rendre compte dans la présentation des résultats. Le rôle de tiers de notre directrice de recherche s'est également inscrit dans ce processus de triangulation des données.

5.1.2. Critères relationnels

Les critères d'authenticité, nécessaires pour assurer la qualité et la valeur de la recherche, s'inscrivent au cœur du paradigme constructiviste. Plus que des critères de rigueur, ils sont identifiés par Gohier (2004) comme des critères d'ordre éthique, exposant davantage l'attitude du chercheur face aux participants et à l'impact de la recherche sur eux.

Tout d'abord, selon Morrow (2005), le principe d'équité implique notamment que les différentes voix des participantes soient entendues de façon équitable, en évitant de n'en privilégier que quelques-unes au détriment d'autres. Nous croyons que l'organisation des résultats sous forme de portraits permet une présentation équilibrée des différentes facettes de chacune des participantes. Ces portraits se distinguent d'ailleurs les uns des autres en exposant l'hétérogénéité de chacune des expériences de solitude présentées.

L'auteure propose ensuite quatre critères d'authenticité pour guider le chercheur constructiviste dans une recherche de rigueur. Elle repère ainsi l'authenticité ontologique, éducative, catalytique et tactique (Morrow, 2005).

5.1.2.1. L'authenticité ontologique

L'authenticité ontologique fait référence aux bénéfices élaboratifs, associés à une meilleure compréhension de soi, que retirent les sujets lors de leur participation à la recherche. Morrow (2005) réfère entre autres aux apports pour le participant au plan de sa construction personnelle. Ce critère est apparu particulièrement présent dans notre recherche, tel qu'en témoignent, chacune à leur manière, les différentes participantes lorsqu'elles évoquent les bienfaits de leur prise de parole et de l'écoute proposée.

L'une d'elle évoquera à quelques reprises au cours des trois entretiens les effets de ceux-ci sur la mise en sens de son histoire et de ce qu'elle en comprend. Ainsi, tant dans l'élaboration autour de thèmes tels que ses peurs et de ses blessures, ou encore ses propres désirs, elle remarquera : « je me rends compte en vous le disant » (la Confinée, C).

De tels indices se repèrent également chez les autres participantes par des formulations telles :

« merci de me faire prendre, quand même réaliser ça. » (la Naufragée, C)

« Pis moi je le réalise en te le, en te l'exprimant. » (la Kamikaze, B)

« Oui, tu me fais penser. » (la Femme-objet, B)

« T'as exactement mis le doigt là-dessus²⁴. J'me suis posé la question. » (la Sentinelle, B)

²⁴ Notons qu'ici, la Sentinelle répondait à un reflet de notre part formulé autour de la récurrence de la dynamique de contrôle dans sa vie.

5.1.2.2. L'authenticité éducative

L'authenticité éducative, quant à elle, représente le pendant de l'authenticité ontologique, mais dans le rapport à l'autre. La question ici posée est de savoir si les participantes ont pu approfondir leur connaissance d'elles-mêmes dans le lien à l'autre à travers leur participation à la recherche, et plus largement, leur compréhension d'autrui (Manning, 1997). Nous croyons que l'offre de se raconter devant un autre sujet a pu permettre à certaines participantes de s'apercevoir qu'il était possible d'être en relation avec autrui autrement qu'en anticipant une menace imminente. C'est du moins ce que semble révéler la Kamikaze : « Pis je pense que j'ai besoin de trouver quelqu'un, vraiment de confiance, à qui m'exprimer, parce que ça n'a pas de sens, ça n'a pas de sens » (B). Pour cette femme, la prise de conscience de la possibilité de se montrer vulnérable devant une autre personne et de sa capacité de parler d'elle à jeun, c'est-à-dire sans avoir besoin de consommer une substance quelconque pour engourdir ses pensées, s'est révélée au cours du second entretien. Cette prise de conscience s'est associée au constat d'un besoin fondamental, pour elle, de se dire et de se sentir entendue.

Pis, je viens de réaliser que ce que je viens de faire avec toi je l'ai fait à jeun [en pleurant]. [...] Je suis là, je n'ai pas consommé du tout là vraiment. Je suis à jeun, je suis à jeun, je te le dis. Pis je n'ai pas le goût de vomir [en larme]. Toute ma vie j'ai voulu être écoutée, je n'ai pas été capable [à peine perceptible]. [...] je suis à jeun pis je viens juste de le réaliser. Je n'ai pas bu, consommé, pas rien. Pis j'ai pu te l'exprimer pis je pleure. Je pleure. [...]. Mais je pleure, mais je ne me sens pas moindre ou imbécile. (B)

De son côté, après nous avoir expliqué pourquoi elle maintenait les gens à distance puis explicité son ambivalence à laisser entrer une personne dans sa vie, la Confinée a terminé les entretiens en constatant son besoin d'être en relation.

5.1.2.3. L'authenticité catalytique et tactique

Selon Morrow (2005) et Manning (1997), les deux dernières formes d'authenticité réfèrent à l'action stimulée par la participation (authenticité catalytique) et au pouvoir d'agir sur le monde (authenticité tactique). La recherche sous forme de thèse a bien sûr un impact limité sur cette sphère, mais nous croyons que la participation des femmes à notre étude a su, pour l'une d'elles au moins, stimuler un mouvement vers une recherche d'aide : « Je vais chercher de l'aide. Maintenant je n'ai pas peur de parler à certaines personnes. Parce que j'ai appris à faire, comme toi, j'ai appris à te faire confiance, parler avec toi. » (la Kamikaze, C). Pour une autre, l'action s'est orientée vers la reprise de contact avec une personne significative de sa vie (la Naufragée).

5.2. Éthique

En somme, l'éthique est fondamentalement une pratique critique,
une manière de voir le monde comme perfectible,
une interrogation constante sur ce qui est afin de penser ce qui pourrait ou devrait être.
L'éthique est donc, à tout le moins en ces temps de soupçons,
une manière de penser qui laisse place à l'inquiétude, le doute, la remise en question.

(Martineau, 2007, p. 73)

Tel que mentionné précédemment, ce projet de recherche intègre des données relevant d'une étude antérieure sur l'intervention proposée à l'organisme La rue des Femmes. Celle-ci, conforme aux principes éthiques présentés par l'Énoncé de politique des trois conseils (Gouvernement du Canada, 2018), a préalablement reçu l'approbation du

comité éthique institutionnel. Dans le cadre de cette thèse, les mêmes principes éthiques et déontologiques ont été observés aux différentes étapes du déroulement de l'étude.

5.2.1. Consentement libre et éclairé

Afin de s'assurer du caractère volontaire de la participation à l'étude des femmes rencontrées, un formulaire de consentement (voir annexes C et G) leur a été présenté lors du recrutement. Une copie de ce formulaire a été donnée aux participantes et nous avons procédé à une lecture à haute voix de celui-ci. Nous nous sommes assurée de disposer d'un temps suffisant afin de répondre aux questions des participantes et de valider leur compréhension avant la signature du formulaire. Celui-ci contient entre autres une description des objectifs de la recherche, du déroulement de celle-ci et des précautions liées à l'anonymat et à la confidentialité. Il a été clairement explicité que la participation à l'étude était totalement indépendante de l'utilisation des services de l'organisme et qu'il leur était possible de se retirer de l'étude à n'importe quel moment de la recherche sans que cela n'affecte d'aucune façon leur lien à l'organisme communautaire. Il leur a également été spécifié qu'une référence d'aide leur serait fournie si elles en ressentaient le besoin. Une seule femme s'est prémunie de cette option, moins pour une aide psychologique que pour un accompagnement au logement.

5.2.2. Anonymat et confidentialité

Concernant la confidentialité et l'anonymat, les mêmes précautions, appliquées au cours de la précédente étude, ont été employées ici. Celles-ci impliquent notamment l'utilisation de codes sur les documents de recherche (questionnaires

sociodémographiques, verbatim) afin de protéger l'anonymat des participantes. Seuls les formulaires de consentement incluent leur signature. À ce titre, ces formulaires ont été conservés dans une filière verrouillée. De même, les enregistrements ont été conservés dans un dossier verrouillé par mot de passe de l'ordinateur personnel (disque dur) de la chercheuse de cette étude, d'abord en vue de la transcription²⁵, puis, au cours de l'analyse, pour la réécoute de ces entretiens par la chercheuse. Aussitôt transférés sur l'ordinateur, ils ont été détruits des enregistreuses numériques. Ces enregistrements sont également conservés par la directrice de recherche sur un disque dur externe dans une filière et un local verrouillés. Les transcriptions et questionnaires sociodémographiques ont été conservés dans leur version anonymisée sur le disque dur de l'ordinateur personnel de la chercheuse (dossier verrouillé par mot de passe) et sur l'ordinateur verrouillé de la directrice de recherche. Les versions papiers des transcriptions d'entretiens (anonymisées) utilisées pour les analyses ont également été conservées de façon sécuritaire par la chercheuse et la directrice de recherche : dans des filières et locaux verrouillés. Cinq ans après la fin de la recherche, les données brutes seront effacées des disques durs; les questionnaires et formulaires de consentement seront déchiquetés. Enfin, dans le but de respecter le droit à la vie privée des participantes, les renseignements personnels contenus dans les entretiens pouvant permettre de les identifier (p. ex. tous les noms et prénoms, les lieux, les références à l'âge des participantes) ont été transformés dans les transcriptions, ainsi que lors de publications et de conférences en lien avec la recherche. De la même manière, certains liens de parenté présents dans le discours ont été modifiés dans le but de rendre méconnaissable le parcours singulier de la participante, mais avec un souci de préservation de l'essence du discours de celle-ci.

²⁵ L'entièreté des entretiens réalisés auprès des nouvelles participantes a été transcrit par la chercheuse.

5.2.3. Évaluation des risques et des bénéfices pour les participantes

Les risques encourus par la participation à l'étude sont apparus minimes. Nous avons été cependant sensible au fait que les thèmes abordés pouvaient être chargés de lourds affects. Le fait que nous soyons étudiante aux études avancées en psychologie, ayant de l'expérience à la fois en intervention et en recherche auprès d'une population similaire, a favorisé la conduite d'entretiens de recherche non intrusifs : nous avons été sensible aux manifestations potentielles d'inconfort et nous avons su les entendre dans le respect des limites et des défenses de chaque participante. De même, nous nous sommes assurée de réserver un moment de *débriefing* après chaque entretien pour prendre le pouls de l'état des femmes suite à leur participation. Nous demandions systématiquement leurs commentaires sur cette participation. Notre connaissance du milieu et notre sensibilité aux enjeux de l'itinérance nous ont permis de référer une des femmes à un service de soutien au logement qui n'était pas offert par l'organisme.

Des bénéfices ont également pu être observés, tels que mentionnés dans la section sur les critères d'authenticité. D'une part, les participantes ont profité d'un espace pour exprimer leur savoir sur leur propre problématique, alors que la marginalisation, à l'inverse, tend à leur retirer ce sentiment de pouvoir et de savoir sur leur vie. Il s'agit d'un effet indirect qu'auront remarqué plusieurs chercheurs qualitatifs dans ce milieu, un avantage qui ressort généralement de leurs propos en après-coup de l'expérience de l'entretien (Bellot, 2000; Gilbert, 2009). De même, plusieurs nous ont signifié avoir pu profiter de l'entretien pour approfondir leur connaissance (leur compréhension) d'elles-mêmes.

TROISIÈME PARTIE

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

INTRODUCTION

Dans la présente section, nous présenterons les résultats du travail d'analyse des données. Ces résultats ont fini par prendre la forme de portraits métaphoriques qui témoignent de l'histoire relationnelle passée et actuelle des femmes (avec elles-mêmes autant qu'avec autrui) et des modalités défensives (ou adaptatives) mises en place pour faire face aux aléas du lien. Nous avons également souhaité inclure des éléments issus de l'aire de jeu de nos rencontres avec elles, notamment la manière particulière de certaines de « jouer » avec le cadre des entretiens, de « jouer » avec nous.

Les portraits sont construits à partir du discours des femmes, relatant leur propre point de vue sur leur histoire, leur lunette sur leur réalité. Ainsi, il est important de garder en tête qu'il s'agit d'une vérité davantage subjective, d'une « vérité historique²⁶ » (Green, 1990) et que nous ne pouvons présumer de l'objectivité de celle-ci. Il est tout à fait possible que les individus réels (p. ex. les parents) diffèrent en certains ou plusieurs points du portrait dressé par les participantes. Notre intérêt se porte essentiellement sur leur manière singulière de vivre leur réalité, de se vivre dans le monde.

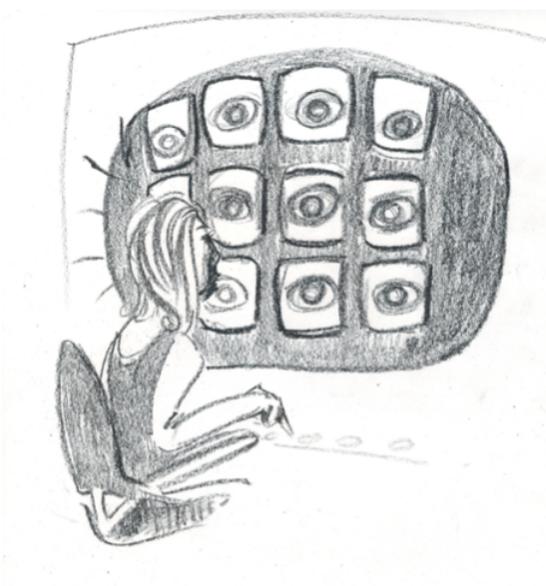
²⁶ « La vérité historique est une interprétation subjective qui constitue un système de croyances qui se fixe chez l'individu dans l'inconscient et sur lequel l'évolution ultérieure n'aura pas de prise [...] La vérité historique comporte toujours un noyau de vérité autour duquel s'élabore un immense travail psychique qui, au fur et à mesure qu'il progresse, déforme ce noyau primitif, tout comme le mythe peut partir d'une histoire réelle. La vérité historique est donc un produit complexe qui mêle un peu de réalité matérielle à beaucoup de réalité psychique. Elle est bien une construction personnelle mais elle n'est pas entièrement arbitraire. Même le délire recèle en son fond quelque chose de vrai » (Green, 1990, p. 68-69).

Par souci de préserver l'anonymat des participantes, nous avons modifié certaines informations relatives à leur identité ou à celle de leurs proches. Nous avons ainsi déguisé tous les noms et prénoms, de même que certains éléments associés à la temporalité (l'âge, certaines durées), aux liens familiaux, aux lieux géographiques, tout en nous assurant de préserver l'essentiel du propos. De même, afin de faciliter le repérage des extraits de verbatim, les mentions (A), (B) et (C) ont été apposées, référant respectivement au premier, second et troisième entretien.

Seront ainsi présentées, successivement, la Sentinelle, constamment sur ses gardes à protéger un territoire qui ne vaut rien; la Femme-objet, prise dans des liens utilitaires et désaffectés; la Confinée, enfermée dans une bulle hermétique dont elle peine à sortir; la Naufragée, en mal de liens sur lesquels s'amarrer; et enfin la Kamikaze, qui s'assure de rester à distance d'elle et d'autrui pour prévenir une explosion imminente.

CHAPITRE VI

LA SENTINELLE



« La Sentinelle » par G. Trottier, 2021.
© G. Trottier. Reproduit avec permission

Toujours à son poste, la Sentinelle fait le guet, surveillant scrupuleusement les faits et gestes de l'ennemi, toujours prête à riposter à la moindre attaque. Son regard scrutateur trouve, en écho, le regard inquisiteur de l'autre qui sonde ses failles pour mieux s'incruster en elle et ainsi l'assimiler. Pourtant, cet autre semble ne lui renvoyer qu'un reflet terne de son ineptie, de la non-valeur de son existence. C'est d'ailleurs l'un des plus grands paradoxes : on cherche à l'envahir, tout en lui rappelant qu'elle n'a aucune importance. Elle se retrouve donc aux prises avec un sentiment constant d'intrusion et d'emprise par l'autre, sentiment qui ne lui laisse aucun espace pour elle-même et qui l'entraîne dans une lutte incessante pour défendre son territoire. Parallèlement, cette intrusion semble se juxtaposer à l'impression de n'être pas digne d'intérêt et d'ainsi

devoir défendre un territoire sans valeur. Peut-être vaut-il mieux alors se sentir en proie à l'envahissement que de n'exister qu'anonymement, confrontée à un sentiment d'inanité. Ainsi prise dans ce jeu paradoxal, la confinée en oublie jusqu'à s'habiter elle-même, nous offrant l'impression d'un territoire occupé par l'autre, mais jamais conquis pour soi.

6.1. Portrait d'une invasion réussie

6.1.1. Un parcours d'assujettissement

La Sentinelle raconte une enfance sous le joug maternel. Elle parlera de l'emprise d'une mère n'ayant pu être contrebalancée par la présence d'un père, mort trop jeune. On la sent ainsi prisonnière d'une figure maternelle freinant ses élans d'autonomisation. Loin d'être maître chez elle, la Sentinelle se retrouve très tôt (et de manière prolongée) dans une position d'asservissement, allant jusqu'à un contrôle limité de ses propres soins corporels.

Ma mère était très contrôlante. J'étais enfant unique, d'une hyper contrôlante. Écoute, j'ai pris mes premières décisions de vêtements adolescente âgée là. Et encore là, ça pas été facile. Elle contrôlait vraiment tout. Le nombre de fois que je pouvais me laver les cheveux par semaine, écoute. Un hyper contrôle. (A)

En plus d'entraver le processus d'individuation, c'est de l'espace même d'intimité avec soi que cette mère semble avoir dépouillé la Sentinelle. C'est du moins l'impression que nous laisse le discours de la Sentinelle, présentant une mère apparemment incapable de tolérer les moments de jeux ludiques solitaires de son enfant, un peu comme s'il lui était difficile d'envisager la possibilité que son enfant (la Sentinelle) puisse exister en dehors de ses propres préoccupations, qu'elle ait une vie propre et

séparée d'elle. Elle notera ainsi les incursions répétées de sa mère, empiétant sur son propre espace privé.

[...] j'étais tannée qu'elle rentre tout le temps [dans ma chambre], comme ça là. « Qu'est-ce que tu fais là »? T'sais, même si la porte était ouverte : « Qu'est-ce que tu fais là? » « Tu vois bien que je suis en train de crayonner ou quelque chose! » (C)

Ainsi, elle semble s'être retrouvée constamment au centre de l'attention de sa mère et, par le fait même, à ne pas avoir pu se forger d'autre centre que celui-là. Ainsi, la figure maternelle demeure au cœur de sa construction, identifiée comme un empêchement à exister tranquillement, pour elle-même. Elle dira d'ailleurs n'avoir « jamais eu de jardin privé » (B).

Peut-être ben les mères aussi font ça là, mais bon. [...] [si] elle avait eu 10 enfants j'aurais eu, ça aurait été divisé en 10. Là quand tu es enfant unique là. Écoute, j'ai un mauvais karma de ça. Je ne sais pas si j'ai fait espionner des gens dans une vie précédente ou quoi. (C)

De fait, nous comprenons que plus qu'être le centre d'attention de sa mère, c'est plutôt la mère de la Sentinelle qui se place au centre de l'attention de la Sentinelle, écrasant les possibilités pour celle-ci d'habiter son propre territoire, de se défricher une place à elle, en elle. Ajoutons que, tel que mentionné précédemment, l'absence de figure paternelle participe fort probablement à l'intensité de ce lien duel.

L'intrusion de la figure maternelle dans l'espace d'intimité de notre participante, au-delà du frein à la constitution d'un « jardin privé », s'est adjointe au dénigrement et à l'entrave des productions ludiques de la Sentinelle. Attaquée pour sa singularité, celle-ci se retrouve coincée dans l'alternative aliénante d'être pareille à l'autre ou de ne pas être, de s'effacer.

[...] j'avais arrêté de crayonner parce que « moi je faisais des plus beaux

dessins. Moi je suis capable de na » [imite la voix de sa mère]. J'ai arrêté très jeune de dessiner. [...] ma mère pis moi, elle avait gardé tous ses dessins, de quand elle était jeune : « Regarde si moi je dessinais bien. T'es pas capable, t'es pas faite comme moi ». [...] elle voulait tellement que je sois son clone : « Non, t'es pas bonne. T'es pas ci, t'es pas ça ». Écoute, je n'ai pas dessiné très longtemps dans ma vie. (C)

Le jeu avec la figure maternelle, comparable par moments à une partie de cache-cache, ne semble pouvoir se déployer que dans une seule direction : les mises en scène de la mère placent la Sentinelle activement en recherche de celle-ci. À grands coups de menaces d'abandon, elle semble s'assurer du maintien de son ascendance sur les territoires de la Sentinelle.

Ma mère me menaçait tout le temps. Elle a joué beaucoup sur mon insécurité. « Ah, je vais t'abandonner, tu vas avoir de la misère ». Pis souvent, elle se cachait, pour voir ma réaction. [...] pis souvent, elle pouvait se cacher, pis une fois, j'avais appelé une voisine, désemparée, toute. Elle jouait beaucoup là-dessus et, ce qui fait que, je pense que j'ai de la misère à aimer aussi. À faire confiance, et pas besoin de chercher d'où ça vient. (B)

En contrepartie, la Sentinelle semble condamnée à n'être jamais recherchée, et encore moins trouvée. Nous avons d'ailleurs vu que dès qu'elle laisse transparaître des éléments singuliers, l'attaque et le mépris de ceux-ci resurgissent d'autant plus fortement, appelant à leur extinction. De même, la sur-présence de la mère s'organise jusque dans son absence, (pré)occupant alors la Sentinelle par une menace de vide.

Dès lors, de par cette dynamique d'aliénation, la Sentinelle se trouve constamment dépossédée de la possibilité de se construire un espace à elle. L'omniprésence de la figure maternelle, ressentie même lors de son absence notamment via les menaces d'abandon, semble s'être gravée dans son monde interne. En effet, le spectre de sa captatrice se fait sentir bien au-delà de sa mort.

Elle a pris tellement d'importance dans ma vie, bizarrement, quand elle est

morte, j'ai cru que c'était un soulagement. Mais encore là, maintenant c'est moins pire. Je faisais des gestes pis j'avais l'impression qu'elle était derrière moi, en train de me critiquer. (A)

Telle une ombre indélébile, la persistance des traces de l'envahisseuse témoigne de la profondeur du sillon laissé par celle-ci dans la psyché de la Sentinelle.

Mais, écoute, souvent, j'ai l'impression qu'elle est à côté de moi, en train de gueuler après moi. Écoute, ça va, ça va loin là. [...] Ah, c'est encore, écoute, même morte là. La, la mort ne règle rien. (B)

Qui plus est, cette dynamique aliénante semble s'être transférée à d'autres relations significatives, notamment aux conjoints rencontrés tout au long de son parcours, lesquels sont présentés comme intrusifs et contrôlants, calquant le modèle relationnel prédominant avec sa figure maternelle.

[...] ma mère fouillait dans toutes mes affaires là. Même tard. Mes conjoints ont fait la même chose et tout. Écoute, je reproduis un schéma. (B)

Malgré une prise de conscience de cette répétition, la Sentinelle semble ne trouver d'autres issues que de la reproduire ou de s'abstenir de tout lien affectif pour annuler cette reproduction.

Curieusement, son élaboration laisse transparaître une certaine ambiguïté quant à la localisation de la figure de contrôle dans la dynamique relationnelle. Ainsi, bien qu'elle ait pu se sentir fréquemment contrôlée dans ses relations de couple, elle note néanmoins une réciprocité dans ce jeu de pouvoir et de domination, allant jusqu'à admettre que l'autre (« les faux forts ») ait pu lui aussi se sentir asservi dans un lien d'emprise.

Mais moi je dis dans le fond, c'est des faux forts, que je rencontre. [...] tous des grands 6 pieds là, costauds, qui au niveau de la société, ont réussi, mais dans le fond, je vois leurs faiblesses. Et moi, bizarrement, je me dis, on aurait peut-être

pu se compléter. Parce que moi, [là] où je suis forte, eux étaient faibles, et vice versa. Mais, eux ont toujours l'impression de se faire contrôler. (B)

Le caractère contrôlant et intrusif du lien tend à se répéter également dans le milieu de l'itinérance, notamment dans son rapport aux figures d'aide. Rapportant son sentiment d'être continuellement épiée par les aidants, elle dira se sentir, dans ce milieu, comme « sous l'objectif du microscope » (B).

Ça veut dire qu'on est... tout est amplifié. Toutes nos actions, nos gestes, tout est amplifié. T'sais, c'est comme, ils nous regardent sous le microscope, [...] on est tout le temps observés. T'sais, si ce n'est pas par les caméras, [...] c'est les intervenantes. T'as jamais... Même encore quand tu vas à toilette t'sais! Des fois, je me dis bon, si tu restes trop longtemps, ils vont penser que tu fais, que tu gobes des pilules, que tu fais quelque chose. (B)

Pas de lieu de repos, donc, dans ce milieu où il semble impossible de se soustraire au regard indiscret d'un autre, qu'il soit plausible (les intervenantes) ou imaginé (le regard derrière la caméra).

Même en logement, il semble toujours y avoir potentiellement quelqu'un qui tente de s'introduire dans son « jardin privé » (B). Que ce soit encore une fois par l'omniprésence des caméras dans l'espace public ou par le simple défaut structurel d'insonorisation si commun aux logements montréalais, il existe toujours, pour elle, un œil scrutateur ou une oreille importune s'affairant à l'épier.

Mais tout le monde, c'est rendu, on est dans une vie d'espionnage de toute façon. Il y a des caméras partout, tout, tout. T'sais, t'as plus de vie. Toi tu vis en appartement. Ton voisin est capable de dire, t'sais, probablement, que tu es allée à la toilette, là t'es en train de faire ta vaisselle. T'es toute. Mais ça, ça m'énerve. (C)

À l'instar de plusieurs femmes logeant dans les maisons d'hébergement, la Sentinelle loue un entrepôt lui permettant de conserver ses biens en attendant de retrouver un

logement. Elle dit apprécier se retrouver dans ce lieu, entourée d'objets inanimés. Celui-ci n'est cependant pas exempt du regard inquisiteur de l'autre, personnifié dans ce cas par la figure du concierge.

[...] celle qui surveille comme 10. Ah, et que je l'ai remis plusieurs fois à sa place subtilement. Ah, mais elle m'espionne pareil [rires]. « Par où vous êtes rentrée, par où vous êtes sortie? Je ne vous ai pas vu sortir »? « Non, tu fais juste m'espionner, rentrer pis sortir. Mon code est bon, j'ai payé. Qu'est-ce que tu veux? Ce que je fais, ce que je ne fais pas. Si je rentre, si je m'en vais pisser, si je m'en vais chercher quelque chose à l'épicerie, c'est-tu de tes affaires? ». Je suis tannée de rendre des comptes, d'être surveillée, d'être, ah! [souples] Je ne fais rien. [...] Mais ma vie, c'est comme, on te scrute tellement, qu'il faut que t'aille te justifier. (C)

Ce faisant, la Sentinelle se retrouve continuellement en position défensive face à l'intrusion potentielle de l'autre. Comme nous l'avons vu, cet autre prend d'abord la forme de la figure maternelle, mais elle tend à se généraliser aux conjoints, aux figures d'aide, et enfin à l'ensemble de la société.

6.1.2. Un territoire sans valeur

Paradoxalement, la Sentinelle n'a jamais pu être investie comme sujet à part entière, ni plus tard, d'ailleurs, comme « citoyenne à part entière » (A). Il semble qu'il n'ait pas été possible pour elle d'être hébergée dans la psyché de ses parents, en tant que sujet distinct et digne d'intérêt. Ainsi, l'autre semble occuper son territoire, sans pourtant s'occuper d'elle ou s'intéresser à elle.

Dès l'enfance, la Sentinelle a grandi avec l'impression de ne pas être de grande valeur pour l'autre, et ce, dans ses tout premiers rapports à ses figures d'attachement. Sa venue

n'étant pas souhaitée, ses parents ont semblé préférer la tenir à l'écart, en périphérie du noyau familial.

[...] mes parents, ils s'en occupaient pas de moi. Un, je n'étais pas désirée, ma mère me l'a fait savoir assez vite, assez jeune. J'étais jeune quand je l'ai su. Et je veux dire, quand ils ont pu me mettre pensionnaire, ils le faisaient là. (B)

Un sentiment similaire semble ressortir de son lien avec sa famille élargie, où son sentiment d'exister pour l'autre et d'être considérée comme valable semble devoir passer par la possession de biens qu'elle n'a pas et qui lui manquent.

Je n'existe pas pour eux. Probablement s'il y avait eu beaucoup d'argent, j'aurais peut-être existé là, mais bon. (B)

Plus largement, ce sentiment semble trouver un écho dans ses expériences d'itinérance, notamment à travers la perception de manquer d'attrait même à travers son malheur.

Bon, moi mes problèmes ne sont pas intéressants. (C)

Ainsi, alors qu'elle vit sur un mode intrusif son rapport aux aidants, lesquels veulent contrôler « jusqu'à la couleur de tes petites culottes » (A), aucun d'eux ne semble vraiment se soucier de ce qu'elle vit. Sa détresse, pourtant bien réelle, d'être seule et de n'être jamais vue pour qui elle est rivalise avec une détresse plus éclatante et en vogue.

Tu leur donnes ce qu'ils veulent entendre pis, tu ne leur donnes pas ce qu'ils ne veulent pas entendre, parce que ça ne les intéresse pas. [...] Ce n'est pas quelque chose... Dire je me trouve, parce que je suis toute seule... ils ne comprendront jamais pis ça ne me tente pas de m'expliquer, écoute, en long en large sur quelque chose, qui est un phénomène, je crois, plus répandu qu'on pense. Mais non. Ça vaut mieux la femme battue, t'sais je veux dire, le problème de drogue. (B)

Même lorsque sa détresse se fait tonitruante, celle-ci semble éclipsée par la misère de l'autre, apparemment toujours plus importante et centrale aux yeux des interlocuteurs.

Je sais que le lendemain, je me suis représentée au centre de jour et là, la première chose, une intervenante me vois. Pas : « Comment tu vas », ou quoi que ce soit. « Faut que tu la comprennes, elle a un problème de drogue et d'alcool ». Youhou! J'ai un œil au beurre noir, j'ai la moitié du visage qui est enflé, la lèvre amochée, j'ai encore plus de misère à marcher, et j'ai le cou là, que je suis incapable de bouger. Et c'est moi qui faut qui comprenne? (A)

Il lui semble ainsi ne pouvoir être vue et reconnue dans sa souffrance, même lorsque celle-ci est très visible. Parallèlement, se montrer autonome et indépendante ne fait qu'exacerber le désintérêt de l'autre et ainsi renouveler le non investissement premier, probablement en écho aux entraves à son autonomisation agies par sa mère.

[...] dès que le monde voit que tu es un petit peu débrouillarde, ils te laissent tomber dans ce milieu-là. (C)

En fait, peu importe sa position, la Sentinelle sent que lui est refusé le statut de sujet investi. Elle se sent prise dans une position d'assimilation par l'ennemi (l'autre), effaçant toute singularité, toute substance personnelle qui lui serait propre.

[...] parce que t'es un dossier, dans tous ces... dans tous ces affaires-là c'est ça. (A)

Enfin, la crainte de susciter le désintérêt s'est manifestée jusque dans son lien à nous dans le cadre des entretiens de recherche où, après avoir sollicité notre aide pour trouver le mot juste désignant un jeu à deux (le scrabble), elle se met à questionner l'intérêt que nous portons à son discours.

C'est ça! Si tu ne l'avais pas eu j'aurais dit, t'es aussi pire que moi! Je suis en train de t'endormir ou quoi? [rires] (A)

Il nous a semblé que sa tendance à mettre de l'avant les histoires tragiques d'autres femmes s'inscrivait également dans cette crainte de n'être pas, à elle seule, suffisamment digne de notre intérêt.

6.2. Passer à l'offensive

Face à cette incessante intrusion du monde qui l'entoure et au reflet que celui-ci lui renvoie d'une absence de valeur, la Sentinelle semble avoir développé un rapport à la solitude où elle se doit de défendre bec et ongle les frontières de son territoire paradoxalement déprécié. Cet aménagement la condamne toutefois à n'habiter que les de son être, à n'exister qu'en étant à l'affût de toute invasion de ses bordures. La Sentinelle en vient alors à développer toute une série d'aménagements afin d'exister.

6.2.1. Se barricader

Pour faire face à l'invasion de l'autre et se créer un havre de paix à l'abri des regards indiscrets, la Sentinelle se met très tôt à dresser des barricades entre elle et l'autre, ce qui participe en quelque sorte à l'effacement des traces qui pourraient donner accès à son intériorité.

Ces barricades se retrouvent d'abord au sens littéral et concret du terme, érigées avec les moyens du bord, soit à partir des matériaux disponibles dans son environnement, les plus solides qu'elle ait pu trouver.

Même, quand tu étais enfant, écoute, je me souviens que j'avais tout mis mes

meubles derrière la porte, juste pour pouvoir lire tranquille. J'avais fait ça jeune [rires]. Pis elle [ma mère] a essayé de pousser la porte. T'sais, c'était des meubles, ben quand même ils étaient assez, c'était en bois qu'ils étaient faits là. (C)

Puis, ces barrières semblent également prendre une voie plus symbolique. Elle nomme par exemple son refus de dessiner et d'écrire depuis l'enfance, comme si en ne laissant aucune trace d'elle-même, personne ne saurait où la trouver.

Écoute, je n'ai pas dessiné très longtemps dans ma vie. Fait que, je faisais des choses qui ne laissaient pas de trace : lire. C'est pour ça que j'aime lire [rires]. Ça ne laisse pas de trace. Je n'ai jamais écrit rien de personnel, quoi que ce soit. (C)

Ce retranchement, cette absence de dévoilement des formes d'expressions intimes de son être va jusqu'au refus de posséder quelque chose à son nom, voire peut-être même de revendiquer quelque chose en son nom propre.

[...] je n'ai jamais eu rien à mon nom. Fait que je n'existe même pas, c'est encore pire. Je n'ai jamais été en appartement non plus. (C)

Soulignons au passage le caractère hautement paradoxal de cette modalité d'inscription, à savoir celle de se barricader... nulle part.

De même, le refus de posséder quoique ce soit apparaît comme intimement lié aux enjeux de perte. En effet, à quoi bon posséder un bien si cela implique irrémédiablement de le perdre ou de se le voir retirer?

Pis souvent les filles ne veulent plus rien, parce qu'elles ont tellement tout perdu. Alors, elles ont perdu le peu de vêtements qu'elles avaient, le peu de choses qu'elles avaient, alors c'est comme, je suis aussi bien de ne rien avoir. (B)

Pourrait-on y entendre également le renoncement à l'espace d'intimité, celui-là même qui semblait convoité, puis constamment dérobé par sa mère?

Plus encore, la fortification donne lieu à un effacement jusque de son désir et de l'espoir d'un changement possible. Mieux vaut éviter la déception que de se rendre vulnérable en désirant quelque chose au risque de laisser des pistes menant à son monde interne. Ainsi, pour garantir sa protection, pour renforcer davantage ces remparts et les rendre infranchissables, il lui apparaît nécessaire de s'attaquer à elle-même, ou plutôt de détruire les traces de son désir et de l'espoir de la réalisation de celui-ci.

[...] je n'y crois pu. Je n'y crois pas. Je veux dire, je ne m'attends pas à rien et je n'espère rien. (B)

Ce désir de rien apparaît alors comme une solution ultime et radicale tant contre l'aliénation par l'autre, qui pourrait exploiter celui-ci pour la contrôler davantage, que contre la perte de ce désir et l'effondrement qui pourrait s'ensuivre.

[...] quand t'as pas d'attentes, tu ne peux pas être déçue. (B)

C'est ainsi qu'elle évoquera son renoncement à tout lien affectivement investi, de peur de souffrir et d'être pillée en son être.

Je n'irai jamais avec quelqu'un que j'aime. Parce que je vais avoir trop peur de souffrir. (B)

[...] j'ai mis une croix là-dessus, sur ma vie sentimentale, regarde, je n'en veux même plus, je ne veux plus avoir personne dans ma vie. [...] je me retrouve plus pauvre, plus toute. (B)

Nous retrouvons un écho infantile de cette protection dans son récit d'un événement de perte. Ainsi, face aux menaces continues d'abandon prodiguées par sa mère à son

endroit, la Sentinelle rapporte s'être surprise du sentiment de soulagement ressenti lors de la concrétisation (bien que temporaire) de cette perte. Elle nous raconte « une affaire traumatisante » (B), où, dans un commerce surpeuplé, ayant par mégarde perdu la trace de sa mère, elle se serait « retrouvée avec les enfants perdus » (B), précisant d'ailleurs ne pas s'y être trouvée seule. Elle se serait alors mise à accepter son sort, ce qui lui procura un grand sentiment d'apaisement.

[...] je me souviens du bonhomme qui me demande mon nom, pis t'sais, mon numéro de téléphone, mon adresse, pis tout ça. J'y dis : « Non, pas besoin, ma mère m'a toujours dit qu'elle m'abandonnerait, ben c'est aujourd'hui ». Et j'étais tellement toujours sur un stress, que j'étais d'un calme. En voulant dire, ben c'est fait. Elle l'a fait, bon, c'est fini, c'est réglé. (B)

À l'instar des femmes qui ne veulent plus rien pour ne plus rien perdre, la Sentinelle semble s'être organisée pour renoncer à son désir de se relier à l'autre afin de prévenir toute menace d'abandon, trouvant un espace de repos dans cette position.

Pourtant, ce désir de rien, cet évitement du lien potentiellement souffrant alimente parfois le sentiment d'un enfermement dans un vide où, en miroir à l'absence d'investissement de l'autre, il lui semble ne pouvoir exister nulle part.

Ce qui fait que tu dis, bon, je vais avoir 60 ans. C'est quoi qu'il y a à espérer? Que je meure dans la rue? Moi je ne laisse personne, je ne laisse rien derrière moi, fait que. Pas bien grave si je mourais demain. Ça règlerait-tu mes problèmes pas à peu près. Je veux dire, je ne suis pas suicidaire là, mais qu'est-ce que la vie m'offre. Je vieillis, je ne rajeunirai pas. La santé va se dégrader. C'est normal. Alors qu'est-ce qui me reste? (C)

En outre, ce retranchement semble être vital et toute tentative de sortie de celui-ci – notamment par le dévoilement d'éléments plus personnels, dont le désir de trouver une nouvelle issue à sa situation actuelle par la formulation d'une demande d'aide plus

investie – semble porteuse d'un très grand risque : celui de s'éventrer en vain pour reconfirmer l'absence de place pour elle.

Je me dis ayoye, je suis prête à me faire *hara kiri*, pis on ne veut même pas de moi [rires]. (C)

Il en est de même pour le risque de nourrir l'intrusion insistante et récurrente de l'autre en elle, intrusion, rappelons-le, d'un autre qui occupe son espace interne sans lui reconnaître le droit de s'habiter elle-même.

[...] j'ai l'impression de me mettre les tripes sur la table et qu'on me donne, quoi, ça en échange, très peu. (B)

Enfin, au-delà des enjeux de perte et d'abandon, ce désir de rien représente également un moyen de se prémunir du contrôle de l'autre. Il agit comme une déclaration contre la soumission, telle une tentative de se défilier de l'emprise de l'autre. Elle explique ainsi la permanence de sa situation dans les refuges (et l'incompatibilité des programmes ou des propositions d'insertion) comme un refus de « faire de l'à-plat-ventrisme » (B) face aux aidants, de la même manière qu'elle résiste à l'écrasement²⁷ que représente pour elle l'acceptation d'une proposition d'hébergement d'un ancien conjoint.

[...] non merci, j'aime autant être dans rue. (A)

6.2.2. Faire le guet

²⁷ Dans le verbatim : « je m'écrase, comme j'ai déjà fait » (B)

Installée aux remparts de son être, la Sentinelle veille au grain. Quiconque s'approche trop près de sa muraille est nécessairement suspect. Elle s'organise ainsi sur un mode d'hypervigilance, ne pouvant baisser sa garde qu'en l'absence de toute présence perçue comme intrusive. Elle se rappellera entre autres de son passage en chambre supervisée :

[...] j'étais toujours à l'affût du moindre bruit, d'être tout le temps sur le qui-vive, je, je vivais juste quand les intervenantes étaient pas là le dimanche [expiration]. Je relaxais, c'était la seule... (B)

Sa précaire quiétude doit constamment être défendue. À son entrepôt, élu comme unique lieu de repos, la Sentinelle est toujours aux aguets. Au moindre bruit, au moindre signe d'une présence humaine, elle s'assure d'être toujours prête à faire face à la menace.

C'est insonorisé à mon entrepôt, c'est pour ça que. Mais, mais encore là, le haut ne l'est pas. Et quelqu'un marche et j'ai l'impression. T'sais, aussitôt que j'entends quelqu'un marcher, je suis toute : « qui qui arrive? ». (C)

Plus qu'être sur le qui-vive, la Sentinelle fait littéralement le guet en scrutant, analysant et épiant les personnages qui peuplent son environnement. Elle relèvera l'importance que prend pour elle l'analyse du regard de l'autre, tentant d'y repérer notamment les indices de vulnérabilité qui pourraient s'y trouver.

Moi les yeux me parlent beaucoup. J'examine beaucoup les yeux. Et souvent il y a des gens qui vont se plaindre, tu vas voir la douleur, tu vas voir quelque chose. Tu la vois vraiment dans les yeux. [...] T'sais les yeux, il y a des phrases. T'sais, le miroir de l'âme. [...] il y a quelque chose de, les yeux parlent beaucoup. Tu peux voir l'état vraiment de la personne et tout ça. (C)

En plus de tenter de cerner les fragilités de l'autre, il est possible que cette attention portée à son regard sous-tende l'évaluation du désir de l'autre : ses intentions, ou encore dans la place qu'il lui réserve (ou pas) comme sujet à part entière, voire son désintérêt tel un rappel du regard maternel. Parallèlement, connaître les failles de

l'autre, toujours potentiellement menaçant pour son existence, pourrait également lui permettre d'apaiser ce sentiment de menace en s'assurant de repérer les faiblesses de l'ennemi pour mieux réagir en cas d'attaque.

Cette référence au regard scrutateur s'est d'ailleurs manifestée dans notre rencontre. Souhaitant éviter de s'égarer dans l'analyse de nos propres enjeux, la Sentinelle dit avoir volontairement enlevé ses lunettes afin d'atténuer sa tendance scrutatrice et ainsi pouvoir se concentrer sur son propre récit.

Ben je ne te vois pas aussi bien. Parce que là, j'ai enlevé mes lunettes pour pas m'attacher à ton regard, parce que là, je serais trop à essayer de t'analyser. Fait que là j'ai dit, je vais enlever mes lunettes, je ne la vois pas vraiment bien, c'est vague, c'est flou, ça me permet de me concentrer plus, c'est aussi simple que ça. Sinon, je serais en train de t'analyser et tout. Mais il y a ta voix, que j'analyse et tout ça. (A)

Maintenir son attention sur elle-même n'est apparemment guère aisé pour notre participante : l'autre semble fréquemment être une distraction considérant l'effort d'analyse qu'il lui impose par sa simple présence. De même, une certaine symétrie des rôles ressort de cet échange où nous nous intéressons à elle dans une visée d'analyse, ce qu'elle tend à faire avec nous, en miroir.

Ainsi, ses yeux, si assidûment tournés vers les autres, peinent à se retourner vers elle-même. De même, autant elle se sent scrutée, autant, au final, personne ne la voit réellement. Est-ce à dire que les barricades si habilement dressées et si chèrement gardées la maintiennent à l'écart de son propre centre?

Ben peut-être que je m'occupe trop des autres aussi, je ne le sais pas. Parce que, j'essaie de toujours deviner les autres. Je suis toujours celle qui va... Moi le peu que j'ai besoin, il n'y a jamais eu personne. (C)

Que cherche-t-elle à voir dans l'autre? N'est-ce que son reflet, ou un espace qu'elle pourrait habiter? Ou encore la quête d'indices de leur désir envers elle, dans un questionnement en boucle : que me veulent-ils? Outre les craintes d'invasion portées par cette question, il semble que sa formulation pourrait parfois faire l'économie du pronom relatif pour toucher des enjeux plus existentiels : « me veulent-ils? ».

Plus largement, la vigie comme mode d'organisation semble lui permettre de s'inscrire socialement et d'être particulièrement sensible aux enjeux de défense de droits fondamentaux.

Espérons que la RAMQ, évidemment, ne fasse plus de discrimination, dans mon propre pays, je trouvais que c'était une absurdité. Alors je me dis, si moi je ne le fais pas, qui va le faire? On dirait que je suis la seule qui essaie de me battre, pour des choses qui seraient assez évidentes, comme la P-38. (A)

6.2.3. Surtout ne pas capituler

La Sentinelle donne l'impression de mener une lutte contre toute position de docilité ou de passivité à laquelle l'autre pourrait la soumettre. Même lors d'un incident où sa vie aurait pu être en danger, la capitulation n'a pu être considérée comme une option. La défense de son droit d'accès à un espace donné semble prévaloir sur la défense de sa propre existence. Ainsi, après avoir subi les coups d'une usagère dans un organisme communautaire d'aide en itinérance, elle se surprend à y retourner régulièrement pour ne pas afficher de signe de défaite.

Bizarrement, autant j'avais peur, autant je me dis : non, ils ne m'auront pas. C'est un drôle de sentiment que logiquement, écoute, on comprend... les gens

ne comprennent pas. Que ce soit les policiers ou n'importe qui : « Ben non, c'est à toi à te sauver! ». (A)

Cette même dynamique de lutte se retrouve sans surprise dans son rapport aux aidants, ceux-là même qui risquent à tout moment d'entrer par effraction sur son territoire précieux tout autant que fragile. Ainsi, possiblement pour les rendre moins menaçants, voire pour neutraliser toute possibilité d'être atteinte par eux, la Sentinelle s'arme de cynisme et de mépris, toujours prête à riposter, souvent avant même d'être attaquée.

[...] si tu savais à quel point j'en trouve des imbéciles là-dedans. On rit d'eux autres. On se moque souvent d'eux autres. On a très peu de respect pour eux. C'est bizarre, on les trouve. [...] C'est vraiment, on fait beaucoup d'analyse. (C)

Son mépris va jusqu'à renverser le rapport de dépendance entre les aidants et les femmes en situation de précarité. Elle dépeint ainsi les aidants comme des êtres insignifiants, qui, sous prétexte de venir en aide aux personnes en difficulté, profitent plutôt de leur misère pour s'enrichir sans avoir réellement quelque chose à leur offrir.

Il y a des gens qui auraient eu besoin de plus d'aide. Mais au pire aller écoute. Des intervenantes avec des diplômes. Ben oui mais ils font quoi! Ça fait quoi ce beau monde là à part de vivre sur notre dos? Je suis cynique à ce point-là, je suis désabusée à ce point-là. (A)

Ces attaques semblent toutefois atteindre les confins de son propre espoir d'être aidée, illustrant par le fait même sa profonde désillusion et le cul-de-sac dans lequel elle se trouve : personne ne peut rien pour elle, personne ne veut rien pour elle.

Pis, tout mon cynisme, pourquoi on m'aiderait dans le fond. Pourquoi on ferait de quoi pour moi. Je suis tellement payante à ce système-là. La pauvreté, c'est payant. (A)

Ce revirement semble lui permettre de donner un sens à son existence à travers celle de l'autre. D'une dépendance insupportable, vécue sur un mode d'aliénation et de soumission, elle semble transformer son rapport aux aidants en une forme particulière d'interdépendance où c'est plutôt l'autre qui lui est redevable d'exister, position nettement plus tolérable pour notre participante.

J'aurais le goût de dire « regarde, fous moi la paix un peu. T'as une *job* là, regarde. T'es content là? Regarde, t'es content, j'existe, t'as une *job* grâce à moi [rires] ». Mais ça, il ne le voit pas. Il voit juste dans un sens. (C)

De même, une certaine réciprocité est repérable dans cette affirmation d'un « j'existe, donc tu existes », laissant furtivement sous-entendre le désir que son existence soit enfin reconnue.

En effet, l'interdépendance apparaît indispensable à son existence. Une dépendance réciproque, donc, basée sur un rapport de domination où maître et subordonné ont mutuellement besoin l'un de l'autre pour exister. Elle s'appuiera ainsi sur une analogie carcérale pour exposer la dynamique qui la relie aux aidants.

[...] t'sais le clivage entre les gardiens et les prisonniers? Ben c'est un peu, pour moi, le même modèle. L'un a besoin de l'autre, et l'autre a, t'sais, c'est ça, c'est un jeu. (C)

Nous, on est leur raison de vivre et la dernière raison pour laquelle on vit, qu'ils vivent, t'sais, on est les derniers. Sont là pour nous-autres, mais dans le fond, ils se foutent de nous-autres. (B)

Peut-on également y voir son propre rapport à elle-même, soit à garder les frontières de son être, en ne s'intéressant guère à ce qu'elle protège : à son jardin privé? C'est un peu comme si elle se retrouvait, à son insu, prisonnière des frontières même qu'elle tente de protéger ou, dit autrement, prisonnière de sa position de gardienne des frontières.

6.3. Les lieux de la solitude

Au-delà des modalités du lien à l'autre, la participante présente un rapport particulier aux lieux qu'elle fréquente. À partir de la métaphore de la Sentinelle, il nous a semblé intéressant d'éclairer ce rapport singulier aux espaces physiques qu'elle occupe ou, au contraire, qu'elle ne peut habiter. L'investissement de ces espaces n'est pas sans faire écho à celui des espaces psychiques. De même, en cohérence avec l'éclairage précédent de son monde relationnel, celui des lieux nous éclaire encore davantage sur son rapport à la solitude.

6.3.1. Des lieux toujours inadéquats

La Sentinelle évoque généralement des lieux où elle se sent envahie et où elle se doit de se défendre. Paradoxalement, ces lieux ne semblent guère plus habitables lorsque l'envahisseur potentiel en est absent. C'est alors face au vide dépressif et à l'ennui qu'elle est confrontée.

C'est ainsi que les chambres ou les logements supervisés, à l'instar de ses relations conjugales passées mais aussi de ses liens à la figure maternelle, représentent pour elle un haut lieu de l'envahissement. Elle y reçoit le poids du regard accusateur de l'autre dont elle doit constamment se défendre. C'est du moins ce qu'elle retient de son passage en logement supervisé.

Ben je passe ma vie à me justifier. Là je me dis, *christie*, j'ai quitté des gars qui

m'espionnaient. Qu'il fallait tout le temps que je me : « où t'étais, qu'est-ce que tu faisais? ». Ah, au moins ils me faisaient vivre. Là il faut que je paye pour subir ça. (C)

Elle voit d'ailleurs d'un mauvais œil les multiples programmes de soutien au logement offerts par les organismes d'aide en itinérance. Elle craint que ceux-ci la place dans une position d'entière soumission, la dépouillant de ses options de retranchement. Elle compare notamment l'adhésion à ces programmes à la signature d'un « chèque en blanc » (B), autorisant les aidants à s'immiscer dans toutes les sphères de sa vie. Après être ainsi passée « dans le tordeur » (B), il ne lui resterait plus rien d'intime, plus rien à protéger.

[...] ceux qui s'en rendent compte ne veulent même pas y aller. Ils restent à l'accueil de nuit, jusqu'à temps qu'il n'y ait plus d'accueil de nuit, mais en tout cas. (B)

Elle exprime alors sa crainte d'être prisonnière du désir de l'autre (d'un autre anonyme), la crainte d'avoir à « cadrer » dans un moule qui ne lui convient pas.

C'était comme, t'es, dans ce programme-là, t'es quasiment coincée là à vie. Dans une place que tu aimes plus ou moins. T'es cadrée dans un mode de vie qu'il faut qu'on te cadre là. (C)

Même une fois que la porte du logement est fermée, les bruits de l'autre et ceux qu'elle pourrait produire et qu'une oreille indiscrete pourrait entendre constituent pour elle une immixtion, moins tolérable encore que de vivre dans la rue, aux yeux de tous.

Pourquoi je suis dans la rue, c'est vraiment ça. Que moi, j'aurais besoin de quelque chose d'insonorisé. Je ne veux pas entendre les voisins. Je ne veux pas qu'ils m'entendent vivre, qu'ils me voient vivre. (C)

Elle en vient ainsi à formuler un double dérangement lié à la précarité des frontières, présentées ici comme les carences de l'insonorisation des logements. D'une part, elle

présente la figure du voisin voyeur qui, fantasmatiquement, épierait ses moindres faits et gestes.

Je peux-tu faire ma vaisselle pis que les voisins ne le sachent pas? Je peux-tu aller faire pipi, prendre mon bain pis que les voisins ne le sachent pas? C'est aussi bête que ça. Ce n'est pas que j'ai quelque chose à cacher, c'est juste de dire [soupirs]. Ça me, juste cette pensée-là me stresse. (C)

D'autre part, la possibilité d'être entendue vient attiser sa crainte d'importuner l'autre, cette fois représenté dans la figure d'un voisin incommodé par son existence.

[...] c'est resté très profond là. Il y a quelque chose là, vraiment, mais bon. Fait que, écoute, même quand j'ai été, là-bas, en chambre supervisée, je ne savais pas c'est qui qui était en dessous. Je me disais « la pauvre fille. Je marche-tu trop fort? Je vais-tu la réveiller? Elle dort-tu? ». T'sais, ça m'amenait un stress. Que là, tu m'aurais dit, c'est insonorisé, je marche, ok. (C)

Dans les deux cas, la persistance de son propre regard constamment tourné vers l'extérieur l'empêche de jouir dudit territoire.

Néanmoins, ces mêmes lieux apparaissent comme porteurs d'ennui et de désolation. Une fois à l'abri du regard scrutateur de l'autre, lorsque devient possible le déplacement de son propre regard vers l'intérieur de la pièce, l'envahissement laisse sa place à un vide d'autant plus criant.

Qu'est-ce que tu fais dans une chambre? C'est bien beau faire le ménage là, t'sais, ça ne me prend pas des heures et des heures. Qu'est-ce que tu fais? Tu t'ennuies, entourée de monde. Pas capable de rien faire. (C)

Un vide, nous dit-elle, aux teintes plus dépressives, contrastant avec l'habituelle position d'alerte de la Sentinelle, finalement plus confortable que celui-ci.

[...] j'avais hâte que ça finisse. J'étais en train de tomber en dépression. (A)

En effet, il semble que le regard de l'autre, aussi intrusif soit-il, ait du même coup une fonction structurante pour la Sentinelle qui semble souffrir du vide laissé par son absence.

D'ailleurs, ce vide comporte possiblement une grande part d'inconnu et d'étrangeté pour la Sentinelle qui n'a, semble-t-il, jamais eu la chance de l'appivoiser. Elle nous confie ainsi n'avoir jamais vécu seule en logement, ayant toujours cohabité soit avec sa mère et/ou avec ses conjoints, tous présentés comme contrôlants.

[...] je ne suis même pas, à l'heure actuelle, capable de vivre par moi-même. J'ai fait 9 mois dans une chambre, j'étais malheureuse. Et que je ne suis pas capable et ça vient de là. J'ai jamais vécu seule. (A)

Elle expose ainsi une double impossibilité : elle ne peut ni vivre seule, auquel cas elle fait face à un vide intolérable, ni accompagnée, l'autre étant d'ordinaire représenté par un envahisseur potentiel.

6.3.2. Des lieux impropres à l'habitation, mais occupables

Il semble toutefois qu'un lieu puisse être investi pour sa valence d'apaisement. Il s'agit d'un lieu isolé, où la Sentinelle, plutôt que d'être entourée de gens, est entourée d'objets inertes entreposés à l'écart. Un lieu sans vie, un lieu de stockage, seul lieu habitable possible?

Mais, c'est mon entrepôt. Tout le monde me demande qu'est-ce que je fais là. Prr. Je, ouf, je garde mon équilibre. C'est le seul endroit. [...] l'endroit où est le mieux. [...] parce que j'ai la paix [en chuchotant], j'ai personne. (C)

L'entrepôt est ainsi élu comme lieu de retranchement, un lieu toujours à défendre de tout envahisseur. Les bruits humains y apparaissent d'autant plus suspects.

[...] la seule place où je suis bien, c'est à mon entrepôt. Dans mon petit coin, il n'y a personne. Habituellement, il n'y a personne. Quand il se présente quelqu'un, j'ai quasiment le goût de lui sauter dans la face en voulant dire « qu'est-ce que tu viens faire dans mon territoire ». C'est le seul endroit présentement, je ne suis même pas bien à la bibliothèque parce qu'on y est trop tassé. (C)

Le discours manifeste de la Sentinelle pointe vers la recherche d'un espace inhabité, à l'abri des regards indiscrets. Il semble toutefois que le regard d'autrui lui soit nécessaire pour s'appréhender elle-même, pour se sentir exister.

6.3.3. Le centre périphérique

Comme nous l'avons mentionné précédemment, la Sentinelle semble être enfermée dans sa propre prison : gardienne de ses frontières, elle ne semble guère pouvoir occuper le centre de son être, ni même y accéder. Même lorsqu'elle est au « centre de quelque chose » (B), elle semble ne jamais pouvoir s'approprier ce quelque chose de son être, pas plus d'ailleurs que la responsabilité des décisions la concernant. C'est du moins ce dont elle témoigne en se référant à son expérience d'itinérance.

[...] on dirait qu'il y a un paquet d'organismes et tout ça pour s'occuper de nous autres. Pis tu dis mais ça fait quoi toutes ces affaires-là? Et on est au centre de quelque chose, et c'est comme, on n'est pas concernés. [...] On prend plein de décisions pour nous autres, et c'est comme nous autres, c'est vrai que c'est difficile, on ne nous écoute pas de toute façon, on ne veut rien savoir de nous autres. C'est : « Vous êtes là, vous êtes pas capables de vous gérer, alors, on va toute vous gérer pis on va toute vous organiser ça.» (B)

Cette position décentrée résonne d'ailleurs particulièrement avec la dynamique d'emprise maternelle. Tout autant qu'au cours de son enfance, devenir sujet de sa propre histoire lui semble difficilement atteignable. Autrui est présenté comme la principale entrave à cette appropriation subjective, même lorsqu'il a pour tâche d'être aidant.

La Sentinelle semble également vivre en périphérie de sa propre voix, empruntant à maintes reprises la voix des autres, tantôt pour se cacher derrière les paroles de ceux-ci à l'image des barricades érigées au cours de son enfance, tantôt pour se faire porte-parole de leur détresse, mais parfois aussi simplement par difficulté à retourner son propre regard vers elle-même. Cette tendance semble dévoiler un sentiment de ne pas être suffisamment intéressante et de devoir s'habiller des mots et des maux d'autrui pour se sentir entendue. Elle nous racontera ainsi une succession d'anecdotes arrivées à d'autres femmes, notamment des expériences de vie traumatiques ou encore des histoires de mauvais traitements en contexte de services à la population itinérante. À d'autres moments, elle empruntera la voix de femmes pour critiquer des intervenantes, ou encore pour évoquer la désaffiliation de ses pairs, en écho à la sienne.

[...] plusieurs personnes m'ont parlé de celle qui fait la visite. Ils m'ont dit [...] qu'elle était tellement hypocrite que. [...] En tout cas, on la trouve très hypocrite. Moi je ne le sais pas, je ne la connais pas. (C)

[...] elle s'est dit : ben là, au moins, là, je n'ai pas de comptes à rendre, et je sais que je ne peux pas être pire, t'sais, je suis dans rue là. (B)

6.3.4. En périphérie de son désir, au centre du désir de l'autre

Ainsi logée en périphérie de sa vie, la Sentinelle en vient à questionner la source de cette position, oscillant entre une anomalie personnelle et un dysfonctionnement social.

[...] est-ce que c'est moi qui a un problème ou c'est notre façon de vivre qui ne me convient peut-être pas. (C)

En effet, relevant ses capacités d'inscription sociale, elle se comparera à un feu d'artifice, porteur de haut potentiel, qui aurait pris l'humidité et aurait ainsi été gaspillé.

[...] qu'est-ce que je fais là-dedans. Je suis comme le pétard, comprends-tu, qu'on attendait, le beau feu d'artifice et que, le pétard mouillé, qui n'a pas éclaté. [...] t'sais que t'attends que ça va faire la finale boum, boum, et que lui, le princip... t'sais comme, t'as beaucoup d'attentes, j'étais comme, quelqu'un de prometteur.

A : Les attentes c'est de qui?

F : T'sais, de la société, ou de n'importe quoi, tes parents. Bon, tu vas à l'école... (B)

On remarque toutefois l'intrication de ce potentiel dans le désir de l'autre qu'elle ne fait que décevoir de manière récurrente.

Parallèlement, elle relèvera son sentiment d'exclusion et le caractère illusoire d'une possible réinsertion sociale.

C'est toute la société que, le fonctionnement de la société où, on parle toujours de réinsertion sociale, mais combien de gens on met à l'écart. (C)

Il n'y a personne que je vois vraiment s'en sortir au sens qu'on le veut, de la société. (C)

De fait, s'aventurer à désirer une place sociale semble la confronter à la stérilité de ce désir, la laissant avec l'impression qu'aucune place n'existe pour elle.

Le marché du travail ne veut pas de toi. Moi, les intervenantes m'ont dit « ah, tu peux retourner sur le marché du travail ». Je vais avoir 60 ans. Je ne sais pas qui va me prendre. (C)

D'ailleurs, un tel désir risquerait de la placer dans une position de soumission face au désir de l'autre, voire d'aliénation face à celui-ci. La révolte paraît alors préférable à la prison que représente pour elle une telle soumission.

Et il n'y a pas d'autres façons, comment je dirais, tu vis de telle façon, parce que la société a décidé de telle façon, mais on peut-tu réinventer d'autres façons de vivre. Parce que moi, ce que vous m'offrez, ça ne me convient pas. Il y a-tu d'autres façons? Non, c'est ça, ou c'est ça. Faut que tu cadres là-dedans. Mais je ne suis pas la seule, que je m'aperçois, que ça ne cadre pas pour moi. Et ça, je l'ai réalisé. (A)

Elle s'approprie finalement ce rejet et en fait le sens de son immobilisme. Ainsi, après avoir fait un effort suffisant à ses yeux se soldant par un échec, de par sa tentative d'accéder à des logements supervisés à prix modique dans un « programme » si ardemment contesté, elle finit par s'abstenir et demeurer là où elle se trouve, dans un non-lieu.

[...] ben écoute. Il n'y a pas de place pour moi, c'est parfait, je reste là. (C)

L'espoir étant trop risqué, mieux vaut donc ne rien vouloir, renvoyant au désir de rien évoqué plus haut.

6.3.5. Le « jardin secret »

Nous l'avons vu, la Sentinelle mène une lutte acharnée contre toute menace d'intrusion. Cet espace à préserver est mis à mal de manière récurrente depuis bien longtemps déjà. En effet, le risque d'invasion par l'autre de son territoire se répète presque invariablement. Seules les figures semblent changer, passant de la mère aux conjoints, puis aux aidants et plus largement à la société. Nous avons même pu être témoin de son

état d'alerte constante lors de nos rencontres avec la Sentinelle, justifiant le fait d'enlever ses lunettes pour atténuer les effets de notre présence.

Ce qui est si vigoureusement défendu semble toutefois demeurer inaccessible tant pour l'autre que pour elle-même. Elle dira entre autres n'avoir « jamais eu de jardin privé » (B), l'accès lui ayant été entravé par les empiètements répétés de l'autre. Mais malgré cette impression de ne jamais pouvoir y accéder, elle tient néanmoins à en protéger l'éventualité, notamment en refusant d'adhérer aux divers programmes de soutien au logement.

Il ne te reste plus rien de privé. [...] c'est vraiment des chèques en blanc, où tu n'as plus de vie privée, à toi. Tu n'as plus ton petit jardin secret là. Même si tu n'as rien à cacher là, ne serait-ce. Je veux dire, t'es passé dans le tordeur. (B)

Mais existe-t-il quelque part, cet espace non envahi par l'autre ou par le désir de celui-ci? Qu'y a-t-il finalement au centre? Que cherche-t-elle à protéger avec tant d'ardeur?

6.4. Quête énigmatique

À travers le récit des empiètements, des enjeux de domination et du vide, la Sentinelle semble formuler en filigrane un questionnement, une quête énigmatique concernant son propre désir. Car au fond, n'est-ce pas d'une quête aux tréfonds d'elle-même qu'elle nous dessine le portrait?

Cette quête semble d'abord devoir être portée de l'extérieur, notamment en passant par les aidants qui peinent à comprendre la Sentinelle et encore plus à reconnaître ce qu'elle peut bien rechercher dans ces lieux de désaffiliation : « tout le monde se demande

pourquoi je suis dans la rue » (B). À cet effet, elle demeure en quelque sorte une énigme pour les autres.

[...] j'ai vraiment un gros problème, parce que personne ne comprend ce que je fais là. Mais ce que je cherche là aussi. Ils ne comprennent pas que ça fait... le temps passe. Même des années, là. (A)

L'énigme semble néanmoins trouver une place à l'intérieur d'elle. Elle arrive alors à formuler quelque chose de ce questionnement interne, dénotant la possibilité de se représenter cette absence de représentation.

[...] c'est comme si, je ne sais pas, dans ma vie, j'ai l'impression de chercher quelque chose, mais je sais pas ce que je cherche. (B)

Elle constate ainsi s'être installée dans la précarité de l'itinérance depuis un certain temps déjà.

[...] j'y trouve quelque chose de bien [sous l'objectif du microscope], bizarrement, parce que je n'en sors pas. (B)

Elle en vient même à élaborer les balbutiements d'une réponse, orientée autour de la question du manque. Elle fait ainsi état du soulagement trouvé dans les refuges, sentiment qui semblait lui manquer ailleurs.

Et quelque part, j'ai trouvé, je ne sais pas. J'ai trouvé quelque chose qui me manquait. Je sais que ce n'est pas une vie normale, mais ça m'a pris du temps à analyser que je me sentais en sécurité. (A)

En outre, elle dira que c'est de l'incapacité d'être seule qu'elle souffre, de l'incapacité de vivre ailleurs que sous le regard d'autrui.

Je suis incapable de l'assumer [la solitude]. Tout simplement. C'est probablement pour ça que je suis encore là. [...] C'est vraiment quelque chose de très profond. (B)

6.4.1. Un autre mode de vie?

Forte de l'expérience de son parcours, elle en vient à élaborer un habitat idéal où elle ne serait jamais vraiment seule, mais où elle s'assurerait d'un certain contrôle dans le choix des yeux qui la regardent. C'est avec originalité qu'elle se propose de créer un lieu de vie groupal, où chacun pourrait jouir à la fois d'un espace privé et d'un espace partagé.

[...] j'avais pensé à une espèce de coopérative où on se connaît, pis en même temps, on s'entraide, tout en ayant notre espace à nous. Avoir des espaces communs, si on veut faire des choses communes. (B)

Elle s'assurerait de la présence d'autrui, d'un espace où il lui serait possible de se montrer vulnérable pour qu'on puisse prendre soin d'elle tout en préservant son autonomie.

Et qu'on réalise, plusieurs, qu'on est plusieurs que, on tomberait malade, t'sais juste passer, t'as une bonne grippe là. T'sais, quelqu'un qui pourrait juste te faire un bouillon de poulet, ou t'sais de voir comment tu vas, ou t'as besoin de quelque chose. (A)

T'sais, quelqu'un que tu sais qui est là si t'as besoin de quelque chose, t'sais. C'est, moi c'est ça que j'aurais aimé. (B)

Ainsi, dans l'idéal, la Sentinelle vivrait dans une communauté où elle serait libre de se retirer dans ses retranchements tout en partageant un espace commun avec d'autres. Demeurer, donc, sous le regard d'autrui, mais un autrui choisi et bienveillant.

6.5. Épilogue

La solitude de la Sentinelle présente ce paradoxe de lui être doublement inaccessible. En effet, il lui semble impossible de vivre avec l'autre, toujours menacée d'intrusion et donc sur le qui-vive, tout autant que de vivre sans l'autre auquel cas l'absence fait place à un vide dépressif intolérable, ne lui permettant guère davantage d'investir son « jardin privé ». Elle semble alors s'être installée dans une zone de compromis, à savoir n'exister nulle part sous le regard d'autrui, reconnaissant à la fois l'inconfort de cette posture, mais aussi le soulagement qu'il lui apporte. Il est intéressant d'observer que la position idéale qu'elle propose implique la présence d'autrui, mais d'un autre à la fois intéressé (qui se soucie de son bien-être) et désintéressé (qui ne veut rien d'elle), telle une tentative de réparation du rapport à soi et à l'autre par une nouvelle configuration du lien.

CHAPITRE VII

LA FEMME-OBJET



« La Femme-objet » par G. Trottier, 2021.
© G. Trottier. Reproduit avec permission

La Femme-objet semble graviter dans un monde objectifié. Très tôt investie sur un mode utilitaire, comme objet sexuel de l'autre, elle semble avoir repris à son compte ce mode relationnel. Les personnages de son histoire sont présentés comme autant d'objets flottants et interchangeable, des objets destinés à être jetés après usage. La réification de l'autre est peut-être l'une des seules traces de réciprocité dans la dynamique relationnelle avec autrui. La Femme-objet nous invite ainsi dans un monde relationnel qui semble dominé par la loi du marché, celle de l'offre et de la demande, et où tout rapport affectif à l'autre brille par son absence. Elle relate avec fierté le souvenir d'un âge d'or, une époque où son corps lui permettait de maintenir l'illusion d'une abondance matérielle permanente. Telle l'obsolescence programmée, ce corps

n'a pu éviter les marques du temps et le déclin d'un tel système économique est inévitablement apparu. C'est alors que le vide, présent possiblement depuis toujours, apparaît dans toute sa grandeur et ne semble plus pouvoir être suturé.

À l'instar de l'instrumentalisation des liens et de son corps, nos rencontres avec elle prennent naissance dans une logique de transaction – un échange d'argent contre un dévoilement de soi –, ce qui participe probablement à la possibilité de la tenue de celles-ci. Lors du troisième entretien, elle insistera pour nous offrir des cigarettes, exposant l'abondance de ses avoirs, que nous savons toutefois éphémère : « T'en veux, t'es sûre que tu n'en veux pas une? [...] J'en ai plein, j'en ai plein là. » (C). La Femme-objet n'est pas jetable. Du moins, pas tant qu'elle a quelque chose à offrir.

7.1. L'histoire d'un corps objectivé

Un corps-objet (pré)destiné à la satisfaction des besoins sexuels de l'autre : telle est la première impression que nous laissent nos échanges avec cette participante. À l'écoute du récit de son histoire, il nous semble que cette modalité du rapport à l'autre prend racine dans ses tout premiers liens. Elle rapporte sur un ton essentiellement désaffecté avoir vécu l'inceste à l'enfance, puis un viol collectif à l'adolescence.

La description de sa première relation amoureuse semble elle aussi s'organiser sur ce mode, notamment par la présentation d'une sexualité brute et purement charnelle, dépouillée de tout rapport affectif. D'ailleurs, c'est dans le registre du malentendu qu'a eu lieu cette portion de notre échange : alors que nous nous attendions à entendre le

récit d'un lien d'attachement, c'est plutôt celui de préoccupations corporelles en lien avec la rencontre d'un autre corps désobjectivé que nous a livré la Femme-objet.

Cher Est-ce que vous vous rappelez de votre première relation amoureuse?

F-O Ah, euh. Ah ben c'est, je devais être au secondaire, je pense, oui. D'après moi. [...] j'avais peur de tomber enceinte. Pis, là je ne connaissais pas les préservatifs. Fait que, c'était juste comme l'amour oral si on veut. Il n'y avait pas de, c'était comme juste oral, t'sais. (A)

Notons l'absence des caractéristiques relationnelles de ces liens. La Femme-objet met de l'avant des éléments concrets et physiques, ici l'amour « oral », dans une sorte de quiproquo entre amour et sexualité, tous deux se situant hors du champ relationnel.

De même, alors que l'abus sexuel traverse son parcours bien avant l'âge adulte, la Femme-objet semble s'être réappropriée ce pan traumatique de sa vie, notamment en s'identifiant comme « sexolique » (C) et en utilisant son corps comme moyen d'acquérir de la valeur aux yeux des autres, mais aussi pour elle-même, voire comme moyen d'entrer en lien avec l'autre, de « briser la glace » pour reprendre ses termes.

Je ne sais pas comment ça a commencé, c'est moi qui l'a approché. [...] Je l'avais *cruisé*, j'étais impressionnée parce que là c'était des gangs, des limousines, tout ça. J'ai dit, je lui avais offert, s'il voulait, dans la cave du dépanneur. J'ai dit « si ça te tente, t'sais ». Là il a dit « ok, t'sais ». [...] Ben après avoir brisé la glace avec, j'ai dit. [...] Ben dans la cave du dépanneur. Là j'ai dit « je peux travailler [au dépanneur] la fin de semaine, ça va te donner un *break* ». Il a dit « ok ». Fait qu'il me payait. (A)

La suite de sa trajectoire semble calquée sur ce mode d'investissement d'elle-même et de l'autre.

7.2. Objet de consommation, objet de prestige

7.2.1. De l'âge d'or à l'âge de fer

Bien que le récit de son vécu exprime un changement marquant aux plans subjectif et objectif que nous tentons de traduire par l'image de l'âge d'or²⁸ et celle de l'âge de fer, nous observons une constance dans le rapport à l'autre et à soi de la Femme-objet. La trame de son parcours relationnel demeure la même : tant notre protagoniste que ceux qui l'entourent se présentent comme des objets de consommation, dont les liens ne semblent s'inscrire que dans un registre utilitaire, de l'ordre du consumérisme relationnel, paraissant dénués d'affects et d'intimité partagée. Ainsi, le vide si criant qui se dégagera de la période du déclin ne semble que mettre en exergue un vide déjà bien présent dans les configurations du lien tel que vécu par la Femme-objet.

L'apogée du corps-objet

La Femme-objet évoque avec nostalgie sa jeune vingtaine. Lorsqu'elle parle de cette période de sa vie, idéalisée, c'est essentiellement son corps qui est mis au premier plan, de même que tout ce qu'il lui permet de se procurer au plan matériel. Escorte de métier, son corps est mis de l'avant comme objet commercial, objet offert à la consommation de ses clients en échange de rémunération. C'est l'ère de l'abondance et de l'autonomie, où la Femme-objet ne dépend de personne d'autre que de son corps et de sa valeur marchande pour (sur)vivre.

²⁸ Dans la mythologie grecque, l'âge d'or représente l'ère des premiers hommes créés par les dieux olympiens (Martin, 1992). Ils « vivaient le bonheur le plus total dans une sorte de paradis terrestre [...] Ils avaient le cœur libre de soucis, vivaient à l'écart et à l'abri des peines et des misères » (p. 23). Puis, à travers les âges successifs, la dégradation ne fait que s'accroître. L'âge de fer représente ainsi « l'ultime phase de décadence » (p. 24) où dominent notamment la vieillesse et la mort.

[...] je restais dans un quartier résidentiel. Pis là je faisais de l'escorte. Je m'annonçais dans le journal. Pis là je répondais. J'étais à mon compte pis je répondais. Je pouvais aller me chercher 500 par jour, facilement. J'avais une belle vie. (B)

[...] j'étais heureuse là. [...] c'est normal aussi, je. T'sais, dans la vingtaine, on fait, une femme qui se prostitue fait beaucoup d'argent. Pis c'est sûr qu'elle va être heureuse, quelque part, si l'argent rentre comme de l'eau. Avec de l'argent, tu peux faire qu'est-ce que tu veux. Tu peux faire des sorties, aller au casino, au restaurant. Fait que c'est sûr que je ne m'ennuyais pas. (B)

L'ennui est ici évoqué en référence à son absence, absence rendue possible par l'abondance d'argent et la possibilité de meubler l'espace (le vide) par toutes sortes de distractions.

Dans l'exercice de son emploi d'escorte, l'évaluation de sa valeur personnelle semble s'ancrer dans le temps passé à travailler. Celle-ci s'exprime notamment par l'ampleur de la demande à son égard et par sa capacité à y répondre. Pas question pour la participante de prendre le risque de rater une occasion lucrative en perdant son précieux temps à des corvées de subsistance.

Je prenais tout au dépanneur. Le pain, le lait, papier de toilette. Parce que je n'avais pas le temps d'aller, d'aller courir au IGA pis au Jean Coutu. Parce que, si j'allais, je perdais des clients pendant ce temps-là. Fait que aussitôt que j'avais besoin de quelque chose, n'importe quoi [...] J'avais une belle vie pareil. C'est comme, j'aimerais retourner. (B)

Ici encore, l'accent semble être mis sur une manière toute particulière de remplir l'espace, de le saturer, tant avec des clients qu'avec des biens. Ce fonctionnement lui permet ainsi de ne manquer de rien, voire d'éviter que ne se déclare la sensation de manque. « Aussitôt » qu'un besoin se faisait sentir, il lui suffisait d'appeler et de passer sa commande au dépanneur pour qu'on la délivre de celui-ci. Qui plus est, non

seulement le vide était toujours rempli, mais il l'était avec des produits de qualité aux yeux de la Femme-objet.

[...] je ne manquais pas de rien. Pis j'avais mon frigidaire, il était tout le temps bien plein, de bières. Pis, je fumais des vraies cigarettes. Là je suis obligée de prendre la bière pas buvable là, la moins cher. Pis fumer des indiennes, t'sais. Pis dans ce temps-là je fumais [*sic*] de la Bleue dry, pis je fumais des Export-A. (A)

Parallèlement, cet âge d'or est marqué par la possession de biens auxquels la Femme-objet semblait s'identifier, un peu comme si la possession de ces biens et le sentiment de luxe associé à ceux-ci venaient attester sa valeur propre. C'est ainsi qu'elle parlera de son logement et de tous les meubles qui s'y trouvaient, un logement, donc, tout sauf vide.

Mais l'idéal, pour moi, c'était ça la belle vie, parce que j'avais beaucoup d'argent, j'avais un bel appartement. J'avais acheté 10 000 piasses de meubles chez Brault et Martineau. Il n'y avait rien de vieux chez nous, c'était toute du neuf, du set de vaisselle aux draps. T'sais je n'avais rien, rien, rien de vieux là. Je m'étais meublée 10 000 piasses chez Brault et Martineau. J'avais dépensé peut-être 300 chez Walmart. Je n'avais rien de vieux, t'sais. Pis j'avais mes tableaux, mes bijoux en or. J'avais des tableaux qui étaient bien cotés sur internet, pis. (A)

Outre l'étalage du montant dépensé pour l'ameublement, et le luxe de certains de ses biens, remarquons l'insistance sur l'absence de vieilles choses. Ainsi, il n'y avait rien de vieux, ni chez elle, ni en elle.

D'ailleurs, cette identification à ses avoirs se perçoit également lors d'un passage à l'hôpital suite à une crise. Relatant la perte de ses possessions lors de cet épisode, elle ira jusqu'à confondre ses « affaires » à son « moi », expliquant que personne n'a pu s'occuper d'elle pendant qu'elle se faisait soigner par le personnel hospitalier.

[...] j'ai tout perdu mes affaires parce que je ne pouvais pas payer mes factures. Il n'y avait pas personne pour s'occuper de moi le temps que j'étais à l'hôpital là. (A)

Enfin, dans le cadre de son métier d'escorte, ses liaisons avec des clients aux métiers prestigieux s'inscrivent elles aussi dans cette confirmation d'avoir une valeur par association, contrastant drastiquement avec ses fréquentations actuelles d'hommes eux-mêmes en situation de précarité. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Pis t'sais, pour moi c'était l'idéal. Pis je ne sortais pas avec des gars comme ça. T'sais, je sortais avec des milliardaires, pis des banquiers. Pis ce n'était pas des gars qui, sur la coke, pis tout ça. (B)

Le déclin du capital

Après l'âge d'or des valeurs mobilières, dominé par l'abondance et la plénitude, arrive l'âge de fer, période sombre où le manque de tout se fait sentir. Ce déclin, provoqué par la chute de la valeur marchande de ce corps-objet et la privation des ressources que celui-ci lui permettait d'obtenir, vient mettre en évidence, comme nous l'avons mentionné plus haut, un vide déjà bien présent de par le mode relationnel prédominant de la Femme-objet.

Le déclin s'organise entre autres autour de l'avancée en âge et de ses inéluctables effets sur le corps, dont la perte d'attrait sexuel. Cette perte d'attrait freine elle-même l'accessibilité à l'idéal professionnel de la Femme-objet, le travail du sexe en agence.

[...] ben là je ne pourrais pas le faire en, recommencer rendue à mon âge là. Ben il y en a pour femmes matures, mais il faut être plus mince que ça. Il y a

des agences, femmes matures. Mais, matures et grassettes, il n'y a pas de demande pour ça. (B)

Ce corps-objet qui lui permettait jadis de jouir d'un confort matériel et d'échanges humains hors relation a ainsi perdu sa valeur sur le marché. Aujourd'hui, elle se sent disqualifiée d'avance par son inaptitude à prendre soin d'elle.

Mais je trouve que, souvent j'ai trouvé ça dur le jugement là. Ben surtout de la part des hommes là, que je trouve encore. Parce que, ils veulent des femmes autonomes. Pis là, tout de suite quand tu leur dis que tu es comme. [...] T'sais, je suis loin d'être une femme autonome. Pis eux autres, c'est ça qu'ils recherchent. Pis souvent c'est ça qui me fait le plus mal là. (B)

Ce déclin entraîne du même coup un revirement du point d'équilibre de la logique marchande de l'offre et de la demande. Habitée à être payée pour ses services, la Femme-objet constate, non sans peine, se retrouver dans la situation inverse, c'est-à-dire devoir elle-même déboursier des frais pour pouvoir bénéficier de la présence de l'autre.

[...] je paye la traite aux gars depuis [que je suis dans la rue]. Pis avant ça, ça m'aurait insultée qu'un gars qui aurait voulu que je lui paye de quoi. [...] je l'aurais envoyé chier, « pour qui tu te prends », t'sais. Pis là aujourd'hui c'est rendu que je leur paye la traite là. T'sais c'est comme, il me semble que ce n'est pas moi, je ne me reconnais pas, t'sais. Ça fait que, ça m'insulte. (B)

Elle explique en partie ce retournement de situation par l'érosion du pouvoir d'attraction que lui procurait jadis son corps. En carence de ce pouvoir, elle se sent en défaut quant à ce qu'elle peut offrir dans sa part de l'échange, qui ne peut, semble-t-il, qu'être corporel ou financier.

Pis je me dis aussi, j'ai engraisé avec [mon ex], pis là je pogne moins qu'avant. Pis là, je me sens comme obligée de payer vu que je fais dur là. Je trouve que je fais dur. Pis je me sens obligée de payer, de leur payer la traite là. (B)

Le déficit se retrouve également dans les limites de ce qu'elle peut offrir matériellement à l'autre pour assurer son attraction. Elle s'inquiétera ainsi de l'intérêt que lui porte l'homme qu'elle fréquente, se comparant alors à l'ex-conjointe de celui-ci qui avait « une bonne job » et « un beau logement » (C).

Pis je me dis, si lui il me compare avec elle qu'est-ce que moi je lui apporte comparativement à [...] son ex là. Là, c'est pour ça que je me sens comme obligée de payer la traite là. Sinon il va dire que je n'ai rien à apporter pis, t'sais. (C)

L'étiollement de sa valeur se manifeste tout autant dans son choix de partenaires. Alors qu'à l'âge d'or, elle courtisait des clients de la haute société, elle en vient, dans sa chute, à fréquenter des hommes qu'elle dit « *losers* » (C), qui « n'auraient même pas passé comme l'entrevue » (B) si la Femme-objet ne s'était pas retrouvée en situation de précarité.

Pis, si je ne m'étais pas ramassée dans la rue, je n'aurais même pas été intéressée par ces gars-là, en partant là. « Ah non, tu fais de la coke », en partant, t'sais. Ils n'auraient même pas passé comme l'entrevue. (B)

Soulignons au passage la référence à l'entrevue de sélection, donnant à ces fréquentations une connotation de relations de travail dans lesquelles elle se place en position d'employeur.

En manque de tout, donc, elle se dit maintenant « toujours cassée » (C) et prise dans une dynamique de survie. Ses ressources étant de plus en plus limitées suite à la chute de sa valeur marchande, elle se voit contrainte à se vendre à rabais et à adopter une série de stratégies de survie exhibant l'ampleur de la précarité de sa situation.

[...] obligée d'aller quêter du change, pis d'aller faire des clients là, pour des peanuts. T'sais, pis il fait froid là en plus. Être obligée de sauter le métro. (C)

T'sais, courir pour les cigarettes, courir pour, sauter le métro, être obligée de risquer d'avoir des tickets. Quêter des cigarettes à tout le monde, aller, aller faire des clients pour 20 piasses. (C)

Enfin, de l'idéal d'un appartement bien rempli et entièrement meublé à neuf, ses critères s'effondrent jusqu'à n'espérer qu'accéder à un logement minimalement salubre.

[...] ben mon idéal ça serait un logement qui n'a pas de bébittes, qui n'a pas de souris. (B)

Il faut dire toutefois qu'au cours de ce déclin, elle nous informe avoir eu accès à un programme de logement lui fournissant les biens matériels qu'elle paraissait rechercher. Il semble que l'appartement « meublé à neuf » n'a pas suffi à remplir le vide devenu trop saillant.

T'sais l'organisme communautaire là, ils m'ont donné un bel appartement. Ça avait tout été rénové. [...] j'ai été meublé en neuf, tout ça. [...] Là je n'étais pas plus heureuse. (B)

Le regard du pourvoyeur est toutefois différent dans les deux cas. Entre des hommes de prestige qui l'investissent à titre de courtisane apte à combler leur désir et un organisme communautaire qui l'accompagne spécifiquement pour des problèmes de santé mentale, l'écart paraît colossal.

7.3. La mécanique des relations

7.3.1. L'homme-objet

Parallèlement à la tendance de la participante à se présenter comme une Femme-objet, l'autre, l'homme en particulier, est lui aussi présenté comme objet de consommation. Encore une fois, ce qui est mis de l'avant, c'est essentiellement le caractère marchand et mécanique des échanges, semblant échapper à tout rapport plus subjectivement investi, en écho à l'investissement réifiant premier vécu dans l'enfance.

En effet, pour la Femme-objet, les liens de proximité avec la gente masculine semblent prendre racine dans des liens mercantiles. Elle exprimera entre autres sa tendance à fréquenter des hommes rencontrés par l'entremise de transactions pour des services sexuels.

[...] c'était supposé être un client, mais moi je me fais tout le temps embarquer par, t'sais. J'ai sorti avec mes clients. (B)

Ainsi, plusieurs liaisons ont débuté dans un contexte de travail du sexe avéré ou potentiel.

De même, les liens semblent inscrits dans la recherche d'intérêts au sens quantitatif et concret d'un calcul financier, un peu comme si le caractère affectif des échanges était secondaire, ou parfois même évacué de l'équation.

[...] je n'ai pas vraiment fait d'argent avec lui. Parce que, il y a eu ben des journées que j'allais le voir pis. Moi je lui ai payé des affaires à lui, quand j'avais mon chèque. Pis un moment donné, c'était tout le temps lui qui payait. Mais quand, là, des fois lui il était cassé. Moi j'avais mon chèque. T'sais, je payais la pizza, le chinois. Des fois j'y payais des paquets de cigarettes. T'sais, je n'ai pas vraiment, il ne m'a pas vraiment apporté grand-chose. (B)

Évoquant une rupture récente avec un homme fréquenté quelques mois, elle nommera son sentiment d'avoir été exploitée au regard d'un effacement de la dynamique du travail du sexe.

[...] j'avais l'impression de faire l'amour avec pour rien là, parce qu'il fallait que je le rembourse. Pis, j'avais l'impression d'avoir été utilisée pis d'avoir fait du bénévolat là. (B)

Difficile, donc, d'aborder une relation qui s'inscrirait en dehors d'un calcul en termes de gain pécuniaire.

L'homme-objet devient alors visible dans un double versant, soit en tant qu'objet « pour » consommer, comme médiateur à l'accès au produit recherché, soit en tant qu'objet « à » consommer, agissant comme élément central à absorber, l'homme devenant ainsi lui-même le produit consommé.

Un objet pour consommer

L'homme-objet est d'abord présenté comme un objet par (à travers) lequel il est possible d'accéder aux bénéfices de la consommation. L'utilisation de l'homme, dans ce cas, peut se limiter à l'offre d'un lieu de consommation.

[...] mais moi je n'étais pas attirée, je n'étais pas en amour. C'était juste parce que je pouvais consommer là. (A)

Ou encore au fait de réaliser des économies financières dans ses dépenses d'alcool.

Parce que j'ai un petit problème d'alcool, t'sais. [...] Pis là il me payait la bière, fait que je sauvais de l'argent. Je n'étais pas obligée d'aller au bar. Parce qu'au bar, ça coûte cher. Mais sauf ça n'a pas duré vraiment longtemps avec lui. (A)

D'une manière un peu similaire, avant que la Femme-objet ne connaisse l'existence des maisons d'hébergement et y ait recours, elle nomme s'être liée à un homme afin d'accéder à une adresse afin de pouvoir recevoir l'Aide Sociale.

Je ne savais même pas qu'il y avait des hébergements. C'est ça, c'est pour ça que j'habitais avec le gars de Laval. C'était pour pouvoir recevoir mon chèque de Bien-Être. Parce que je ne le savais pas que je pouvais avoir ça dans les hébergements là. C'est pour ça que j'ai resté quelques mois avec lui. (A)

Ainsi, à l'instar des enjeux de consommation, la relation semble dépourvue d'affect et construite sur un mode utilitaire, dénotant certes des manques psychosociaux bien réels, mais illustrant en même temps une constante au plan relationnel.

Elle va jusqu'à se questionner sur la pertinence de maintenir des liens advenant le cas où elle devrait cesser de consommer de l'alcool ou de la drogue, illustrant l'aspect central de ce mode d'utilisation de l'autre et de la fragilité de l'assise de ces liens.

Mais moi, je veux dire, je le fréquentais lui dans le but de consommer. Pourquoi j'arrêteraient de consommer? Si je ne suis pas en amour, si je ne suis pas attirée, qu'est-ce que j'y gagne? Je gagne quoi là-dedans, t'sais. (B)

Elle ajoutera : « T'sais je veux dire, moi je ne suis pas mère Teresa là quand même » (B).

Objet à consommer

Plus qu'un objet favorisant l'assouvissement des besoins de consommation (et de subsistance) de notre participante, l'homme se présente également, dans son récit, comme un objet « à » consommer. Lié à l'assouvissement de besoins charnels, l'homme placé dans cette position ne semble pouvoir exister que comme un exécutant

des fantasmes de la Femme-objet. Un refus de la part de celui-ci éveille un sentiment de rejet chez notre participante qui semble vivre la subjectivité, voire l'altérité de l'autre comme potentiellement persécutrice.

C'est ainsi qu'elle évoquera la satisfaction ressentie en lien avec des rapports sexuels vécus comme une compensation à la suite d'une rupture avec un homme et l'impression d'un temps perdu associé à cette rupture.

C'est ça j'étais frustrée, j'avais l'impression d'avoir perdu un an de ma vie, pis j'étais frustrée. Jusqu'à ce que, jusqu'à temps que je fasse l'amour avec son [ami], c'était comme ma récompense, comme un os qu'on donne à un chien.
(C)

L'homme est ici présenté comme un « os », une récompense sans chair et inanimé.

Cette dévitalisation se repère également dans sa vision de l'homme-objet, ici présenté comme un homme-machine, réduit à être agent dont la principale fonction se résume à l'exécution de ses commandements.

[...] parce que je leur [les hommes] dis quoi faire, pis tout ça. Pis là qu'est-ce qui ne marche pas avec le nouveau [...] c'est que, lui il dit « je ne suis pas un gigolo », pis « je ne suis pas un robot ». Pis là il n'aime pas ça se faire dire quoi faire. (C)

Il a une attitude là, en partant. Il dit « je ne suis pas un gigolo, je ne suis pas un robot », pis. Il a une attitude que je n'aime pas là. Il se prend pour un autre, je trouve là. (C)

Ainsi, se refuser au jeu d'une soumission mécanique, voire exister en tant que sujet porteur de sa propre volonté revient, pour la Femme-objet, à « se prendre pour un autre ».

7.3.2. Les « jetables »²⁹

Hors du lien et des rapports sociaux investis affectivement, la Femme-objet semble vivre dans un univers axé sur le consumérisme relationnel, où tout (et tous) devient « jetable » après usage. C'est le cas, comme nous venons de le voir, des hommes-objets, mais aussi de son propre rapport à elle-même et aux autres, en lien avec l'image du déclin, où, se sentant perdre de son utilité, elle craint de devenir un objet périmé.

Ce terme de « jetable », c'est d'ailleurs elle-même qui l'introduit au cours troisième entretien. Alors qu'elle évoque le décès d'un homme qui fut jadis un ami, son attention se porte sur les moyens mis en place pour disposer de ce corps mort compte tenu de la désaffiliation de l'homme et, du même coup, de l'absence de valeur affective et marchande pour quiconque.

[...] qui a payé son enterrement, je ne le sais pas. Il a peut-être même servi de rat de laboratoire aux étudiants en médecine. Je ne sais même pas s'il a eu droit à un enterrement ou s'ils l'ont juste mis dans la fosse, où est-ce qu'il y a les itinérants ou les jetables là. (C)

Nous avons été interpellée par cette dénomination qui nous a d'emblée surprise. Nous avons donc interrogé la Femme-objet sur le sens que pouvait prendre pour elle le terme de « jetable ».

Il y a des personnes jetables qu'on appelle là. Les jetables c'est ceux qui n'ont pas de famille, pas de contact dans le crime organisé, rien là. On peut disposer d'eux comme on veut. On appelle ça des jetables. [...] Ben qu'on peut disposer de la personne comme on veut. On peut en faire qu'est-ce qu'on veut, comme. C'est ça. [...] Fait que là, en anglais on dit *disposable*, *disposable*, oui. (C)

²⁹ Jetable : « Se dit d'un objet utilitaire, conçu pour une ou quelques utilisations et que l'on jette après usage » (Larousse, s.d.)

Ainsi, ces personnes jetables font écho à une certaine indésirabilité sociale, de même qu'à une absence des ressources monétaires qui leur permettraient de pallier à leur désaffiliation.

Qui plus est, la Femme-objet se sent elle-même « jetable » de par les conditions relationnelles et matérielles dans lesquelles elle se trouve.

Il y en a même qui me considèrent comme une jetable là [...] parce que, si j'étais restée avec les motards, je ne serais peut-être pas une jetable, mais là je suis une jetable, aussi, je ne sais pas. Si je gagnais demain au 6/49, ben je ne serais plus une jetable là, t'sais. Comme, je veux dire, c'est ça. (C)

Elle évoque du même coup la réversibilité de cet état de « jetable », s'inscrivant encore une fois dans une sorte d'équivalence entre ses avoirs et sa valeur.

Retraçant les origines du concept dans un contexte de « pays pauvres » (C), elle décrit l'état de jeunes gens désaffiliés, sans famille et expulsés des espaces publics et privés, de gens dont personne ne veut.

Ben ça vient plus des pays, comme les enfants orphelins en Afrique, qui, surtout qui ont le sida, pis qui sont jetés, chassés comme des rats, de tous les commerces là, parce qu'ils ont le sida. Le monde ont peur des personnes avec le sida. Ils ont peur de l'attraper. Pis là sont, même les enfants en Afrique sont chassés comme des rats là, comme de la vermine. « Va-t'en d'ici, on ne veut pas t'avoir ici », pis ils ne savent plus où aller. C'est triste là, c'est triste [...]. T'sais, mais c'est, il y en a beaucoup de jetables dans le monde, surtout dans les pays pauvres là. C'est, c'est malheureux. (C)

Cette description n'est pas sans faire écho à ses propres expériences d'expulsion signant son indésirabilité aux yeux de plusieurs. Elle mentionnera notamment avoir été

bannie de certains lieux, dont l'immeuble où résidait son ancien copain, suite à leur rupture.

[...] pis là il m'a laissée, pis il m'a dit « là je ne veux plus que tu reviennes chez nous là ». Pis là je suis tombée sur son concierge avant-hier. J'ai dit « bonjour ». Il dit, là il dit « on ne veut plus t'avoir dans le bloc », t'sais. Pis t'sais, c'est à ce point-là là. Il m'a fait barrer. (B)

Ou encore dans un centre d'achat où elle avait l'habitude de se réchauffer « à chaque jour [...] pendant tout l'hiver » (C).

Là je ne peux pas aller nulle part. Là à la Place Dupuis, au centre d'achat ici là, ils ne veulent pas que je sois là pendant le dîner parce qu'ils veulent que je mange quelque chose. (C)

Enfin, le parallèle entre son expérience et celle des « jetables » se tisse encore davantage lorsqu'elle imagine sa mort. Elle se figure alors l'image d'un corps qui se décompose, un corps non réclamé, dont personne ne s'inquiète.

Ben j'ai, j'ai, je ne suis même pas capable d'emprunter un 20 à personne, un 20 piasses. Il ne me reste plus personne. Si je mourais demain, j'aurais le temps de décomposer si j'avais un appartement, avant qu'on s'en aperçoive là. T'sais, quelqu'un qui a le temps de décomposer, avant qu'on, c'est comme quasiment un jetable ça. Je ne sais pas, t'sais je me dis. Si j'avais un appartement, on ne s'en rendrait pas compte, je suis morte là. Personne ne s'inquiète vraiment de moi là. (C)

Cette représentation d'elle-même comme un corps seul et en décomposition nous invite à nous questionner sur l'ampleur de l'inquiétude, voire la profondeur du vide que peut représenter pour elle le projet d'avoir un logement. « Si j'avais un appartement, on ne s'en rendrait pas compte, je suis morte là ».

7.3.3. Si proche et si loin

Nous venons de le voir, la Femme-objet entretient essentiellement des liens instrumentalisés avec les hommes, et ce, depuis belle lurette. En dehors de cette dynamique utilitaire, il semble que les liens qui la relient aux figures significatives de son parcours soient présentés dans leur caractère paradoxal, oscillant entre une omniprésence côtoyant l’envahissement, et une absence frôlant la désertification.

Ainsi, lorsqu’elle évoque sa relation à sa mère, aujourd’hui décédée, notre participante parle de liens fortement investis. « J’ai tout le temps été proche de ma mère » (A). Cette proximité devient toutefois quelque peu ambiguë alors qu’elle en vient plutôt à prendre le sens d’une contiguïté.

Pis là je pouvais voir de la fenêtre de ma classe, tout ce que ma mère. Ben on habitait dans un sous-sol, fait que je pouvais voir ma mère de la classe. (A)

De même, la confusion ne fait que s’accroître lorsque la Femme-objet dépeint le portrait d’une mère absente, depuis toujours.

[...] ma mère était, t’sais, perdue un peu t’sais. Je le savais que, elle n’a jamais été ben, ben vite là, t’sais. Elle était. [...] Elle est tout le temps, elle était tout le temps, t’sais, dans sa bulle là. T’sais elle était dans sa bulle, elle était perdue un peu. (A)

En cohérence avec l’ensemble de son récit, c’est d’une proximité se situant paradoxalement hors du lien dont nous parle la Femme-objet. La proximité de corps, éludant la séparation, se conjugue à l’incommensurable distance psychique, où chacun évolue dans un monde parallèle.

Une dynamique similaire semble ressortir d'un lien passé avec un client lorsqu'elle travaillait comme escorte. La Femme-objet témoigne de la plénitude ressentie par l'impression d'omniprésence de cet homme, qu'elle voyait jusque « dans [sa] soupe ».

Ben avant, [...] j'étais escorte, pis je n'avais pas de chum. J'étais en amour avec un de mes clients, un milliardaire, pendant 5 ans de temps que je l'ai vu, pis je le voyais dans ma soupe. Pis je ne voulais rien savoir des autres gars. Pis j'aurais aimé ça que ça reste comme ça, pis j'étais très heureuse de même. (C)

À l'instar de la dynamique relationnelle avec sa mère, il semble que l'idéalisation de ce lien tienne en partie à son caractère paradoxal révélant à la fois son existence et son inexistence. Dit autrement, le lien peut être investi justement parce qu'il ne se constitue jamais réellement comme lien. Chacun est dans sa bulle, la rupture est impossible, du moins fantasmatiquement.

Fait que là au moins le temps que j'étais avec, que j'étais en amour. Je n'étais pas avec lui, mais j'étais en amour avec là. C'est pas pareil, mais t'sais. C'est que, j'étais dans ma bulle. (C)

C'est d'ailleurs un mode qui se répète généralement avec les hommes.

Pis ils sont dans leur bulle, pis t'sais. Pis je suis dans la mienne aussi. (B)

Ainsi, lorsque la fin de cette relation devint effective, elle ne put être appréhendée que par la négative. En effet, comment concevoir la rupture d'une relation essentiellement hors du lien?

[...] là je me suis dit, ben ça ne peut pas être fini, ça n'a jamais commencé. (A)

Ben il ne m'a pas vraiment laissée parce qu'on n'a jamais sorti ensemble. (C)

7.3.4. L'Échappé belle

C'est sur le thème et l'air d'une chanson de Beau Dompage qu'elle exprimera les bénéfices obtenus de cet aménagement relationnel avec un autre paradoxalement présent et absent à la fois. Cela lui aura permis, pour un temps du moins, d'échapper au besoin d'être en lien avec l'autre et au manque inévitablement ressenti face à son incomplétude (la sienne, celle de l'autre).

Disons que grâce à ce client-là. T'sais il y a la chanson Échappé belle là. Échappé belle grâce à toi, ça dit ça dans une chanson. Je me dis, ben le temps que j'étais en amour avec mon client, pis que je roulais sur l'or, j'étais heureuse comme ça. Je ne voyais pas les autres hommes, c'était juste lui que, que je voyais. (C)

[...] je l'ai échappé belle quand même pendant ces années-là. (C)

Cette distance paraît en effet nécessaire à la possibilité de rapprochement. Lorsqu'elle se sent trop investie par l'autre, lorsqu'un homme se montre trop intéressé par elle, il semble que sa seule option soit de fuir. Le sentiment d'envahissement provoqué par un lien qui existerait réellement (et donc qui pourrait se rompre) paraît difficilement tolérable. C'est ainsi qu'elle évoque sa relation à un homme qui « disait qu'il était en amour [avec moi] » (A).

C'est parce que là, je me poussais de lui. Parce que je me sentais trop harcelée. Ben aussi peut-être parce que j'ai de la misère, de la difficulté à mettre fin à une relation. (A)

Elle se dérobe ainsi à une proximité trop grande avec l'autre, tout en fuyant l'éventualité de la rupture, à l'instar de son lien à son client précédemment mentionné.

De même, un jeu relationnel analogue semble se retrouver dans son rapport aux figures d'aide. À travers l'élaboration qu'elle propose de ces liens, elle tend à localiser le désir de distance d'abord chez l'autre, l'expliquant par la nécessité d'une protection « pour que leur vie privée reste leur vie privée là » (B). Cette limite posée par l'autre prend d'abord la forme d'une contrainte extérieure, tel un mur érigé en guise de protection contre tous les problèmes potentiels dont le rapprochement pourrait être porteur.

[...] souvent les intervenantes vont nous juger, pour en même temps se faire une bulle t'sais. [...] Parce que l'intervenante veut se protéger en même temps, rester dans sa bulle. Pis elle ne veut pas s'embarquer, personnellement, dans ma vie. T'sais, elle ne veut pas avoir de problème aussi l'intervenante là. Elle fait comme une barrière. [...] elles veulent mettre des limites. (B)

Pourtant, quiconque sortirait de cette dynamique de distance pour s'intéresser de trop près à la Femme-objet serait perçu comme harcelant, voire potentiellement menaçant. C'est ainsi, du moins, qu'elle évoque certains écarts d'aidants ayant exprimé un peu trop d'intérêt envers elle et le risque perçu d'une utilisation pernicieuse des dévoilements révélés lors de ces rapprochements.

[...] c'est parce que souvent, des fois, on leur dit des affaires [presqu'en chuchotant], pis ça peut se retourner contre nous autres. C'est ça que j'ai remarqué aussi [...] Un moment donné j'ai raconté des affaires à une interv-. Un moment donné, oui, les premiers temps que je venais ici, je leur contais des affaires. Pis j'avais l'impression que ça se retournait contre. [...] Contre moi, oui c'est ça, en tout cas. Ou elle voulait en savoir tout le temps plus, plus, plus, pis là elle ne me lâchait plus. (B)

Il semble que la Femme-objet ait trouvé une solution de compromis pour s'assurer du maintien d'un lien minimum aux figures d'aide desquelles elle dépend. Générés de l'extérieur, ces liens se déploient en l'absence de réciprocité et avec une distance certaine.

Cher [...] ici, as-tu des liens avec les intervenantes?

- F-O Pas vraiment, non. Ici, c'est parce que ça ne fait pas longtemps que c'est ouvert hein.
- Cher Oui. Pis as-tu des liens avec des intervenants ailleurs?
- F-O Non plus, même pas. Mais la différence c'est que les autres, ça fait longtemps qu'elles me connaissent là. (B)

D'ailleurs, ce maintien à distance de l'autre (et de soi) dans le lien n'est fort probablement pas étranger à l'ampleur de sa dépendance envers l'autre. À de nombreuses reprises, elle nommera son besoin d'être prise en charge, reconnaissant son inaptitude à s'occuper de ses besoins primaires. À cet effet, il lui semble impossible de demeurer seule en logement, recherchant plutôt à mettre sous tutelle le soin de sa subsistance.

[...] j'étais en train de virer folle. J'ai, j'ai maigri, j'étais rendue maigre, pis je ne mangeais pas, pis en tout cas. Ah non, je ne suis pas faite pour m'en aller, pis je ne suis pas capable avec un budget de. [...] Ben pour être en logement, je ne sais pas là. Je ne sais plus quoi faire, je ne sais plus. C'est ça que je disais, soit que je m'en aille en chambre et pension ou je ne sais pas quoi faire. [...] On dirait que je veux juste, t'sais, je ne veux plus me casser la tête là, m'inquiéter. (B)

De même, la Femme-objet semble avoir réussi à trouver un aménagement afin que sa dépendance soit transférée sur une institution plutôt que de reposer sur un être humain. Comme nous l'avons vu plus haut, elle exprimera son soulagement lorsqu'elle apprend qu'elle pouvait recevoir son chèque d'Aide Sociale directement dans les maisons d'hébergement, la libérant de son impression de devoir se trouver un homme-adresse pour s'assurer du minimum de subsistance.

[...] c'est l'hôpital finalement qui m'ont envoyée en taxi. Parce que je ne savais pas qu'il y avait des hébergements. Parce que je m'en aurais peut-être sorti un peu plus vite. (A)

Plus largement, les institutions représentent un point de repère, voire un point de retour où revenir lorsque les liens aux autres ne tiennent plus. C'est ce qu'a d'abord pu incarner l'hôpital pour notre participante, puis ce point de repère s'est déplacé vers les maisons d'hébergement.

Là il y a quelqu'un qui m'a amené chez lui, je suis restée là quelques mois. [...] là je suis retournée à, j'ai resté quelques mois avec lui à Laval. Après ça je lui ai dit « ah, ça ne marche pas. Je veux m'en retourner à l'hôpital ». Pis là il est allé me reconduire à l'hôpital. Pis là c'est eux autres que, qui m'ont envoyée en taxi à OBM³⁰, à Mackenzie. (A)

Enfin, nous remarquons ici un apparent détachement face à son propre corps, nous amenant à nous demander qui pilote celui-ci, notamment par l'impression qu'elle donne parfois d'un corps sans sujet que l'on déplace de l'extérieur, d'une grande passivité.

7.3.5. Des liens potentiels

Malgré l'apparente aseptisation du monde de notre protagoniste, que nous avons tenté de traduire à travers la métaphore de la Femme-objet, il semble exister chez cette participante, à un stade de potentialité du moins, l'aptitude à se relier à l'autre autrement que sur un mode utilitaire et sans affect. En effet, bien que se limitant à de rares occasions, nous avons pu entendre dans son discours le germe de liens affectivement investis.

Ces liens semblent émerger de rapports d'abord réciproquement utilitaires, où chacun instrumentalise l'autre pour son bénéfice personnel. Puis, peut-être à l'usure, une

³⁰ Old Brewery Mission

mutualité, voire quelque chose de l'ordre de l'authentique semble pouvoir se développer.

C'est le cas notamment lorsque, à notre grand étonnement, elle en vient à témoigner d'une certaine appréciation de son ex-conjoint (celui qui ne « [lui] a pas vraiment apporté grand-chose. » B). À ces rares occasions, son récit atteste d'une ouverture à une dimension plus complexe du lien, soit la tolérance à l'alternance de sentiments envers un même objet.

C'est comme l'autre, le dernier. Je l'appréciais quand même là. T'sais, je parle, des journées, mais pas chaque jour, là. Des journées je ne l'aimais pas, des journées je l'haïssais, d'autres journées je l'aimais, t'sais, je l'appréciais. T'sais, c'était bizarre là. (B)

Cette ouverture semble avoir été rendue possible suite à l'assouvissement de ses besoins sexuels sur un autre (l'« os qu'on donne à un chien » C), comme si cette décharge atténuait l'ampleur de sa rage et lui permettait d'accéder à des sentiments plus positifs.

Pis là j'ai fait la paix avec tout ça. Là je ne suis plus frustrée. Je l'appelle, j'appelle mon ex, souvent. Je jase avec, sans trop le critiquer là. Pis, j'ai comme fait plus la paix. Parce que lui il s'est tout le temps *crissé* de moi. (C)

Il en est de même avec son défunt ami, celui qui est à l'origine de la notion de « jetable ». Ici encore, les liens auraient débuté dans un mode utilitaire pour se transformer en un lien investi affectivement. Sa mort semble alors avoir laissé un creux dans la Femme-objet.

Là j'ai l'impression d'être toute seule au monde pareil. Parce qu'il ne profitait plus de moi vers la fin. Il s'arrangeait bien. Il s'arrangeait mieux monétairement. Pis euh, là je m'ennuie vraiment de lui [devient émotive]. Parce que je parlais des heures de temps au téléphone avec lui. [...] De tout et de rien.

Je me sens vraiment seule. C'est comme si, euh, ben je n'ai pas fait le deuil encore. Mais c'est comme si j'avais perdu un gros morceau là. (C)

Toutefois, en cohérence avec l'ensemble de son récit, nous sommes en droit de nous demander si, plus qu'une perte d'un autre, ce n'est pas d'abord d'une perte d'une partie d'elle-même dont elle parle, soit la possibilité de se relier à elle-même et à autrui autrement que sur un mode consumériste.

7.4. Épilogue

La Femme-objet expose une solitude déshabillée. À travers son récit, chacun semble emmuré dans une bulle, une bulle désaffectée qui protège, mais qui isole tout autant de l'autre que de soi. Les liens ne semblent guère pouvoir se déployer autrement que dans un apparent consumérisme relationnel. Elle présente alors son univers intime comme un espace à remplir d'objets consommables, comme si elle espérait ainsi fuir un vide insupportable. Elle semble s'identifier à ce qu'elle dépose dans cet espace, dans un rapport d'équivalence entre être et avoir. Un sentiment d'être, donc, tout aussi éphémère que celui de posséder l'autre ou des objets de valeur. Car là où domine la logique utilitaire, tout finit par devenir « jetable », elle y compris. Elle dira fièrement l'avoir échappé belle pendant des années. Elle semble en effet avoir échappé au lien à l'autre et à elle-même (au manque), mais au prix de ne laisser qu'un vide encore plus grand. Il ressort malgré tout du dernier entretien une lueur d'affectivité, laissant penser que celle-ci existe sous forme de potentiel, ensevelie sous le poids du trop-plein de vide.

CHAPITRE VIII

LA CONFINÉE



« La Confinée » par G. Trottier, 2021.
© G. Trottier. Reproduit avec permission

Évoluant dans un univers des plus hostiles, la Confinée avance dans la vie avec le sentiment que tout rapprochement avec autrui la place à haut risque de blessures ou de bris de ses biens. Pour faire face aux dangers du monde extérieur, elle en serait venue à se bâtir une bulle, un abri de plus en plus imperméable au lien. Ce lieu de confinement, d'abord rassurant par l'impression de protection qu'il lui procure, se trouve toutefois mis à mal par l'expulsion de son logement, explicitant l'échec de ce refuge à prémunir la Confinée contre la dureté du monde. Voyant sa bulle ainsi éclatée, la Confinée se retrouve sans abri, prise à errer d'une maison d'hébergement à l'autre pendant quelques années. C'est aux termes de cette ère d'errance que nous la rencontrons. Se plaignant d'un manque d'intimité dans ce « monde toxique » que

représente le milieu de l'itinérance, elle constatera, au cours des entretiens, la stérilité de son organisation antérieure, craignant de s'y ré-enfermer en quittant ces lieux de promiscuité. D'ailleurs, elle trouvera un logement entre les premiers entretiens et le troisième, un an plus tard. C'est alors qu'elle exprimera sa nostalgie d'un empiètement dérangeant, préférable, finalement, au vide aseptisé de sa bulle.

8.1. Un univers hostile

8.1.1. L'ombre de la menace

La Confinée nous raconte avoir grandi isolée des autres enfants. L'absence de fratrie participant aux aléas de sa socialisation, elle aurait préféré les jeux solitaires aux interactions sociales. Quelques occasions d'échanges se sont bien présentées au cours de son enfance, mais il semble qu'autrui ait rapidement été associé à une menace destructrice, notamment un risque d'endommagement de ses biens matériels.

[...] je m'en rappelle quand mes cousins venaient chez moi, je n'aimais pas qu'ils jouent avec mes jouets, qu'ils les brisent. Parce que j'étais habituée à jouer toute seule. (A)

L'image des parents semble teintée de la même ombre menaçante, où non seulement ses possessions, mais aussi son intégrité ont pu être mises en péril. Elle rapporte avoir eu une « enfance difficile » (A,C), où l'agression et l'emprise, sous différentes formes, tenaient une place importante dans les échanges relationnels avec les premières figures d'attachement :

[...] ils m'ont battue, ils m'ont dénigrée, pis ils m'ont battue. C'est [la] violence psychologiquement, pis physiquement, pis mentalement, t'sais. (A)

D'ailleurs, ces figures parentales surprennent par leur indifférenciation. En effet, outre leur caractère persécuteur, le récit de la Confinée ne nous offre guère d'image claire des particularités de chacun d'eux. L'oscillation entre les « ils », les « eux » et les « on » lorsqu'elle réfère à ses parents nous garde dans une forme d'indistinction dont on peine à percevoir les contours.

De même, le dénigrement semble s'être infiltré dans le rapport de la Confinée à elle-même. Elle rapporte notamment avoir ressenti du mépris de la part de ses premières figures d'attachement.

Fait que toute ma vie je ne me suis jamais trouvée belle. T'sais, je n'ai jamais eu confiance en moi. (A)

Parallèlement, ces figures parentales se sont montrées de peu de réconfort. En effet, possiblement incapable d'offrir une quelconque chaleur, elles ont plutôt incité la Confinée à développer des moyens pour se consoler seule, notamment par des stimulations sensorielles avec l'oreiller.

[...] ils n'ont jamais été là pour me réconforter. [...] T'sais je m'en rappelle, des fois je pleurais, pis bon. Comme là je joue avec mon kleenex. Moi quand je, eux autres ils me disaient « ben vas te coucher ». Ils m'avaient montré, t'sais quand, un coussin là la couture, ils m'avaient appris à jouer après ça. (A)

Au lieu de me réconforter, « vas te coucher pis tiens le, le coin du coussin ». T'sais un peu comme un enfant qui a une doudou, t'sais genre. Moi à la place, c'est, t'sais. Fait que moi je décousais tout le coin du coussin, la couture. (A)

Ainsi, très tôt, la Confinée a eu à se réconforter elle-même à défaut de pouvoir s'appuyer sur des figures sécurisantes. Autrui semble avoir rapidement été associé à la fois à une menace et à l'absence de support.

Plus tard, ses rencontres amoureuses ne feront que confirmer ses perceptions de l'hostilité du monde. Ces relations, en nombre limité, se concentreront sur une courte période, au début de sa majorité. Elles se termineront invariablement par des histoires d'abus.

Ça a mal terminé, il m'a, il m'a frappée, il m'a battue. [...] c'était toxique comme, comme relation. (C)

Ça a mal terminé là t'sais. Il m'a violée fait que t'sais. J'ai été quelques temps avec, pis t'sais, il m'abusait pis tout ça. Fait que ça a été, ça n'a pas été tout le temps des bonnes relations t'sais. (A)

Au fil de ses expériences, elle en serait alors arrivée à formuler une théorie relationnelle où tout rapprochement affectif avec autrui la plaçait à haut risque d'être blessée physiquement.

[...] quand je voyais des gens se faire une accolade, je trouvais que c'était un geste bizarre. Parce que moi, on me touchait, on me touche, ça veut dire qu'on va me faire mal. (A)

Remarquons au passage que cette auto-théorie, énoncée d'abord au passé, semble toujours active aujourd'hui tel qu'en témoigne la conjugaison au temps présent du verbe toucher. De même, le risque associé au rapprochement n'est pas sans rappeler l'absence d'un toucher réconfortant de la part de ses parents.

Au-delà de ses rapports à sa famille et à ses conjoints passés, le caractère « toxique » des relations s'étendra jusque dans l'univers des maisons d'hébergements. Alors qu'elle cherche à créer des liens d'amitié, la répétition de l'hostilité fait retour dans le milieu de l'itinérance, ce « contexte où il y a beaucoup de, violence » (A). Ainsi, à l'instar de ses liens familiaux et amoureux, toute proximité affective semble n'avoir pour issue que la répétition des histoires d'abus.

[...] dans les maisons d'hébergement au début pour moi c'était des amies. [...] on se laissait des numéros de téléphone, mais ça finissait tout le temps mal d'un sens. (A)

Difficile toutefois de saisir ce qui participe à ces issues négatives qui, revenant tel un refrain, « tourn[ent] tout le temps mal » (C). Est-ce la Confinée qui génère cette répétition? Ou serait-ce plutôt les femmes et les hommes avec qui elle se retrouve en interaction? Devant le constat de cette dynamique d'abus dans ses relations amoureuses, elle ira d'ailleurs jusqu'à se demander si elle agit comme aimant (« C'est comme si, j'attirais la violence là t'sais. » A) ou encore si elle est elle-même attirée par cette dynamique, notamment par le choix des hommes vers qui son intérêt se porte.

Mais j'ai tout le temps, bizarrement, été attirée par le même genre d'hommes. [...] C'est bizarre à dire, mais il y a de quoi qui m'attire, le côté, peut-être qu'on pourrait dire *bad boy* dans un sens [rires]. (B)

La confusion quant à la source des abus et des malentendus relationnels se retrouve également dans son lien à ses pairs. C'est du moins ce que nous semblons repérer lorsqu'elle évoque se sentir irritée face à une autre femme, sentiment vécu en miroir à l'irritation de l'autre. L'expression de ce sentiment-écho sème le doute sur l'origine même de celui-ci, comme s'il s'inscrivait dans un enchevêtrement indissociable entre la Confinée et l'autre.

Fait qu'elle me drainait de l'énergie. Pis un moment donné elle me dit « ben là, ne cherche pas à savoir où je suis, je veux avoir la paix », tout le kit. (A)

En effet, qui attire qui? Et qui draine qui? Les limites deviennent floues et nous laissent devant l'indécidabilité quant au lieu où loge chacun de ces sentiments.

Outre les abus, la Confinée évoque la dynamique de rejet comme second élément central dans son rapport à l'autre, élément qui traverse l'ensemble de son parcours. Elle

associera ainsi la maltraitance agie par ses figures parentales à de l'exclusion, laquelle se répètera lors de l'éviction de son logement, mais aussi dans les cycles de fins de séjour, lors de ses passages en refuges d'urgence.

J'ai peur du rejet. Pis [renifle], je me rends compte, ben, les deux caves qui m'ont fait, c'est une forme de rejet, même s'ils m'ont élevée. Pis à chaque fois, comme quand que, je vais dans les maisons d'hébergement, les peu de temps que je passe, ben c'est une forme de rejet, parce qu'il faut que je parte. Fait que t'sais, c'est une forme de rejet. (B)

Pis pour moi je le prends comme une forme de rejet. T'sais c'est va-t'en. T'sais je le sais que, il faut faire de la place à d'autres personnes. (B)

De même, en lien avec sa condition actuelle d'itinérance, la Confinée fait état du bouleversement vécu suite à l'expulsion du dernier logement habité, quelques années avant notre première rencontre : « J'étais sur un choc de perte d'appartement » (A). Cette perte s'inscrit dans cette vision de l'inimité du monde, entre autres face au constat des dégâts irréparables subis par ses possessions.

Ils ont amené ça à un conteneur de la Ville. J'ai vu dans l'état qu'étaient mes choses, mes meubles, ma base de lit en futon cassée en deux. C'était tout endommagé. Mes vêtements, pis c'était en hiver. Mes livres tout endommagés parce qu'ils étaient tombés dans, ils avaient *pitché* ça eux autres dans la neige. Que ça m'a donné un choc. (A)

La vision de ces ruines semble combiner exclusion et persécution, n'étant d'ailleurs pas sans rappeler et confirmer son rapport au monde empreint de méfiance face au haut potentiel d'endommagement dont il est porteur.

8.1.2. De la déception

La Confinée exprime alors sa frustration de n'avoir pu recevoir l'aide appropriée face à cette perte. Quelqu'un aurait dû voir à ce qu'elle soit prise en charge afin qu'elle puisse traverser cette épreuve avec un support adéquat.

Moi j'ai perdu mon appartement il y a 10 ans [...] J'ai été dans les maisons d'hébergement, pis, mais. J'étais sur un choc, mais je n'ai pas eu d'aide psychologique pour la perte de l'appartement. (A)

Nous relevons dans cette attente inassouvie la persistance d'un désir d'appui sur un autre soutenant et l'échec renouvelé à trouver ce support.

L'incompréhension

À cet effet, au fil de son discours, nous entendons une succession de recours à l'aide qui, une fois reçue, s'avère toujours décevante. À sa demande principale, qui semble celle d'être comprise entièrement par l'autre, elle reçoit des réponses oscillant entre banalisation et abus. Ainsi, tout échange avec les figures d'aide semble porteur du risque de ne recevoir en réponse à cet appel qu'un reflet déformant de son expérience. C'est un peu comme si un écart insurmontable la séparait de l'autre et que tout appel à l'aide ne pourrait que confirmer cette distance.

La Confinée se sent ainsi incomprise par les figures d'aide, celles-ci échouant à l'entendre et à saisir pleinement l'ampleur de sa souffrance. À son grand désarroi, elle rapportera sentir son expérience discréditée par plusieurs intervenants. Du CLSC³¹ au centre de crise, en passant par la banque alimentaire, tous les aidants rencontrés semblent la sommer de « passe[r] à autre chose » (A).

³¹ Centre Local de Services Communautaires

C'était me faire banaliser, me faire banaliser comme, ce n'est pas grave, passe à autre chose. [...] Fait que, t'sais, me faire dire « passe à autre chose ». (A)

Alors qu'elle recherche dans le regard de l'autre un miroir sympathisant, l'écho qu'elle reçoit ne tend qu'à lui renvoyer l'insignifiance de sa réalité.

Cette incompréhension des aidants à son égard s'étendra également à l'incapacité de ceux-ci d'accueillir la plainte de la Confinée comme une demande crédible et recevable, comme s'il apparaissait difficile pour eux de prendre au sérieux sa souffrance telle qu'elle l'exprime. Par exemple, alors qu'elle tente de manifester son désarroi face à une opération médicale rendue caduque par sa situation d'instabilité, la réponse reçue de l'aidant est perçue comme accusatrice, désavouant son expérience. Cela n'a alors pour effet que d'attiser son irritation, exposant cet écart récurrent entre ce qu'elle souhaite recevoir et ce qu'on lui offre.

[...] il a le culot de me dire « arrête de te victimiser ». Le monde ne sait pas c'est quoi être itinérante. (B)

Elle emploiera d'ailleurs à plusieurs reprises cette expression d'un autre qui « a le culot » de lui offrir des reflets déformants d'elle-même et de sa situation, laissant transparaître sa propre hostilité face à ce monde qu'elle perçoit comme dénigrant.

Pis la personne passe en évaluation. Et je n'ai pas été d'accord avec qu'est-ce qu'elle m'a dit. Elle a le culot de me dire je suis une personne douce, pis les agresseurs le détectent pis ils en profitent. Moi je n'étais pas d'accord avec ça. (A)

Puis, cet écart se renouvellera dans l'impossibilité de se faire entendre, notamment dans un conflit avec une autre femme en maison d'hébergement, alors qu'elle se voit accusée de harcèlement, sans en comprendre le fondement et sans pouvoir s'en défendre.

Je ne me suis pas sentie respectée. L'impression que moi je ne suis rien. On a écouté la version de l'autre. Comme si on prendrait tout vrai de l'autre pis moi je n'ai pas le droit de dire ma version. Pis c'est va-t'en. Comme si j'aurais fait de quoi de grave. T'sais c'est, qu'est-ce que j'ai fait de mal? (A)

Ou encore dans l'incapacité de l'autre de la voir comme elle souhaiterait être vue. En effet, comment se fait-il que l'autre ne perçoive pas ses efforts? Comment se fait-il que l'autre ne partage pas la même vision d'elle-même et de ses actions? L'autre n'est-il bon qu'à lui mettre des bâtons dans les roues? Et elle à lui prouver qu'elle n'a pas besoin de lui?

Moi, quand que je vois que je veux faire une démarche, ils voient que je veux faire une démarche, c'est va-t'en dans la rue. Comme, je ne me rappelle plus si je vous l'ai dit, la maison d'hébergement, quand j'ai voulu combattre ma peur de perdre un appartement, je demande [claque des doigts] à une intervenante. « Je peux-tu rester [claque des doigts] plus longtemps? ». Elle me dit « non, va-t'en ». (B)

L'autre devrait voir ce qu'elle voit, partager un regard commun et c'est entre autres cet écart qui semble insupportable.

Les limites de l'accueil de sa parole s'étaleront jusqu'aux lignes d'écoute où, dans un temps restreint, elle s'efforce de raconter « tout ce [qu'elle a] vécu sans rentrer toute dans les détails » (A). Cette tâche est d'autant plus frustrante qu'elle lui renvoie l'impression d'une écoute toujours inadéquate et partielle.

[...] si j'appelle une ligne d'écoute, ben il faut que justement je mette dans le contexte. Pis là ben des fois, ça fait dix minutes « ben ok, ben là il faut qu'on se laisse, il y a d'autres appels ». Ben oui mais t'sais. Fait que t'sais, je trouve ça décourageant un peu les mai-, les lignes d'écoute. (B)

En somme, bien que la demande de la Confinée semble claire au départ, nous constatons qu'il n'en est rien et que tout écart à la réponse attendue est reçu comme

l'expression d'une hostilité et d'une insensibilité à sa situation de la part des figures d'aide.

La non protection

De même, les aidants se montreront faillibles et auront tôt fait de lui prouver qu'ils ne peuvent la protéger, que ce soit par leur absence concrète lors de moments potentiellement importants, comme ce fut le cas lors d'une « fausse alarme de feu », où « l'employée qui avait laissé son numéro de cellulaire avait fermé son cellulaire. » (A), ne pouvant ainsi assurer la sécurité des lieux et des résidents si le feu avait été véritable. Ou encore par leur refus de prolonger son séjour d'hébergement même lorsque cela est prescrit par une autorité médicale.

J'avais un papier de médecin qui disait « convalescence », [...] Et, ben là, un moment donné, pis j'avais demandé à une intervenante si je pouvais rester plus longtemps. Elle m'a dit non. Fallait que je parte. J'ai dû prendre mes bagages. J'ai fait une chute de pression. (B)

Enfin, le défaut de protection des figures d'aide se manifeste également face aux dangers que peuvent représenter les autres bénéficiaires. Ainsi, elle évoquera l'insécurité ressentie face à la tolérance, dans certaines maisons d'hébergement, de comportements agressifs de certaines femmes, comportements dont elle a pu être victime.

Il y en a une qui était en crise une fois. Je suis arrivée pour monter les marches, elle descend. Elle me serre le bras. Elle me tord. J'ai encore la marque sur le bras aujourd'hui. [...] Je ne me sentais pas en sécurité. (A)

L'insécurité est d'autant plus intense lorsqu'elle se voit obligée de partager une chambre avec une dame l'ayant préalablement agressée.

[...] elle avait lancé des chaises à du monde, pis moi elle m'avait insultée. [...].
Et j'apprends dans la soirée qu'on me met co-chambreuse avec elle. (B)

La domination

Enfin, à l'image de la dynamique relationnelle prédominante dans les autres sphères de sa vie (famille, couple), elle vivra une dynamique de domination avec certaines figures d'autorité dans le réseau de l'hébergement, tant communautaire que privé. Elle rapportera notamment une suite de mésaventures dans lesquelles elle a senti une pression injustifiée de la part d'aidants, entre autres celle de signer le bail d'un logement supervisé alors qu'elle était toujours ambivalente quant à son choix.

Moi j'avais la pression de la directrice me harceler « signe, signe, signe ». J'ai dit « j'ai encore jusqu'au 1^{er} avril pour signer la lettre de non renouvellement ». Fait que là je l'ai donné pis après je l'ai regretté. (A)

Cette dynamique se repère également avec des propriétaires de logements privés, notamment celui de l'appartement duquel elle a été expulsée quelques années avant notre rencontre, mais aussi du propriétaire du logement habité lors de la 3^{ème} rencontre.

8.1.3. Des liens épuisants

Au-delà de cette hostilité perçue du monde extérieur, ou peut-être à cause de celle-ci, la Confinée se plaint d'un profond manque d'intimité. C'est d'ailleurs cette plainte qui nous avait interpellée chez la Confinée et qui nous semblait des plus évidentes, provoquant notre étonnement de ne pas l'avoir entendue chez d'autres femmes avant

de la rencontrer. En effet, le recours aux maisons d'hébergement en itinérance oblige à une cohabitation non désirée avec de nombreuses personnes.

Fait que t'sais, pis être tout le temps avec ce monde-là, je suis comme tannée. Je n'ai pas d'intimité. Là, j'aimerais ça être toute seule. (A)

Mais au fond, de quelle intimité nous parle-t-elle? Elle évoque d'abord l'omniprésence des autres et l'absence de lieu où elle peut se réfugier, à l'abri de la présence éreintante de l'autre.

Pis je trouve ça, moi j'étais une personne seule. Ben t'sais j'étais une enfant unique. Que moi ça fait plus de 10 ans, je suis fatiguée, épuisée de vivre en communauté avec le monde, j'en suis épuisée. Des fois je me mets à pleurer à rien. Parce que j'aurais besoin d'intimité. J'en suis épuisée de vivre en communauté avec le monde. Pas que je suis asociale, mais un moment donné, ça en est épuisant. (A)

Face à l'usure relationnelle jumelée à l'épuisement lié à son itinérance, c'est bien du manque d'un espace privé, non partagé avec l'autre, qu'elle se plaint. L'intimité réfère donc ici à la recherche d'un lieu intime où elle pourrait enfin se retrouver seule avec elle-même.

L'autre lui apparaît ainsi comme potentiellement envahissant par son excès de présence. La Confinée exprime se sentir prise avec les bruits d'autrui qui empiètent sur son espace privé et dont elle ne peut faire fi. Ainsi, promiscuité se conjugue avec envahissement sonore. Les corps des autres trop bruyants, bousculent la bulle de la Confinée :

[...] cette nuit j'étais dans un dortoir. J'ai mal dormi parce qu'il y en a qui ronflaient. Il y en a une qui criait après une autre. Pis là j'arrive pour prendre ma douche, pis t'entends l'autre gémir. Fait que t'sais, c'en était, ça ne me donne pas d'intimité. Je suis tout le temps en contexte, avec tout le temps du monde. (B)

L'intolérance de la Confinée s'étale également à la capacité d'entendre les plaintes et lamentations des autres, voire d'être sensible à leurs souffrances. Elle évoquera alors avec irritation l'inadéquation de l'offre d'une thérapie de groupe à laquelle elle avait tenté de s'inscrire.

Parce qu'écouter les problèmes des autres, ça. [...] Je comprends que les autres personnes ils ont aussi des problèmes, mais j'en n'ai rien à cirer. Moi j'allais là pour moi. (A)

C'est un peu comme si la Confinée vivait seule dans son monde. N'ayant pu être entendue antérieurement, il ne semble n'y avoir de place que pour une seule personne, tout partage portant le danger de son effacement ou de discrédit.

Même lors d'un passage d'un an dans un appartement supervisé, la contrainte de lien social associée à l'offre de logement sera vécue comme intrusive et empiétant sur son espace privé.

Pis, moi je me sentais bien juste quand j'étais dans la chambre, me faire à manger. [...] Je me faisais une petite bulle. Mais des fois eux autres venaient m'achaler. Parce que c'était obligation de deux repas communautaires par semaine, euh des activités. T'sais je trouvais ça fatigant, fatigant. Moi j'aurais besoin de ma petite bulle, pis d'être dans mes affaires. Vu que ça fait plusieurs années, j'en suis épuisée! de vivre tout le temps avec le monde. T'sais je n'ai pas de break, je n'ai pas de pause. (A)

C'est donc un lieu isolé, une « petite bulle » que recherche la Confinée pour enfin pouvoir se reposer, après tant d'empiètement vécu lors de ses années d'itinérance.

8.2. Le confinement

Le confinement, c'est l'état habituel de notre protagoniste. Celui-ci représente le moyen privilégié dont elle dispose pour se protéger de l'hostilité omniprésente du monde extérieur. Lors de son errance, loin de son refuge, elle évoquera cette bulle avec nostalgie, tel un paradis perdu qu'elle tentera avec peine de retrouver.

Elle en parlera ainsi comme une réalité présente depuis longtemps. Ainsi, depuis qu'elle est enfant, elle a tendance à se réfugier dans une bulle protectrice, un « petit monde à [elle] » (A), loin des dangers associés au lien et aux agressions potentielles dont l'autre est porteur.

Parce que j'ai été, j'ai été enfant unique. Fait que, moi, j'étais habituée à jouer dans, me faire un petit monde à moi, pis jouer dans mes affaires. (A)

Étonnamment, l'état de confinement est d'abord rapporté comme un enfermement imposé par ses parents, une sorte de prison s'inscrivant dans une dynamique d'emprise et de laquelle elle ne pouvait s'échapper.

[...] même quand j'étais adolescente, on m'empêchait de sortir, d'avoir des copains et tout. Que j'ai été élevée très sévèrement. (A)

Il semble toutefois qu'elle se soit réapproprié ce mouvement et qu'elle l'ait adapté pour son propre bénéfice. Par exemple, au début de l'âge adulte, elle a bien partagé sa vie avec quelques hommes, de parcimonieuses relations qui se sont chaque fois soldées par des abus envers elle. Il semble que le célibat se soit imposé de lui-même comme alternative au lien. Lors de notre rencontre, cela faisait plus d'une trentaine d'années que la Confinée n'avait eu aucun lien amoureux. Elle semblait même, jusqu'à tout récemment, en avoir effacé tout désir.

Parce que mentalement, je n'ai pas eu beaucoup de, j'ai été, une enfance très

difficile, dans tel sens que je n'ai pas profité de la vie. En sortant, je n'ai pas eu beauc-, vraiment de chum. Pis, t'sais, pis que je n'ai pas pu avoir des, des relations. [...] J'ai profité de la vie un peu, j'ai eu des aventures, mais ça a mal tourné. (C)

Ipsa facto, une fois adulte et en logement, la Confinée dresse des murs de plus en plus étanches entre elle et le monde extérieur, limitant ses interactions au minimum avec celui-ci. Du haut de sa tour d'ivoire, elle s'efforce de vivre dans une certaine autarcie.

Fait que t'sais, je m'avais mon petit monde à moi. Mais, je ne sortais pas vraiment. (B)

Elle ira d'ailleurs jusqu'à souhaiter partir à l'autre bout du monde, avec la fantaisie de maximiser la distance la séparant des autres humains qui meublent son entourage.

Que mon rêve ça aurait été d'aller en Nouvelle-Zélande. Premier voisin, un mile. (A)

Son besoin de rester dans « [son] petit monde », le plus loin possible des autres êtres humains, ne se manifeste pas que dans son isolement extérieur. La bulle de la Confinée semble œuvrer également à évincer les traces indésirables de l'autre laissées à l'intérieur d'elle-même. Cela est particulièrement patent à travers les coupures des liens familiaux, réels et fantasmatiques. Allant jusqu'à limiter aux aspects biologiques toute forme de filiation, elle tente tant bien que mal d'effacer leur existence.

[...] les deux parents je les appelle géniteur, génitrice, même si j'ai été élevée avec eux autres. Parce que je ne suis pas capable de dire le mot [...] J'ai de la misère à le dire à cause de la manière que j'ai été élevée. J'ai été un enfant battu. Fait que pour moi, ils n'existent pas. Je ne sais pas s'ils sont vivants encore là. (B)

Par ailleurs, cette forme de désaveu semble étroitement liée à un effort pour se défaire d'un héritage pernicieux dont elle craint d'être porteuse à son insu. Telle une tentative de supprimer les messagers pour annuler le message et l'empreinte laissée par ceux-ci, la Confinée semble, du même coup, souhaiter se couper d'une partie d'elle potentiellement dangereuse.

Des fois on va entendre du monde « ah, mais la personne », dans les médias, « elle a fait telle affaire, elle a eu une enfance violence [*sic*] ». (A)

Pis pas parce que j'ai eu de la violence, qu'eux ils m'ont donnée [...] que, ça veut dire que moi je l'aurais fait. (A)

À travers son élaboration, nous la sentons préoccupée par la tentative de se rassurer, et ce, par un possible renversement du présage annoncé par cette funeste filiation.

[...] il ne m'est jamais venu à l'idée de faire mal à un enfant. (A)

Mais moi j'aurais arrêté le cercle. (A)

Toutefois, malgré le refus de ces traces et leur tentative d'effacement, la Confinée témoigne de leur omniprésence marquant l'échec de ce stratagème. Elle évoque ainsi à la fois un désir d'isolement, mais tout autant l'insuffisance du repli car même lorsqu'elle se retrouve seule, les traces internes de ses géniteurs ne la quittent guère.

[...] peu importe qu'est-ce qu'ils m'ont fait, les deux personnes qui m'ont fait, peu importe je suis où sur la planète, ça va tout le temps me rester dans la tête. Le mal qu'ils m'ont fait, peu importe. [...] qui fait que, t'sais, j'aimerais ça être seule. (A)

Entre l'omniprésence des imagos et la tentative de suppression de ces traces, pourrait-on penser l'isolement relationnel de la Confinée comme une mise à distance du potentiel d'agressivité, à la fois envers elle-même, mais aussi envers d'autres personnes vulnérables, à son insu? Qui plus est, cette répression d'une partie d'elle-même

participe probablement au fait de ne jamais se sentir réellement comprise par l'autre, notamment par les aidants.

Outre ses parents, un processus obscurcissant similaire s'opère avec une proche. Elle évoque un lien fortement investi, mais dont les motifs mêmes de la rupture semblent avoir disparu.

Il y a de quoi qui a fait que nos chemins se sont séparés. [...] Ben je ne m'en rappelle plus honnêtement, je ne m'en rappelle plus. T'sais je ne sais pas qu'est-ce qui s'est passé, nos chemins se sont séparés. Pis t'sais, je ne le sais pas trop. Mais, je ne m'en rappelle plus qu'est-ce qui s'est passé. (B)

Ayant de la difficulté à se remémorer jusqu'à la durée de cette rupture, de « quelques années » à « 20 ans » (A), elle tolérera mal le rappel de cette durée et les effets de cet éloignement sur cette figure jadis si familière. Alors que cette proche prenait soin de la Confinée lorsqu'elle était jeune, l'effritement du lien d'attachement marqué par ces années de rupture, se manifestant entre autres dans son refus de l'héberger, sera vécu comme une attaque par la Confinée.

Elle a le culot de me dire que je suis une étrangère, qu'elle me paierait un café pis un morceau de gâteau, pis après retourne dans la rue. (A)

Devant la réticence de sa proche à l'accueillir inconditionnellement, la Confinée remettra en doute la nature même de leur lien de parenté, d'abord en se questionnant sur la place qu'elle occupe chez l'autre :

[...] peu importe le nombre d'années, j'étais sa nièce. J'étais parce que je pense qu'elle ne me considère plus comme sa nièce. (A)

Puis, en s'arrangeant pour faire subir un sort similaire à cette proche en allant jusqu'à faire disparaître l'existence même de celle-ci.

[...] comme ma tante. Bon, c'était ma tante, je dis c'était, parce que je ne la vois plus, pis pour moi elle n'existe plus. (B)

Enfin, sa tendance à se couper radicalement de contenus indésirables se repère également dans son lien aux aidants : dans son refus d'entendre une parole confrontante, elle se retire du lien pour en effacer la trace.

Un moment donné elle m'a dit quelque chose, je n'ai pas été d'accord. Pis moi je suis le style « ben ça ne marche pas, salut je ne reviens plus ». (A)

Ici encore, en plus d'effacer le message, le message semble lui aussi avoir disparu de sa mémoire. Il semble ne rester que la trace de l'affect.

Je ne m'en rappelle plus [rires]. [...] Mais sur le coup ça m'a, ça m'a comme fâchée. (A)

Pour se protéger de l'hostilité perçue dans le monde qui l'entoure, elle reconnaîtra s'être bâti une routine, une bulle aseptisée de tout lien relationnel investi. Son discours laisse toutefois s'échapper des signes d'insatisfaction, voire d'insuffisance dans cette structure habilement érigée. Constatant le vide laissé par cette organisation, elle parlera, a posteriori, d'un « petit train-train de [...] pas grand-chose » (B), lieu de refuge face à un lien fondamentalement éreintant.

Je me faisais une petite vie. T'sais j'écoutais la télé, la radio, pis que t'sais. J'allais faire mon épicerie, je regardais les spéciaux [...]. Je ne faisais pas grand-chose. Oui je ne restais pas mes journées couchée là, mais. Je regardais les spéciaux, j'allais faire mon épicerie à gauche, à droite. (B)

Il n'y avait pas grand-chose, t'sais. Fait que je ne faisais pas grand-chose. Fait que t'sais, c'était une petite vie tranquille. J'écoutais la radio pis la télé. Quand je mangeais j'écoutais, t'sais, soit la radio, la télé, un des deux. Pis, t'sais, t'sais quand je ne voulais entendre personne, t'sais c'est facile, je fermais la télé. (B)

Pour un certain temps du moins, cette stérilisation relationnelle semble lui avoir offert une véritable solution de compromis. En effet, elle trouvera dans cet espace imperméable au lien le pouvoir de filtrer les entrants et les sortants de sa bulle, tout en maintenant l'illusion d'un espace partagé, d'une présence virtuelle, référant à l'écoute hebdomadaire d'une émission de radio.

Je n'avais pas d'amis. J'avais mon petit appartement, j'écoutais la musique, la télé. Pis t'sais, c'était pratique là. J'écoutais la télé, *oups* je suis tannée, ben j'éteins la télé t'sais. Tandis qu'un être humain, c'est un peu dur t'sais de lui dire « ben ferme-toi la boîte là, je ne veux plus t'entendre » [rires]. C'est un peu embêtant là t'sais. La télé t'éteins la télé, *oups*, ça finit là t'sais. Plus, un peu plus de contrôle sur la télé. Pis si je voulais aller à la bibliothèque, t'sais, je me faisais une petite bulle, pis une petite vie toute seule, t'sais. (A)

Ça me fait comme une petite compagnie. Je sais qu'ils ne sont pas là vraiment physiquement [rires], mais. (C)

Cette impression de contrôle, elle le constatera, s'avère impossible dans des espaces partagés avec d'autres humains.

[...] dans les maisons d'hébergement, c'est un peu dur dire « *heille*, ferme-toi la boîte là ». (B)

Cette organisation finit cependant par suspendre temps et vitalité, comme si chaque jour, par sa prévisibilité, ne faisait qu'exacerber le vide ressenti. Elle ira jusqu'à comparer son mode de vie casanier à celui des aînés en maison de retraite, exposant une certaine amertume face aux failles de sa construction, prix bien cher à payer pour ne plus souffrir du lien.

Moi, avant de perdre mon appartement, j'étais casanière. J'étais quasiment comme si j'avais été une personne âgée avant le temps. (B)

Ainsi, son « petit nid » (B) tant désiré, perdu puis recherché, semble, par la force des choses, s'être transformé en un internement précoce, hors des plaisirs humains.

[...] je ne veux pas être pris en même temps, faire comme avant que je perde mon appartement. Être confinée comme si j'étais une personne âgée. (B)

[...] je ne suis pas encore au point d'être une personne dans une résidence, dans un CHSLD pis me bercer avec ma petite chaise berçante [rires], pis attendre que les personnes, que la journée passe, pis attendre mon souper à 16h30 là. (B)

Aussi inconfortable qu'a pu être son passage dans le milieu « toxique » de l'itinérance, il semble, comme nous le verrons plus loin, qu'il ait permis d'ouvrir une brèche dans un enfermement qu'elle compare à un vieillissement prématuré.

Enfin, le caractère flou et indistinct des personnages que la Confinée décrit nous semble s'inscrire lui aussi dans cette dynamique de confinement. Ainsi, les figures d'aide sont définies essentiellement comme « les employés », ou encore à partir de pronoms indéfinis comme « unetelle ». Les pairs, pour leur part, sont qualifiées par « une », « l'autre » ou « la personne ». Ces spectres sans contour ne semblent guère investis autrement que pour leur fonction utilitaire et ponctuelle. Sa fréquente référence au « contexte », surtout dans une perspective de toxicité, renforce cette impression d'un environnement flou.

Fait que t'sais c'est tout ce contexte-là qui vient que, ça vient gruger, drainer l'énergie. Le contexte, les employés pis les personnes qui utilisent ça. (A)

De même, la particularité de sa formulation quant au lien n'est pas sans évoquer une distance certaine. Elle dira qu'elle « côtoie les personnes, les organismes communautaires » exposant le caractère impersonnel de ces liens, voire une proximité dénuée de liens véritables.

Pis je n'ai jamais eu des amis, comme je vous disais tantôt. Mais du monde que je côtoyais mettons dans les maisons d'hébergement. (C)

8.3. Sortir de sa bulle

Nous l'avons vu, la bulle de la Confinée est loin d'être entièrement satisfaisante et, le temps passant, elle finit par en éprouver la profonde stérilité. Ce constat l'amène à prendre acte du manque ressenti, de même que des conséquences issues de la réclusion dans laquelle elle s'était placée. Ces conséquences s'articulent essentiellement en un non-advenu, une entrave développementale résultant en une immaturité au plan de ses aptitudes relationnelles.

[...] je n'ai jamais vraiment sorti. Pis que t'sais, pour moi j'ai comme, j'ai comme manqué de quoi à quelque part. (B)

Parce que, moi je suis un enfant unique, que déjà, être avec les autres personnes je trouvais ça dur. (C)

Au cours du premier entretien, alors que la participante élabore sur les risques pour une femme de dormir dans la rue, nous la questionnons sur sa propre expérience, notamment à savoir si elle a elle-même eu à dormir dehors. Elle se surprend elle-même de nous répondre, à demi-mot : « Non, malheureus-. [...] Je m'en allais dire malheureusement » (A). Nous nous étonnons alors avec elle de ce lapsus, ce qui l'amène à développer davantage sa pensée. Elle nous raconte ainsi un incident s'étant produit « avant que je tombe itinérante » (A), où, ne pouvant rentrer chez elle à défaut de transports publics au vu de l'heure tardive, elle a dû demeurer éveillée toute la nuit en attendant la reprise des services. Cette expérience est chargée positivement, car elle fait suite à la rencontre d'un artiste populaire et à la ranimation d'un temps figé.

[...] il me redonnait une partie de mon en-, mon adolescence que je n'ai pas eue. (A)

Ainsi, cette expérience, loin d'être vécue sur un mode pénible ou traumatique, apparaît tout au contraire porteuse de réparation et de satisfaction. En serait-il ainsi de ses années d'itinérance? Il semble que cette épreuve soit venue ouvrir une fenêtre dans la bulle protectrice si habilement construite par la Confinée, sa routine de « pas grand-chose » se trouvant tout à coup habitée par une myriade de gens, communauté « toxique » certes, mais communauté tout de même. C'est du moins ce qu'il nous semble entendre lorsque nous la revoyons un an plus tard et qu'elle évoque avec nostalgie cette période tout aussi imparfaite.

Fait que t'sais ça, pis, ça me manque, t'sais, ça me manque de côtoyer du monde [presque en chuchotant]. T'sais contrairement à il y a un an, j'avais hâte d'être toute seule, mais t'sais finalement ça me manque, t'sais. (C)

8.3.1. Un lien centripète

Le lien espéré semble cependant pris dans un champ de force centripète. La Confinée ne souhaite guère aller vers les autres, mais espère bénéficier du potentiel réparateur dont ils peuvent être porteurs. Plus que d'un homme, elle dira accidentellement, dans une formulation ô combien évocatrice, que c'est « d'un manque d'un homme » dont elle a besoin, manque qui, une fois ressenti, lui permettrait d'envisager une sortie hors de sa coquille, voire un mouvement vers l'autre ouvrant la voie vers une issue possible à cet enfermement.

[...] j'aurais besoin, j'ai un besoin d'un manque d'un homme. (B)

À travers cette expression semble se discerner un revirement dans le rapport à l'intimité de la Confinée. Ainsi, alors qu'elle se maintenait dans une intimité solipsiste où son idéal était de vivre recluse loin des dérangements du lien, la reconnaissance d'une

carence relationnelle pourrait être porteuse d'une intimité partagée, du moins de la possibilité de faire une place à la présence d'autrui.

Du reste, son désir de lien demeure inscrit dans une dynamique unidirectionnelle et utilitaire, essentiellement celle d'être réparée par l'autre. Elle évoquera par exemple son « besoin d'un homme » (B) pour la protéger de sa tendance à se replier dans « son petit monde à [elle] » (A).

J'aurais besoin de quelqu'un dans ma vie. Parce que je ne veux pas devenir casanière comme j'étais avant. (B)

Ou bien pour apprendre les rudiments de l'amour de soi, par soi et par l'autre.

Pis j'aimerais aussi avoir un homme, qui m'apprenne à m'aimer. À aimer pis peut-être m'aimer aussi. Que je m'aime moi-même pis que, être, être aimée et être aimée d'un homme. (C)

Son « manque d'un homme » n'est d'ailleurs pas sans rappeler, par la négative, l'absence de cet investissement affectif de la part de ses figures parentales, manque qu'elle souhaite réparer à travers un lien idéalisé, mais tout aussi inquiétant.

[...] c'est le besoin, en même temps, de l'amour que j'ai pas eu des deux qui m'ont fait. Pis c'est évident que, bon, ça ne doit pas être la même chose l'amour avec un homme, pis ses parents. Ce n'est pas la même chose j'imagine. Mais, j'ai besoin de ça. (B)

La rencontre d'un artiste populaire semble avoir eu cet effet réparateur, perçu comme la possibilité d'un apprentissage tardif de l'affectivité humaine.

[...] c'est le premier être humain qui m'a donné une accolade, qui m'a appris qu'on pouvait me toucher sans me faire mal. (B)

Tel que mentionné précédemment, celui-ci lui permet de récupérer, presque magiquement, un temps non advenu, de ranimer un temps figé, une adolescence qui ne s'était passé.

[...] il m'a appris, il m'a redonné une partie de mon adolescence que je n'ai pas eue, que je n'ai pas pu profiter. (A)

Le désir d'enfant, rendu caduque en raison du vieillissement de la Confinée, semble avoir été investi d'un espoir similaire. Devenir mère lui aurait permis, fantasmatiquement, de se réparer elle-même, de panser les parties blessées qui l'habitent. À l'instar de son rapport aux hommes, l'autre (l'enfant fantasmé ici) est perçu comme un support à son développement, un appui pour répondre à ses besoins.

[...] pour moi, j'aurais peut-être comme réparé la petite fille en moi. Donner qu'est-ce que la petite fille en moi elle n'a pas eu. (B)

De la même manière, elle cherchera une amie dans l'espoir de trouver du soutien et de la protection, quelqu'un qui serait toujours disponible pour elle lorsqu'elle en a besoin.

Une amie, ça serait quelqu'un qui serait là pour m'encourager, m'épauler. Pas juste moi, moi aussi, ça serait un échange des deux. Si j'aurais besoin d'aide [...] Mais, si t'es mal pris, tu peux l'appeler, aller chez eux, ou l'appeler aux petites heures du matin, ça ne *feel* pas. Pis on peut faire un échange, aller prendre un café quelque part. (B)

Et enfin les aidants s'inscrivent eux aussi dans cette même dynamique unidirectionnelle de soutien, bien que son mécontentement envers ceux-ci soit patent tout au long des deux premiers entretiens, exprimant une insatisfaction tant dans leurs réponses que dans leurs non-réponses à une demande à demi-formulée. Elle nommera ainsi son besoin « [d']avoir un suivi, de l'aide, du réconfort » (B).

Ces derniers constituent d'ailleurs l'essentiel de son lien à l'autre. Malheureusement, ces liens demeurent éphémères, les aidants quittant souvent pour de nouveaux emplois, occasionnant de multiples ruptures relationnelles. Il est toutefois possible que ce soit justement ce caractère éphémère qui participe à la possibilité d'investir ces liens de manière moins menaçante, de même que leur caractère restreint: « Ils sont là du, comme du lundi au jeudi ou vendredi, 9 à 5 » (C).

[...] comme l'employée qui termine aujourd'hui, pour moi elle m'a apporté de l'aide. Je le sais ce n'est pas une amie, mais ça m'a apporté de l'aide. Fait que t'sais ça va être plus, bizarre à dire. Vu que je n'ai pas d'amis, pis il n'y a personne. Fait que c'est plus du monde comme ça qui vont m'apporter de l'aide. Mais après quand ils quittent leur emploi, ça me fait de quoi parce que la personne n'est plus là. (C)

Ainsi, à l'instar de son histoire relationnelle, la répétition des ruptures est toujours présente, mais cette fois elle peut davantage être reliée à des facteurs externes tels des changements d'emploi.

De même, à travers ces liens encadrés par les horaires des « employés » des organismes communautaires, la Confinée revendique son droit de s'absenter tout en maintenant l'espoir de ne pas perdre sa place. Il nous a semblé vivre quelque chose de cette dynamique lors de nos rencontres avec elle, notamment par l'annulation, à deux reprises, du second entretien, restant vague sur les motifs.

Pis bon, elle, pis elle a eu la disponibilité, le temps d'écoute. Pis moi avec le stress que je vis au logement, ben des fois mettons elle me donnait rendez-vous le matin, je le remettais. Pis t'sais, elle avait, elle ne m'a jamais reproché. Oui ça aurait été compréhensible aussi qu'elle me le reproche. Mais t'sais, elle ne m'a jamais dit « ah ben là t'sais ». Pis je comprends des fois quelqu'un d'autre aurait pu vouloir, avoir besoin de son aide. Pis là ben, elle réserve une plage horaire pour moi pis je ne me présente pas. Pis que t'sais, pis je n'aime pas, dû à mon enfance, je n'aime pas qu'on me dise quoi faire. (C)

Elle met ainsi en scène l'investissement d'un lien unidirectionnel qui doit survivre à ses absences sans réprimande.

8.3.2. À corps parlant

Tel que mentionné précédemment, les demandes adressées à l'autre semblent difficiles à formuler en mots. À défaut de pouvoir les exprimer verbalement, ces demandes semblent passer davantage par la voie (voix) du corps, avec tout le risque de malentendus qui peut l'accompagner. Elle évoquera entre autres une tentative de suicide passée mise en scène pour *montrer* son amour à son conjoint de l'époque, avec l'espoir que celui-ci cesse sa consommation abusive de substances psychoactives.

Pis en plus quand j'ai fait ma tentative de suicide, je me disais je l'aime, il va arrêter d'en prendre. [...] À travers le geste, lui démontrer, « ben arrête là », t'sais veut dire. Pis, ça n'a pas rien changé. (B)

Ou encore le fait de refuser de s'alimenter pendant un certain temps pour manifester son désaccord et sa colère face à un propriétaire de logement perçu comme malhonnête.

[...] j'étais rendue à 85 livres. (A)

Même dans ses élans de séduction, elle semble présenter une image vulnérable d'elle, possiblement associée à son désir de réparation et de support dans son lien à l'autre.

[...] je le trouvais *cute*. J'arrive pour sortir, je fais semblant d'avoir de la misère à ouvrir la porte. (A)

Lorsque nous la rencontrons, c'est d'ailleurs un corps visiblement fragile qu'elle nous expose, tant dans sa difficulté à se déplacer que face à de vaines procédures médicales.

Elle, ça en est fatigant à entendre. Moi j'ai une scoliose, j'ai mal au dos, pis des fois je fais de la mauvaise circulation sanguine. Cette nuit j'avais une crampe, j'ai mal à la jambe. Je marche avec une canne et je ne me plains pas à tout bout de champ. (A)

8.3.3. Des avenues qui s'ouvrent, quel chemin emprunter?

Pour la Confinée, deux avenues, aussi pénibles l'une que l'autre, semblent se présenter : un retour en confinement complet ou un maintien dans un univers envahissant et toxique. Nos rencontres avec elle semblent d'ailleurs s'inscrire dans un moment charnière où la Confinée jongle avec l'inconfort de chacune de ces options. En effet, alors que lors des deux premiers entretiens elle erre d'une maison d'hébergement à l'autre, elle dispose, lors de la troisième entrevue, d'un logement depuis presque un an. Cette sédentarité semble consolider l'ambivalence déjà pressenties de son rapport tant à sa bulle qu'à ce monde toxique que représentent pour elle les maisons d'hébergement en itinérance et les gens qui fréquentent ces lieux.

Son passage en logement confirmera la stérilité de son confinement, lequel échoue finalement à rassasier la Confinée, ne la laissant qu'avec le sentiment d'un appauvrissement issu de cette claustration. Plutôt que de permettre d'effacer le manque, il semble qu'il ne serve, en définitive, qu'à le creuser davantage. L'élaboration de l'appauvrissement lié à l'emmurement avait d'ailleurs débuté lors du second entretien.

[...] pour moi j'ai eu comme un manque. T'sais j'ai eu un manque. [...] je ne sais pas comment rattraper ce manque-là. Soit ça va être me trouver un appartement pis être confinée, comme si j'en aurais 90, être pognée pis faire comme avant que je perde mon appartement. Être confinée entre quatre murs [...] T'sais ça me fait mal un peu en vous le disant [voix tremblante], parce que j'aimerais ça avoir un homme dans ma vie. (B)

Parallèlement, la voie de l'itinérance ne semble guère plus heureuse. Elle souhaitera « tourner la page sur ce monde-là » (B), tout en s'y sentant prisonnière.

Pis je me disais, ben je vais-tu m'en sortir un jour? T'sais je vais être pognée comme ça tout le reste de ma vie? [...] être pris à aller dans les maisons d'hébergement, côtoyer du monde toxique. (B)

Toutefois, alors que pendant les deux premiers entretiens nous n'avons eu accès qu'à l'irritation de la Confinée face à la fréquentation délétère des gens rencontrés dans les ressources d'aide en itinérance, cet agacement semble s'atténuer lors du dernier entretien où elle reconnaît préférer ces rencontres à l'asepsie de sa bulle.

Ben j'ai trouvé ça dur la première fois de me retrouver dans une maison d'hébergement. Mais après, avec le temps, tu t'habitues. Pas que tu t'habitues, mais c'est avec la nouveauté. Ben t'sais, c'est moins nouveau pis t'sais, tu côtoies du monde. (C)

8.3.4. La double énigme

Aujourd'hui à la croisée des chemins, la Confinée semble pouvoir retourner son regard vers elle-même afin d'éclairer l'énigme de cette impossibilité de lien qui tend à se répéter à travers son histoire. Elle cherche ainsi à repérer les motifs de son isolement, mais elle expose également le caractère énigmatique que prend pour elle la création de liens.

Elle dira ainsi avoir « de la misère à [se] faire des amis » (C), et ce, depuis toujours. Dans sa recherche des sources de cette difficulté, son attention se portera

essentiellement sur des éléments contextuels de son enfance, tels « l'enfance difficile » (C) et des carences aux plans relationnel et développemental.

Peut-être je ne sais pas si c'est parce que le fait que j'ai été une enfant unique, que j'ai de la misère peut-être faire des liens. (B)

Pis que moi, vu que je n'ai pas eu une belle enfance, pis que je n'ai pas été, j'ai été mal aimée par les deux parents. (C)

Outre les carences, le cumul d'abus tout au long de son parcours de vie a certes teinté aussi son rapport à l'autre, cultivant alors la méfiance d'un rapprochement « en cas que ça tourne mal » (C).

De même, la crainte du lien s'inscrit également dans la reconnaissance de sa propre intolérance. Elle en viendra à interroger sa capacité à supporter la présence d'un homme, notamment de par les bruits indésirables qu'il pourrait produire.

Je dormais, ils m'ont mis dans une chambre toute seule. Mais vu que c'est mal, mal insonorisé [...] j'entendais le monde ronfler. Fait que je me suis fait la réflexion, ben là si je trouve un homme pis il ronfle. [...] J'ai tellement vécu depuis plus de 10 ans avec le monde, est-ce que je vais être capable d'habiter avec quelqu'un? [...] pis en même temps je suis comme coincée un peu, dans un sens. (A)

Arrivée aux derniers moments de l'entretien final, après environ quatre heures d'échange échelonnés sur trois rencontres et sur une période d'un an, la Confinée termine la narration de son parcours en formulant le constat, nourri par le cumul de ses années d'hibernation et d'errance, de son besoin vital de l'autre.

C'est, comme je disais, autant que la solitude, il y a un an, que j'avais hâte de la solitude pis l'intimité, pis être dans mes petites affaires si ça me tente de manger telle affaire. T'sais pour aller à la toilette, pour, avoir ma propre douche, toilette, tout le kit. Pis t'sais. Ben autant que j'avais hâte de ça, oui je l'ai en partie. Autant que, voir du monde ça me manque. C'est comme, c'est

contradictoire [...] qu'autrement dit, on ne peut pas être vraiment tout seul tout le temps dans la vie. Il faut, je me rends compte, que on a besoin du monde. Je me rends compte que oui, on a besoin de la solitude, se retrouver tout seul dans nos affaires. Mais on a besoin du monde. (C)

Cette déclaration signera ainsi la possibilité d'investir le manque d'un autre, le désir relationnel sans devoir mettre en place des aménagements qui tendent à détruire jusqu'à la représentation de ce manque.

S'ensuit alors un questionnement sur la genèse même des liens. En effet, une fois le désir relationnel reconnu, comment approche-t-on autrui? Comment se créent les amitiés?

[J'aimerais] avoir quelqu'un dans ma vie. Mais comment le faire, je ne le sais pas. (B)

J'aimerais connaître du monde, mais t'sais ça ne se demande pas de même sur la rue. (C)

En effet, ça ne se demande pas dans la rue : son expérience d'itinérance est là pour en témoigner. Mais ça ne se trouve pas davantage dans une bulle aseptisée. La Confinée arrivera-t-elle à trouver un espace potentiel d'ouverture au lien, tant externe qu'interne?

8.4. Épilogue

La solitude si chèrement convoitée par la Confinée tend à perdre son éclat lorsqu'elle se met à en figurer la forme et les contenus. Habitée d'objets inanimés et contrôlables, cet espace en vient à prendre une tonalité désertique et hermétique devant l'éviction de toute forme d'altérité, source de dérangement et d'embarras. Bien que ce lieu ait l'avantage de la protéger d'un monde éminemment dangereux, le constat de sa fixité

lui laisse l'impression de vivre dans un temps figé, un vieillissement prématuré. Mais en sortir revient à un constant empiètement par l'autre, par ses bruits et par sa brutalité, réveillant du même coup sa propre agressivité. Devant le double inconfort du vide et de l'envahissement, la Confinée en vient à formuler l'ébauche d'un manque, lui permettant d'élaborer sur l'énigme du lien. Ainsi, se questionnera-t-elle sur sa propre capacité à tolérer autrui et à créer un espace de solitude où l'autre n'est pas complètement exclu.

CHAPITRE IX

LA NAUFRAGÉE



« La Naufragée » par G. Trottier, 2021.
© G. Trottier. Reproduit avec permission

Nous avons rencontré la Naufragée au seuil d'une nouvelle dérive. Alors qu'elle œuvrait à s'enraciner dans un loyer subventionné fortement investi, après avoir passé presque toute sa vie à chercher un port d'attache. Elle se trouvait une nouvelle fois devant le risque d'être délogée, perte révélant la précarité de ses attaches et tendant à confirmer son impression d'être rebutante.

Des dérives, elle en avait vécu une multitude arrivant chaque fois à garder « la tête haute » et à se « refaire peau neuve ». Fortement identifiée au thème de la recherche : « la solitude, c'est moi » (B), la Naufragée nous raconte ainsi une histoire de pertes de liens, de désamarrage relationnel prenant racine auprès des premières figures de son histoire. Convaincue d'avoir été larguée depuis l'enfance, d'abord par un père qui s'en

fut vivre ailleurs peu de temps après sa naissance, puis par une mère indisponible, trop préoccupée par sa propre carrière, la Naufragée grandit avec l'impression de n'avoir sa place nulle part.

Il semble toutefois que le risque imminent et actuel de la perte de son logis lui soit apparu plus difficile à gérer que les pertes précédentes, peut-être parce qu'elle n'avait plus sa bouée, sa drogue qui, bien qu'elle lui permît de garder la tête hors de l'eau, la maintenait toutefois dans une déliaison relationnelle. Mais peut-être aussi que la difficulté actuelle est à relier au fait qu'elle se soit enfin autorisée à investir un lieu et quelques liens (le chat, l'intervenante).

9.1. La carence des amarres

9.1.1. Une femme à la mer

Le discours de la Naufragée laisse entendre le récit d'une dérive dont les traces semblent se retrouver dès l'enfance. À son écoute, nous sommes habitée par l'impression que, loin d'un accident du parcours, ce naufrage apparaît comme une fatalité du destin. En effet, il semble que les premières figures d'attachement aient fortement été teintées par le désinvestissement affectif. À travers son histoire, elle relate ainsi une suite d'évictions, répétées successivement par chacune des deux figures parentales. Rejetée par l'un, abandonnée par l'autre, la Naufragée ne se sent la bienvenue dans aucun port.

Pis vraiment, du rejet. *Full* rejet, abandon, rejet, abandon. T'sais rejet, quand j'essayais d'aller voir chez mon père, pis ça finissait toujours mal. Fait que je revenais, coup de pied dans le cul chez ma mère. Pis ma mère qui n'avait pas de temps pour moi, pis tout ça. (A)

Cette démission parentale, la Naufragée la comprend comme révélatrice du poids qu'elle a pu représenter pour ses proches. Tel « un fardeau, un boulet » (A), elle se sent auprès d'eux comme un encombrement, une cargaison qui ne fait que ralentir l'erre d'aller et qu'on préfère jeter par-dessus bord.

Fait que j'étais au centre d'accueil. Parce que j'étais trop de trouble, ou trop, trop de charge pour ma mère. (A)

Elle notera d'ailleurs s'être sentie oubliée par sa mère qui finit par déménager dans une autre région. Ce n'est, semble-t-il, que suite à des pressions du centre de protection de la jeunesse que la mère dû reprendre sa place dans la vie de la Naufragée et la reprendre sous sa charge.

Fait qu'*aweil* le centre d'accueil. Fait que là ça a été 1 ans, 2 ans, 3 ans, pis jusqu'à temps que à 15 ans qu'ils disent « écoutez madame, il faudrait peut-être prendre vos, vos responsabilités parentales à quelque part un moment donné ». (C)

En découle l'impression d'habiter un monde incapable de l'accueillir autrement que comme une charge lourde et indésirable.

Ah, pas de place pour un enfant. Fait que j'étais un *ostie* de fardeau de *marde*. (A)

Difficile de s'accrocher à une place sociale lorsqu'à la base la place dans la famille est organisée sur un mode d'embarras et d'éviction. Ainsi, cette impression se généralise plus largement au plan social : d'abord exilée de sa famille, la Naufragée en vient à ne se sentir la bienvenue en aucun lieu.

J'étais comme de trop sur la planète. Ou j'étais là, mais larguée ben raide. (A)

Finalement, quand tu regardes ça, globalement c'est ça. Zéro, il n'y a pas de place pour mon existence [souples]. (A)

Il semble que ce sentiment d'inexistence et cette impression de négation de son droit d'exister quelque part, la Naufragée les ait (en)traînés avec elle dans sa dérive. L'écho de ce sentiment s'entend jusque dans l'actualité de sa situation présente où sa place sociale ne lui semble toujours pas assurée.

Mais moi tu vois je ne serais jamais capable. Moi je n'aurai jamais de profil *Facebook*. Je ne suis pas assez sociale pour ça. [...] Je n'ai pas eu de vie. J'ai eu zéro vie. Pis je n'ai pas de vie encore là, t'sais fait que. Je n'ai rien à dire, rien à raconter. Je ne mettrai zéro profil là. [...] je n'existe pas. Je n'ai rien d'intéressant. Mais je ne fais vraiment rien. Je survis, ben je vis. Mais je, t'sais c'est ça. Rien d'intéressant, pas encore. (B)

La radicalité de cette affirmation sera toutefois nuancée lorsqu'elle précisera que c'est plutôt de l'absence d'une place intéressante et gratifiante qu'elle souffre, ce qui nourrit son sentiment de néantisation.

Fait que je n'ai jamais vraiment eu de place très valorisante t'sais. (B)

Ainsi, ne se sentant jamais suffisamment attachante pour qu'on s'intéresse et se lie à elle, elle porte néanmoins l'espoir qu'un jour elle le sera suffisamment. C'est du moins ce qu'elle laisse entendre suite à une malencontreuse tentative de reprise de lien avec l'une de ses proches entre la seconde et la troisième entrevue. Cette rencontre renouvellera son sentiment d'être un poids pour l'autre, notamment par le reflet d'une déception qu'elle a cru percevoir dans le regard de sa proche, déception qu'elle associe à l'ampleur de son avarie.

Je pense que je l'ai, je l'ai attristée un peu avec, quand même avec, t'sais, c'est pathétique ce que je vis, pis que je n'étais pas encore assez remise de tout ça. Que, que j'étais vraiment abîmée par la vie, pis ça l'a peut-être mis, il y un malaise ou je ne sais pas quoi. (C)

Je n'étais pas dans un état encore parfaitement, légère à l'aise. (C)

L'absence d'investissement dont elle se sent victime n'est pas faute d'avoir envoyé des signaux de détresse. Telles des bouteilles jetées à sa mère, elle expose une série de comportements délictueux faisant office de missives. Toutefois, ces signaux semblent n'avoir jamais atteint leur cible, soit sa mère, de qui elle souhaite être entendue, vue et reconnue.

Je fumais déjà en cachette à 10 ans. Pis j'étais déjà cleptomane avant ça. Je volais de l'argent pour aller au dépanneur acheter des bonbons, dans son porte-monnaie. Pis elle n'a jamais compris elle. (A)

Il est également possible que sa mère ait bien perçu quelques signes inquiétants, mais étant déjà trop absorbée par sa carrière, qu'elle n'ait pu y répondre.

Mais, elle était tellement occupée dans tout ça qu'elle n'avait pas, elle avait des sons de cloche, mais aucun temps pour moi là. (A)

Il semble que son parcours d'errance s'inscrive lui aussi dans cette tentative d'atteindre sa mère, ou à tout le moins, de lui signifier sa souffrance en espérant recevoir des signes de sollicitude ou d'intérêt.

Mais t'sais elle n'a pas pris trop comme le temps. Fait que, pis tout ce temps-là, je pourrais être morte t'sais, après tant d'années, t'sais. Pis elle continue sa vie. Ah, moi c'est ça, c'est comme ça que je le vois t'sais. Pis sa vie elle a continué. (B)

Alors qu'elle vit en marge de la société, dans un temps suspendu, la vie des autres, de ceux qu'elle aimerait toucher par sa souffrance, se poursuit apparemment sans peine. L'absence de réponse des figures parentales est alors vécue avec hargne par la Naufragée, se sentant abandonnée derrière tel un insignifiant débris.

Comment ne pas leur en vouloir? Ils ont continué leur grosse vie pis moi ben j'étais l'espèce de produit de *marde*. (A)

Le désamarrage³² des liens familiaux ne se fait toutefois pas à sens unique. La Naufragée participe elle aussi à cette déliaison en s'appropriant l'action même du désengagement du lien. Ainsi, l'absence et le vide émergeant de la maison et de sa famille suscitent chez la Naufragée un investissement de l'ailleurs. C'est un peu comme si elle répondait, en miroir, en s'absentant elle-même du non lien perçu, comme si elle s'absentait de l'absence de l'autre.

Ben je n'étais pas, il n'y avait rien qui me ramassait à la maison. Oui à 12 ans, j'étais déjà ailleurs là. Parce qu'il n'y avait rien. (C)

De même, alors que dans le premier entretien, elle raconte avoir fait plusieurs fugues lorsqu'elle était enfant, notamment sur un mode délictueux dans l'espoir d'être enfin entendue, elle y revient au troisième entretien en effaçant tout désir de lien et en n'exposant cette fois que l'excès d'absence.

[...] mais une fugue, il faut que tu aies une famille, il faut que tu aies quelque chose pour faire une fugue d'après moi. (C)

En effet, ça prend une famille pour faire une fugue. Et pourtant, cette famille n'est pas inexistante : en témoignent les nombreuses adresses dirigées vers ses parents. Aussi, en écho à la démission parentale apparente présentée lors des deux premiers entretiens, la Naufragée nous offre, lors du dernier entretien, un tout autre récit : celui de sa mère qui la cherche activement alors qu'elle-même, sur un mode de désengagement et d'indifférence, est occupée ailleurs.

[En lien avec le placement en centre de protection de la jeunesse] Parce que je faisais des fugues, oui, je n'étais pas à la maison pis elle me cherchait ou *whatever*, oui, c'est ça. Mais des fugues, ce n'était pas des fugues là, je, je, je

³² Ici, nous supposons l'existence d'un premier investissement minimal ayant permis l'entame d'un accrochage, et donc un désamarrage conséquemment à un désinvestissement

dépassais l'heure, je ne voyais pas le temps, je n'étais pas à la bonne place. C'est ça, je n'étais pas à l'école. Oui c'est ça, des fugues, on peut appeler ça des fugues. (C)

Loin de vivre passivement cette déliaison, il semble que la Naufragée organise une mise à distance de l'autre, un désamarrage relationnel. Sur ce mode, c'est elle qui coupe les ponts qui pourraient la relier aux autres, plutôt que de vivre passivement un inévitable rejet. Elle verra ainsi la consommation de drogue comme une des voies facilitant cette déliaison.

T'sais ça va vite la consommation, tu ne vois pas le temps passer, tu n'as plus d'attaches à rien, t'sais. (B)

Plus largement, elle associera ses moments de distraction à une manifestation de son désir d'être ailleurs, de s'absenter psychiquement à son environnement immédiat. Elle réussira d'ailleurs généralement très bien à effacer sélectivement le monde extérieur.

Je pense que, tout mon manque d'attention, tout ça, c'était plus, moi je me reclusais, je me, je me, dans un genre de « je ne veux pas être là ». T'sais genre d'être, d'être absente mentalement t'sais. [...] Comme je le fais encore là, aujourd'hui. Genre de, je ne suis pas, non, non, j'efface tout ça autour de chez moi là, dans mon immeuble là. Mais moi je suis bien dans ma bulle pis tout ça. Fait que, l'attention je la mets ailleurs, je choisis où je vais, pis tout ça. (C)

Cet effacement rencontrera toutefois certains écueils. À cet effet, l'échec de cette mise à distance psychique face à l'autre constitue un réel danger pour la Naufragée. C'est ainsi qu'elle s'explique sa situation actuelle, à un cheveu de l'expulsion de son logement suite à un conflit de voisinage. Elle n'aurait pas su maintenir l'écart nécessaire avec ses pairs pour éviter toute tempête relationnelle.

Parce que peut-être, au début j'étais trop, trop présente. Peut-être que je, je n'étais pas assez ailleurs à faire une vie, n'importe quoi. Je ne sais pas. (C)

Afin de pallier à l'insuffisance apparente de la distanciation psychique, la Naufragée aura parfois recours à un support matériel, allant jusqu'à isoler les murs de son appartement à l'aide d'une couverture.

Mais je suis quand même blindée contre les, les bruits. J'ai quand même taqué, c'est ça, la couverture *king* là, dans le mur. Fait que ça, ça absorbe tout. (C)

Enfin, la carence des amarres semble avoir permis un revirement où, d'une part, la Naufragée s'abstient de tout lien significatif (investi ou engageant) afin de se préserver de déceptions ou de pertes éprouvantes.

T'sais, il n'y a jamais de *happy end*. [...] Quand tu es trop près de quelqu'un. Parce que ce n'est jamais éternel. Fait que c'est toujours éphémère. Pis ça finit rarement en « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Pis ça, ça finit toujours par une histoire, un conflit. (A)

D'autre part, la Naufragée semble avoir fièrement surinvesti son indépendance, ou du moins l'apparence d'une autosuffisance heureuse. Sur un fond de méfiance protectrice face à l'improbabilité d'un lien fiable, le non investissement de l'autre devient un trait de caractère positivement perçu, élu au rang de vertu.

Fait que, j'ai toujours été autonome, toute seule. Pis à savoir que je ne pouvais pas compter sur personne. Fait que ça m'a aidée dans la rue, parce que je ne comptais sur personne. Fait que je ne me suis jamais fait vraiment mal, parce que j'allais rester chez un, pis chez l'autre, pis tout ça. Pis me faire *crisser* dehors. (A)

D'ailleurs, avait-elle réellement d'autres choix? Avancé dans la vie avec l'impression de faire face à une force s'opposant à son existence, d'abord à travers le désinvestissement parental, puis dans une succession de malchances (avoir un « nom de *marde* », un manque au niveau de la socialisation), et enfin, de par l'impression d'être « de trop sur la planète » (A), la Naufragée évoque son parcours en termes de

lutte constante à mener « pour le droit de vivre, mon droit à avoir un moment bien »
(A).

Ma solitude m'a donné cette force-là [...] de ne pas avoir besoin de pas aucune dépendance affective. Pis me méfier de tout ça. Pis de me tenir loin. Mais, accompagnée, ce n'était pas sombre mon affaire, au contraire. À l'intérieur de moi je nourrissais toujours que, que, t'sais, ma propre, *my own best friend*. [...] J'étais toujours la source. J'avais confiance en moi, pis je savais qu'il n'y avait que moi pis que j'étais plus forte que tout. Que, envers et contre tous, que la vie n'aurait pas ma peau. (A)

« Envers et contre tous », elle ne peut que se fier à elle-même, laissant peu de place à la possibilité d'être vulnérable.

9.1.2. Le Port d'attache

La Naufragée n'est toutefois pas complètement déliée, sans cordage. Outre les abandons cumulatifs de ses premières figures, le difficile accrochage s'enracine également dans des liens identificatoires suscitant l'aversion. Entre noblesse et infamie, le dégoût semble remporter la bataille la plupart du temps. Elle évoquera ainsi le mépris réciproque de chacun de ses parents, l'un envers l'autre.

Pourtant deux sommités, avec leurs belles histoires de voyage, t'sais pis qu'après ça finisse avec des histoires « elle c'est une grosse », pis « lui c'est un *crisse* de fou, pis c'est un colérique » [...] Fait que tout ce que j'ai, c'est des affaires négatives vers un, vers l'autre, pis leur absence aussi. C'est laid, t'sais, pis ça *start* mal. (C)

En plus de recevoir le dénigrement de l'un et l'autre de ses parents, la Naufragée rapporte avoir été le réceptacle des défauts les moins enviables de chacun d'eux.

Pis là ma mère elle me disait tout le temps « ben non, t'sais ton caractère, ben ça vient de ton père », ou je ne sais pas trop quoi. Pis mon père il disait « ta mère était colérique, elle claquait les portes ». T'sais, pis tout ça. Fait que c'est, t'sais c'est l'affaire identitaire. Pis rien de bon. Pis t'sais l'abandon, le fait de mon père, de pas d'accessibilité. Ma mère qui, c'est ça. (A)

Ces projections sur elle des revers de l'autre, telle une transmission de l'odieux, se jumellent ainsi à celles de la haine que suscitent ces défauts. Elle en vient donc à porter à la fois les contenus, mais aussi l'affect provoqué par ces tares.

Ainsi, un sentiment généralisé de honte semble ressortir du rapport à soi : honte d'avoir à porter le honni de chacun de ses parents, mais honte aussi d'avoir hérité d'un prénom qu'il faut cacher. Bref, la Naufragée semble avoir reçu en héritage ce boulet qu'elle croit représenter pour les autres.

[...] j'étais tout le temps rejet. T'sais parce que je n'avais pas de manières avec les enfants, je n'avais pas d'amis, je n'avais pas d'amitié. J'avais un nom de *marde*. Pis en tout cas, j'étais tout le temps rejetée. (A)

Pis ils m'ont donné un *ostie* de nom de *marde*, pis ils m'ont laissée me débattre, me *démarder* avec ça. Les *tabarnak*. (A)

Cette transmission rebutante semble toutefois nuancée par un héritage noble et distingué, porteur de dignité : « J'ai une force, j'ai un bagage extraordinaire [...] j'avais la graine de quelque chose de raffiné » (A). Elle dira avec fierté être issue « d'une famille épicurienne » (C), attribut qu'elle s'approprie et qui semble avoir teinté ses moments les plus sombres.

[...] tout ça pour dire que j'ai quand même hérité d'un bon côté, de certaines valeurs, pis d'un bon goût. Ce qui a fait que quand je consommais, moi je cherchais le petit côté bucolique [rires]. Des endroits bucoliques, épicurienne j'étais. (A)

L'étendue de cette noblesse ne fait néanmoins pas le poids devant l'ampleur de son sentiment de nullité, d'être « un échec de la vie, total » (C). Du reste, la responsabilité de la faillite personnelle semble être placée sur le dos des parents.

Mais ils ont vraiment créé un gâchis extraordinaire. Parce que j'aurais pu, tellement, j'étais tellement, génétiquement parlant [en pleurant], j'étais, avec des parents aussi, des sommités. Je trouve que c'est vraiment, c'est d'une tristesse là, c'est du gâchis total. (C)

9.2. Des tentatives de jeter l'ancre

9.2.1. La dérive ou l'impossibilité de s'amarrer au port

Au regard de la carence des amarres, de la précarité des liens qui la retiennent dans le monde des vivants, la Naufragée nous raconte les embûches rencontrées lors de ses tentatives de trouver un lieu pour s'amarrer. En quête d'une destination habitable, c'est plutôt le récit d'une dérive qu'elle nous offre.

C'est ainsi qu'elle nous emmène dans des contrées méconnues, en marge du champ social, presque des *non-lieux*³³ dans lesquels elle atterrit un peu malgré elle, à défaut d'en avoir trouvé de meilleurs ou d'avoir pu se sentir accueillie ailleurs. Ce sont généralement des lieux extérieurs, en périphérie des zones habituellement habitées, des lieux de passage, dénués de liens.

Des traces de l'investissement de ces non-lieux, voire de cette dérive, sont repérables bien avant son naufrage proprement dit. La Naufragée parle ainsi de ses fugues comme

³³ Nous pourrions définir ces non-lieux en s'appuyant sur la définition proposée par l'anthropologue Marc Augé, soit : « un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique » (Augé, 1992, p. 100).

de la quête d'une terre d'accueil face à l'échec des lieux habituels à entretenir la vitalité relationnelle.

Je sortais déjà, pis je cherchais une autre vie. [...] une vie, des amis, quelqu'un. Une vie, parce que chez nous il n'y avait rien. Pis que, l'école ça ne marchait pas. Fait qu'il fallait bien que j'existe à quelque part, fait que. Je socialisais un peu n'importe où, mais dans ma solitude, pis dans mon. J'étais déjà, ça ne marchait pas là. (C)

Ainsi, plus qu'un simple lieu, c'est un lieu habité et habitable qu'elle tend à rechercher, en vain. Un lieu où elle pourra se relier à l'autre et au monde autrement que sur le rapport d'exclusion qui lui est si familier.

Pour le meilleur ou pour le pire, la Naufragée finit par s'échouer aux abords de « l'*Underground* » (A), de « l'envers du décor de la ville de Montréal » (A), « Dans des circonstances pis des contextes assez cauchemardesques. C'était, c'était l'enfer sur Terre. » (A). Cet atterrissage catastrophique était loin d'être prévu. Il semble pourtant que le parcours de la Naufragée présageait ce destin.

C'est parce que, [par] la force des choses, je me suis retrouvée comme échouée dans un monde parallèle. (A)

Paradoxalement, cet abordage ne signe en rien l'arrêt de la dérive. Bien qu'échouée, la Naufragée demeure en mouvement perpétuel. Cet accostage dans un « monde parallèle » n'est en effet qu'illusoire, révélant par le fait même un ancrage impossible, et possiblement insupportable. Elle se permet toutefois quelques haltes, notamment lorsque le poids de son attirail devient trop lourd ou qu'un ravitaillement s'avère nécessaire.

Parce que, je me promenais chemin faisant beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup [en crescendo] de kilométrage partout. (A)

En effet, des escales s'imposent à travers cette dérive pour permettre à la Naufragée de reprendre des forces, de souffler, de réparer sa coque, afin de pouvoir poursuivre sa course effrénée. Entre « piaule à bébittes » (A) et « gros appartements en haut, top, près d'un parc » (A), rendu accessible par un « super coloc » (A), elle vogue d'une (dé)rive à l'autre.

Ben parce que j'avais un modus operandi, un genre de pattern. [...] Dans les dernières années, je me prenais une piaule, mais c'est une piaule, un appartement, t'sais, pas cher là. Pour continuer à faire mes affaires pis m'abriter pour pouvoir mettre mes bagages. Parce que j'étais fatiguée de traîner deux milles livres de grabat sur le dos. (A)

Parfois, ces haltes étaient encore plus temporaires, soit dans des hôtels. Sa difficulté à quitter, à repartir, laisse deviner un certain désir de s'arrêter, d'enfin se poser.

La seule chose que j'avais de la misère là, c'est les chambres d'hôtel. J'arrivais dans les chambres d'hôtel. Pis là le *check out*, je n'arrivais pas à me ramasser parce que j'avais tout étendu. J'avais tout t'sais, la pharmacie, les affaires t'sais pour me refaire peau neuve. Pour reprendre, t'sais. (A)

9.2.2. L'impossibilité de s'accoster dans le lien

Au-delà des lieux, la précarité de l'amarrage se repère également dans la sphère relationnelle. Ainsi, il semble que s'arrêter, dans des lieux ou dans le lien, porte le risque du dévoilement, de l'exposition au regard d'autrui des parties les plus honteuses et fragiles de soi. Cette crainte participe fort probablement à cet ancrage impossible. Se relier à autrui représente ainsi une épineuse entreprise face à laquelle la dérive semble préférable.

[...] fait que quand même, malgré tout ça je suis le rayon de soleil de tout le monde. Pis, vu que ma solitude m'a aidée dans la rue [...] partout où je passais

là, ils ne me voyaient pas associée, pis toujours dans la *marde*. Ou genre la déchéance, pis tout en, t'sais, délabrée, pis maganée par les hommes ou... T'sais j'avais toujours ma fierté, ma... Je me refaisais tout le temps. T'sais genre, une, t'sais la tête haute. Fait que personne ne voyait, personne ne connaissait vraiment mes agissements. Et toujours avec un petit paréo, un petit quelque chose. Pis toujours le sourire, pis la tête haute pis solide. Pis t'sais, la colonne vertébrale, pis des nerfs d'acier, pis des couilles en or [rires]. (A)

De la même manière, mieux vaut demeurer à distance et entretenir l'illusion d'une coque tout autant inébranlable qu'enviable, que d'être réellement vue et reconnue, dans sa vulnérabilité et ses imperfections.

En effet, c'est au prix d'effractions dans la sphère de l'intimité, de viols physiques, mais aussi de trahisons relationnelles, qu'elle dut payer ses rares moments d'inattention. On comprend alors le durcissement de sa carapace, ultime protection contre un lien potentiellement dévastateur. Se devant de demeurer toujours alerte, nous verrons plus loin que la consommation lui permit de tenir sa garde.

Pour rester debout tant et aussi longtemps, pour ne pas *crasher* pis me faire encore, faire abuser pendant mon sommeil [voix tremblante]. C'était peut-être arrivé 2, 3 fois dans toute mon histoire, là. [...] Que je m'endormais pis que je me faisais... (A)

Mes rapports ont fait que, tellement, malgré tout ça, je suis restée toujours toute seule. Surtout que là, c'était zéro pis une barre le *trustage* des hommes. (A)

« Malgré tout ça, je suis restée toujours toute seule » (A) dira-t-elle. Il nous semble cependant que ce soit justement compte tenu de ces expériences, qui s'ajoutent aux rejets et abandons de l'enfance, qu'elle en vint à investir sa solitude comme unique planche de salut contre un lien inévitablement douloureux.

Pour se protéger des intempéries relationnelles à haut risque traumatique, la Naufragée en est venue à bâtir un barrage en surinvestissant sa carapace afin d'en camoufler les

zones plus vulnérables. Moyennant une coupure d'une partie de soi (le « gâchis total » (C), le « produit de *marde* » (A)), du moins en apparence, elle en vient à développer une gymnastique faciale « qui [I]'a blindée un peu face à toute l'espèce de, de souffrance, pis de déchéance, pis de dureté de la vie humaine dans ce *underground*, parallèle, là. » (A).

Pis c'est une gymnastique que tu fais quotidiennement. Pis même quand ça ne va pas, tu fais juste cette gymnastique-là. [...] C'est automatique. Essaye de dire maintenant, genre « *ostie* que je suis en *crisse*. Ah *tabarnak*, *ostie*. *Heille*, là là je veux mourir. Ah la chienne de vie » [en mimant un faciès heureux]. C'est juste ça. C'est de la gymnastique. Fait que c'est des trucs que j'avais, t'sais. (A)

Il semble que plus que du rapport à l'autre, c'est bien du rapport à soi et à ses affects qu'il est important de se protéger. Pour ne pas couler au fond de l'eau, ou encore se laisser emporter complètement par le courant, la Naufragée se doit de se faire croire que tout va bien, qu'il « n'y en a pas de problème » (A), que « Tout est sous contrôle » (A).

Bien qu'elle tende à présenter cette carapace à la fois comme indispensable à sa protection et à la possibilité d'être présentable et aimable, nous entendons à travers son discours les signes d'un enfermement.

Fait que j'ai jamais changé d'être qui j'étais, pis de garder des bons liens, pis de continuer à être hop la vie, pis, *happy*. Fait que, une jovialiste un peu. (C)

[...] je suis toute seule au monde, justement. Je n'ai pas d'amis, je n'ai pas de réseau d'amis. Je fais ma petite affaire, je suis très recluse chez moi. Mais quand je sors, je suis toujours heureuse, pis je suis toujours bienfaitrice. (C)

Ainsi, par moment, elle nous donne accès à la souffrance suscitée par cet enfermement auquel s'adjoint un profond sentiment d'injustice et de faillite.

Fait que là un moment donné le centre, le foyer de groupe. Pis ce n'était pas mieux parce que j'ai tellement vécu, j'ai tellement fait la salle d'isolement. J'ai toujours crié à la justice, à l'injustice d'être là. C'est tellement injuste, qu'il y a une vie à l'extérieure pis que moi j'étais là. (A)

[...] d'être, vraiment, un échec de la vie total. Parce que j'en ai vécu vraiment de la vraie solitude, vraiment très, très recluse, souvent, tout le temps. Encore là, toute seule dans mon appartement à subir les contrecoups de la vie. (C)

9.3. Des bouées et des ancrages

Malgré toutes ses années de dérive, notre protagoniste a su se préserver de la noyade, de la perte totale de ses repères. Sa force de vie, elle semble l'avoir trouvée à la fois dans la lutte pour son droit de vivre, mais aussi dans sa capacité à s'accrocher à des jalons tout autant du passé que du futur.

[...] je me suis toujours accrochée fort, fort à la vie pour ne pas, pour ne pas dériver, pis pour ne pas complètement me faire, me faire bouffer par tout ça. Parce que j'avais encore un espoir. [...] Je me suis toujours battue pour le droit de vivre, mon droit à avoir un moment bien [voix tremblante]. (A)

Ces repères, que nous avons appelés des bouées, représentent parfois des objets marquants de sa trajectoire, parfois des êtres vivants significatifs. Ils semblent permettre une accroche possible et salutaire au monde extérieur (et intérieur), et donc d'éviter l'enfermement de la Naufragée dans une coque hermétique qui la protégerait de la noyade tout en la plongeant dans un néant relationnel.

9.3.1. Des bouées qui rattachent au passé

D'abord, afin de maintenir le cap et de ne pas sombrer dans l'errance et l'oubli, la Naufragée semble s'être accrochée à des traces de son existence passée, notamment des souvenirs de son enfance. À défaut d'avoir entretenu des liens avec ses proches ou avec des gens qui partageraient avec elle ses mémoires, ces objets semblent servir de preuves de la réalité de ce passé, voire assurer une certaine continuité à travers l'isolement dans lequel elle se tapit.

[...] je voulais dire, malgré ma solitude, malgré tout ça là j'ai gardé, j'ai des objets encore que j'avais en ma possession. J'ai mes petites photos de bébé que ma mère [...] pis moi qui est enroulée dans du coton, pis tout ça. Je les ai encore, en noir et blanc, toute petite. Des trucs comme ça. J'ai conservé, j'ai réussi malgré tout ça là, j'ai encore ces objets-là. (A)

Pis quand ça a été fini, bon ben là je me suis retrouvée à Verdun avec tous les meubles qu'on avait. Pis je les ai encore. Ils sont tous sur mes photos ici. J'ai tous mes meubles que j'ai conservés. (A)

L'insistance de la protagoniste à conserver ces reliques d'un temps passé révèle l'ampleur de l'attachement de celle-ci à ces objets. On sent leur caractère précieux, tel un trésor qu'elle traîne auprès d'elle dans sa dérive pour s'assurer de ne pas se noyer complètement, d'éviter de se laisser aller jusqu'à en oublier d'où elle vient et par où elle est passée.

J'ai conservé, j'ai réussi malgré tout ça là, j'ai encore ces objets-là. Malgré tous les entrepôts, toutes les places, nanana. Je me promenais dans la rue *non stop* là. J'ai réussi à sauver quelques petits objets. C'est fou! [rires] *Heille* quand même, il faut le faire. Pis, ah j'ai des documents, comme genre. J'ai encore mes, mes diplômes d'études au cégep. (A)

Plus que de simples traces, ces objets portent également les marques du souvenir d'avoir existé pour quelqu'un d'autre (les photos), d'avoir pu réussir dans le monde (diplôme), pour un temps du moins.

Évoquant ces reliques, la Naufragée insiste particulièrement sur l'action même de sauvetage. Comme elle, ces papiers ont été « largués » par le propriétaire de l'embarcation où elle les avait entreposés. Comme elle, ils portent les stigmates du naufrage qui fut d'abord le sien. C'est donc triomphante qu'elle relate ce sauvetage, tout en constatant l'importance qu'ont pris pour elle ces documents : « Faut-tu que je me sois accrochée » dira-t-elle.

J'ai restée, en tout cas, à la campagne, dans une roulotte. Pis j'ai réussi à sauver ce, pis tous les papiers ont moisi. Parce que, t'sais finalement, il [le propriétaire de la roulotte] a tout largué. J'ai réussi à ramener ça, je les ai encore! [avec fierté] Je les ai. C'est comme, tu vois que c'est jauni, pis qu'ils ont pris l'eau, pis tout ça. Pis je les ai encore. Faut le faire là. Faut-tu que je me sois accrochée. (A)

Par ailleurs, il est tout aussi possible d'entendre à travers le récit de cet accrochage à ses « bagages » du passé, lesquels représentent un poids incontestable, une tentative pour s'assurer de ne pas être à nouveau larguée en s'ancrant davantage dans un lieu par le poids de la charge déployé en cet endroit. Elle se dira ainsi « fatiguée de traîner deux milles livres de grabats sur le dos » (A) lors de ses périodes d'errance, et indélogeable lors de ses haltes en logement.

Mais moi j'avais tellement de stock là. Il ne pouvait plus me déloger. (A)

9.3.2. Des bouées pour garder la tête hors de l'eau (et ne pas se noyer)

La consommation de drogue fait partie de la vie de la Naufragée depuis très longtemps. Elle prend bien soin de nous informer du caractère constructif de sa consommation, se distançant ainsi des pairs rencontrés dans la rue qui n'offrent à voir que leur déchéance. De même, bien qu'elle associe sa consommation au processus de désamarrage

relationnel (tel que décrit ci-dessus), celle-ci participe également à un effort de liaison au vivant, voire à une lutte ultime pour éviter l'effondrement.

Pour la Naufragée, la consommation de substances psychoactives représente ce qui lui a permis de ne pas se noyer et se laisser dériver complètement jusqu'à sombrer dans les abysses du « monde parallèle » (A) où elle évolue. Cette consommation « toujours bénéfique » (A), lui aurait permis de « rester à un standard vivante » (A).

C'était pour arriver à, à garder la tête en dehors de l'eau, pis arriver à, à m'accrocher à ce qui était capable, t'sais ce qui était su-, voyons, susceptible de, d'être bénéfique pour moi, à la mesure de où j'étais, quand je pouvais. (A)

Il fallait bien s'accrocher à quelque rempart, à défaut de pouvoir s'amarrer quelque part. La consommation semble lui avoir offert « cette force surhumaine » (A) nécessaire à la navigation dans cette perpétuelle dérive.

[...] je pouvais rester comme, tant et aussi longtemps, ça me prenait la consommation pour, parce que je n'avais pas de place. (A)

Rappelons que ce mouvement permanent, cette impossibilité de se poser, s'inscrit notamment en réaction aux périls relationnels qui la guettaient, tel le viol mentionné plus tôt.

De même, cette consommation lui permet un compromis entre sa solitude et l'accompagnement dont elle a grand besoin. Elle peut ainsi à la fois ne compter que sur elle-même et se sentir supportée devant l'ampleur de la tâche de survivre avec fierté.

Tout ça, c'était trop pour moi, une fille toute seule, à gérer. Être dans la rue, se loger, nourrir, bouger [en claquant des doigts], traîner son grabat. Euh, mériter son respect, pas *crasher*, pas tomber, pas se faire, hein. Tout ça là. Pis d'avoir fière allure quand même devant le monde, t'sais la société. Pis entre le mort, le

monde des morts vivants pis la société. Pis en tout cas, de *dealer* bien avec ça. (A)

Dans le même sens, la consommation permet d'animer un mouvement vital face au poids que représente le labeur quotidien. Elle y référera ainsi comme « une *puff* d'adrénaline » (A), ou encore un « coup de pied dans le cul » (A).

Keep going, on ne lâche pas. Ramasse tes sacs, c'est pesant, c'est pas grave, t'es capable [bruit de forcer à prendre un sac]. Pis ça m'aidait à me lever pis à avancer petits pas par petits pas. (A)

Il semble que son sentiment d'être un boulet pour l'autre se soit transposé jusque dans son propre rapport à elle-même, bien au-delà de sa dérive. En logement depuis quelques années, elle nous révèle n'avoir pu cesser l'usage de drogue sans risquer de sombrer dans un état léthargique.

[...] je n'ai jamais été capable d'arrêter le speed. [...] Ça me prend un speed le matin pour me lever. [...] je ne suis pas capable de me lever, c'est comme. Je suis à plat, au plancher, fatiguée. [...] Fait que ça me prend ça pour être debout. Pis, être capable de me préparer, t'sais, pis passer le cap de, t'sais de, de. Ça prend, ça prend une grosse énergie pour sortir de chez nous pis entamer des journées. [...] Je suis léthargique sinon, sans ça. [...] Ben c'est trop, c'est pesant. [...] Sinon c'est, c'est vraiment le strict minimum pis, j'y vais en me traînant. Il faut que je me fasse violence pour me lever pis sortir pis le faire. [...] Je suis à ça de ne plus en avoir besoin, de pas grand-chose. (B)

À noter que cette nécessité d'un support chimique se poursuit d'ailleurs jusqu'au second entretien et est remplacée, au troisième entretien, par la prise d'une médication prescrite.

Parallèlement et presque silencieusement, la Naufragée dévoile le caractère autodestructeur de sa consommation. Elle évoque ainsi la perte d'un temps précieux,

tout en annulant presque aussitôt les traces du ravage : « je prenais toujours soin de moi ».

Parce que j'ai perdu vraiment toutes, toutes les belles années de belle, t'sais vraiment là. Massacrée là, dans des fonds de ruelles là de portes d'autos là, les bras là finis, ben non mais regarde [nous montre les cicatrices d'injections sur ses bras]. T'sais tu peux imaginer. Mais je prenais toujours soin de moi. Je ne me ramassais jamais avec des gales, des cochonneries ou des bébittes. (B)

Ainsi, cette consommation participe à la fois à la déchéance en eaux troubles et au support nécessaire pour parvenir à ne pas s'y enliser.

9.3.3. Des bouées qui rattachent au vivant

Enfin, on voit poindre dans le récit de la Naufragée des figures de liens tels des phares guidant la navigation vers l'autre, ou du moins la possibilité de l'approcher autrement qu'en se défendant contre l'abandon. Ces figures sont celle du chat, du proche familial et enfin celle d'une organisation communautaire, puis plus spécifiquement d'une intervenante qui assure un suivi externe.

Apparaît ainsi le personnage du chat. Celui-ci tend d'abord à rappeler un autre temps, l'époque d'une perte significative à l'aube du grand naufrage. Cette allusion est d'autant plus marquée de par la ressemblance entre le félin du passé et celui de l'actuel : « c'était son clone » (B).

J'avais perdu tout le contrôle de ma vie. Pis j'ai perdu mon premier chat, l'amour de ma vie, que j'avais [...] avant mon crash, mon naufrage. (A)

Petit animal fragile, le chat représente un être dont il faut prendre soin et dont un temps d'apprivoisement est nécessaire.

[...] fait que la solitude, mon chat, maintenant, c'est grâce à lui, ce chat-là que j'ai rescapé, [...] Je l'ai rescapé, je l'ai sauvé de la rue ou de n'importe quoi. Pis je l'ai comme *babysitté*. Là après ça je l'ai marrainé. Pis j'ai fini par l'adopter. (A)

Dans son récit, la Naufragée met l'emphase sur les temps du lien, telle une série d'étapes nécessaires au rapprochement. En fait, nous remarquons plusieurs recoupements entre elle et ce chat « rescapé », qui a dû être « sauvé de la rue » et qui « est blindé, [qui] a tout vu » (A), rappelant son propre périple. Ainsi, n'est-ce pas d'une partie d'elle-même qu'elle se rapproche tranquillement pour en venir à s'apprivoiser? N'est-ce pas un peu elle-même qu'elle sauve, par ricochet, de la dure vie de la rue?

Plus qu'un sauvetage de la rue, il semble que cet apprivoisement s'adresse davantage à la solidité du lien, sachant qu'elle en a connu la précarité tout au long de sa vie.

Je ne peux pas l'abandonner, je suis responsable de lui à vie. (A)

Oh oh, comment tu peux être insensible laisser tomber ça ce petit chat-là? (A)

En suivant le parallèle de l'apprivoisement de parties d'elle-même, il nous semble qu'elle met ainsi en scène la réparation d'abandons passés : celui du chat précédent certes, mais également le sien propre, d'abord par la démission parentale, puis plus tard, l'abandon par elle-même des parties plus gênantes de son être.

Le chat semble alors lui offrir l'occasion, par procuration, de se rapprocher de ces parties et d'en prendre soin. Ainsi, avec son compagnon félin, elle n'est plus aussi blindée qu'auparavant et doit se faire rassurante pour cet être fragile.

Moi c'est correct, je suis capable d'endurer. Mais ça me fait plus de peine parce que je me concentre plus sur lui (le chat), pour le rassurer. (C)

Le sentiment de responsabilité envers ce petit être l'oblige à s'ancrer au port et à se prémunir contre un nouveau naufrage.

Mais, il n'est pas question. T'sais, s'il m'arrive quelque chose, non c'est pour lui. [...] T'sais finalement ça ne serait pas si dramatique si je perdais mon logement pis que je *recâlisse* tout ça encore dans un entrepôt. Mais il n'en est pas question, je suis responsable de lui. (A)

Paradoxalement, ce petit chat présenté comme si frêle est en même temps son pilier, la force de vie qui lui permet de continuer.

C'est mon chat qui me tient en vie. (A)

Le chat devient une issue, une fenêtre pour tenter une sortie de l'isolement relationnel dans lequel elle s'était enfermée. Grâce à sa présence, elle en viendra à dire : « je ne suis plus seule » (A), ayant enfin trouvé un compagnon à sa solitude, un être avec qui partager un espace de tranquillité.

[...] tout ça pour te dire que je vis tout ça à moi toute seule, avec mon petit chat. Pis c'est grâce à lui, pis pas grâce à lui, mais il est, vraiment beaucoup, le cœur de, de toute ma, t'sais, de ma zénitude, pis tout ça. (C)

Enfin, le chat apparaît comme un médium du lien, un être permettant de se relier à un autre humain. C'est d'ailleurs à travers son élan à présenter des photos de son chat que nous avons rencontré la Naufragée dans le centre de jour. Nous avons pu la voir entrer en lien de cette même manière auprès d'autres femmes (des usagères notamment) de l'organisme. Cet élan se manifestera à quelques reprises au cours des trois entretiens.

Je t'ai tu montré l'autre jour des photos de mon chat? [...] je suis allée en chercher d'autres. (A)

Ah il est adorable. Je ne t'ai pas montré les photos? (B)

Parce que c'est, si tu voyais encore toutes les autres photos, petit chat qui dort tout le temps sur le dos, heureux, chez moi. (C)

Une autre figure significative apparaît dans le discours de la Naufragée, soit celle d'une proche familière. Il s'agit d'une personne connue depuis l'enfance avec laquelle elle ne partage toutefois aucun lien de sang. Ce personnage semble avoir été présent ponctuellement à différentes époques de la vie de la Naufragée, lui permettant de maintenir une trace vivante du parcours.

Mais un moment donné aussi, c'est d'avoir un suivi quand même de quelqu'un de, que c'est le fun depuis que je suis toute petite. C'est comme ma fée marraine. (B)

Le projet de revoir cette personne s'est consolidé suite à la première rencontre de recherche, alors que la participante évoquait d'agréables souvenirs et le sentiment d'être comprise dans la faillite de sa famille à la soutenir. Malheureusement, tel que mentionné en début de chapitre, cette tentative sera décevante et amènera la Naufragée à reconsidérer sa disposition à être en lien avec autrui, notamment à cause du reflet que l'autre lui renvoie d'elle-même et de sa dérive.

En lien avec les tentatives d'accrochage aux figures du passé, la Naufragée nous informe avoir longtemps entretenu des liens voilés et silencieux avec sa mère.

Des fois j'appelais pour voir si elle était encore vivante [rires], pis je raccrochais... [...] Fait que je sais qu'elle est vivante, bon, c'est correct. (C)

Ces appels anonymes semblent avoir permis de maintenir une distance nécessaire au lien avec une figure abandonnante. Il semble toutefois que ce mince fil n'existe plus.

[...] j'ai même perdu son numéro de téléphone. (C)

Enfin, l'institution d'abord, puis une intervenante, auront semble-t-il le potentiel de raccrocher la Naufragée à du vivant, à un désir de vie, lui offrant le support nécessaire pour se repropulser dans le lien. Elle parlera avec reconnaissance d'un organisme communautaire comme de son « tremplin » (A). En lien avec l'offre d'un programme de logement (soutien à l'habitation), elle se serait enfin permise d'atterrir quelque part, de s'arrêter, de s'ancrer.

[...] j'ai eu droit à, à ma place que je payais. Ma place. (A)

Fait que moi tout ce qui passait, je le prenais. Ils offraient le vaccin anti-grippe l'hiver, ah oui, ben oui, ben oui, tin tin tin tin. Pis, t'sais tout. C'est ça c'était mon tremplin, c'était mon salut. Pis je me suis accrochée. Pis c'est c'est [l'organisme communautaire]. C'est moi là mais c'est grâce à, une chance que [l'organisme communautaire] existait là. Parce que j'étais toute seule, mais là je n'étais plus capable. Là je me suis rendue compte que là c'était trop. (A)

Elle évoquera plus spécifiquement son lien à une intervenante qu'elle voit de manière hebdomadaire. Cette dernière représenterait une personne qui se soucie d'elle, qui la rattache à la vie.

C'est fort [...] ça me rend service beaucoup qu'elle soit là [...] Ça me rattache. (C)

La continuité du lien participe ainsi à la fois au sentiment d'exister pour quelqu'un d'autre, et à la possibilité de tisser des liens avec autrui.

[...] c'est la seule personne avec, t'sais que j'ai un suivi vraiment t'sais, qui,

qui s'impl-, qui, qui porte une attention à moi, t'sais un intérêt ou juste qui, qui sait que je suis là, pis qu'il y a, il y a un suivi, il y a un fil, quelque chose, je ne sais pas. Hein? (C)

Enfin, la perspective de sa mort l'amène à considérer la valeur de ce lien, tel un témoin qui aurait manqué tout au long de sa vie.

[...] c'est la seule personne vraiment qui, au bout du compte, dans la vie, qui, qui vraiment, qui pourrait se rendre compte de ma mort un moment donné si je crève chez nous [en riant], genre, c'est presque. Ben à part, après mon chat là. (C)

9.4. Épilogue

La solitude de la Naufragée est à la fois surface et profondeur. Surface au sens où c'est principalement sa coque qui est investie et qui se doit de briller. Car sous celle-ci, gardées dans les profondeurs abyssales, sont activement occultées les parties les plus indésirables de son être. Leur dévoilement ne ferait que cristalliser l'impression d'être un poids tant pour elle-même que pour l'autre, une charge trop lourde à supporter. Elle nous dira d'ailleurs, lors du dernier entretien : « Ça existe? [...] Quelqu'un qui peut ramasser une épave comme moi? » (C).

Au fil des dérives, elle en vient toutefois à trouver un ancrage, précaire certes, mais une attache à tout le moins. Elle se laisse ainsi apprivoiser par une intervenante qui la suit, à l'image de son chat qui se laisse adopter. Elle n'est alors plus seule ou, pour dire juste, plus seule de la même manière. L'approche de sa propre vulnérabilité semble davantage possible, ne serait-ce que par le lien étroit et intime à son chat.

CHAPITRE X

LA KAMIKAZE



« La Kamikaze » par G. Trottier, 2021.
© G. Trottier. Reproduit avec permission

Vêtue d'une veste explosive qui lui colle à la peau depuis sa naissance, la Kamikaze se promène dans la ville. Pour elle, la destruction est imminente et l'a toujours été. La question n'est pas de savoir si « ça » va sauter ou non, mais bien « qui » aura le privilège d'appuyer sur la détente et « qui » en sera affecté. Habitée à une vie de supplices, ayant souffert le martyr depuis l'enfance, elle évolue avec la conviction qu'en cessant de se détruire, quelqu'un ou quelque chose d'autre le fera à sa place. L'attentat-suicide devient l'ultime moyen de devenir sujet de sa propre destruction, alors que celle-ci a si souvent été vécue sur un mode passif à l'enfance. Mais face à la destructivité incontrôlable et sans borne qui l'habite, elle doit parfois se retirer d'une partie d'elle-même (se mettre « *knock out* ») pour assurer sa survie.

Par ailleurs, la destruction lui sert également de moyen de communication avec l'autre, parfois le seul moyen de le toucher et de sortir de son isolement. Toutefois, lorsqu'elle passe prêt d'atteindre sa cible, la Kamikaze constate parfois mettre en jeu la vie de l'autre, ce qui la pousse au repli, à un retour dans une solitude mortifère.

10.1. Naissance sous le signe de la brutalité

La destructivité occupe une place centrale dans l'histoire entourant la naissance de la Kamikaze. Avant même de venir au monde, la personne chargée de lui donner la vie aurait tenté de la lui ravir. Cette attaque originelle aurait eu cours alors que les deux corps ne faisaient encore qu'un. La mère, donc, dut porter atteinte à son propre corps dans l'espoir d'atteindre celui de l'enfant à naître. Et comme pour ajouter à la violence de cet affront, c'est sa mère elle-même qui le lui aurait raconté.

C'est elle qui me l'a dit. Elle a bu du vin, elle a essayé de se *garrocher* en bas. Mais regarde, tu aurais pu me *câlisser* dans un conteneur, dans une rivière, dans la poubelle! On s'en fout. Mais tu ne peux pas m'avoir fait vivre tout ça, toute ma putain de vie. (B)

Pour la Kamikaze, l'abandon aurait été plus doux que la trame cruelle dont cette première scène fut l'annonciatrice.

À défaut d'avoir pu évincer cet enfant, et surenchérisant le mythe de la dangerosité de la protagoniste, la mère de la Kamikaze lui aurait raconté comment sa venue au monde avait mis sa vie en grand péril. À peine voyait-elle le jour qu'elle semblait condamnée à n'être qu'une « enfant à trouble » (C), et un trouble des plus délétères.

[...] quand j'étais plus jeune. Elle me disait tout le temps, quand elle était fâchée après moi, qu'elle avait [...] elle a failli perdre la vie en me donnant naissance. (C)

[...] en grandissant, elle me l'a tellement dit, que elle a failli mourir en me donnant la naissance. (C)

Ces anecdotes associées au tout début de son parcours semblent prendre un sens particulier lorsqu'on les relie à l'ensemble de son histoire. En effet, la destructivité revient avec constance dans l'ensemble de ses relations, et ce, avant même sa venue au monde. De même, aux termes des trois rencontres de recherche réalisées avec elle, nous en ressortons avec une impression confuse quant aux sources de destructivité, semblant venir tant de l'intérieur d'elle-même que de l'extérieur. À l'instar du récit de sa naissance, la distinction entre la victime et le bourreau n'est pas toujours claire.

10.1.1. L'enfant martyr

De ses années d'enfance, la Kamikaze nous rapporte un récit de maltraitance extrême, de l'ordre du « crime contre la personne, totale » (C). Elle comparera cette période à une histoire ayant marqué les esprits au Québec : « vous avez vu le film *Aurore l'enfant martyr*? » (B).

Au-delà de cette référence culturelle, elle décrira en détail plusieurs sévices subis. Elle racontera notamment avoir été frappée avec toutes sortes d'objets, des ustensiles de cuisine aux objets ménagers, voire d'avoir été enfermée dans des endroits exigus ou encore isolée du monde extérieur, le tout sur fond de contrôle parental excessif, d'une dynamique d'« emprise de [sa] famille » (B). Qui plus est, chacun de ces outrages à

son existence lui sont apparus dépouillés de sens, de motifs et de contextes. Une violence arbitraire, donc, vécue dans l'incompréhension et l'impuissance.

Je te jure, tout ce qui a été comme marque sur ma vie, dans mon corps, sur ma peau, ça a été pour rien! Gratuité. (B)

De même, pour attester de la véracité de ces dires, elle nous prend à témoin en nous exposant les traces de ces sévices, du moins celles qui ont persisté à travers le temps.

J'ai encore les marques. Regarde, j'ai les marques sur moi [me montre ses bras]. Couteau, des coups de couteau. J'avais des marques de brûlure, mais elles sont parties. [...] Des coups de couteau, des marques de brûlure, d'ébouillantage. Ça aussi ça part. Des brûlures de cigarette, et cetera. (A)

Indélébile, la mémoire des attentats à sa personne demeure gravée dans sa peau. L'effacement de certaines de ses cicatrices ne s'avère que trompeur tant l'empreinte semble profonde.

À cet effet, la Kamikaze expose ces signes silencieux, d'autant plus criants de par leur absence, ou pourrions-nous dire, par leur présence en négatif. Plus que les marques elles-mêmes, c'est une partie de son être qui semble avoir disparu. Elle dira entre autres avoir « arrêté de pleurer » (B) très jeune. De même, elle rapportera avoir cessé toute écriture personnelle au début de l'adolescence après que ses parents l'aient battue suite à leur lecture de son journal intime, signant ainsi une double intrusion.

Tu ne peux pas savoir la volée que j'ai mangé [...] Fait que regarde, jusqu'à présent je ne peux pas écrire. Les paroles s'envolent, les écrits restent. Non, j'ai de la misère. (B)

10.1.2. Portrait de famille

En cohérence avec les sévices subis, la Kamikaze rapporte avoir développé une certaine méfiance dans son lien avec ses proches.

[...] la paranoïa est rentrée, elle s'est instaurée chez moi avec mes parents. (B)

Elle semble malgré tout osciller entre un désir de rapprochement, manifesté par de multiples tentatives « [d']achet[er] la présence de [sa] famille, la présence et l'amour » (A), et une crainte viscérale de la répétition d'une attaque ou d'une trahison.

[...] j'ai eu peur de ma famille pendant longtemps, longtemps, longtemps. (B)

Parce que longtemps ça a été ça, surtout avec ma famille. Tu leur parles de ta tristesse, de ce que tu vis, ça vient te poignarder dans le dos. (A)

L'attachement que la Kamikaze porte à chacun de ses parents se présente de manière différenciée. Ainsi, malgré la force et la fréquence des coups perpétrés par la figure paternelle, celle-ci semble fortement et positivement investie. En effet, le père apparaît dans le discours de la Kamikaze comme blanchi, innocenté des sévices commis à l'encontre de sa fille. Une certaine confusion persiste même sur l'origine des abus, comme si le père avait pu n'être qu'un exécutant des ordres donnés par la mère.

Il venait chez moi, pis je lui montrais les coups [...] « Tu ne te souviens pas, tu m'as poignardée. Pour rien ». Oui, c'est. En tout cas, mon père, mon père il me manque. Je lui ai pardonné, c'est fini. Mais souvent mon père me disait « ce n'est pas moi, c'est ta mère ». (B)

Une confusion similaire est présente dans le rapport intime entre le père et sa fille, où amour et haine tendent à s'unir, proportionnels en intensité. Le père apparaît comme d'autant plus aimant qu'il peut se montrer cruel avec sa fille.

Pis mon père était très méchant avec moi, malgré qu'il m'aimait comme la prunelle de ses yeux. (A)

Pour preuve de cet amour, la Kamikaze rapporte le sentiment d'avoir eu une place privilégiée aux yeux de son père tel qu'en témoignent l'abondance et l'exclusivité des présents qu'il lui a offerts.

Mon père, je suis la seule dans la famille à qui mon père a fait des cadeaux. Le seul cadeau qu'il a fait à ma mère, c'était son alliance de mariage. [...] Mon père il m'a vraiment, vraiment gâtée. Oui mon père m'a vraiment gâtée. (C)

Cette exclusivité, si précieuse pour la Kamikaze, semble entretenue de manière réciproque à travers le jeu de l'amour et de la violence dans la dynamique relationnelle avec son père. Ainsi, d'une part, le père s'assure d'être le seul à jouir du privilège de brutaliser sa fille :

Mon père, il y a un de mes oncles qu'il était au courant qu'il m'avait frappée, il l'a battu, il s'est battu avec mon oncle. Il n'a pas le droit, t'sais. (C)

Ce que la Kamikaze tend à perpétuer à sa suite :

[...] j'ai toujours dit qu'un homme ne me crierait pas après, ne me frapperait pas, à part mon père. (B)

D'autre part, notre protagoniste s'assure d'être elle-même l'unique cible des coups de son père. Cette tendance, elle l'explique d'emblée comme un effort de protection de sa sœur contre l'ire du père. Cependant, à partir de l'éclairage qui précède, nous nous questionnons sur l'arrimage possible entre cette exclusivité et l'intrication de l'amour et de la violence comme trame de fond de leur relation.

Pis mon père, mon père aussi, une fois il a essayé de frapper ma sœur, pis je ne

te niaise pas, ça n'a jamais passé. Jusqu'à aujourd'hui ça ne passerait pas. Pis t'sais j'ai toujours protégé ma sœur, toujours, toujours. (C)

Nous verrons plus loin la persistance de cet entrelacement entre l'amour et la violence dans l'ensemble de ses relations.

C'est de manière très contrastée que la Kamikaze présente son lien à la figure maternelle. En effet, les mots pullulent pour dénoncer la monstruosité et l'infamie de cette mère. Porteuse de tous les maux, celle-ci se voit placée au centre des souffrances de la Kamikaze : elle est ainsi « la source du problème » (B); « le maillon qui n'est pas bon dans la maison, dans la famille » (B). « Bref, écoute, le poison là, c'est ma mère » (B).

Par moment, à elle seule, la mère semble représenter une foule malveillante, comme si l'ampleur de ses offenses ne pouvait tenir qu'à une seule et unique personne : « pis les personnes qui ont gâché ma vie, c'est ma mère » (B).

Tel que mentionné précédemment, cette dynamique semble prendre racine dans les premiers moments de sa vie, voire avant même sa naissance, dans un temps où mère et fille habitaient un même corps, prises dans un enlacement mortifère. La vie de chacune présentait alors un risque pour celle de l'autre. Par ailleurs, alors qu'avec le père, le jeu relationnel s'organise autour de l'amour et de la violence, il semble qu'avec la mère, à cette dynamique s'ajoute celle la haine, une haine réciproque et originelle : « on dirait qu'elle m'a foutu au monde pour pouvoir avoir quelqu'un à haïr » (C).

En dépit des efforts considérables déployés pour dépeindre un portrait pernicieux de sa mère, l'élaboration de la Kamikaze laisse tout de même échapper des traces, des

vestiges de l'existence d'un amour passé, celui-ci n'étant peut-être pas si éteint qu'elle ne le laisse entendre au premier abord.

Fait que depuis que je suis petite, ma mère me fait croire qu'elle était ma meilleure amie, qu'elle m'aimait. (B)

Le thème de l'amour de sa mère envers elle demeure d'ailleurs des plus complexes. Autant cette mère a voulu la tuer avant même qu'elle n'ait vu le jour, autant, à travers le récit de la Kamikaze, nous entendons ce glissement partant de l'hypothèse d'un amour absent depuis le début des temps, jusqu'à l'émergence de la possibilité que cet amour ait existé, mais d'une manière inassimilable pour la Kamikaze, de telle sorte qu'il lui soit plus aisé d'effacer cette possibilité.

C'est ma mère qui ne m'aime pas, et elle ne m'a jamais aimée. En tout cas si elle m'aime, elle m'aime d'une drôle de façon. Dans ma tête à moi, elle ne m'a jamais aimée. (A)

Elle oscille donc entre un effort de désinvestissement (« j'ai fait le deuil de ma mère » A) et des élans pour tenter de l'atteindre, de la rejoindre, que ce soit en exposant la précarité de sa situation, celle de dormir dans le métro :

[...] ça ne l'a pas fatiguée, elle n'a pas dit « viens dormir chez moi, tu vas être moins seule, je suis à Montréal ». Elle n'a pas dit ça. (A)

Ou encore via des messages d'amour laissés sur sa boîte vocale qu'elle détruit intérieurement aussitôt déposés.

La dernière fois je lui ai dit « écoute, j'espère que tu l'as aimé le message, pis que tu l'as conservé. Parce que Dieu m'entende [...] c'est la dernière fois de ma vie que je te dise « je t'aime ». (B)

Enfin, de l'ensemble de la dynamique familiale ressort une constante au plan de la cible des agressions. En effet, peu importe la visée et la source des violences, la Kamikaze rapporte l'impression d'être continuellement au centre de celles-ci, d'être le « *punching bag* » (A).

Pis mon père, au lieu de frapper ma mère, c'est moi qu'il frappait. J'ai toujours été le poteau de défolement de tout le monde. Mes oncles qui étaient fâchés après ma grand-mère, c'est moi qui mangeais la volée. Ils étaient fâchés contre leur maîtresse, c'est moi qui mangeais la volée. Ma mère était fâchée après mon père, il était fâché après ma mère, c'est moi qui mangeais la volée. Pis, des fois, jusqu'à aujourd'hui, je ressens encore ça. C'est tout le temps moi, moi, moi. (C)

Malheureusement, la Kamikaze semble n'être destinée qu'à être le centre de l'attention de l'attaque, et ne pouvoir accéder à une attention plus bienveillante.

Je n'ai pas eu l'amour, l'attention comme ma sœur a eue, ou comme le voisin a eue. (A)

10.1.3. Répétition dans le milieu de l'itinérance

La dynamique de haine et de destruction se perpétue dans ses rapports au milieu de l'itinérance, celle-ci se retrouvant au cœur même des liens aux gens rencontrés dans ce milieu. Elle nommera entre autres le sentiment d'être détestée sans raison, et ce, tant par les gens fréquentant les ressources que par les aidants y œuvrant.

Pis dans ce milieu-là, les gens te détestent pour rien. [...] Ils ne savent pas que tu as une vie. Ou s'ils savent que tu as une vie, ils vont s'arranger pour la détruire. (A)

Au-delà de la sphère de l'itinérance, cette brutalité dans le rapport à l'autre se vivra plus largement avec les figures sociales d'autorité et de soin.

L'agression policière que j'ai eue, le poste 21 m'a traumatisée pour la vie, ok. Les hôpitaux du CHUM³⁴, pour la vie m'ont traumatisée. (B)

[...] j'ai vécu des choses aberrantes dans les hôpitaux de Montréal, c'est dégueulasse. (A)

10.2. Dépendance à l'autre

En dépit de l'omniprésence de cette violence, la Kamikaze se trouve prise dans une position de grande dépendance face aux autres, toujours inaccessibles. Elle se dira « allergique à la solitude » (A), incapable de vivre ou de se débrouiller seule. Cela l'amènera entre autres à rechercher l'amour de sa famille en tentant notamment de jouer des rôles.

Yo, j'ai réalisé ça il n'y a pas longtemps. Il n'y a personne qui va m'aimer. J'ai passé [toute ma vie] à acheter l'amour de ma famille, à plaire, à vivre selon les autres, les autres, les autres. Pour réaliser que j'ai bu ma vie, la, ma vie. (B)

Bien que luttant pour se défaire de sa dépendance affective à l'autre, tel que nous le verrons plus loin, elle semble néanmoins entretenir une forme de lien tutélaire à l'autre, notamment en ce qui a trait à sa gestion financière.

[...] j'ai donné à ma sœur le contrôle de mon argent. Parce que elle, elle est plus responsable que moi. [...] fait que là ça m'aide à ralentir. (A)

Mais cet appui est restreint à la sphère économique, face aux hauts risques que représenterait une attente de support affectif.

[...] ma famille je n'ai pas confiance en ma famille. Pour le budget c'est beau.

³⁴ Centre Hospitalier de l'Université de Montréal

Mais parler de mes sentiments, de mes expériences, t'es malade, ça a été l'enfer! (B)

En bref, il semble que la Kamikaze ait doublement besoin de l'autre, d'une part, comme mentionné ci-haut, pour éviter qu'elle ne détruise tous ses biens matériels, son corps y compris.

Je veux juste reprendre ma vie en main. Mais en attendant il faut que je garde quelqu'un qui va m'aider pas à, pour que je ne perde pas tout. (B)

Et pour éviter qu'elle n'en vienne à se détruire complètement. À cet effet, en guise d'ultime rempart de protection contre elle-même, elle évoquera le caractère crucial de son accrochage à Dieu, sans qui elle se serait déjà « jet[ée] devant le train » (B).

Hier soir j'ai remis ma vie à Dieu parce que moi je me tuais il n'y a pas longtemps, c'était fini. Pis j'ai beau avoir, m'accrocher à X, je n'étais plus capable. (B)

10.3. Le potentiel explosif

La Kamikaze se vit comme un être d'une extrême dangerosité. Ce potentiel redoutable d'agressivité semble rivaliser avec l'intensité de la violence subie tout au long de son parcours et ce, depuis sa naissance. Elle sent ainsi qu'elle pourrait devenir « la première terroriste au Canada » (B), ou encore « la plus grande sociopathe que la Terre ait connue » (C).

[...] je ne niaise pas. J'ai des contacts, j'ai des moyens, pis je te jure, je serais capable de le faire. [...] Il y a eu le World Trade Center qui a sauté. (B)

[...] je pourrais vraiment faire des choses néfastes sur la planète, ok, à beaucoup de gens. (C)

S'appuyant sur l'ampleur des dégâts causés par sa violence lorsqu'elle est en état d'ébriété, elle laisse entendre que cette portée ne fait que dévoiler l'intensité de sa propre souffrance.

[...] j'étais extrêmement agressive en boisson. Mais toute la souffrance. (B)

Plus spécifiquement, ces élans de violence sont mis en lien direct avec les sévices subis à l'enfance et, à l'instar de ceux-ci, un déplacement s'opère pour n'atteindre qu'indirectement l'objet ciblé. Lasse de subir passivement des sévices injustifiés, la Kamikaze réagit par ricochet, de biais, sur ce qui lui semble accessible.

[...] lorsque ma sœur est arrivée, je me faisais battre, battre, battre, battre, battre, pis je ne savais pas pourquoi. Ben je me suis mise à l'haïr. Parce qu'on me battait à cause d'elle, pis *I don't even know who you are*, t'sais. (C)

Devant l'apparente impossibilité d'agir directement sur ses bourreaux, elle dévient ses attaques vers des figures plus accessibles.

[...] c'est facile d'haïr des gens par rapport à le mal que les autres te font. (C)

Elle se rappellera l'instant de déviation, le moment où sa haine semble ainsi s'être dirigée, par procuration, vers des êtres plus fragiles.

Mais, à 9 ans, je me souviens, ma sœur n'arrêtait pas de pleurer, pleurer, pis je mangeais tout le temps des volées. Pis un moment donné [...] j'ai pris une corde à danser, pis j'ai fouetté ma petite sœur. Je l'ai fouettés pis je l'ai, t'sais, quand, une corde à danser, je ne sais pas si tu sais, mais ça marque là [en référence aux marques sur la peau]. (C)

Insistant sur les marques laissées sur le corps de sa sœur (en écho aux siennes), lesquelles rendent visible son crime, la Kamikaze semble avoir été effrayée par sa

propre force. S'en est suivi un besoin de la protéger des autres, mais d'abord et surtout de sa propre violence.

Je me suis mise à genoux à ses pieds pis j'ai pleuré, pis je lui ai demandé pardon. De ce moment-là, à 9 ans, jamais plus personne ne pouvait faire du mal à ma sœur, ni moi ni personne, au monde, au monde. (C)

Moi, après l'âge de 9 ans, j'ai toujours été *overprotective* de ma sœur. Pis je ne touche pas à ma sœur. (C)

Outre cet épisode marquant et marqué, la Kamikaze rapporte d'autres incidents où son potentiel explosif, de par son intensité et par l'impression d'un risque imminent de perte de contrôle, lui a fait craindre une action homicide, à son insu. Elle évoquera notamment un épisode où la vie de sa mère se serait retrouvée en danger.

[...] j'ai failli tuer ma mère là, dernièrement. [...] j'étais en train de sauter une coche, pis elle n'arrêtait pas. [...] Yo, *I just blinked*. Pis là j'ai vraiment eu peur de moi. (C)

Au-delà de sa famille proche, il semble que sa relation aux hommes rencontrés et investis au cours de sa vie reflète cette même dynamique de destruction impitoyable. Elle va jusqu'à se décrire comme « une batteuse d'hommes compulsive » (B). Ici encore, la Kamikaze relie cette rage à un déplacement des coups et contrecoups reçus de la part de sa figure paternelle. La cruauté représente à la fois la conséquence des abus : « C'était toute la rage que j'avais contre mon père » (B), mais aussi l'identification à cette figure paternelle aimée et redoutée : « je devenais comme mon père. Je devenais agressive » (A).

[...] un homme qui allait me crier après, je te brûle. Ben je l'ai fait, j'ai calciné mon mari (B)

J'ai détruit tous mes mecs dans ma vie. (A)

Yo, t'sais la rage qui m'a habitée pendant combien de temps. Ou quand j'ai frappé, je battais les hommes moi quand je buvais. L'agressivité, c'était pas pour mon père. (B)

Ce dernier exemple expose encore une fois cette dynamique de déplacement où le bourreau se doit d'être préservé et où l'agressivité envers l'un est déviée et agie envers une figure de remplacement. Notons toutefois que l'agression envers les hommes s'inscrit dans un rapport dynamique et réciproque : « J'ai tout détruit les hommes. J'ai sorti avec tous des hommes méchants » (A).

Ces attentats ravageurs sont loin d'être réservés à l'autre. Ils se retournent également vers elle-même dans un désir de mort, voire dans une attaque à sa propre vie. Elle évoquera entre autres la persistance d'élans suicidaires retraçables depuis le début de l'adolescence, de même qu'un refus de s'alimenter (autrement qu'avec l'alcool) pendant de nombreuses années, à l'âge adulte, parsemées de coma et d'arrêts cardiaques :

Je ne mangeais pas du tout du tout. J'ai fait 12 ans sans manger. (A)

D'ailleurs, ces attaques contre elle-même semblent témoigner d'une tentative désespérée de lutte contre la souffrance. Lutte d'autant plus paradoxale qu'elle participe à l'état de souffrance.

La souffrance, c'est ça le plus difficile. Ce n'est pas la mort, c'est la souffrance qui est le plus difficile, t'sais [allume une cigarette]. (C)

De même, à travers ce retournement de l'agression vers elle-même, la Kamikaze expose sa conviction d'une inévitable explosion qui, si elle ne se réalise pas à l'extérieur d'elle, finira nécessairement en implosion. La destruction se situera alors à l'intérieur même de son corps.

C'est important pour moi, pour la première fois de ma vie, pour de vrai. Oui je me suis choisie, oui c'est difficile, mais je veux le faire correctement. Parce que, t'sais j'ai tellement souffert, que je vais commencer à être bien pis je vais pouvoir gérer ma vie, je suis sûre que je vais avoir une maladie ou je vais mourir, quelque chose [en pleurant]. Pis c'est maintenant, c'est bizarre. (C)

L'autodestruction, dans cette perspective, signe une forme de reprise de pouvoir de la Kamikaze sur sa souffrance. Ainsi, n'est-il pas plus aisé de se détruire activement plutôt que d'avoir à le subir passivement, comme lorsqu'elle était encore une enfant? D'ailleurs, cette défense paradoxale lui donne parfois l'impression de faire du surplace, d'être « *stallée* » (B) dans son autodestruction. En effet, comment prendre soin de soi et cesser de se blesser lorsque ce mouvement s'inscrit dans une perte de pouvoir sur sa vie et sur sa souffrance, quand c'est à travers ce mouvement même qu'elle prend soin d'elle?

Je viens dans le centre-ville, je consomme pour pouvoir relaxer, mais je ne relaxe pas. Je me pile sur les pieds, pis en même temps, je me fais vraiment du mal. Parce que, je ne suis pas contente, je veux avancer. Pis je régresse parce que j'ai trop d'agressivité, trop de ci, trop de ça. Pis ça sort de, ça sort. (B)

10.4. Tango en démineur

Face à l'ampleur de la violence, tant interne qu'externe, la Kamikaze en vient à organiser son rapport à elle et à l'autre de manière telle qu'elle puisse reprendre un peu de pouvoir en réduisant les risques d'explosions accidentelles et les dommages collatéraux. Elle déplacera d'une part son agressivité sur elle-même. De plus, elle organisera une série d'ingénieux artifices pour garder ses distances face à elle-même et face à l'autre.

10.4.1. Combattre le feu par le feu

Ainsi, une part de l'autodestruction tend à être agie dans le but d'atteindre l'autre considéré inatteignable. Par l'attaque de biais, prenant son propre corps comme cible, la Kamikaze semble souhaiter toucher sa mère. Elle le fera de manière plus manifeste au début de l'adolescence, via une tentative de suicide qu'elle associe à une grande souffrance psychique et, dans l'élaboration qu'elle en fait, à un effort (vain) pour se faire entendre et comprendre par sa mère.

[...] elle n'a pas compris que, pis je n'allais pas lui dire. Parce que même maintenant j'ai de la misère à lui parler. (B)

L'acte prend ainsi la place de la parole, témoignant de l'intensité de l'affect, et de l'échec dans sa quête d'un réceptacle.

De manière plus brute, en lien avec la rage qu'elle porte envers la figure maternelle, pointe également le désir de blesser l'autre, de l'abîmer. À défaut de pouvoir attaquer directement cette figure, elle s'en prend à son propre être, par déplacement, comme le ferait, à ses yeux, les organisations criminelles :

[...] si on t'en veut là, c'est après ta famille qu'on s'en va si on ne peut pas t'avoir, t'sais. Fait que c'est important ma famille, même si moi j'ai, ma famille, j'ai pas d'importance pour eux autres, je m'en fous. (B)

D'ailleurs, l'attaque de biais semble être un mécanisme privilégié par la Kamikaze. Ainsi, c'est dans une logique d'attentats déplacés qu'elle attaquera sa sœur dans son enfance (plutôt que ses parents), et ses maris (plutôt que son père).

Cette dynamique de déplacement de l'attaque sur soi semble témoigner également d'un besoin de détruire la partie haineuse d'elle-même qui lui colle à la peau, cette partie, reçue en héritage.

Ben regarde, moi j'ai détruit ma vie. Mes démons [ma mère], je les ai gérés à ma façon. (B)

En effet, n'est-ce pas un peu l'image de sa mère, à l'intérieur d'elle, qu'elle tente d'atteindre et de faire disparaître?

Enfin, ses attaques envers elle-même semblent parfois s'inscrire dans un besoin de se punir, comme si elle était à la fois la victime et le bourreau.

J'ai remarqué, oui j'aimais ça consommer [...] Mais là, c'était comme une façon de me punir, une rébellion que, je vais fumer, je vais fumer. Mais je dis, je ne suis pas bien là-dedans. Pourquoi je suis en train de m'imposer ça? Pourquoi je me fais ça? (C)

On remarque toutefois la persistance d'un sentiment d'étrangeté en lien avec ses attaques, comme si elles ne venaient pas tout à fait de l'intérieur.

J'ai consommé pendant 5 jours, pis j'ai pas dormi, j'ai pas mangé pendant 5 jours. J'étais en train de tomber [...]. Mais c'était, c'est pas moi. (C)

10.4.2. Déjouer la destructivité en gardant ses distances

Outre le processus de déplacement de l'agressivité sur elle-même ou sur autrui, la Kamikaze en vient à développer toutes sortes de moyens pour maintenir une distance avec la destructivité, tant la sienne que celle d'autrui.

L'une de ses manœuvres consiste à maintenir une distance entre elle et ceux qu'elle pourrait blesser ardemment. Dans certains cas, sa force indomptable et délétère (son explosivité) sera gérée par un déplacement géographique. La distance physique permettra ainsi d'amortir une part de haine et évitera un regrettable attentat. C'est le cas entre autres dans sa relation à sa mère où la prise de distance semble s'inscrire dans un désir de protection de l'autre.

Pis vaut mieux que je reste loin d'elle [ma mère], parce que sérieusement, ça ne serait pas bien. Parce qu'un moment donné je pourrais juste, déconnecter pis, s'il y a quelque chose de mal qui lui arriverait. (C)

Elle rapporte un épisode analogue, cette fois auprès d'une aidante fortement investie.

Un moment donné j'ai dit, c'est rendu grave. [...] Parce que Gisèle [prénom d'une intervenante], je la faisais suivre pis je m'attaquais à elle pis à sa famille. C'était rendu grave à ce point-là. Non, non c'était rendu, *wo, wo*. Là j'ai dit non non, je vais couper ça, je vais pas aller ici, pis je ne suis pas venue effectivement pendant un mois. (C)

Puis, un processus similaire semble s'opérer dans sa prise de distance face à un conjoint à qui elle permettra de s'éloigner pour la survie de celui-ci.

[...] il fallait que je laisse partir mon mari parce que j'étais en train de le détruire. (A)

Notons au passage le renversement de la prise de distance. Ici, plutôt que de prendre ses distances physiquement, c'est plutôt de l'accrochage à son conjoint qu'elle se distancera en lui permettant de partir.

Mais n'est-ce pas davantage de son besoin d'amour et, plus largement, de sa dépendance à l'autre qu'elle souhaite se distancier pour éviter d'en souffrir? C'est du

moins ce qu'il nous semblera observer plus loin dans son recours à une distanciation chimique (paradis artificiels).

De fait, la Kamikaze rapporte s'être accrochée à une quête insatiable (et destructrice) d'amour de la part de sa famille. À la suite du constat de l'échec de cette quête, elle semble avoir tenté de se couper d'elle-même. Elle opère alors un revirement où elle en vient à se détruire elle-même afin de déjouer la destructivité que lui fait sentir l'apparente indifférence de sa famille et du reste du monde.

Mais, c'est de là que j'ai su que j'avais mal pis que je, bon. Je rejetais tout là, parce que j'ai trop acheté l'amour, pis finalement je ne l'aurai pas l'amour. Fait que je me suis détruite. (C)

Pis toute ma vie j'ai couru après [l'amour]. J'ai fait en sorte, je me suis détruit la vie parce que j'avais mal pis personne ne me comprend. (B)

Enfin, certaines distanciations n'ont pu se réaliser qu'accidentellement, sans que n'intervienne la volonté de la Kamikaze. En effet, alors que la séparation d'avec sa famille lui paraissait inimaginable, il semble que ce soit davantage les circonstances extérieures qui lui aient permis de « coupe[r] le cordon » (A), de « coupe[r] le lien » (B), de faire « le deuil de [sa] famille » (B).

Ben c'était pas volontaire, on m'a envoyée dans ce milieu-là en 2010. Ce n'était pas volontaire que je me coupe de ma famille. Parce que je n'aurais pas pu le faire. C'est un mal pour un bien, t'sais dans le fond. C'est un mal pour un bien. [...] J'ai appris à me détacher. (A)

Cette séparation semble toutefois n'être qu'un leurre puisque la Kamikaze revient toujours à sa famille. En fait, il semble que ce soit plutôt sa famille qui ait coupé les ponts par son inaction lors d'appels à l'aide de la Kamikaze, rappelant quelque peu la confusion repérée dans la destructivité quant à l'agent de l'action. Difficile de savoir qui se sépare de qui, comme il lui est parfois difficile de distinguer qui attaque qui.

J'en ai vécu des choses, mais je n'ai pas appelé ma famille pour autant. J'en ai pas parlé à ma famille. J'en ai parlé peut-être, mais ils n'ont rien fait. (A)

Au cours de l'enfance, lorsque la distance physique n'a pas pu être possible, la Kamikaze a opéré un retranchement psychique. La distance s'est alors située entre elle et la réalité partagée. Elle nomme en être venue notamment à se retrouver un monde imaginaire, un lieu où elle pouvait se réfugier en dehors de l'intensité de la violence subie et insensée. Mi-trouvé, mi-créé, cet espace semble lui être apparu au moment même où elle en a eu besoin.

[...] c'est fort l'esprit d'un enfant hein, par exemple, les systèmes de défense. Parce que la famille imaginaire que je me suis, c'est arrivé peut-être du jour au lendemain. (C)

Ce lieu de retrait semble avoir permis à la Kamikaze de réfréner son fiel et ainsi, de maintenir, à une distance psychique supportable, un lien avec ses proches. La création d'une famille idéale qu'elle pouvait retrouver dans les moments de grands tourments (« je me retrouvais dans mon monde » C) lui permit de réécrire et réorganiser son histoire familiale de manière telle qu'elle put aimer plus qu'elle ne haïssait sa sœur. On remarque toutefois qu'entre « [s]on monde » (C) et le monde, la séparation n'est pas si nette, ce qui lui permet d'intégrer dans la réalité ce qui est vécu dans cette famille idéale.

Pis c'est comme ça que, mais, ma rage ne passait pas sur ma sœur. Pis, dans ma tête d'enfant, ben ma famille imaginaire était plus juste que la famille que j'avais actuelle. Pis que je n'avais pas à faire du mal à ma sœur. (C)

De même, elle en viendra à redéfinir sa généalogie par l'élaboration d'une filiation imaginaire, de l'ordre du divin et du sacré, ce qui participe à la prise de distance face à ses ascendants. Cette nouvelle filiation devient alors un moyen de s'inscrire autrement

que dans une lignée de violence et de terreur, lui offrant une digue pour échapper à l'actualisation du potentiel explosif dont elle croit être porteuse.

Ma mère m'a accouchée, mais c'est, je suis venue au monde avec l'amour de Dieu. (C)

[...] si vraiment je ne suis pas la plus grande sociopathe que la Terre ait connue là, c'est parce que Dieu, c'est Dieu qui m'a mise au monde avec son amour. (C)

Toute cette réorganisation ne se fait toutefois pas sans coût. Celle-ci vient avec le sacrifice d'une partie de soi et, de ce fait, des traces historiques d'un vécu duquel la Kamikaze a dû s'absenter. La mémoire des moments dissociatifs est portée en extraterritorialité, par sa sœur, laquelle fait office de prothèse mnésique.

Faudrait plutôt que ma sœur puisse te le dire, parce que je me transformais. Ma personnalité changeait. (C)

Un phénomène parallèle se retrouve face aux affects traumatiques de la Kamikaze. Ceux-ci logent à l'extérieur d'elle-même. Ils sont portés par un être proche et semblent lui réapparaître à travers le reflet que celui-ci lui renvoie.

Quand j'étais jeune j'étais une enfant martyrisée, pis c'est le cas de le dire. Ça a traumatisé ma sœur, beaucoup, beaucoup. (A)

D'entendre ma sœur pleurer pis de dire « *heille*, où est-ce qu'elle est ma sœur? », t'sais, ça leur fait mal, pis elle pleure là. Pis moi ça me fait mal de voir ma sœur pleurer. (C)

C'est ainsi que cette modalité de distanciation, par des moments dissociatifs, la prive d'une partie de son expérience et la rend dépendante de l'autre pour porter cette partie de mémoire et d'affect de laquelle elle s'est absentée.

Outre les mises à distance physique et psychique mentionnée plus haut, le retranchement relationnel se manifeste également à travers l'investissement de paradis artificiels. Ce retrait semble alors assurer une double fonction : celle de se détruire et de détruire son besoin de l'autre.

Devant les multiples sources de souffrance inhérentes aux liens, tant le lien à soi qu'à l'autre, la consommation offre une solution de choix pour se distancer d'elle-même (son désir), des autres (toujours absents/abusifs). La Kamikaze évoque ainsi la création d'un sanctuaire qui, ayant d'abord pour mission de la protéger des violences relationnelles, semble toutefois bien investi pour sa valence autodestructrice.

[...] je me suis engouffrée, pas engouffrée. J'ai fait un sanctuaire avec l'alcool. Pis pourtant je n'aime pas la boisson. Je déteste l'alcool. (B)

Le caractère autodestructif de sa consommation d'alcool est d'ailleurs mis de l'avant à plusieurs reprises dans le récit de la Kamikaze, celle-ci nommant la fonction mutilante et délétère de ce paradis artificiel. Était-ce entre autres pour dire à l'objet qu'elle n'avait pas besoin de lui pour s'infliger de telles souffrances?

L'alcool, j'ai bu ma vie. C'est le cas de le dire, je suis décédée 3 fois. (A)

[...] je n'ai jamais aimé boire. Je me mutilais. (C)

Cette image de mutilation, dans sa définition de retranchement ou une atteinte à l'intégrité (Larousse), s'applique tout à fait à notre protagoniste. Cependant, pour elle, ce n'est pas tant d'un membre ou organe externe qu'elle est privée, mais bien de sa vitalité psychique.

En effet, plus que pour se protéger des attaques de l'autre, ce sanctuaire artificiel lui permet d'éteindre une partie d'elle-même afin de se protéger de ses propres affects, de

même que pour éviter de blesser l'autre. À l'instar du repli dans la famille imaginaire pour protéger sa sœur, elle exprimera avoir « bu [sa] rage » (B), dans une tentative d'effacement d'affects explosifs et débordants.

[...] je suis une personne qui a de la misère à digérer ses émotions, à parler de ses émotions, ben je les buvais. Je m'assommais, je m'assommais. [...] je gobais des médicaments pour pouvoir me mettre, pour que je sois knock-out. Pis, ce n'était pas ma vie. (B)

Comme pour la famille imaginaire, un tel processus s'avère très couteux pour la Kamikaze. En effet, le prix de ces absences se repère dans le creux de sa mémoire, comme si la vie avait continué en son absence et aucun souvenir n'avait pu se former.

[...] il y a 4 mois de ma vie que, tu ne peux pas me demander ce que j'ai fait, je n'en ai aucunement conscience. (C)

Enfin, dans l'artifice du sanctuaire chimique, il semble qu'il ait été possible pour la Kamikaze de trouver un réconfort hors de la sphère du rapport à l'autre, un apaisement comparable à « avoir deux robes de chambre d'épaisseur » (B). Ainsi, négativant tout besoin d'un autre humain, cette solution lui est apparue idéale.

[...] quand j'ai connu la *roche*, ça m'a fait comme quand je prends ma doudou le soir. T'sais, quand on me prend dans ses bras. (B)

[...] c'est pesant, c'est lourd. C'est lourd, mais ça m'enrobe. Comme si c'était, je n'ai pas besoin d'une personne. (B)

C'est un peu comme si en détruisant sa dépendance à l'autre, la Kamikaze s'assurait ainsi de ne plus avoir besoin de le détruire.

10.5. La complexité du lien

Probablement au regard de tout le potentiel explosif dont elle se sent porteuse et de l'extrême dépendance qu'elle manifeste face aux autres, la Kamikaze exprime son incapacité fondamentale d'être en lien. Cette impossibilité se manifeste notamment par son « allergi[e] à la solitude » (A). De manière plus profonde, c'est ce rapport intime avec soi qui semble lui faire défaut, telle une impossibilité de s'approcher trop près de soi, sans médiation.

[...] j'avais peur de ma solitude, je ne pouvais pas me vivre, j'avais, je ne pouvais pas gérer ma solitude. (A)

Elle se dira ainsi structurellement inapte à assurer sa propre protection, référant à l'infamale répétition envers elle-même de modèles relationnels hérités de ses figures parentales.

[...] t'sais tous les gens normaux, ils ont une famille, un système de défense ou un système de protection qu'ils peuvent avoir. Moi, tout a été lésé dans ma vie. Tu comprends. (C)

De même, bien qu'elle observe un changement à ce niveau, se sentant plus apte à garantir sa sécurité suite à son passage dans le réseau de l'itinérance :

[...] c'est toutes des choses que moi j'ai appris, maintenant ou que j'ai appris dernièrement, de, comment me protéger sans que ça me nuise. Comment, t'sais vivre la vie, sans que ça me nuise. (C)

Le mystère d'une autoprotection exempte d'autodestruction semble loin d'être résolu, tel qu'en témoigne la persistance d'une consommation délétère, notamment lors du troisième entretien où elle nomme avoir passé plusieurs jours sans dormir et se surprend à se nuire ainsi.

Parallèlement, le lien à l'autre semble lui aussi d'une grande complexité. En témoigne l'expression de sa persévérance à préserver le lien avec sa famille, tout en la gardant constamment à distance, possiblement pour se protéger de toute la violence dont le lien peut être porteur ou qu'il peut éveiller chez elle. Elle dira d'ailleurs des deux personnes les plus significatives de sa vie, décrites comme des proches : « Fait que loin des yeux, loin du cœur » (A).

En outre, les maisons d'hébergement semblent lui permettre cet espace transitoire, où elle n'est ni vraiment seule, ni vraiment en lien.

Pis quand je viens, ben, ok je suis contente de ne pas être seule, mais je n'ai pas vraiment le goût d'être avec des gens. (C)

Disons que, t'sais, que ça fait longtemps que je suis dans ce milieu-là, je ne suis pas toute seule hein. Que ça aille bien, que ça n'aille pas bien, je ne suis quand même pas seule, t'sais. (C)

10.5.1. Un lien médiatisé

Nous l'avons vu, la Kamikaze a mis en œuvre des moyens des plus massifs pour marquer la distanciation, tant avec elle qu'avec l'autre, essentielle pour prévenir une explosion. Que ce soit avec la famille imaginaire, la consommation ou encore la distance physique, chaque procédé employé lui permet de se tenir toujours un peu plus loin d'un lien des plus douloureux. Il nous semble malgré tout qu'en plus d'engendrer une prise de distance, certains de ces moyens deviennent paradoxalement ce qui autorise la Kamikaze à s'approcher un peu plus d'elle et de l'autre, ouvrant ainsi un espace potentiel permettant la rencontre. C'est ainsi que nous proposons d'explorer ces méthodes sous l'angle d'une ouverture, voire d'une interface rendant la communication possible entre des éléments qu'il lui faudrait autrement maintenir isolés.

10.5.2. Placer un relais entre elle et l'autre

Devant l'ampleur de son besoin et de sa crainte de l'autre, la Kamikaze ne peut entrer en lien direct avec les gens. C'est ainsi qu'elle en vient à utiliser l'argent comme médiateur du lien, lequel lui permet de maintenir un certain contrôle sur la présence des autres. À l'instar de ce qu'elle retrouve récemment dans les maisons d'hébergement, cette rémunération contre présence lui permet de demeurer à la fois seule et accompagnée.

[...] pis j'avais des amis, pis je leur disais tout le temps j'achète, c'est votre présence que je veux. Prend le taxi, je te veux là. Pis quand ils arrivaient là, je leur payais des *drinks* au bar *whatever*, pis moi je restais dans mon coin. Je voulais juste la présence, de voir quelqu'un. [...] ça c'est ma gang là, c'est mon argent, pour qu'ils soient là t'sais. (C)

Malheureusement, à la longue, ce stratagème finit par exposer le vide et le caractère réciproquement utilitaire de sa mécanique.

[...] c'est bien beau payer pis les gâter. Mais là c'est parce qu'ils veulent, t'sais c'est comme, *they're using me, you know*. (C)

Ainsi, déception et insatisfaction s'en suivent, de même qu'un sentiment d'être utilisée par l'autre, en miroir à l'utilisation qu'elle fait elle-même d'autrui.

Dans son lien à sa mère, le répondeur fait office d'objet intermédiaire du lien. À travers celui-ci, il semble plus aisé à la Kamikaze d'exprimer ce qu'elle n'oserait lui dire directement.

[...] je ne peux pas tout lui dire. Je ne peux pas parler avec elle. Fait que je communique avec elle au travers de son répondeur. (B)

Elle pourra notamment lui exprimer son amour, qu'elle peine parfois à s'admettre à elle-même tant la rage est vive. D'ailleurs, sitôt le message envoyé, elle anticipe déjà une attaque potentielle de la part de sa mère. On comprend ainsi la nécessité de cette zone tampon pour assurer une continuité du lien.

Je lui parle au travers du message du répondeur. Mais quand même, mais quand même. Tu sais quoi, pendant que je lui laisse le message, en tout cas, « merci *mommy* d'avoir fait ça pour moi, de m'avoir accompagnée ». Je lui dis, de moins en moins mais, « sache que je t'aime ». Du moment que je lui dis « merci » ou « je t'aime », avant de raccrocher, je raccroche pis je le sais, je dis *fuck off, estie* qu'elle est conne. Pis le pire c'est que c'est ça que je me dis. Quelle imbécile que je suis. Ah seigneur, c'est une question de minutes ou d'heures qu'elle va entendre le message. Elle va me cracher ça dans la face. (B)

Nous aurons l'occasion d'observer cette mise à distance dans notre lien à elle, notamment lors des trois entretiens, chaque fois d'une manière un peu moins massive.

La première rencontre semble marquée par une distanciation psychique. En effet, à notre arrivé à l'organisme pour la première entrevue, notre future participante dormait dans le centre de jour. On nous informa qu'elle était rentrée à peine trois heures plus tôt, mais qu'elle avait fortement insisté pour qu'une intervenante la réveille pour l'entretien. Nous acceptâmes donc de la rencontrer telle qu'elle avait choisi de se présenter, à demi endormie, avec un débit verbal rendant, par moment, la compréhension de son discours des plus ardues. Ainsi, à cette occasion, il nous semble que l'état somnolant lui ait permis de nous rencontrer à une juste distance de nous et de ses affects pour pouvoir se raconter.

Lors du second entretien, la distance semble avoir été posée sur le cadre même de l'entretien, notamment en termes de délai. Celui-ci a eu lieu six mois plus tard, après quelques infructueuses tentatives. Même lors de la journée élue, nous avons dû l'attendre à la Maison Olga, puis la rejoindre de manière imprévue à la Maison Jacqueline, pour enfin la rencontrer dans un endroit inhospitalier, une cage d'escalier rarement utilisée par les intervenantes de l'organisme. Il nous a semblé que l'inconfort du lieu faisait écho à son propre inconfort à s'approcher de sa vie affective.

Enfin, pour le troisième et dernier entretien, la distance semble s'être déplacée sur le lieu du désir de l'entretien. Il nous semble avoir rencontré moins de résistance. Le désir de celui-ci semble toutefois avoir à être porté à l'extérieur de la Kamikaze, par sa sœur.

Ma sœur elle savait plus que moi que j'avais rendez-vous avec toi. [...] j'ai toujours parlé en bien de toi, soit ici, soit à ma, ma, ma fam-, ma famille. C'est « t'as-tu vu ta Anne-Marie ». [...] Tu l'as-tu vu ta Anne-Marie, tu lui as-tu parlé à Anne-Marie, tu l'as-tu dit à Anne-Marie, où est-ce que tu as trouvé ta place? ». J'ai dit ah, relax là, je la rencontre demain. (C)

10.5.3. Un relais entre soi et soi

Par ailleurs, outre la fonction de mise à distance et d'effacement de soi que permet la consommation, il semble que celle-ci offre un objet médiateur, un relais, pour permettre un rapprochement progressif de soi-même, impensable autrement.

[...] moi je gèle mes émotions. Fumer [du crack] ça me rend en contact avec moi-même. (B)

En effet, le produit semble apaiser une partie de l'intensité de la souffrance émotionnelle et ainsi permettre de s'approcher de soi.

[...] je ne pouvais pas m'exprimer si je n'avais pas sniffé ou pas bu, parce que c'est là que le mal je le sens moins. (B)

Il semble que le produit offre à la fois un « en moins », relatif à la souffrance apaisée, et un « en plus », comme sensation de réconfort et de réassurance. La somme de ces fonctions ouvre à la possibilité de s'investir de manière plus clémente.

C'est grâce à ça si je veux commencer à m'aimer, ou que je veux. C'est à cause de la sensation que j'ai ressentie quand j'ai fumé [du crack]. (B)

Le rapprochement de soi, aidé par la consommation, semble également avoir été permis par la rencontre de son reflet dans le miroir, accompagné de la présence toute-puissante d'un Dieu bienveillant.

[...] je ne me souviens pas de me parler comme que je me parle là. Ou de penser comme que je pense. Mais, j'accumulais, j'accumulais. Pis lorsque j'ai connu la coke, ben wow. [...] je me suis assise devant le miroir [...] pis j'ai commencé à me parler. Mais je parlais, à moi-même, mais je parlais à Dieu. (C)

En effet, il semble que le support visuel n'ait pas été un simple accessoire, mais qu'il revête une grande importance dans ce processus d'apprivoisement de soi. Sans ce reflet, l'effet n'est pas le même. La présence divine a beau être invoquée, il semble manquer le rappel de sa propre présence.

Parce que Dieu, tu parles avec Dieu, tu vas discuter à un mur là. Mais le miroir, t'sais, je parlais avec Dieu pis je me regardais, pis c'est comme ça que. [...] J'ai appris à repleurer dans le miroir, avec Dieu. Ben je suis tombée en contact avec moi-même. La cocaïne, m'a vraiment, moi, m'a vraiment beaucoup aidée dans ma vie. (C)

Comme si, grâce à l'apaisement des souffrances et doublement aidée par une présence fantasmée et la vue de son propre reflet, la Kamikaze avait enfin pu se voir. Comme si,

habituellement trop envahie par sa souffrance et peut-être même trop effrayée par ce qu'elle risquerait de voir en se regardant, ce reflet lui était généralement inaccessible.

Mais plus encore, elle constatera, au cours de nos entretiens, les propriétés potentielles d'une rencontre humaine. Ainsi, bien que Dieu semble être pour elle une présence soutenance et permanente, son absence matérielle ne saurait équivaloir à la présence tangible et effective d'un autre être humain.

Parce que je parle avec toi, pis tu es en chair et en os, fait que je n'ai pas l'impression de parler dans le vide. (B)

[...] j'aime ça quand je veux parler, pas juste au mur ou à Dieu qui ne me répond pas t'sais. Parler à quelqu'un. (C)

Il semble ainsi que c'est en se voyant être vue et en s'écoutant être écoutée par un autre qu'elle est le plus à même de s'appivoiser.

Pis moi je le réalise en te le, en te l'exprimant. Pis je pense que j'ai besoin de trouver quelqu'un, vraiment de confiance, à qui m'exprimer, parce que ça n'a pas de sens, ça n'a pas de sens [voix tremblante]. Pis là t'sais, toute seule je suis capable de m'en rendre compte que ça n'a pas de sens, mais de me l'entendre dire à quelqu'un de vive voix, ça n'a pas de sens. Parce que j'en ai vraiment vécu [de la violence]. (B)

Le témoin, « en chair et en os », apparaît ici comme support au lien à soi et aux éléments non encore intégrés de soi.

Elle se surprendra d'ailleurs au cours du second entretien à avoir pu s'exposer sans exploser, comme si le baume de la rencontre avait remplacé celui de l'artifice de la consommation.

Pis, je viens de réaliser que ce que je viens de faire avec toi je l'ai fait à jeun [en pleurant]. [...] Je suis là, je n'ai pas consommé du tout là vraiment. Je suis

à jeun, je suis à jeun, je te le dis. Pis je n'ai pas le goût de vomir [en larme]. Toute ma vie j'ai voulu être écoutée, je n'ai pas été capable. (B)

[...] je suis à jeun pis je viens juste de le réaliser. Je n'ai pas bu, consommé, pas rien. Pis j'ai pu te l'exprimer pis je pleure. Je pleure. [...] je pleure, mais je ne me sens pas moindre ou imbécile. (B)

Cette rencontre avec nous, mais plus fondamentalement avec elle-même, semblera pouvoir s'inscrire dans le registre du manque, ouvrant au désir de renouvellement de cette ré-union.

[...] mon gros combat c'est de vivre mes émotions pis de parler avec quelqu'un, mais à jeun. Si j'avais pu faire ça pendant des années, ça fait longtemps que j'aurais, t'sais, vidé. Que j'aurais peut-être, j'aurais fait un parcours différent. Mais de ne pas pouvoir parler, ne pas pouvoir écrire, ne pas pouvoir s'exprimer. (B)

Il semble essentiel de préciser que cette rencontre n'a pu avoir lieu qu'après de nombreuses attaques du cadre de l'entretien, d'abord par sa somnolence lors de la première entrevue, puis par les nombreuses annulations et l'inflexion quant au lieu du second entretien. Nous sortons de ces rencontres avec l'impression que notre survivance (à la destructivité) a autorisé la Kamikaze à s'approcher d'un contenu qui lui a paru, au moins le temps de ces rencontres, moins dangereux.

10.6. Épilogue

La solitude de la Kamikaze est empreinte de destruction. Qu'elle soit tournée envers elle-même ou envers l'autre, la violence apparaît au centre de tout lien. C'est d'ailleurs ce qu'elle semble mettre en scène et en récit dans l'entrejeu de nos rencontres. Elle expose ainsi une danse macabre où le sacrifice est à l'honneur et nécessaire à toute

rencontre, celle avec son propre monde interne y compris : elle s'amputera de parties d'elle-même en s'assommant ou en se dissociant, elle s'absentera de tout lien ou attaquera toute relation significative pour s'assurer, paradoxalement, de rester en lien.

Au terme de nos rencontres, la Kamikaze porte toujours sa veste explosive, mais elle semble moins collée sur sa peau. Ainsi, alors que nous la croyions condamnée à l'esseulement, à une solitude en l'absence d'elle-même, elle semble avoir découvert, d'abord face au miroir, puis dans l'espace de nos rencontres, la possibilité d'être présente à elle-même, de désamorcer pour un temps ses bombes internes afin de goûter à une solitude habitée en présence d'un autre et d'appivoiser des zones plus vulnérables de son être.

QUATRIÈME PARTIE

DISCUSSION DES RÉSULTATS

INTRODUCTION

On n'est pas tout à fait seul
tant qu'il y a quelqu'un
pour s'intéresser à notre solitude

Nicolas Grimaldi, *Traité des solitudes*

En après-coup de l'analyse, nous nous sommes aperçue du caractère paradoxal de notre invitation formulée aux femmes à venir parler de leur solitude. En effet, l'incitation à partager quelque chose de soi et de cette expérience de solitude à un autre être humain qui ne demande rien d'autre que d'entendre et de comprendre ce récit nous semble constituer en soi une expérience d'être « seul en présence d'un autre ». Nous avons vu, d'ailleurs, que cette expérience pouvait s'avérer ardue à certains égards (notons les absences physiques, mais aussi, parfois, psychiques). Dans la présente section, nous allons discuter des résultats (les portraits) afin de faire ressortir les tenants et les aboutissants de l'expérience de solitude ainsi partagée par (et avec) nos participantes.

Dans la première partie de discussion des résultats, nous proposons un regard transversal sur l'ensemble des cinq portraits pour tenter de répondre plus directement à nos questions de recherche. Ces questions seront discutées dans l'ordre de leur articulation, soit :

- De quoi (ou de qui) est habitée leur solitude?

D'abord, à travers cette question, nous proposons d'éclairer les figures de l'autre présentes de manière récurrente dans le récit des femmes, soit les habitants de la

solitude. Certains personnages sont identifiés explicitement dans le discours des participantes, mais nous avons tenté de mettre en lumière également des modalités relationnelles plus implicites repérées dans la manière singulière de certaines de situer autrui dans l'énonciation du récit, voire même parfois en négativité de leur discours. Parallèlement, notre analyse met en exergue les images de soi apparemment reflétées par l'entourages des participantes, tels des traces de l'autre en elles qui semblent moduler leur rapport à elles-mêmes.

- Comment habitent-elles leur solitude, notamment au regard de leur parcours de vie?

Puis, nous explorerons les particularités du rapport des femmes tant à l'espace du lien que de la solitude. Cette section aborde plus spécifiquement la part active (ou passive) de la femme face aux contenus de sa solitude, soit la manière d'habiter cet espace. Nous verrons comment celles-ci se défendent du lien tout en tentant de le préserver, voire comment elles nourrissent ou désertent l'espace de solitude. La notion de frontière du lien à l'autre et à soi sera abordée, de même que celle de temps mort, un temps qui peut autant se révéler mortifère que régénérateur.

Dans la seconde partie de la discussion, nous proposons une théorisation du rapport à la solitude éclairée par les concepts de réflexivité et par une compréhension de la capacité d'être seul comme conteneur à partir duquel sont reçus et transformés les contenus relationnels. En effet, après avoir exploré « les habitants de la solitude » et « l'habiter de la solitude », il nous est apparu d'une grande valeur de conceptualiser la constitution de l'habitat de solitude en lui-même, soit la « structure encadrante » (Green, 1983/2007) de l'expérience de solitude.

CHAPITRE XI

ANALYSE TRANSVERSALE DES RÉSULTATS

11.1. Les habitants de la solitude

Dans cette section, nous tenterons de répondre à la première partie de nos questions de recherche, à savoir le contenu de la solitude en termes de « figures de l'autre », soit les modalités relationnelles exposées tant dans l'énoncé du récit que dans l'énonciation et l'aire de jeu de la rencontre. Nos résultats sont présentés à partir de deux axes : les figures de l'autre et les miroitements de soi perçus dans le reflet renvoyé par autrui.

11.1.1. Figures de l'autre

À travers leur récit, chacune des femmes rencontrées nous a ouvert une fenêtre sur son monde interne, notamment par sa manière toute singulière de se raconter et de présenter son parcours ainsi que les liens qui traversent celui-ci. N'ayant pas accès à la vérité matérielle³⁵ des événements et des figures ayant marqué la trajectoire de chacune, mais plutôt à leur vérité historique³⁶, nous proposons de traiter les différents personnages

³⁵ Entendue comme vérité objective, toujours inconnue, mise en opposition, par Freud, avec la vérité historique qui elle représente « ce qui fut considéré comme vrai par un individu à une période de son histoire » (Green, 1990, p. 69).

³⁶ « La vérité historique est une interprétation subjective qui constitue un système de croyances qui se fixe chez l'individu dans l'inconscient et sur lequel l'évolution ultérieure n'aura pas de prise [...] La vérité historique comporte toujours un noyau de vérité autour duquel s'élabore un immense travail

comme témoignant du rapport de ces femmes à l'autre, tant interne qu'externe, les deux termes de ce rapport étant souvent impossibles à séparer. En effet, comme le mentionnent Ciccone et Lhopital, objets internes et objets externes sont intimement liés et parfois difficilement dissociables.

De même que le monde interne s'édifie par intériorisation des expériences et des liens aux objets externes, le monde externe se propose comme scène pour la dramatisation du théâtre interne. L'objet est ainsi souvent à la fois au-dehors et au-dedans. (Ciccone et Lhopital, 2019, p. 7)

Les différentes figures présentées dans cette section sont donc entendues comme des objets internes qui, très certainement modelés en interaction avec des personnages de la vie réelle, exposent en même temps le filtre du fonctionnement psychique propre à chacune des locutrices. C'est dans la perspective de l'éclairage du « théâtre interne » (McDougall, 1982/2004) que nous proposons la théorisation des différentes figures présentes dans leur discours, théâtre où le « Je » est à la fois acteur et metteur en scène, parfois sans même le savoir.

En fait, le Je est un personnage, un « acteur » sur la scène du monde qui, en privé, dans la réalité interne, assiste à un théâtre plus intime dont le répertoire est secret. À son insu, des scénarios s'organisent, scènes bouffonnes et scènes tragiques en quête d'un lieu de représentation et d'action. Le metteur en scène, c'est, bien sûr, le Je lui-même, mais le visage des personnages, l'intrigue comme son dénouement lui sont voilés; il ne sait pas, en effet, qui sont ceux qui le poussent vers le drame. (McDougall, 1982/2004, p. 10)

Dans cette section, nous présenterons les différents personnages apparaissant dans le discours des femmes, de même que la dynamique relationnelle sous-jacente à ces liens.

psychique qui, au fur et à mesure qu'il progresse, déforme ce noyau primitif, tout comme le mythe peut partir d'une histoire réelle. La vérité historique est donc un produit complexe qui mêle un peu de réalité matérielle à beaucoup de réalité psychique. Elle est bien une construction personnelle mais elle n'est pas entièrement arbitraire. Même le délire recèle en son fond quelque chose de vrai » (Green, 1990, p.68-69)

Il est important de noter que tous les personnages ne sont pas nécessairement présents dans le discours de chacune des participantes, mais leur apparition dans le récit de quelques-unes nous éclaire sur leur existence possible chez d'autres. Ainsi, le fait qu'une femme ne fasse pas état de certains personnages ne signe en rien son absence dans la vie psychique de celle-ci, mais témoigne simplement d'une non mention de sa part, à considérer en lien avec la non directivité des entretiens.

Nous proposons une série de personnages présentés dans leur excès de présence (l'autre en trop), dans un trop d'absence (l'autre en creux), dans leur caractère désincarné et finalement, dans leur potentiel réparateur.

L'autre en trop

À travers les multiples scènes présentées par l'ensemble des participantes à l'étude, l'autre tend à être représenté dans son excès de présence. Une présence, donc, envahissante et qui menace l'intégrité physique autant que psychique des protagonistes. L'une des particularités notables de ces personnages menaçants est qu'il semble difficile d'esquiver leurs attaques. Ce sont généralement des figures qui ont pu activement blesser les sujets dans le passé, ou encore qui ont perverti l'espace de l'intimité de chacune d'entre elles, soit dans une dynamique d'intrusion ou d'aliénation. Ils tendent à revenir en prenant différents visages tout au long du parcours des participantes. Ils participent alors à l'impression d'un monde dangereux duquel il faut constamment se protéger au risque d'être meurtrie, détruite, voire d'y laisser sa peau.

L'agresseur

Les figures d'un agresseur extérieur tendent à revenir chez presque chacune des participantes. Ce sont généralement des figures porteuses d'un haut potentiel de violence, lesquelles ont déjà blessé les participantes, ou à tout le moins ont le pouvoir de les agresser, ce qui participe à installer un climat de danger.

Dans certains cas, il s'agit de personnages qui apparaissent ponctuellement dans la trajectoire des femmes et qui, bien que leur passage soit marquant, n'occupent toutefois pas une place centrale dans l'organisation de la participante. C'est le cas notamment de la femme usagère d'une ressource communautaire d'aide en itinérance qui, par son agression physique, a littéralement mis la vie de la Sentinelle en péril.

Pour d'autres, la figure de l'agresseur revêt un caractère chronique, prenant racine dans les tout premiers liens. Représenté d'abord par les premières figures d'attachement, il tend à faire retour sous des formes diverses, préservant un caractère immuable quant au rôle qu'il tient sur la scène relationnelle des participantes : celui d'être un abuseur, de placer la protagoniste en état de choc.

C'est ainsi que la Confinée parlera successivement de ses parents, des conjoints rencontrés et d'autres personnages tels des pairs et des figures d'autorité (propriétaire, direction d'organisme communautaire). Bien que son discours soit pauvre en détails quant aux contours de ces acteurs, elle exprime explicitement sa conviction de vivre dans un monde dangereux où tout rapprochement ou contact physique avec autrui porte le germe d'une meurtrissure. La violence est présentée comme centrale dans ses rapports à autrui : des parents qui l'ont dénigrée et battue, des agressions qui se poursuivent jusque dans ses relations de couple. Même lorsqu'elle se risque à tenter de se faire des amies dans les ressources d'hébergement d'urgence, ses efforts se terminent

infailliblement « mal ». En effet, comment cela pourrait-il se terminer autrement puisque le « contexte » est présenté dans son caractère « toxique ».

De même, l'agresseur est omniprésent dans le discours de la Kamikaze. Père et mère sont tour à tour une menace pour son intégrité physique et psychique. Contrairement à la Confinée, toutefois, cette violence semble intriquée à l'amour porté par ces figures. En effet, ne dit-elle pas de son père extrêmement violent qu'il l'aime « comme la prunelle de ses yeux » (A)? Et sa mère qui a voulu la tuer avant même sa naissance, la Kamikaze en vient à se demander si elle ne l'aime pas simplement « d'une drôle de façon » (A). Alors que la haine apparaît originelle, leur relation semble s'inscrire dans un amour « à mort » où chacune met en péril la vie de l'autre. Outre ces figures, la dynamique de l'agression se poursuit dans ses relations conjugales, dans un rapport réciproque encore une fois : « J'ai tout détruit les hommes. J'ai sorti avec tous des hommes méchants » (A). Puis, l'agresseur se transpose également sur les figures institutionnelles, notamment le corps policier et l'hôpital : soit deux figures supposées protéger et soigner, et enfin dans le milieu de l'itinérance. « Parce que longtemps ça a été ça, surtout avec ma famille. Tu leur parles de ta tristesse, de ce que tu vis, ça vient te poignarder dans le dos » (A).

De fait, pour l'ensemble des femmes, la présence de ces personnages délétères les a amenées à devoir dissimuler leur vulnérabilité sous peine d'être attaquées si elles en laissent paraître la trace.

L'envahisseur

Une autre figure menaçante prend la forme d'un intrus qui s'imisce dans la sphère privée des participantes et ce, sans qu'elles y aient consenti. On repère ainsi des personnages intrusifs, mais aussi d'autres qui empiètent l'espace intime des participantes. L'existence de tels personnages dans le parcours des femmes nourrit la méfiance et le sentiment de devoir être constamment en état d'alerte, dans l'impossibilité de baisser sa garde, pour se protéger du retour de cette intrusion.

Pour certaines, les figures intrusives sont représentées par les premières figures d'attachement qui entrent par effraction dans l'espace psychique privé encore en construction des participantes. Nous pensons ici à la Kamikaze qui s'est vue sévèrement punie lors de la découverte et la lecture de son journal intime par ses parents, doublant ainsi l'offense : intrusion dans l'écriture privée et refus de son droit à cet espace privé. De même, la mère de la Sentinelle représente elle aussi une figure d'intrusion par sa propension à fouiller dans les effets personnels de sa fille ou encore en s'assurant de s'incruster et demeurer au centre de l'attention de la Sentinelle lorsque celle-ci s'adonne à des activités ludiques. Les deux participantes exposent cette terreur d'être à nouveau découvertes dans ce qu'elles ont de plus intime. Comme nous le mentionnerons plus loin, il semble qu'elles en viennent justement à s'organiser en réaction à cette intrusion par un durcissement des frontières entre elles et l'autre, voire parfois entre elles et elles-mêmes, afin de protéger ce qu'il reste d'encore intime.

Pour la Naufragée, l'immixtion de l'autre dans son espace privé apparaît de manière plus ponctuelle. C'est essentiellement au cours de sa dérive dans les non-lieux qu'elle croisera des personnages qui profiteront des rares moments où elle baissa sa garde pour l'agresser sexuellement. L'inceste et l'agression sexuelle sont également présents dans la trajectoire de la Femme-objet. Pour sa part, ces outrages sont rapportés sur un mode désaffecté, lequel contraste avec l'expression du sentiment d'envahissement que provoquent les personnages qui semblent s'intéresser à elle en tant que sujet et non en

tant qu'objet. Elle évoquera ainsi son sentiment d'empiètement face à l'homme qui semblait amoureux d'elle, ou encore aux intervenantes qui s'aventurent à vouloir en savoir davantage sur elle.

Pour la Confinée, l'autre est envahissant par le simple fait d'exister, intrusion exacerbée bien entendu par la promiscuité usuelle dans les services offerts en itinérance (maisons d'hébergement, centres de jour, etc.) qui participent à son manque d'un espace privé, à l'abri des autres. C'est donc les bruits des autres (leurs plaintes, leurs gémissements) qui sont vécus comme intrusifs et envahissants pour la Confinée, de même que l'impression d'avoir à leur céder sa place, car il n'y a pas suffisamment de place pour tous (les fins de séjour, les lignes d'écoute). Aussi, l'exigence de liens sociaux requis par les programmes de logements supervisés est elle-même vécue comme intrusive. C'est l'excès de présence de l'autre, mais plus encore l'obligation d'être en lien, de le « côtoyer » qui devient menaçante et éreintante.

Enfin, à l'instar de la Confinée, la Sentinelle semble nourrir cette perception d'un monde fondamentalement envahissant. Pour elle, l'intrusion vient potentiellement de tout lieu et prend la forme de regards indiscrets omniprésents tant dans la sphère publique que privée. Elle évoque en effet tant les caméras de l'espace public que les inquisitions des intervenantes – qui, armées de questions importunes, s'intéressent « jusqu'à la couleur de tes petites culottes » (A) –, voire la seule idée qu'un voisin puisse l'entendre vivre.

L'envahisseur est donc un personnage « en trop » qui menace l'intimité par son indiscretion et sa présence empiétante.

*L'aliénant*³⁷

Dans cette lignée de personnages manifestant leur présence « en trop », faisant effraction dans l'espace psychique et physique des participantes, une troisième figure apparaît sur la scène de leur discours. Il s'agit de l'aliénant, celui qui prive le sujet de ses libertés et de ses droits humains les plus fondamentaux, notamment le droit d'exister en tant que soi-même, celui de pouvoir s'habiter et accéder à un espace privé.

L'aliénant apparaît généralement à travers les premières figures d'attachement, prenant la forme d'une relation d'emprise. Ces personnages tendent à maintenir un contrôle sur les faits et gestes des protagonistes, et ce à différents degrés. La Confinée parle ainsi de figures qui ont entravé sa liberté : « on m'empêchait de sortir, d'avoir des copains et tout » (A). Pour la Kamikaze, l'aliénation se manifeste à travers le contrôle excessif des figures parentales, mais également via le caractère inintégré de la violence punitive dont elle a pu être l'objet. En effet, par l'apparente absence de sens des actes de réprimande auquel s'ajoute l'ampleur de la violence subie, la Kamikaze se retrouve aliénée, privée de tout sentiment de cohérence, ce qui, par ailleurs, finit par l'affecter au point d'occasionner de véritables moments d'étrangeté face à elle-même, lors des épisodes dissociatifs générés par ces situations. L'impression d'être habitée par une destructivité impitoyable, tel que lui a laissé croire la figure maternelle, s'inscrit là encore dans une forme d'aliénation par le regard de l'autre, par ce qu'il offre comme reflet.

³⁷ Aliénation : « État d'une personne ou d'un groupe de personnes qui, de par ses conditions (sociales, économiques, politiques, etc.), est privé de ses libertés et de ses droits » (Usito, s.d.). Rey (2012) retracera dans l'étymologie du mot aliéner l'idée de rendre l'autre étranger, voire de le rendre fou. Il en ressort la notion d'un empêchement à vivre librement de même qu'un processus participant à rendre le sujet étranger à lui-même.

Enfin, la scène de la Sentinelle représente probablement le plus clairement l'aliénation. En effet, la mère de celle-ci incarne la figure aliénante par excellence, par son dénigrement de toute création personnelle et par les multiples entraves à sa construction de tout espace intime et privé, de même que par son refus que sa fille existe autrement que comme son propre sosie, à son image. Ce « jardin privé » (B), toujours envahi par l'autre, n'est vécu que sur un mode d'étrangeté et semble méconnu par la Sentinelle elle-même. Les menaces d'abandon à répétition s'inscrivent également dans cet excès de présence où « l'espace du sujet est squatté par l'objet » (Ciccone, 2003, p. 43). L'emprise de cette mère s'est par la suite transférée à d'autres personnages, tels les conjoints et les intervenantes, avec toujours ce sentiment que l'autre veut la contrôler et la déposséder de ce qu'elle a de plus intime.

L'autre en creux

Nous venons de présenter les figures marquées par leur excès de présence. D'autres figures apparaissent au contraire en creux, dans leur excès d'absence. La menace est toujours présente, mais dans une négativité de présence, entendue comme au sens de ce qui fait défaut, ce qui manque et finit par devenir désorganisant. Nous présentons ici trois personnages, soit l'absent, le rejetant et l'inaccessible.

L'absent

La figure de l'absent ressort sous différentes formes dans le discours des femmes. Ce peut être par l'absence effective de certains personnages, ou encore par l'absence de

lien, même en présence. L'absent peut également faire référence à tout ce qui a manqué de se produire, celui qui s'est fait sentir par son inexistence.

L'absent, c'est ainsi d'abord cette figure qui marque par son défaut de présence physique et de disponibilité psychique. Il s'agit de personnages ayant investi, puis désinvesti les protagonistes. L'exemple le plus flagrant est celui de la Naufragée qui présente l'image de parents démissionnaires et d'un foyer inoccupé, écrasant de vide : « Ben je n'étais pas, il n'y avait rien qui me ramassait à la maison. Oui à 12 ans, j'étais déjà ailleurs là. Parce qu'il n'y avait rien » (C). Qui plus est, l'absence de l'autre signe l'impossibilité d'une présence à soi, comme s'il fallait chercher ailleurs des liens pour espérer se sentir exister.

[...] je cherchais une autre vie. [...] une vie, des amis, quelqu'un. Une vie, parce que chez nous il n'y avait rien. Pis que, l'école ça ne marchait pas. Fait qu'il fallait bien que j'existe à quelque part. (la Naufragée, C)

Pour certaines, l'absent ne se manifeste que par son indisponibilité psychique. Tel est le cas pour la Femme-objet, laquelle semble entourée de personnages distants, que ce soit la mère, les hommes ou les intervenantes, tous enfermés, elle y compris, dans une dynamique réciproque d'absence : « Pis ils sont dans leur bulle, pis t'sais. Pis je suis dans la mienne aussi » (B). Précisons toutefois que pour cette participante, l'objet absent est paradoxalement un objet qui est toujours présent : que ce soit le milliardaire qu'elle voyait jusque « dans [sa] soupe » (A) ou encore sa mère qu'elle « pouvai[t] voir de la fenêtre de [sa] classe » (A).

De même, l'absent représente celui qui ne protège pas, celui qui n'offre aucun réconfort. Il peut ainsi être présent physiquement, mais l'absence de certaines qualités de base se fait sentir. Cette figure est particulièrement visible chez la Confinée qui a très tôt dû apprendre à se consoler seule (absence de support) et qui vit à répétition

cette impression, en maison d'hébergement, de ne pas être protégée contre le danger que représentent les autres femmes. Outre l'absence de protection, la carence affective des premières figures s'inscrit, à notre sens, dans cette même dynamique de l'absent.

Enfin, l'absent, c'est également celui dont l'inexistence s'est faite ressentir. Pour la plupart des femmes, le manque de pairs est repéré depuis l'enfance par l'absence de fratrie. La Confinée et la Naufragée y voient une cause de leur désaffiliation et de leur manque de compétences sociales. En effet, la Confinée questionnera l'effet d'avoir grandi seule sur sa capacité à entrer en relation avec autrui : « Peut-être je ne sais pas si c'est parce que le fait que j'ai été une enfant unique, que j'ai de la misère peut-être à faire des liens » (B). Pour la Sentinelle, l'absence de fratrie, à laquelle s'ajoute l'insuffisance de présence du père, est plutôt vécue comme un manque de tiers qui aurait pu tempérer l'aliénation maternelle, ce lien duel auquel elle ne voyait pas d'issue.

Bref, l'absent ne passe pas inaperçu. Il marque en creux le rapport de la femme à l'autre et à elle-même exposant un non advenu maintenu, pour certaine, en attente que quelque chose finisse par se passer. Nous y reviendrons plus loin avec l'idée du temps mort.

Le rejetant

La figure du rejetant représente celui qui abandonne, qui rejette à répétition. Le terme est ici utilisé en tant que nom, mais témoigne du même coup du verbe d'action au participe présent, dans le présent du passé et celui de l'actuel. Ces personnages sont généralement incarnés par les premières figures d'attachement, puis le scénario tend à se répéter. Seuls les visages changent, les scènes, elles, reviennent avec la même impression subjective d'expulsion.

Le rejetant incarne celui qui abandonne. Pour la Naufragée, cette figure est successivement portée par la mère, puis le père. Ne se sentant investie ni par l'un, ni par l'autre, l'abandon semble se matérialiser lors de son passage en centre d'accueil où, oubliée par ses parents déménagés depuis, ce n'est que sous pression dudit centre que la figure maternelle dut se résigner à la reprendre à sa charge.

Pour la Confinée et la Femme-objet, le rejet est essentiellement vécu sur un mode actif d'expulsion. Pour la première, l'exclusion est systématiquement vécue à répétition à chaque fin de séjour dans les ressources d'hébergement, rappelant à la fois le rejet vécu de la part de ses parents, mais aussi l'éviction vécue de son logement quelques années auparavant. La Femme-objet vit elle aussi cette exclusion à répétition, notamment face à un conjoint qui l'expulse de son immeuble : « [i]l m'a fait barrer » (B), puis le centre d'achat qui lui réserve un sort similaire.

Enfin, le rejetant, c'est aussi celui qui désavoue un pan entier de la vie psychique des participantes, soit en le dénigrant, soit en faisant sentir aux protagonistes qu'une partie d'elles-mêmes n'a pas lieu d'exister. La Sentinelle présente à nos yeux le plus clairement cette dynamique. En effet, elle semble avoir très tôt appris que de démontrer des signes d'autonomie ou de subjectivation pouvait se solder par un abandon de la part des figures significatives. Cela est vrai dans sa relation avec sa mère, mais aussi avec les figures d'aide : « dès que le monde voit que tu es un petit peu débrouillarde, ils te laissent tomber dans ce milieu-là » (C). Dans le même sens, on peut se demander si le fonctionnement opératoire de la Femme-objet n'évoque pas justement quelque chose de sa subjectivité qui n'a pu advenir, une subjectivité qui a possiblement été évacuée très jeune au regard de la réification subie via l'inceste.

L'inatteignable

L'objet inatteignable est une troisième figure associée à l'excès d'absence (l'objet en creux). Cette figure est celle d'un autre impossible à atteindre malgré toutes sortes d'acrobaties et de tours de main. Elle peut également représenter un être structurellement inaccessible, témoignant d'une dynamique quelque peu différente, à savoir qui ne présente pas, du côté du sujet, l'effort ni l'espoir d'atteinte de l'objet.

Ainsi, l'inatteignable ne l'est que dans la mesure où le sujet tente de l'atteindre. Cette figure nous semble attester d'une position particulière de certaines participantes, soit la tendance antisociale (Winnicott, 1956/2012d). Cela implique d'une part la préexistence d'un sentiment d'avoir déjà été investi dans le passé, puis d'avoir vécu une déprivation, « une perte de quelque chose de bon, qui a été positif dans l'expérience de l'enfant jusqu'à une certaine date, et qui lui a été retiré » (Winnicott, 1956/2012d, p. 296). À la suite de cette perte affective présumée, les participantes manifesteraient un élan d'espoir à réparer cette perte en mettant à l'avant plan des comportements de vol ou de destruction (de soi ou d'autrui).

D'une certaine façon, l'enfant cherche quelque chose quelque part et, ne le trouvant pas, il cherche ailleurs, lorsqu'il a de l'espoir. Mais l'enfant cherche aussi cette stabilité de l'environnement qui pourra supporter la tension résultant du comportement impulsif; c'est la quête d'un environnement perdu, d'une attitude humaine qui, parce qu'on peut s'y fier, donne à l'individu la liberté de bouger, d'agir et de s'exciter. (Winnicott, 1956/2012d, p. 296)

Cette figure de l'inatteignable, nous la repérons chez la Kamikaze et la Naufragée. En effet, il semble que la Kamikaze ait tenté à plusieurs occasions de toucher sa mère, de l'affecter, de lui adresser des messages, de lui exprimer sa détresse. Que ce soit à travers une tentative de suicide au début de l'adolescence ou encore lorsqu'elle expose la

précarité de sa situation, attendant vainement que celle-ci l'invite chez elle. Chaque fois, elle se heurte à l'impression d'une mère intouchable, au sens affectif du terme. Ainsi se répète cette déception : « elle n'a pas compris » (B) et ne comprendra jamais semble-t-il. Toutefois, nous verrons plus loin que lorsqu'elle se rapproche trop près de l'atteinte de sa mère, le risque est d'autant plus grand de la tuer, de l'atteindre à mort. La Naufragée, pour sa part, passe par des actes de petite délinquance pour tenter d'atteindre sa mère. En effet, à l'indisponibilité de sa mère, elle semble avoir réagi en tentant de lui envoyer divers signes (voler, fumer). À l'instar de la Kamikaze, ces voltiges semblent être demeurées vaines, puisqu'à chaque tentative d'appel, la Naufragée se bute à la même déception : « elle n'a jamais compris » (A). Ainsi, toutes deux (Kamikaze et Naufragée) semblent démontrer, tant dans le passé que dans l'actuel, un certain espoir d'arriver un jour à atteindre l'autre, position qui oscille toutefois avec son opposé, le désespoir de la rencontre.

Du côté de la Femme-objet, l'espoir semble toutefois absent. Dans son cas, il semble que l'autre soit surtout inaccessible au sens structurel. Dans la scène qu'elle nous offre, chacun évolue dans sa bulle, sur des chemins parallèles qui ne se croisent jamais réellement. Ces traits d'inaccessibilité réciproque semblent lui permettre de faire l'économie de la rupture et du lien.

L'autre désincarné

Le désincarné, c'est l'autre qui n'a pas de forme, soit parce que ses limites semblent vaporeuses ou encore parce qu'il n'a pas d'existence propre. Bien qu'il puisse s'apparenter à l'autre en creux par une certaine forme d'absence, il nous a semblé pertinent de l'en distinguer car il témoigne à notre avis d'une dynamique fort différente. Nous avons regroupé sous cette appellation les personnages aux contours flous et ceux

qui n'apparaissent que dans une perspective utilitaire, associés à des fonctions précises et dénués de liens affectifs.

La nébuleuse

La désincarnation se manifeste notamment via le caractère diffus et mal délimité de certains personnages. C'est dans ce sens que nous proposons la nébuleuse afin d'illustrer ce flou identitaire de certaines figures. Nous y retrouvons des personnages au contour flou, et d'autres qui tendent à se confondre avec les sujets.

Ainsi, la nébuleuse peut prendre la forme d'objets indéfinis. Pour la Confinée, par exemple, l'ensemble des personnages est présenté de manière plutôt floue, un peu comme s'il ne s'agissait que de silhouettes se mouvant dans un théâtre d'ombres. Elle décrira ainsi avec très peu de précision les femmes côtoyées dans les refuges, se montrant plus qu'économe sur les épithètes qui nous auraient permis d'en saisir la texture : « une », « l'autre », « la personne », « du monde ». Les figures d'aide subiront d'ailleurs le même destin : « unetelle », « les employés ». Nous demeurons avec l'impression de rencontrer des spectres sans contour, des êtres anonymes. La distinction entre chacun de ses deux parents est également difficile à cerner. Elle en parlera comme de ses « géniteurs ».

De la même manière, il arrive que les personnages se confondent avec le décor, n'existant alors que comme ambiance. La Confinée fera souvent référence au « contexte » qui devient presque un personnage en soi. De même, pour la Kamikaze, son passage en maison d'hébergement lui permet d'être à la fois seule et entourée. Les aidants tendent ainsi à se fondre avec l'environnement. C'est la maison d'hébergement

qui devient la figure principale. Le rapport de la Femme-objet aux institutions (hôpitaux, maisons d'hébergement) et aux hommes semble s'inscrire également dans cet autre-environnement pas tout à fait différencié.

La nébuleuse représente également l'existence de confusion entre les limites du sujet et celles de l'objet. Pour la Confinée, l'indifférenciation se manifeste notamment en ce que dans son discours, nous peinons à discerner l'origine de certains élans. C'est ainsi qu'elle nomme se sentir « drainée » par une femme qui ne veut rien savoir d'elle : « Fait qu'elle me drainait de l'énergie. Pis un moment donné elle me dit “ben là, ne cherche pas à savoir où je suis, je veux avoir la paix”, tout le kit » (A). La nébuleuse apparaît aussi chez la Kamikaze pour qui certains pans de sa vie sont portés par sa sœur qui deviennent des prothèses mnésiques. Puis, nous avons pu observer chez la Femme-objet qu'à certains moments semble exister une certaine confusion identitaire entre elle et ses possessions, notamment dans l'acte de prendre soin. Elle dira ainsi qu'il « n'y avait pas personne pour s'occuper de moi le temps que j'étais à l'hôpital là » (A), faisant ici référence à ses possessions et à son logement, alors même qu'elle était en train de recevoir des soins physiques et psychiques. De manière plus radicale, à travers l'élaboration de ses premières expériences sexuelles (ici confondues avec le thème de l'amour), elle rapportera le récit désincarné de la rencontre entre deux corps et de la crainte des risques associés à cette rencontre : « j'avais peur de tomber enceinte. Pis, là je ne connaissais pas les préservatifs. Fait que, c'était juste comme l'amour oral si on veut. Il n'y avait pas de, c'était comme juste oral, t'sais » (la Femme-objet, A). Une rencontre, donc, tout sauf subjective et subjectivante. En ce sens, la nébuleuse est ici représentée par la manière dont la Femme-objet élude jusqu'à l'altérité d'autrui.

Enfin, nous élaborons plus loin sur les objets secourables (l'autre-moi) qui semblent s'inscrire dans cette différenciation précaire, amenant un brouillage au niveau des limites différenciant le moi et le non-moi. Dans ce cadre, les relations se présentent

comme narcissiques au sens où l'autre devient une partie de soi qu'elle pourra réparer. À la différence toutefois que ces personnages sont hautement investis.

L'ustensile

Un dernier point nous semble appartenir à cette notion de personnages désincarnés. Il s'agit de figures présentées uniquement à partir des fonctions utilitaires qu'elles occupent dans l'économie psychique et sociale des participantes. Tels des outils désubjectivés, ces figures peinent à être reconnues dans leur condition d'« autre-sujet » tel que défini par Roussillon « c'est-à-dire [de] sujet autre, habité d'une vie psychique et de désirs qui lui sont propres » (Roussillon, 2011, p. 179).

Présentés comme accessoires, ces objets exposent ainsi leur propension à être aisément contrôlables par les participantes. Pour certaines, il s'agit de personnages dont l'affection ou la compagnie peut être obtenue en échange d'une rétribution. C'est ce que décrit la Kamikaze en abordant ses amitiés lorsqu'elle était jeune adulte.

[...] pis j'avais des amis, pis je leur disais tout le temps j'achète, c'est votre présence que je veux. Prend le taxi, je te veux là. [...] ça c'est ma *gang* là, c'est mon argent, pour qu'ils soient là t'sais. (la Kamikaze, C)

D'autres mettent en scène des personnages qui n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils se laissent utiliser, un peu à l'image d'ustensiles. La Femme-objet illustre nettement ce type de figure lorsqu'elle évoque les personnages masculins, des hommes-objets présentés comme de simples exécutants : un « robot » (C), un « gigolo » (C), ou encore comme objets à consommer : un « os qu'on donne à un chien » (C). Nous pourrions traduire le liant relationnel de la Femme-objet par sa propre formule « qu'est-ce que j'y gagne » (B). La réponse semble s'orienter essentiellement autour des intérêts au

sens quantitatif et pécuniaire sans quoi, devant des liens décrits comme davantage inscrits dans la réciprocité, l'échange est perçu comme du bénévolat.

[...] j'avais l'impression de faire l'amour avec pour rien là, parce qu'il fallait que je le rembourse. Pis, j'avais l'impression d'avoir été utilisée pis d'avoir fait du bénévolat là. (la Femme-objet, B)

Enfin, il arrive parfois que les figures soient personnifiées par des objets proprement dits, et ce, dans le but de maximiser le sentiment de contrôle possible sur l'objet. À titre d'exemple, la Confinée semble avoir longtemps préféré la présence d'appareils maîtrisables à celle de pairs ou d'autres humains « t'sais quand je ne voulais entendre personne, t'sais c'est facile, je fermais la télé » (B).

L'autre secourable

Enfin, malgré la prévalence des personnages préjudiciables dans la trajectoire des participantes, il semble que pour la majorité d'entre elles, à l'exception peut-être de la Sentinelle, il existe au moins un objet secourable, ou à tout le moins, un objet bienveillant. Ce constat trouve toute sa pertinence dans l'exercice de notre recherche car, comme le fait remarquer Winnicott, « La capacité d'être seul repose sur l'existence, dans la réalité psychique de l'individu, d'un bon objet » (1958/2012e, p. 328). Nous proposons donc d'illustrer les qualités de ce bon objet retrouvé dans l'élaboration des participantes.

L'autre-moi

L'autre-moi est à mettre en lien avec la nébuleuse, figure développée plus haut et exposant la précarité de la différenciation, dans ce cas-ci entre le sujet et l'objet. Il semble toutefois exister ici sur un mode transitionnel, dans ce qui paraît être de l'ordre de l'espace potentiel entre le moi et le non-moi. En effet, l'autre est présenté à la fois comme semblable et différent de soi. Il est à la fois une partie de soi, en même temps qu'il se doit d'être situé à l'extérieur de soi.

Pour la Naufragée, ce personnage se repère à travers la figure du chat. On pressent, par la manière dont il est présenté, qu'il partage beaucoup de qualités avec la protagoniste. Il a lui aussi dû être « rescapé » et « sauvé de la rue » (A). À son image, elle dit du félin qu'il « est blindé, [qu'il] a tout vu » (A). S'ajoute aux multiples traits partagés une certaine confusion sur l'être secourable. En effet, l'acte de sauvetage semble se trouver à l'intersection de la rencontre entre les deux partenaires, tous deux à la fois sauveurs et sauvés. Car pour protéger le chat, la Naufragée n'a d'autre choix que de garantir sa propre sécurité, sa propre stabilité : « T'sais finalement ça ne serait pas si dramatique si je perdais mon logement pis que je *recâlisse* tout ça encore dans un entrepôt. Mais il n'en est pas question, je suis responsable d'elle » (A). La rencontre du chat semble ainsi lui permettre de s'investir à travers lui, lui permettant alors, par ricochet, de prendre soin d'elle.

Une dynamique similaire ressort du discours de la Confinée, sans toutefois que ce personnage ait pu trouver, du moins jusqu'à maintenant, une forme concrète dans sa vie. C'est ainsi qu'à travers son désir d'enfant, désir rendu caduque par les limites biologiques inhérentes à l'avancée en âge, la Confinée évoque un personnage par le biais duquel elle aurait pu guérir des manques du passé : « pour moi, j'aurais peut-être comme réparé la petite fille en moi. Donner qu'est-ce que la petite fille en moi elle n'a pas eu » (B). L'homme idéal, présenté dans la prochaine section, s'inscrit également dans cette dynamique.

Enfin il arrive que l'objet secourable soit en fait la femme elle-même. C'est ainsi que nous comprenons la propension de la Naufragée à s'investir comme son propre pilier, comme un objet sur lequel s'appuyer.

À l'intérieur de moi je nourrissais toujours que, que, t'sais, ma propre, *my own best friend*. [...] J'étais toujours la source. J'avais confiance en moi, pis je savais qu'il n'y avait que moi pis que j'étais plus forte que tout. (la Naufragée, A)

Réparateur idéalisé

L'autre secourable prend également la forme, pour certaines, d'un être hautement idéalisé. Dans cette perspective, l'autre est autre (donc plus différencié), mais le lien est généralement unidirectionnel. Il est fantasmé plus que réel.

Pour la Confinée, il s'agit d'une figure réparatrice, avérée (le chanteur populaire) ou potentielle (un futur conjoint), qui lui permettra enfin d'apprendre à s'aimer elle-même et de réparer carences et traumatismes issus de l'enfance. Bien qu'idéalisé et unidirectionnel, l'espoir d'une telle rencontre garde vivante l'existence, à un stade de potentialité, d'un objet bienveillant. Sa quête d'aide psychologique semble s'inscrire dans cette même idéalisation, mais elle semble n'avoir jamais pu se réaliser et ce, malgré la rencontre de plusieurs thérapeutes et ressources d'aide psychologique (supports de groupe et individuel). La récurrence de la déception laisse à penser que le caractère idéalisé fait peut-être obstacle à la rencontre de cet objet. Il semble également que le maintien d'une distance suffisante soit nécessaire. Le rapprochement avec un homme lui fait d'ailleurs craindre le risque de se sentir envahie et irritée, notamment par les bruits de celui-ci (ronflements potentiels), anticipant l'échec de ce projet avant même de l'avoir amorcé. De même, les seuls liens qui semblent perdurer dans le temps

sont ceux inscrits dans un cadre institutionnel. Ce cadre assure, par son existence, le maintien d'une certaine distance : « Ils sont là du, comme du lundi au jeudi ou vendredi, 9 à 5 » (C).

La Kamikaze, pour sa part, signifie la présence d'une figure toute-puissante et bienveillante, un Dieu est à la fois omniprésent et absent. C'est d'ailleurs ce qui change lorsqu'elle se met à nous investir massivement. Il semble ainsi possible pour elle d'investir un autre bienveillant « en chair et en os » (B), mais de manière très partielle si l'on pense à la limite du cadre temporel de nos échanges et aux moult ruptures qui ont parsemé ceux-ci. Autrement, les figures d'aide semblent surtout floues et lorsqu'elles ne le sont pas, les rapprochements apparaissent comme hautement risqués, tant pour elle que pour autrui.

Le contenant

Enfin, l'autre secourable peut également prendre la forme de celui qui contient, celui qui offre un espace où les protagonistes peuvent se sentir reçues et contenues. Il est ainsi investi celles-ci comme base de sécurité. Ce contenant prend souvent la forme d'un lieu ou d'un état plus qu'un autre être.

Pour certaines, le contenant est associé à une base de sécurité matérielle, nécessaire à la survie. Il s'agit alors d'un contenant physique susceptible de recevoir les protagonistes et de leur permettre de se (re)poser. Pour la Femme-objet, ces figures d'aide sont surtout représentées par de grandes institutions : d'abord l'hôpital, puis les maisons d'hébergement. Ce sont des repères, des lieux où revenir lorsque les choses tournent mal. La Naufragée affiche une dynamique similaire lors de son inscription

dans un programme proposé par une maison d'hébergement. Lourde de l'usure et de la fatigue occasionnées par ses dérives, elle en vient à s'autoriser à investir cette institution comme un lieu apte à l'accueillir : « j'ai eu droit à, à ma place que je payais. Ma place » (A). De même, la Confinée expose la fonction auto-contenante de sa bulle hermétique, soulignant toutefois son caractère étouffant.

Le contenant peut également être associé à une forme de support psychique de base. Pour plusieurs, ce support est incarné par une substance ou encore un état. Nous pensons notamment à la Kamikaze et à la Naufragée. Pour la première, la consommation semble contenir suffisamment sa souffrance pour lui permettre, paradoxalement, de se rapprocher d'elle-même « moi je gèle mes émotions. Fumer [du crack] ça me rend en contact avec moi-même » (la Kamikaze, B). Pour la seconde, la consommation a une fonction plus proche de la survie, à savoir d'une part de ne pas ressentir l'épuisement et la léthargie, et d'autre part, en lui donnant une « cette force surhumaine » (la Naufragée, A) lui permettant de ne pas sombrer dans sa dérive, en « gard[ant] la tête en dehors de l'eau » (A).

Enfin, à d'autres moments, cet objet-contenant apparaît comme un porte-traces, permettant d'entretenir le « sentiment de continuité d'existence » (Winnicott, 1952/2012a) alors même que leur parcours ne semble parsemé que de ruptures. C'est le cas de la Naufragée qui préserve tant bien que mal des traces de son existence à travers des diplômes (traces de réussites), des photos de son enfance ou encore avec le maintien ténu de liens avec une figure familière de l'enfance et, plus récemment, avec une intervenante. Dans un registre similaire, l'investissement de cicatrices corporelles met en exergue l'investissement de la peau comme contenant de marques historiques tant chez la Naufragée que la Kamikaze.

Enfin, il nous semble pouvoir avancer que nos rencontres ont pu avoir un effet contenant chez nos participantes. La Kamikaze illustre probablement le plus clairement cette retombée, notamment par la transformation de son rapport à soi et à l'espace de l'entretien entre la première et la dernière rencontre. Alors qu'elle devait s'appuyer sur une mise à distance de soi (par la consommation) lors du premier entretien, il semble qu'elle en soit venue à se sentir suffisamment contenue pour oser faire l'expérience de ses affects en notre présence, sans avoir à se détruire ou à se sentir détruite. Pour la Sentinelle, cette contenance apparaît plutôt potentielle, comme une demande adressée à l'autre, un espoir d'être un jour comprise pour enfin faire sens avec son immobilisme dans le milieu de l'itinérance : « j'ai vraiment un gros problème, parce que personne ne comprend ce que je fais là. Mais ce que je cherche là aussi. Ils ne comprennent pas que ça fait... le temps passe. Même des années, là » (A). Cette entreprise semble toutefois très délicate car une telle compréhension pourrait tout autant être vécue comme aliénante.

11.1.2. Le miroitement de soi

« T'sais les yeux, il y a des phrases. T'sais, le miroir de l'âme. »

(La Sentinelle, C)

Les personnages que nous venons de présenter n'agissent pas uniquement à travers la manière dont les participantes les identifient (en trop, en creux, désincarnés ou secourables), mais également dans ce qu'ils rendent à chacune comme reflet d'elle-même, notamment de leurs états internes, voire de ce que chacune capte de ce reflet qui lui est renvoyé. Ces reflets leur offrent alors un étayage pour s'appréhender et s'investir elles-mêmes. C'est ainsi que Winnicott (1975) décrit la fonction du miroir de

la mère au fondement du narcissisme primaire, concept que Roussillon (2008) reprend dans son élaboration sur la réflexivité.

À l’instar des personnages présentés plus haut, nous ne pouvons réellement retracer les moments précis où se sont inscrits ces reflets. Nous pouvons néanmoins proposer quelques hypothèses de ce qu’ils ont pu être en nous appuyant sur les traces repérables de ceux-ci tant dans le discours des participantes que dans leur manière bien singulière de se raconter et de se présenter à nous. Nous proposons ici trois différents reflets évoqués ou manifestés par les participantes : le reflet de rien, le reflet horrifiant et enfin, le reflet honteux.

Reflet... de rien

Le reflet de rien symbolise l’absence de reflet, le creux de celui-ci lorsque le sujet fait face à un miroir sans tain ou encore opaque. Tous deux ont en commun cette particularité de ne rien réfléchir des états internes du sujet outre l’indisponibilité ou l’inaccessibilité (physique et/ou psychique) de l’autre, ou du moins, rien d’autre que les enjeux propres à l’objet. Seulement persiste, donc, l’impression de ne pas avoir de place dans l’autre.

Ce reflet vide se manifeste entre autres dans l’absence ressentie d’investissements narcissisants. C’est le cas notamment de la Naufragée lorsqu’elle évoque ses premières figures d’attachement. Elle relate ainsi l’histoire d’une démission parentale où à tour de rôle, chacun des parents semble avoir mieux à faire ailleurs que d’être en sa compagnie, l’amenant à ressentir qu’elle n’est pas la bienvenue à leur côté. Elle en viendra d’ailleurs à se sentir « de trop sur la planète » (A), généralisant ce sentiment à

l'ensemble de sa vie : « Finalement, quand tu regardes ça, globalement c'est ça. Zéro, il n'y a pas de place pour mon existence » (A). La Sentinelle et la Kamikaze partagent cette impression de ne pas avoir été désirées, ni réellement investies. Outre le fait de sentir ne pas avoir de place dans la psyché de l'autre, c'est l'expulsion même de cette sphère qu'elles ont ressentie. La Sentinelle rapporte avoir été informée hâtivement du non désir parental à son égard et s'être rapidement sentie mise à l'écart : « je n'étais pas désirée, ma mère me l'a fait savoir assez vite, assez jeune [...] quand ils ont pu me mettre pensionnaire, ils le faisaient là » (B). Pour la Kamikaze, ce non désir a plutôt pris la forme du récit d'une tentative brutale d'avortement bien avant qu'elle ait vu le jour : « Elle a bu du vin, elle a essayé de se garrocher en bas » (B). Toutes présentent l'impression de ne pas avoir eu de place, autre qu'expulsive, dans le désir de l'autre à leur égard. Enfin, le non investissement revient chez plusieurs participantes, ne serait-ce que dans l'actualité de leur situation d'itinérance, réitérant à chaque fin de séjour l'image d'un objet qu'on jette à l'extérieur, le sentiment d'être sans valeur. La Confinée est probablement celle qui a le plus explicitement exprimé cet aspect qui n'est pas sans faire écho à un autre temps :

[...] les deux caves qui m'ont fait, c'est une forme de rejet, même s'ils m'ont élevée. Pis à chaque fois, comme quand que, je vais dans les maisons d'hébergement, les peu de temps que je passe, ben c'est une forme de rejet, parce qu'il faut que je parte. Fait que t'sais, c'est une forme de rejet. (la Confinée, B)

Pour certaines, le reflet de rien s'insèrera davantage dans l'impression de ne jamais être réellement vues et comprises pour qui elles sont. La Sentinelle connaîtra très tôt ce reflet, moins dans l'absence que dans l'opacité du miroir. En effet, en occupant son territoire, sa mère ne semble rien pouvoir lui refléter d'elle-même autre que ses enjeux narcissiques, son propre besoin d'être vue ainsi que son incapacité à voir sa fille autrement que comme un clone d'elle-même. Dans une perspective similaire, pour la Sentinelle et la Confinée, le reflet de rien, c'est aussi l'impression renvoyée par l'autre

d'être banale, indigne d'intérêt. Ainsi, ces deux participantes partagent ce sentiment d'une disqualification existentielle, de l'impression d'être décrédibilisées dans leur souffrance, laquelle ne semble qu'anodine pour l'autre.

Enfin, le reflet de rien représente également un reflet chosifiant, une réflexion désavouant toute part de subjectivité de l'individu. La Femme-objet évoquera explicitement la notion de « jetable », laquelle n'est pas sans trouver des échos dans la trajectoire de la Naufragée et son sentiment d'avoir été jetée par-dessus bord. Mais pour la Femme-objet, cette notion de « jetable » résonne avec le reflet réifiant des abus sexuels passés (l'inceste, le viol collectif) lui renvoyant l'image d'un corps-objet, d'une marchandise qu'on consomme sans égard pour sa condition de sujet.

Le reflet horrifiant

Le reflet horrifiant propose de cerner une image de soi qui amène les protagonistes à avoir peur d'elles-mêmes, ou à tout le moins, de partie d'elles-mêmes. Cette crainte semble associée au sentiment d'être porteuse d'un potentiel de violence, source de grands dangers. Ce reflet peut être transmis par les figures parentales, comme c'est le cas pour la Kamikaze qui est très tôt amenée à croire au caractère impitoyable de sa destructivité. Pensons entre autres au récit que sa mère lui a offert de sa naissance, récit où sa dangerosité apparaît au premier plan. Cette réflexion semble lui coller à la peau. En témoigne son impression de la létalité du risque qu'elle pense représenter pour l'autre lorsqu'elle s'aventure à se rapprocher affectivement de figures significatives. Ainsi, tant ses conjoints (elle se dira « batteuse d'homme compulsive ») que ses proches (sa mère, mais aussi une intervenante investie) semblent lui refléter ce risque. La grandiosité de ses fantaisies participe certainement à l'ampleur pressentie du danger. Ainsi, elle ne serait pas seulement une terroriste, mais « la première terroriste

au Canada » (B), voire « la plus grande sociopathe que la terre ait connu » (C), magnifiant la fatalité de ce reflet, en le reprenant à son avantage. N'empêche que la peur persiste, tel qu'en témoigne la nécessité de prendre ses distances pour ne pas exterminer les figures significatives.

Pour la Confinée, le reflet horrifiant semble surtout lui être réfléchi par le discours social sur la répétition générationnelle de la violence. « Pis pas parce que j'ai eu de la violence, qu'eux ils m'ont donnée [...] que, ça veut dire que moi je l'aurais fait. » (A). Au regard de l'énergie dépensée à se défendre contre cette projection (elle y reviendra à quelques reprises), il nous semble accéder à l'ampleur de ce reflet, à l'importance qu'il prend pour la Confinée.

Reflet honteux

Enfin, le reflet honteux est porteur de l'abject et de l'indigne des participantes. À l'instar du reflet de rien, il tend à inspirer le rejet, mais cette fois sur un mode de dégoût. Ce reflet est davantage explicité par la Naufragée qui semble avoir hérité du pire de chacun des parents. C'est du moins ce qu'elle semble avoir retenu du reflet que chacun lui renvoyait quant aux qualités les moins désirables de l'autre parent qu'elle semblait héberger. Outre cela, l'infamie se retrouve également dans ce que les parents lui ont donné ou non (un « nom de *marde* » (A) et une carence au plan des habiletés sociales). Elle semble alors traîner cette représentation de soi tel un fardeau qui infléchit l'ensemble de ses relations. Ainsi, dans les interstices de son apparente légèreté (« je suis le rayon de soleil de tout le monde » (A)) elle cherchera à cacher cette part d'elle-même. Et lorsqu'elle osera se montrer, elle risquera d'interpréter à nouveau le regard de l'autre comme une confirmation de son infamie.

Je pense que je l'ai, je l'ai attristée un peu avec, quand même avec, t'sais, c'est pathétique ce que je vis, pis que je n'étais pas encore assez remise de tout ça. Que, que j'étais vraiment abîmée par la vie, pis ça l'a peut-être mis, il y a un malaise ou je ne sais pas quoi. (la Naufragée, C)

De même, la Confinée explicitera comment le dénigrement de ses parents envers elle s'est infiltré dans son propre rapport à elle-même. « Fait que toute ma vie je ne me suis jamais trouvée belle. T'sais, je n'ai jamais eu confiance en moi » (A).

En outre, toutes semblent affairées à se défendre contre l'intériorisation de ces réflexions en surinvestissant un reflet condensant grandiosité et défectuosité. Ainsi, la Sentinelle se comparera à « un beau feu d'artifice [...] qui n'a pas éclaté » (B), la Naufragée à un « gâchis extraordinaire » (C), la Kamikaze, nous l'avons mentionné plus haut, à « la plus grande sociopathe que la terre ait connu » (C) et enfin, la Confinée caressera l'illusion autosuffisante d'une bulle autarcique.

11.2. L'habiter de la solitude

Nous l'avons vu, toutes les femmes rencontrées traînent avec elles un cumul de blessures relationnelles majeures dont certaines s'enracinent dans les tout premiers liens. Ces blessures traumatiques semblent revenir en boucle sous la forme d'une compulsion de répétition où, tel un éternel théâtre de l'identique, les divers personnages font retour sous le couvert de nouveaux visages. Face à ces figures qui reviennent sans cesse, les femmes ont organisé un rapport particulier à leur solitude sur un mode paradoxal où elles tendent à fuir cette solitude, tout en s'efforçant activement d'en assurer la pérennité. Nous articulerons le rapport des femmes au lien et à la solitude sous deux angles différents. Nous tenterons d'abord d'éclairer le rapport singulier des

femmes avec la frontière les séparant du monde extérieur relationnel, mais également du lien à soi. Nous poursuivrons en présentant une organisation autour du temps mort, entendu à la fois dans sa valence mortifère, comme « meurtre du temps » (Green, 2011a) et en ce qu'il est porteur d'un temps d'arrêt régénérateur, d'une pause pour reprendre des forces et poursuivre une quête vivante.

11.2.1. Au seuil de la frontière

Pour plusieurs des participantes, l'espace de solitude est vécu comme une zone précaire de protection contre les empiètements du monde. Devant l'incertitude générée par celui-ci, ou plus spécifiquement, devant la conviction d'une souffrance inhérente au lien à l'autre (aussi bien intrusif qu'abandonnant), l'investissement de la frontière qui les sépare du monde prend une grande importance, notamment dans la nécessité d'en limiter les entrées tout autant que d'en surveiller les moindres transits. Nous avons ainsi repéré un rapport particulier aux frontières, tant entre le monde interne et externe qu'entre soi et soi. Dans la présente section, nous aborderons le durcissement de la frontière, de même que le fait d'élire domicile en lieu et place de la frontière, aux confins, donc, du lien tant à soi qu'à l'autre.

Durcissement des frontières

L'une des manières pour les femmes rencontrées d'habiter leur solitude consiste en un durcissement de leurs frontières, l'objectif étant de limiter les échanges entre le monde interne et le monde externe, pour ainsi réduire les risques de meurtrissures et d'envahissement. Les participantes semblent avoir érigé des barricades, boucliers

physiques et psychiques, afin d'assurer le maintien d'une distance suffisante avec l'autre et ce qu'il pourrait leur refléter d'elles-mêmes, mais aussi, dans certains cas, une distance avec elles ou des parties d'elles-mêmes.

Distance soi – autre

Ainsi, pour certaines, les barricades mises en place pour se distancer du monde et de son potentiel intrusif prendront une forme matérielle (physique et/ou géographique), comme c'est le cas pour la Sentinelle au cours de son enfance : « je me souviens que j'avais tout mis mes meubles derrière la porte, juste pour pouvoir lire tranquille » (C). La Naufragée évoque également ce type de barricades face aux expériences difficiles de voisinage : « je suis quand même blindée contre les, les bruits. J'ai quand même taqué, c'est ça, la couverture *king* là, dans le mur. Fait que ça, ça absorbe tout » (C). Dans le même sens, le durcissement des frontières prend parfois la forme d'une maximisation de la distance physique entre soi et l'autre, que ce soit dans l'espoir d'enfin trouver une zone de repos, comme le souhaiterait la Confinée en déménageant à l'autre bout du monde : « Que mon rêve ça aurait été d'aller en Nouvelle-Zélande. Premier voisin, un mille » (A), ou encore pour s'assurer de la pérennité de l'objet, pour éviter d'être effectivement isolée si elle en venait à anéantir complètement l'autre : « Pis vaut mieux que je reste loin d'elle [ma mère], parce que sérieusement, ça ne serait pas bien. Parce qu'un moment donné je pourrais juste, déconnecter pis, s'il y a quelque chose de mal qui lui arriverait » (la Kamikaze, C). La tendance de la Femme-objet à se « pouss[er] » (A) lorsqu'elle se sent trop investie par un homme, autrement que comme un objet de consommation, nous apparaît s'inscrire également dans cette dynamique de renforcement des frontières.

Outre les barricades physiques et la distanciation géographique, il semble que les barrages entre soi et l'autre prennent parfois une tangente plus psychique. Ils peuvent entre autres s'inscrire dans la tentative (consciente ou non) de certaines femmes de ne s'entourer que d'objets contrôlables. C'est ainsi que la Femme-objet s'assurera, par son mode relationnel, de maintenir les échanges avec l'extérieur dans le registre de l'accessoire. Elle se montrera d'ailleurs irritée lorsqu'un homme tentera d'exister pour elle en dehors du rôle précis et mécanique qu'elle lui avait attribué.

Il a une attitude là, en partant. Il dit « je ne suis pas un gigolo, je ne suis pas un robot », pis. Il a une attitude que je n'aime pas là. Il se prend pour un autre, je trouve là. (la Femme-objet, C)

De la même manière, la routine habilement construite par la Confinée s'inscrit dans cette forme de repli où l'autre n'a sa place que tant qu'il peut être contrôlé :

J'écoutais la télé, oups je suis tannée, ben j'éteins la télé t'sais. Tandis qu'un être humain, c'est un peu dur t'sais de lui dire « ben ferme-toi la boîte là, je ne veux plus t'entendre » [rires]. C'est un peu embêtant là t'sais. La télé t'éteins la télé, oups, ça finit là t'sais. Plus, un peu plus de contrôle sur la télé. (la Confinée, A)

Pour d'autres, il s'agira plutôt d'épaissir leur carapace, notamment pour éviter que l'autre ne leur reflète une image intolérable d'elles-mêmes. C'est ainsi que nous entendons la Naufragée à surinvestir son image et les efforts dispensés à masquer son essence : « Fait que personne ne voyait, personne ne connaissait vraiment mes agissements » (A). C'est un peu comme si cette carapace lui permettait de tolérer le lien, tout en empêchant tout rapport significatif.

[...] je suis toute seule au monde, justement. Je n'ai pas d'amis, je n'ai pas de réseau d'amis. Je fais ma petite affaire, je suis très recluse chez moi. Mais quand je sors, je suis toujours heureuse, pis je suis toujours bienfaitrice. (la Naufragée, C)

De manière similaire, la Sentinelle aura tendance à se cacher derrière le discours des autres, un peu comme elle faisait, littéralement, avec les meubles de sa chambre. Cette manœuvre lui permet certes de se protéger contre l'intrusion, mais sert peut-être également à éviter qu'on ne lui reflète le désintéressement si souvent ressenti de la figure maternelle.

Enfin, il nous semble que la Kamikaze œuvre elle aussi à s'assurer d'une barrière entre elle et l'autre, que ce soit à travers ses replis dissociatifs, mais aussi en s'habillant d'un manteau de violence. Ne dit-elle pas d'elle-même qu'elle est « la première terroriste au Canada » (B)?

Distance entre soi et soi

Mais il arrive également que le durcissement de la frontière s'édifie entre soi et soi. À cet effet, les participantes exposent divers moyens ou ruses pour éviter de ressentir des pans de leur expérience, soit parce que trop souffrants, ou encore parce que les reconnaître ou les ressentir pourrait mettre leur vie en danger.

Telle a été, nous semble-t-il, la fonction de la consommation de drogue et de la gymnastique faciale « quotidienne » pour la Naufragée. Pour cette participante, la nécessité de maintenir l'autre à distance, de s'en protéger, implique malencontreusement de se désolidariser des signaux de son propre corps. C'est ainsi qu'elle tendra à fuir la fatigue : « Pour rester debout tant et aussi longtemps, pour ne pas *crasher* pis me faire encore, faire abuser pendant mon sommeil » (A), mais également à annuler sa rage et ses affects dépressifs à l'aide d'une gymnastique faciale.

La Kamikaze illustre de manière plus radicale cette mise à distance de soi à travers ses épisodes dissociatifs où même la mémoire des événements n'a pu s'inscrire. Il semble également que pour cette participante, la consommation de cocaïne ait une fonction paradoxale de distanciation et de rapprochement, lui permettant de s'éloigner de son vécu affectif afin de mieux s'approcher d'elle-même : « moi je gèle mes émotions. Fumer [du crack] ça me rend en contact avec moi-même » (B), « parce que c'est là que le mal je le sens moins » (B). Ce mécanisme n'est cependant pas sans risque puisqu'il arrive que, poussé à l'extrême, il finisse par induire un certain sentiment d'étrangeté face à elle-même, ne se reconnaissant guère dans ses agirs : « J'ai consommé pendant 5 jours, pis j'ai pas dormi, j'ai pas mangé pendant 5 jours. J'étais en train de tomber [...]. Mais c'était, c'est pas moi » (C).

Enfin, pour la Sentinelle, entre soi et soi, il y a l'autre, dans tout ce qu'il efface de soi. Sa position de surveillance de l'extérieur semble entraver la possibilité de s'investir de l'intérieur. C'est en tout cas ce qui nous semble se produire au cours de l'entretien. Prenant bien soin de nous analyser, elle expose l'embarras que représente pour elle le fait de retourner son propre regard vers elle-même, malaise d'autant plus marqué en présence d'une autre personne.

[...] j'ai enlevé mes lunettes pour pas m'attacher à ton regard, parce que là, je serais trop à essayer de t'analyser. [...] ça me permet de me concentrer plus, c'est aussi simple que ça. Sinon, je serais en train de t'analyser et tout. Mais il y a ta voix, que j'analyse et tout ça. (la Sentinelle, A)

Habiter la frontière : au milieu de nulle part

Habiter la limite, élire domicile au poste frontalier du lien ou de leur être apparaît comme une autre manière présentée par les participantes d'habiter leur solitude. Il

s'agira alors de s'installer au seuil du lien, moins pour en épaissir la frontière que pour, finalement, habiter un « nulle part », voir un « no (wo)man's land » comme refuge ultime d'un lien affligeant. À l'instar du durcissement des frontières, le lien dont il est ici question concerne autant le lien à l'autre que le lien à soi.

La frontière du lien

Habiter à la lisière du lien ressort chez certaines participantes comme modalité relationnelle singulière. Le rapport à l'autre est ainsi brouillé à la fois pour fuir et maintenir une solitude, pour éluder tout en s'assurant d'entretenir le lien à autrui. S'installer sur cette frontière représente ainsi la nécessité de maintenir un lien minimum à autrui, une présence nécessaire pour se sentir exister.

C'est ainsi que certaines exposeront une manière toute particulière de se positionner dans le lien, leur permettant de n'être ni vraiment seules, mais ni vraiment en lien. La Kamikaze évoquera entre autres le soulagement retrouvé à chaque passage en maison d'hébergement (dans « ce milieu-là » C), moment où elle peut enfin habiter calmement ce seuil relationnel : « quand je viens, ben, ok je suis contente de ne pas être seule, mais je n'ai pas vraiment le goût d'être avec des gens » (C). La Femme-objet, pour sa part, parlera d'une dynamique paradoxale où elle s'efforce continuellement de tenir en équilibre entre une présence fusionnelle et une absence désaffectée. Elle évoquera ainsi ses rapports singuliers à sa mère et à un homme, lesquels semblent présents en permanence (jusque dans sa classe et dans sa soupe) tout en étant constamment absents (tous dans leur bulle, elle y compris). Elle abordera également les particularités de son investissement des intervenantes, soit un lien de surface, investi en extériorité (« les autres, ça fait longtemps qu'elles me connaissent là » B).

Il semble ainsi que pour plusieurs, il soit essentiel de demeurer sous le regard de l'autre. En effet, du discours des femmes rencontrées ressort le constat d'un besoin vital d'autrui, que ce soit pour se sentir exister, ou fondamentalement, pour assurer une réponse à leurs besoins les plus primaires.

Cette dépendance à l'autre semble s'inscrire d'une part dans les difficultés à prendre soin de soi. Nous avons mentionné plus haut comment la Kamikaze et la Femme-objet évoquent, chacune à leur manière, la nécessité de demeurer à la limite du lien, ni vraiment dedans, ni vraiment dehors. Cet aménagement semble nécessaire au maintien de la fonction tutélaire de l'autre, du moins pour les besoins matériels de base. Pour la Femme-objet, il s'agira de maintenir des liens avec les institutions (l'hôpital, les maisons d'hébergement), ou encore dans cette recherche d'un lieu tel les « chambres et pensions » (B) où elle pourra enfin se reposer (« je ne veux plus me casser la tête, m'inquiéter » B). Des liens, donc, où elle sentira que quelqu'un d'autre prend soin d'elle. Pour la Kamikaze, cette dépendance à la présence effective d'un autre semblera plus transitoire, soit pour éviter la perte de ses biens matériels : « Je veux juste reprendre ma vie en main. Mais en attendant il faut que je garde quelqu'un qui va m'aider pas à, pour que je ne perde pas tout » (B). Elle se dira tout de même « allergique à la solitude » (A), laissant présager une dépendance plus affective sous le couvert de cette dépendance matérielle.

La Sentinelle exprimera de manière plus énigmatique son besoin de demeurer « sous l'objectif du microscope » (B). En effet, bien qu'elle se plaigne de sa situation en l'associant à la présence de personnages intrusifs situés au-dehors d'elle, elle en vient, au cours des entretiens, à constater sa propre participation à cette dynamique, ne serait-ce que de par le fait qu'elle y demeure : « En même temps, j'y trouve quelque chose de bien, bizarrement, parce que je n'en sors pas » (B). Nous reviendrons plus loin sur la quête sous-tendant ce maintien dans l'itinérance.

Enfin, un autre aspect ressort de cette contrainte à rester sous le regard d'autrui. Il semble que la nécessité de la présence effective de l'autre, ou à tout le moins, de son regard, puisse s'inscrire dans un aménagement face au sentiment de ne compter pour personne, sentiment d'autant plus criant face au vieillissement et à l'inexorable finitude humaine.

[La] peur de mourir sans que quelqu'un soit là à ce moment-là, c'est-à-dire sans personne pour se faire du souci d'une façon qui découle directement de la relation très précoce parent-enfant. De tels patients peuvent organiser leur vie de telle sorte qu'ils ne soient jamais seuls. (Winnicott, 1965/2000b, p. 224)

De ce fait, il n'est guère surprenant que les deux participantes ayant présenté le vide relationnel le plus marqué à l'enfance (une mère dans sa bulle, une démission parentale) évoquent cette préoccupation de mourir seules. La Femme-objet dira craindre de disparaître en silence si elle ne demeure pas sous le regard des personnages, flous, de son environnement : « Si je mourais demain, j'aurais le temps de décomposer si j'avais un appartement, avant qu'on s'en aperçoive là. [...] Personne ne s'inquiète vraiment de moi là » (C). La Naufragée, pour sa part, s'accrochera de manière plus précise à une intervenante afin de s'assurer de la présence d'un témoin de sa propre finitude : « c'est la seule personne vraiment qui, au bout du compte, dans la vie, qui, qui vraiment, qui pourrait se rendre compte de ma mort un moment donné si je crève chez nous » (C). De même, la Sentinelle imaginera son vieillissement futur dans une coopérative, entourée de pairs soucieux de son bien-être : « T'sais, quelqu'un qui pourrait juste te faire un bouillon de poulet, ou t'sais de voir comment tu vas, ou t'as besoin de quelque chose » (A).

Pour nos participantes, habiter à la frontière du lien revient donc à s'assurer de maintenir du minimum de lien nécessaire pour être et se sentir exister.

La frontière de soi

Parallèlement au fait d’habiter à la frontière du lien, il arrive parfois que ce soit plutôt à la limite d’elles-mêmes que les femmes habitent leur solitude, dans un surinvestissement de la surface, au détriment du centre. Winnicott propose ainsi la métaphore du noyau et de la coquille pour localiser le centre de gravité de l’individu, le lieu à partir duquel il se sent exister (Winnicott, 1952/2012a).

C’est ainsi que, pour la Naufragée, habiter la frontière de soi prendra la forme du surinvestissement de sa carapace, à la fois comme mur entre elle et l’extérieur, mais également comme lieu de vie, manifestant du même coup sa volonté de s’inscrire quelque part, en écho à ses efforts d’inscription dans des non-lieux, en marge de la société : « il fallait bien que j’existe à quelque part » (C). Elle fera tout en son pouvoir pour s’assurer de demeurer « le rayon de soleil de tout le monde » (A) et ce, malgré sa dérive perpétuelle et la déchéance qui y est associée. Elle se permettra quelques haltes pour « refaire peau neuve » (C) lorsque les intempéries l’auront trop abîmée, sans toutefois pouvoir panser son noyau (son centre), difficilement atteignable dans ce monde menaçant. C’est un peu comme si elle espérait supprimer la honte accablant son être en surinvestissant le maquillage de sa coquille, sans toutefois arriver à se berner complètement ou suffisamment longtemps pour ne plus avoir à se cacher : se cacher pour autrui, mais également se cacher de soi.

Pour la Sentinelle, cette résidence à la frontière d’elle-même prend plutôt la forme d’un surinvestissement de la limite et des échanges qui pourraient s’y dérouler. Toujours sur le qui-vive, elle guette avec attention la prochaine incursion, laquelle surviendra inmanquablement. La précarité de ses assises frontalières l’oblige à surveiller sans

relâche les points d'entrée et de sortie de celles-ci, la contraignant à se mouler à la frontière, à devenir cette frontière. « Être une frontière, dira Green, c'est s'identifier à une limite mouvante qu'on subit plus qu'on n'en commande les opérations » (Green, 1990, p. 126). Cette posture de guet apparaît d'autant plus vaine que paradoxale puisque c'est un centre vide qu'elle décrit, lequel s'est très tôt révélé difficile à protéger de par les intrusions répétées de sa mère et les multiples empêchements de construction de cet espace même. Ainsi prise avec un centre vide, son extrême réactivité aux immixtions potentielles du monde extérieur semble lui permettre d'éviter de ressentir ce qui pourrait s'apparenter à la béance d'un gouffre. Winnicott décrit ainsi cette agitation réactionnelle comme une défense contre un vide existentiel, comme un moyen de se sentir vivant et existant : « si rien ne se produisait qui lui permît de réagir, elle se retrouvait alors au centre d'elle-même où elle savait qu'il n'y avait rien » (Winnicott, 1959/2000a, p. 57). La Femme-objet nous fait également penser à ce centre vide. Il semble qu'au cours de l'âge d'or, elle ait pu éluder cette impression de vide interne en s'activant constamment à le meubler avec des gens et des objets de valeur, mais que l'inévitable déclin n'a fait qu'exacerber.

Enfin, pour certaines, la frontière de soi semble référer également à l'inconscient en soi, au sentiment d'étrangeté face à soi-même et ce qu'il évoque. La Kamikaze présente clairement cette problématique avec ses absences, mais également dans tout le caractère à la fois inquiétant et rassurant que recèle pour elle sa consommation. Dans un sens similaire, la Sentinelle en viendra à s'interroger sur le sens de ses agirs et des répétitions de son parcours, notamment le fait de demeurer dans le milieu de l'itinérance. Bref, pour nos participantes, habiter à la frontière de soi, c'est aussi admettre que quelque chose de soi (de leur situation, de leurs actions) leur échappe.

11.2.2. Le temps mort

Le temps mort représente un temps où tout est arrêté, un « moment où il ne se passe rien » (Larousse, s.d.). Il peut être entendu à la fois comme un temps vide et meurtri, et comme un temps potentiel, porteur de vitalité. Nous verrons comment ces deux pans du temps mort se manifestent chez les participantes à travers, d'une part, l'immobilisme de la suspension de la vitalité et du temps sclérosé. D'autre part, il semble que pour l'ensemble des participantes, une force de vie persiste, notamment de par le maintien d'une position de lutte maintenant vivante la quête de soi.

Vitalité meurtrie

L'une des manifestations de ce temps mort est une interruption apparente de toute activité, de tout ce qui pourrait paraître vivant chez un sujet. Green (2011a) évoque l'idée d'un « meurtre du temps », que l'on pourrait également considérer comme « [l']équivalent chronique de l'espace vide » (Green, 1975, p. 107). L'auteur oppose ainsi un temps potentiel, inscrit dans la transitionnalité et porteur de vitalité, à un temps mort, un temps éteint et mortifère où le sujet « a désormais investi l'absence, comme absence d'espoir [...] Plus de pause, de soupir, qui viendraient s'intercaler dans le tissu d'une vie. Plutôt une longue continuité uniforme et illimitée. » (Green, 1975, p. 107). Ce temps se reconnaît entre autres par ses manifestations d'ennui, d'attente de rien et d'abandon de la lutte.

Pour les participantes rencontrées, cela peut prendre la forme d'une tendance à abolir les voies d'atteinte à partir desquelles l'autre pourrait réussir à les heurter, démarche rendue nécessaire par la présence de nombreux personnages intrusifs et persécuteurs

dans le théâtre psychique de chacune. C'est ainsi que la Sentinelle et la Kamikaze s'affaireront au cours de leur enfance à effacer toutes les pistes qui pourraient mener à l'intimité de leur monde interne. La Kamikaze dira avoir « arrêté de pleurer » (B) très jeune, et dévoilera avoir éteint jusqu'à son discours interne et son besoin d'autrui pour déjouer l'adversité. De la même façon, suite aux empiètements répétés de sa mère dans son espace intime, la Sentinelle explique s'être très tôt affairée à occulter toute trace pouvant mener à son for intérieur, allant, plus tard, jusqu'à n'avoir « rien à [s]on nom » (C).

Écoute, je n'ai pas dessiné très longtemps dans ma vie. Fait que, je faisais des choses qui ne laissaient pas de trace : lire. C'est pour ça que j'aime lire [rires]. Ça ne laisse pas de trace. Je n'ai jamais écrit rien de personnel, quoi que ce soit. (la Sentinelle, C)

L'effacement des traces filiatives de la Confinée nous paraît s'inscrire dans une dynamique similaire. Elle les réduira au titre de « géniteur » et « génitrice » tentant d'une certaine manière de caviarder jusqu'à leur existence : « [f]ait que pour moi, ils n'existent pas » (B).

Parallèlement, il arrive que l'extinction touche plutôt les voies du désir et du manque, avec pour dessein de faire l'économie de la souffrance liée à la perte, au deuil ou à la déception. Platon fera dire à Socrate que « il y a désir de ce qui manque, et il n'y a pas désir de ce qui ne manque pas » (Platon, 340 av. J.-C./2007, p. 132). L'effacement des traces de l'un des éléments de ce couple semble protéger de ressentir l'autre. N'est-ce pas ce que nous dit la Sentinelle lorsqu'elle évoque l'abandon de l'espoir : « je n'y crois pu. Je n'y crois pas. Je veux dire, je ne m'attends pas à rien et je n'espère rien » (B). Cet aménagement est d'autant plus soulageant car « quand t'as pas d'attentes, tu ne peux pas être déçue » (B).

C'est ainsi que plusieurs en viendront à ériger une bulle imperméable au lien pour s'assurer de se préserver de la souffrance du manque. Pour certaines, cette autosuffisance s'étayera sur l'artifice de la consommation. Ainsi, l'usage de la cocaïne permettra à la Kamikaze de s'éloigner du lien. La description qu'elle offre de la fonction de sa consommation a certes des traits familiers avec l'objet transitionnel (Winnicott, 1975): elle en comparera les effets rassurant à ceux de sa « doudou », ou encore « quand on me prend dans ses bras » (B). Cependant, plutôt que de favoriser la transitionnalité, cette utilisation de la consommation semble participer à abolir le manque de l'autre en soi, à maintenir un vide interne arelationnel : « [c]'est lourd, mais ça m'enrobe. Comme si c'était, je n'ai pas besoin d'une personne » (B). D'ailleurs, le « sanctuaire avec l'alcool » (B) semble s'inscrire lui aussi dans cet effort d'éradication des voies du manque. Fortement mortifère (« L'alcool, j'ai bu ma vie. C'est le cas de le dire, je suis décédée 3 fois » A; « Je me mutilais » C), ce sanctuaire semble lui permettre de se distancer à la fois de l'autre, mais aussi d'elle-même. En effet, la fonction principale semble être de ne plus ressentir, de ne plus se sentir : « pour pouvoir me mettre, pour que je sois knock-out » (B).

Pour la Naufragée, le subterfuge toxicomane servira davantage de support pour garder « la tête haute » (A) lorsque la vie devient trop lourde à porter pour une seule personne (une personne seule). L'autosuffisance est érigée en idéal qu'elle tentera de maintenir à fort prix. « Ma solitude m'a donné cette force-là [...] de ne pas avoir besoin de pas aucune dépendance affective. Pis me méfier de tout ça. Pis de me tenir loin » (A). D'abord vécue passivement, l'absence de l'autre semble subir un revirement où c'est plutôt la Naufragée qui s'absente du lien, qui s'absente de l'absence. Elle évoquera ainsi ses *fugues* comme des moyens de s'absenter du vide du chez soi : « il n'y avait rien qui me ramassait à la maison. [...] j'étais déjà ailleurs là. Parce qu'il n'y avait rien » (C). Elle ira même jusqu'à questionner la pertinence de l'appellation de

fugue : « mais une fugue, il faut que tu aies une famille, il faut que tu aies quelque chose pour faire une fugue d'après moi » (C).

Je pense que, tout mon manque d'attention, tout ça, c'était plus, moi je me reclusais, je me, je me, dans un genre de « je ne veux pas être là ». T'sais genre d'être, d'être absente mentalement t'sais. [...] Comme je le fais encore là, aujourd'hui. Genre de, je ne suis pas, non, non, j'efface tout ça autour de chez moi là, dans mon immeuble là. Mais moi je suis bien dans ma bulle pis tout ça. Fait que, l'attention je la mets ailleurs, je choisis où je vais, pis tout ça. (C)

L'absence agie dans la fugue et dans sa « bulle » semble s'inscrire dans une défense paradoxale (Roussillon, 1999) où la Naufragée se coupe du lien pour se préserver de la souffrance qui lui est associée. Elle exprime ainsi participer à l'actualisation du vide relationnel autour d'elle afin de ne pas le subir passivement. Cette défense paradoxale témoigne bien sûr d'une part vivante en elle (nous y reviendrons plus loin), mais nous souhaitons ici mettre en exergue le caractère mortifère et persistant de ce processus.

La Confinée, pour sa part, arrivera pour un certain temps à vivre dans une autosuffisance idéalisée, se maintenant dans une bulle hors du lien. Cet aménagement casanier rencontrera toutefois des limites et le manque finira par se faire sentir, la Confinée reconsidérant les bénéfices de son confinement et, constatant le vide de son aménagement, dira non sans amertume avoir vécu un « petit train-train de [...] pas grand-chose » (B). Pour la Femme-objet, c'est plutôt par l'acte de saturer l'espace d'objets (animés et inanimés; des objets de valeur) qu'elle annulera le manque pour un temps. Cette saturation lui permettra d'ailleurs de « [l']échapp[er] belle » (C), c'est-à-dire d'éviter de ressentir la souffrance d'une perte et l'écho de son incomplétude. Le déclin finira cependant par exposer la précarité de cet aménagement et l'étendue du manque mis en exergue par l'hyperprécarité de sa situation. Elle sera alors en manque de tout. D'ailleurs, pour ces deux participantes, il semble que l'autarcie soit une solution de choix pour fuir la confrontation à l'altérité. Ainsi, la Confinée exposera à plusieurs reprises combien l'autre, par sa présence, lui est insupportable, que ce soit

dans les plaintes de celui-ci (« [j]e comprends que les autres personnes ils ont aussi des problèmes, mais j'en n'ai rien à cirer » A), ou dans ses bruits (gémissements, mais aussi ronflements). Cette intolérance représentera alors une entrave à la réalisation de son désir de lien.

[...] je me suis fait la réflexion, ben là si je trouve un homme pis il ronfle. [...] J'ai tellement vécu depuis plus de 10 ans avec le monde, est-ce que je vais être capable d'habiter avec quelqu'un? (la Confinée, A)

De même, la Femme-objet semble dérangée par l'affirmation subjective de l'autre, difficilement concevable pour elle. Elle se plaindra alors d'un homme qui refuse d'être réduit à une position objectifiée de simple exécutant : « [i]l a une attitude que je n'aime pas là. Il se prend pour un autre » (C). Se prendre pour un autre, ici, semble être confondu avec le fait de se prendre pour un sujet, voire d'exister comme sujet.

Temps sclérosé

Le rapport au temps représente un élément structurant du rapport au monde et à soi. Ce dernier se retrouve généralement bouleversé à travers l'expérience d'itinérance où chacune semble vivre dans une forme de temps « autre », en rupture avec un temps social. C'est ce qu'il nous a semblé expérimenter avec la Kamikaze, du fait de ses absences répétées, associées à un effort de se maintenir à distance d'elle-même et d'autrui, mais également à une perte de repères liée à la consommation. La Naufragée exprime elle aussi ce dérèglement temporel : « T'sais ça va vite la consommation, tu ne vois pas le temps passer, tu n'as plus d'attaches à rien, t'sais » (B).

Cette particularité d'un temps « autre » se retrouve également dans le passé « actuel » des femmes, soit dans l'actualité de leur discours et de leur rapport au monde. C'est

d'ailleurs ce que tend à illustrer Scarfone à partir de son élaboration sur l'impassé, comme un temps qui a cessé d'avancer.

Ce qui, dans la perspective chronologique, se présentait comme appartenant au passé s'avère alors n'être jamais vraiment passé. Je propose d'appeler ce temps l'*impassé*, d'autant plus que le mot dénote aussi son statut d'*impasse* dans la vie du sujet³⁸. (Scarfone, 2014, p. 1398)

L'atemporalité semble venir mettre en exergue certaines impasses historiques de la trajectoire des femmes. Nous observons notamment la persistance, chez la Naufragée, d'un appel à sa mère empreint de ressentiments. L'écho de sa rancœur nous donne l'impression d'une attente de reconnaissance encore présente aujourd'hui : « pis tout ce temps-là, je pourrais être morte t'sais, après tant d'années, t'sais. Pis elle continue sa vie » (B). De même, le décès de la mère de la Sentinelle semble coexister avec sa survie dans la psyché de celle-ci : « Mais, écoute, souvent, j'ai l'impression qu'elle est à côté de moi, en train de gueuler après moi. Écoute, ça va, ça va loin là. [...] Ah, c'est encore, écoute, même morte là. La, la mort ne règle rien. » (B). Pour ces deux participantes, le temps semble ainsi figé dans un passé « qui ne passe pas » (Pontalis cité dans Scarfone, 2014).

Enfin, la Confinée semble elle aussi avoir vécu plusieurs années dans un temps gelé, différent cependant de l'impassé. Elle se dira notamment surprise du manque de chaleur dans l'accueil d'une membre de sa famille. La Confinée peinera à reconnaître autant la durée de la rupture, par un effacement de la temporalité des conflits, que les motifs conflictuels de la rupture (« je ne m'en rappelle plus qu'est-ce qui s'est passé » B). Même l'effet qu'a pu avoir la prise de distance en tant qu'effritement de leur lien semble lui être étranger. Paradoxalement, pour cette participante, le temps gelé est aussi représenté par un temps figé dans une projection de soi dans un futur non encore

³⁸ Les italiques sont de l'auteur.

advenu, tel un écrasement du temps présent. Elle se décrira, lors de sa période de confinement relationnel, comme « une personne âgée avant le temps » (B), à « attendre que les personnes, que la journée passe » (B).

Quête vivante

Le temps mort, c'est aussi un temps d'arrêt, une pause que l'on prend en attendant la reprise du jeu, pour mieux s'y préparer ou simplement pour reprendre son souffle. Nous remarquons d'ailleurs que les femmes rencontrées sont loin d'avoir déclaré forfait. La vitalité a peut-être dû être meurtrie par moments, mais elle n'est guère abolie. C'est ainsi que des sillons de vitalité se laissent découvrir dans le discours de chacune, exposant la persistance de l'espoir malgré l'adversité et l'apparente rigidité de certains aménagements.

La préservation d'une position de lutte revêt ainsi un caractère existentiel pour plusieurs, lié à la revendication du droit d'exister quelque part. Ainsi, la Naufragée se démènera « envers et contre tous » (A), pour le droit à « [s]a place » (A). Elle fera état d'une impressionnante ténacité malgré ses tribulations.

[...] je me suis toujours accrochée fort, fort à la vie pour ne pas, pour ne pas dériver, pis pour ne pas complètement me faire, me faire bouffer par tout ça. Parce que j'avais encore un espoir. [...] Je me suis toujours battue pour le droit de vivre, mon droit à avoir un moment bien [voix tremblante]. (la Naufragée, A)

La Sentinelle, pour sa part, s'efforcera de défendre son territoire tant physique que psychique. Bien que l'issue de cette bataille semble avoir été scellée il y a bien longtemps déjà, elle persévère, parfois au détriment de sa propre sécurité. Ainsi,

revendiquera-t-elle le droit d'occuper un espace public (un centre de jour) au risque de subir les coups d'une récidive de son assaillante, adressant sa revendication plus largement aux figures d'autorité qui échouent à la protéger : « ils ne m'auront pas » (A).

La lutte pour le droit d'exister quelque part semble impliquer également son opposé, soit la revendication du droit de n'exister nulle part ou, dit autrement, d'exister dans des non-lieux, aux tréfonds de l'absence. Ainsi la Naufragée élit domicile dans le monde des « morts-vivants » (A), ou encore dans l'absence, à travers ses fugues. De même, la Sentinelle réclame la légitimité du choix de s'installer en marge de la société, par défaut d'avoir trouvé de meilleurs choix (« non merci, j'aime autant être dans rue » A) certes, mais cette élection semble plus fondamentalement liée au dénouement heureux d'une quête énigmatique.

Et quelque part, j'ai trouvé, je ne sais pas. J'ai trouvé quelque chose qui me manquait. Je sais que ce n'est pas une vie normale, mais ça m'a pris du temps à analyser que je me sentais en sécurité. (A)

Pour d'autres, cette lutte se manifeste par la défense du droit de s'absenter là où elles sont attendues, que ce soit dans le cadre même des entretiens de recherche, de par les déplacements récurrents des dates de rencontre ou par les manifestations d'absences partielles, même lorsqu'elles se présentaient. Nous pensons ici notamment au premier entretien avec la Kamikaze qui semble n'avoir pu venir à l'entretien qu'au prix d'une coupure avec son monde interne, fonctionnement d'ailleurs récurrent chez elle qui, paradoxalement, doit s'assurer de maintenir une certaine distance face à elle pour arriver à se rapprocher d'elle-même : « je ne pouvais pas m'exprimer si je n'avais pas sniffé ou pas bu, parce que c'est là que le mal je le sens moins » (B). La Confinée rejoint cette revendication, notamment dans l'utilisation qu'elle fait d'une intervenante : « Pis là ben, elle réserve une plage horaire pour moi pis je ne me présente

pas. Pis que t'sais, pis je n'aime pas, dû à mon enfance, je n'aime pas qu'on me dise quoi faire » (C).

Outre les impasses mentionnées plus haut, il ressort en filigrane des entretiens une quête du lien à soi, de la possibilité de s'investir à partir de l'investissement de l'autre, comme si persistait l'espoir d'une réponse ou d'un reflet, différent de celui reçu antérieurement par l'objet, pour panser les malformations du miroir interne. Ainsi, chacune à leur façon, tentent-elles de se (ré)approprier quelque chose d'elles-mêmes, de (re)construire le rapport qu'elles entretiennent face à elles-mêmes en faisant un détour par le lien à autrui, par un témoin vivant. Pour certaines, cela passera par une recherche de confirmation de leur valeur propre. La Femme-objet semble ainsi en quête constante de cette validation d'avoir une valeur quelconque, à défaut de quoi elle se réduirait à n'être que « jetable » (C). De même, la Naufragée cherche à cacher son infamie, nourrissant sans relâche l'espoir qu'un jour elle sera suffisamment convenable dans le regard d'autrui, et alors elle pourra se permettre d'exister : « je n'existe pas. Je n'ai rien d'intéressant [...] pas encore » (B). La Sentinelle nous semble également animée par cette quête de validation. En effet, il semble qu'en deçà ou au-delà de son sentiment perpétuel d'intrusion et de la défense contre celui-ci, elle sonde le regard de l'autre à la recherche d'indices d'intérêt ou de désintérêt. C'est ainsi qu'au cours d'un des entretiens, elle en vient à interroger notre propre intérêt pour elle et son discours : « [j]e suis en train de t'endormir ou quoi? » (A).

La Confinée exposera cette recherche beaucoup plus clairement en élaborant notamment sur son désir de relation amoureuse, ou, plus spécifiquement, son « besoin d'un manque d'un homme » (B). Elle nommera explicitement la nécessité de se sentir investie par un homme pour enfin pouvoir s'investir elle-même, pour se sentir aimable et s'aimer : « [p]is j'aimerais aussi avoir un homme, qui m'apprenne à m'aimer. À aimer pis peut-être m'aimer aussi. Que je m'aime moi-même pis que, être, être aimée

et être aimée d'un homme » (C). La reconnaissance de ce manque ouvre à la fois sur le désir de rencontre, et donc sur la possibilité de sortir de sa bulle, mais également sur l'élaboration de l'énigme du lien, une énigme à résoudre cette fois, plutôt qu'à effacer ou à dévitaliser.

Pour la Naufragée, l'appui sur l'autre sous-tendra la recherche de témoins de la continuité de son existence, une quête d'expérience partagée et de (re)connaissance de soi. Elle le trouvera en partie auprès de sa « fée marraine » (B), puis dans son lien à une intervenante :

[...] c'est la seule personne avec, t'sais que j'ai un suivi vraiment t'sais, qui, qui s'impl-, qui, qui porte une attention à moi, t'sais un intérêt ou juste qui, qui sait que je suis là, pis qu'il y a, il y a un suivi, il y a un fil, quelque chose. (C)

Notons que la Naufragée, mais peut-être plus encore la Kamikaze, maintiennent vivants les liens à leur mère via des appels sur la boîte vocale de celle-ci. La Naufragée se limite à une écoute passive, alors que la Kamikaze s'autorise à y exprimer son amour, bien qu'elle le détruise une fois déposé.

La quête de soi peut également prendre le sens d'une tentative de se comprendre ou de faire sens avec l'absurde de sa situation. C'est ce que l'on constate avec la Sentinelle qui semble attendre des intervenants des pistes de réponses à l'énigme de sa situation d'itinérance, subissant, semble-t-il, les conséquences de leur incompréhension : « j'ai vraiment un gros problème, parce que personne ne comprend ce que je fais là. Mais ce que je cherche là aussi. Ils ne comprennent pas que ça fait... le temps passe. Même des années, là » (A).

Enfin, la Kamikaze semble nous avoir investi comme témoin de ses impasses, que ce soit par les particularités de la rencontre (une absence en présence lors de la première

entrevue) ou encore par l'étalement des cicatrices des abus gravées sur sa peau et dans sa psyché. Elle arrive alors à s'apercevoir, puis à se voir au fil des trois rencontres que nous lui offrons. Cette quête de soi, amorcée d'abord devant un miroir, loin de soi mais en présence de Dieu, semble pouvoir atteindre un autre niveau lorsqu'elle se rend compte avoir elle-même survécu à un auto-dévoilement sans intoxication.

Pis, je viens de réaliser que ce que je viens de faire avec toi je l'ai fait à jeun [en pleurant]. [...] Je suis là, je n'ai pas consommé du tout là vraiment. Je suis à jeun, je suis à jeun, je te le dis. Pis je n'ai pas le goût de vomir [en larme]. (B)

Cette expérience partagée lui offre la possibilité de se voir et de s'entendre elle-même en présence d'une autre personne qui pourra attester, même en silence, de l'insensé de la violence subie tout au long de sa vie.

Pis là t'sais, toute seule je suis capable de m'en rendre compte que ça n'a pas de sens, mais de me l'entendre dire à quelqu'un de vive voix, ça n'a pas de sens. Parce que j'en ai vraiment vécu [de violence]. (B)

En bref, les femmes rencontrées nous ont exposé la double valence du temps mort tant dans leur lien à elles-mêmes que dans leur rapport à autrui. À plusieurs égards, elles nous ont exprimé leur désespoir et leur effort pour ne plus rien attendre. Une quête vivante persiste toutefois et se manifeste entre autres par une lutte animée pour le droit d'exister. Ces constats nous renseignent sur l'aspect dynamique de la solitude, voire sur la part active des participantes dans leur manière d'habiter l'espace de la solitude.

CHAPITRE XII

CONCEPTUALISATION THÉORISANTE

L'élaboration de l'expérience de solitude des femmes rencontrées nous a amenée sur la voie de l'exploration des achoppements et des inflexions rencontrés dans l'appréhension créative de soi de chacune de ses femmes. À la suite de l'analyse des portraits des rencontres intersubjectives avec ces femmes, il ressort la nécessité d'une réflexion théorisante sur les ingrédients de la constitution de cet espace de solitude, d'un espace où il est possible « d'investir le rapport à soi-même, d'une manière vivante et créative » (Reid, 1999, p. 42).

À partir du premier volet de nos questions de recherche, à savoir « de qui est habitée la solitude de ces femmes » (le contenu de cette solitude), nous avons successivement mis en exergue les différents personnages peuplant le monde interne (et externe) des participantes, puis les traces des reflets laissés par ces différents personnages et s'étant logées à l'intérieur même du rapport à soi.

Le deuxième volet de nos questions, le « comment elles habitent cet espace », nous a pisté vers un investissement particulier de la frontière de soi et du lien, soit en termes de mise à distance, ou encore en logeant directement sur la frontière. La métaphore du temps mort nous a également éclairé sur le figement, mais également sur la présence d'une quête maintenue vivante, parfois de manière paradoxale.

Dans le cadre de notre analyse, nous avons pris soin d'intégrer les éléments singuliers de la rencontre avec chacune des participantes, c'est-à-dire toute l'aire de jeu, permettant de considérer ces rencontres dans une dynamique réellement intersubjective. Cette sensibilité, qui inclut autant ce que nous avons pu observer que ce que nous avons ressenti lors des rencontres, nous a permis de dépasser (sans le nier) le niveau de l'énoncé du discours pour enrichir notre compréhension de l'expérience des femmes en nous plaçant nous-même dans le jeu de cette expérience. La mise au travail des tenants même de cette aire de jeu (les particularités de l'énonciation, le jeu relationnel des rencontres – les enjeux transféro-contre-transférentiels – et l'« utilisation » singulière du cadre) nous a conduite à nous intéresser davantage aux processus primaires de la formation du sujet et de l'objet. En effet, nos analyses nous ont amenée à questionner certaines failles du fonctionnement psychique, soit la capacité à se sentir et la constitution du contenant de la capacité d'être seul.

Notre élaboration s'inscrit essentiellement dans la perspective d'une troisième topique, s'appuyant sur le postulat que le processus de constitution du soi passe par l'autre et par des aires transitionnelles d'expériences (Winnicott, 1975). Nous nous intéressons ici davantage aux notions d'espace de solitude, car « c'est la propriété des espaces qui, en grande partie, détermine la propriété des objets. Il s'agit de prêter attention non seulement aux contenus psychiques, mais également aux contenants ou plus spécifiquement à l'articulation contenant-contenu » (Reid, 2008, p. 70). Nous en sommes ainsi venue à l'élaboration de la relation contenant-contenu de cet espace de solitude, à partir de deux phénomènes transitionnels fondamentaux où s'entrecroisent de l'intrapsychique et de l'intersubjectif : la réflexivité, tant en termes de contenu (des reflets qui permettent de se sentir et de se penser) que de contenant (l'acquisition progressive de la capacité de se penser) et la capacité d'être seul en ce qu'elle permet l'intériorisation d'une « structure encadrante » (Green, 1983/2007) pour arriver à se vivre en tant que soi, mais aussi pour penser l'absence (contenu en négatif).

12.1. Du reflet à la réflexivité

Le sujet humain se connaît, se construit et se reconnaît par et dans la rencontre avec les autres sujets avec qui il se constitue.

(Roussillon, 2012, p. 2)

La réflexivité nous apparaît comme une notion centrale dans l'exploration de l'espace de solitude en termes de ce qui se loge dans la relation du sujet à lui-même. Dans sa thèse sur le double transitionnel éditée sous le titre « Le sujet et son double », J. Jung mettra en évidence la fertilité du concept de réflexivité en tant qu'il permet d'appréhender le rapport intime du sujet à lui-même, la manière dont il se sent, se pense et se pense pensant.

En mettant l'accent de la relation de la psyché à elle-même, sur les conditions d'un « rapport à soi », [l'étude de la réflexivité] constitue une démarche heuristique pour penser comment un sujet parvient à « s'éprouver » et à se produire lui-même « subjectivement ». La question de la réflexivité permet de comprendre comment un sujet se relie à lui-même et au monde qui l'entoure, comment il se sent et se voit, comment il se réfléchit et se réfléchit à lui-même son activité psychique [...] (Jung, 2015b, p. 3-4)

Afin d'éclairer l'essence de ce concept et de le relier à nos résultats, nous aborderons successivement le processus de construction de la réflexivité à partir de la fonction miroir de la mère (la fonction de l'objet), les caractéristiques nécessaires à cette rencontre (homosexualité primaire en double) et les impacts des déviations de ce processus, lorsque l'objet se montre défaillant.

12.1.1. La fonction de miroir de l'environnement

À partir de l'élaboration du rôle de miroir de la mère, Winnicott propose de penser la constitution de la réflexivité. Les réponses de l'objet dans son lien au sujet apparaissent au cœur de ce processus transitionnel qui se situe à mi-chemin entre l'intrapsychique et l'intersubjectif. Cette fonction réflexive offre alors à l'enfant un premier terreau d'appropriation de son propre monde pulsionnel et affectif, un socle au développement de son sentiment de soi.

C'est ainsi que Winnicott (1975) propose de penser la mère comme le premier miroir affectif et représentatif offert au bébé, le premier espace réflexif de son sentiment d'être et de ses éprouvés. L'auteur décrira le cheminement heureux de ce processus, lorsque tout se passe « suffisamment » bien et que l'objet est disposé à jouer ce rôle réflexif sans que n'empiète dans le lien ses propres enjeux et difficultés. L'expérience doit maintenir l'illusion d'omnipotence nécessaire au paradoxe du trouvé-créé pour pouvoir se loger dans l'aperception créative. Dans ces conditions, lorsque le bébé se tourne vers le regard de sa mère, « généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même » (Winnicott, 1975, p. 205).

Je constate que je suis en train de relier l'aperception à la perception en postulant un processus historique (chez l'individu) dépendant du fait d'être vu :

Quand je regarde, on me voit, donc j'existe

Je peux alors me permettre de regarder et de voir.

Je regarde alors créativement et, ce que j'aperçois, je le perçois également.

En fait, je m'attache à ne pas voir ce qui n'est pas là pour être vu (sauf quand je suis fatigué). (Winnicott, 1975, p. 209)

Le sujet développe ainsi son sentiment d'existence en « s'apercevant » dans le regard de la figure d'attachement, précisément là où le regard de la mère lui reflète quelque chose de lui-même.

À l'inverse, si la perception arrive trop précocement et trop abruptement, si l'illusion du trouvé-créé ne peut être suffisamment vécue, si, trop souvent, lorsqu'il regarde sa mère, celle-ci n'est pas disposée à lui refléter quelque chose de lui-même, alors cette expérience créative ne peut se constituer en tant que telle et le sujet rencontre plutôt « ce qui n'est pas là pour être vu », soit les besoins narcissiques de l'objet (ses préoccupations, son propre besoin d'être vu, etc.). Nous verrons plus loin les impacts d'une telle rencontre. Disons pour le moment que les enjeux se situent au plan topique, dans la localisation du « centre de gravité » du soi, à savoir un investissement du noyau (son propre sentiment de soi) ou de la coquille (accrochés aux besoins de l'environnement) (Abram, 2001), ou quelque part entre les deux. La notion de centre de gravité deviendra plus tard, sous la plume de Winnicott, les notions de sentiment de continuité d'existence et de « vrai » self (Denis, 2015).

Le bébé qui se développe à partir d'un centre de gravité, logé dans le noyau (son sentiment d'être soi) opposé à la coquille (le besoin narcissique de sa mère d'être vue pour elle-même), est capable d'aperception créatrice. C'est cela et seulement cela qui conduit au sentiment d'être soi et à celui d'exister. Ce sentiment donne un sens à la vie de telle sorte qu'elle vaut le coup d'être vécue. (Abram 2001, p. 155)

Plus largement, Roussillon proposera d'appréhender cette réflexivité sous l'angle de différentes modalités sensorielles, suggérant à la suite d'Anzieu que la peau serait en quelque sorte le premier modèle de la réflexivité (Roussillon, 2007b). « [I]l faut aller au-delà de la proposition de Winnicott et considérer que c'est non seulement le « visage » de la mère, mais tout son corps et son comportement qui forment ce premier « miroir » (Roussillon, 2011, p. 187). L'auteur repère ainsi une progression d'étapes dans la constitution de ce processus. L'individu commencerait d'abord par « se sentir », c'est-à-dire s'éprouver, voire « s'auto-affecter des motions pulsionnelles et des affects qui le parcourent » (Roussillon, 2008, p. 8). Les réponses de l'objet premier

permettraient de traduire ces éprouvés en messages porteurs de sens, comme une expression du sujet lui-même plutôt qu'une simple décharge dépourvue de toute signification. « Un processus de subjectivation de la pulsion doit advenir afin que l'excitation pulsionnelle soit affectivement vécue comme prenant sa source dans l'individu » (Reid, 2004, p. 41), et non ressentie comme aussi externe qu'un coup de tonnerre (Winnicott, 1960/2014a). Le sujet développerait ensuite l'aptitude à « se voir », soit « être capable d'être à la fois là où il est, donc centré, et en même temps se considérer du point de vue de l'autre, donc à distance et en saisissant le lien et la forme qui le réunit et le sépare de l'autre. » (Roussillon, 2008, p. 8). Éventuellement, il développerait la capacité à « s'entendre », à se réfléchir, ou plutôt à s'entendre penser, « à représenter qu'[il] représente ou qu'[il] ne représente pas, [...] à se représenter l'univers de la représentation » (Roussillon, 2008, p. 9), exposant ainsi l'aboutissement de l'intériorisation d'un miroir interne et l'aptitude plus marquée à tracer une démarcation entre le fantasme et la réalité.

Ainsi, le développement de l'activité réflexive apparaît central dans la possibilité pour le sujet de se relier à soi en tant que soi, voire de donner une coloration particulière à ce rapport à soi. Mais Roussillon propose que les tribulations de ce processus se répercutent jusque dans les relations subséquentes, teintant alors la manière dont le sujet peut être senti, vu et entendu, pouvant également générer des quiproquos et de lourdes attentes dans les liens futurs à autrui.

Avoir été bien senti, vu, entendu, facilite la capacité à se réfléchir, avoir été mal senti, vu et entendu tend, à l'inverse, à entraver les capacités réflexives, ou à négativer celles-ci : le sujet alors se « sent mal », dans toute la polysémie du terme, ou alors il se « voit mal », et est « mal vu », ou encore il « s'entend mal » et génère des « malentendus » et des mésententes. La perception diffuse de cet état de fait conduit alors le sujet à aller se faire sentir, voir, entendre par d'autres ce qui pèse sur ses rencontres et échanges avec les autres sujets. (Roussillon, 2008, p. 8-9)

Le sujet se sent alors mal au sens où il est habité d'un sentiment d'étrangeté et d'incompréhension, mais il se sent mal également en tant qu'il se ressent comme à l'origine du malaise et de l'insatisfaction qu'il éprouve.

Un retour rapide sur nos résultats nous permet d'observer que nos participantes expriment et exposent des failles quant aux réponses en miroir de l'objet. Nous croyons pouvoir nous avancer sur le fait que plusieurs d'entre elles ont été mal senties, vues et entendues, ce qui semble avoir des conséquences majeures sur leur manière de s'appréhender. En effet, « se sentir » ne vient pas sans risque, si l'on pense à la Kamikaze qui craint d'exploser en s'approchant trop d'elle-même ou de l'autre, ou encore à la Naufragée qui ne sent que la léthargie lorsqu'elle se risque à s'abstenir de consommer des substances psychoactives. Pour la Femme-objet, les écueils au fait de s'éprouver se retrouvent surtout dans le désert affectif de son récit, alors même qu'elle expose à travers celui-ci une succession d'expériences d'une forte intensité. De même, plusieurs participantes rapportent avoir été (et être encore) mal entendues et incomprises, incompréhension qui semble se poursuivre dans leurs rapports actuels à autrui. Ajoutons que le malentendu est apparu dans nos échanges avec la Femme-objet sous la forme d'un quiproquo entre la première relation amoureuse et le premier rapport sexuel. Outre le malentendu, toutes semblent s'attendre à être enfin « bien » senties, vues et entendues, que ce soit pour arriver à s'aimer (la Confinée) ou se sentir aimable (la Naufragée), à se comprendre (la Sentinelle), à s'approcher d'elle-même (la Kamikaze), voire pour s'assurer de ne pas disparaître et mourir dans le silence et l'oubli (la Femme-objet et la Naufragée). Enfin, les entretiens ont semblé favoriser, pour la Kamikaze du moins, la possibilité de se représenter sa propre représentation. Il semble qu'un décollement entre le fantasme (d'exploser) et la réalité ait été envisageable. Cette expérience n'est probablement pas étrangère à notre « survivance » (Roussillon, 2009) à ses attaques du cadre, mais semble également avoir été rendue possible par le potentiel de réflexivité du dispositif des entretiens. Elle présentera d'abord son

explosivité comme bien réelle. Ainsi doit-elle se détruire/s'endormir pour désamorcer les bombes potentiellement sollicitées dans son lien à elle (se raconter) en présence d'un autre (potentiellement menaçant). La succession des rencontres, bien qu'en dents de scie, permettra toutefois une prise de distance interne progressive et structurante pour se rapprocher de soi et constater que le fantasme d'explosion n'a pas lieu, qu'il n'est finalement qu'un fantasme.

12.1.2. Le double réflexif

Nous l'avons mentionné plus haut, le processus de constitution de la réflexivité est une expérience au carrefour de l'intrapsychique et l'intersubjectif. Roussillon dira que « [l]e chemin de soi à soi (de « ça » au « moi-sujet ») n'est pas immédiat, il passe d'emblée par l'objet autre-sujet » (Roussillon, 2012, p. 3). En effet, la constitution de ce rapport à soi n'arrive pas dans un univers solipsiste et doit être pensée à partir d'un mode relationnel particulier.

Pour aborder les spécificités de ce lien, Roussillon (2004), s'appuyant sur une élaboration de É. Kestemberg, développe le concept d'« homosexualité primaire en double », identifiant à partir de celui-ci les ingrédients nécessaires à la chorégraphie de cette rencontre réflexive. Il met d'abord l'accent sur une prime de plaisir nécessaire à ce type de rencontre. Jumelant partage esthétique et émotionnel, l'échange converge vers « la capacité à éprouver le plaisir potentiel de la rencontre » (Roussillon, 2007a, p. 83) avec soi et avec l'autre.

L'auteur propose également que les premières formes de l'organisation du lien nécessitent la rencontre d'un objet « double » de soi, qu'il différencie d'un objet symbiotique. Le double doit ainsi être rencontré comme un semblable,

[...] en ce qu'il est semblable, mais aussi en ce qu'il se « veut » semblable, en ce qu'il se « fait » semblable à soi, en ce qu'il accepte de devenir semblable, qu'il accepte de « réfléchir » et de « partager » les mêmes états d'être, les mêmes états d'âme. (Roussillon, 2004, p. 425)

Mais il doit éventuellement pouvoir être reconnu comme un autre, suffisamment différencié pour ne pas être confondu avec le sujet.

Un double est un autre, c'est un autre sujet ; si le double n'est pas un autre, il ne peut être un double, la référence au double exclut la confusion psychique, il ne s'agit pas ici d'une forme d'indifférenciation ni d'une forme de « fusion ». (Roussillon, 2004, p. 425)

Enfin, bien que cet échange concerne d'abord la relation mère-nourrisson, les vestiges de ce lien demeurent actifs dans tous les liens ultérieurs.

[...] le « fond » de cette relation première reste présent et plus ou moins actif tout au long de la vie, en deçà des complexifications que l'histoire ultérieure apportera à cette ébauche première du lien. La relation à l'autre semblable, la perception que l'autre est au moins en partie un même que soi, le plaisir de percevoir chez l'autre cette similitude, cette identification primordiale donc est au fondement du sens social et des relations sociales. (Roussillon, 2007a, p. 76)

Nos entretiens avec les participantes de la recherche nous ont laissée avec l'impression que pourraient persister certaines failles dans l'inscription du double. Par moment, cette figure a pu apparaître dans un excès de mêmeté, apportant son lot de confusion au plan des frontières de soi (la figure de la nébuleuse notamment), alors qu'à d'autres moments, le double a pu se présenter comme insuffisamment semblable et menaçant (par exemple, toutes les figures « en trop »). Nos rencontres avec la Kamikaze apparaissent toutefois éclairantes quant au processus d'investissement d'un double.

Elle raconte ainsi avoir investi un premier double, trouvé dans son propre reflet, à travers un miroir, en compagnie de Dieu (et sous l'effet de la cocaïne pour s'assurer d'une certaine distance avec elle-même, peut-être même d'une certaine altérité?). Le dispositif des entretiens semble lui avoir permis, à partir de la seconde entrevue, de nous investir comme double réflexif, un double « en chair et en os » (la Kamikaze, B). Comme dira Winnicott, « Parler à *soi-même* ne renvoie à rien en retour, à moins que le contenu de la conversation ne soit renvoyé *par quelqu'un qui n'est pas soi*³⁹ » (Winnicott, 1975, p. 124).

12.1.3. L'ombre de l'objet

L'absurde naît de la confrontation entre l'appel humain
et le silence déraisonnable du monde.

Camus, *Le mythe de Sisyphe*

le silence [déraisonnable] vient en écho de l'appel,
c'est qu'il vient comme l'absence de réponse à l'appel,
l'absence d'écho.

Roussillon, 2015

Que se passe-t-il donc lorsque l'objet refuse de s'engager dans cette chorégraphie ou n'y trouve aucun plaisir, ou encore se montre indisponible à adopter ce rôle? Que se passe-t-il justement lorsque, à l'instar de ce que nos participantes rapportent, l'objet apparaît « en trop », « en creux » ou encore « désincarné »? Qu'arrive-t-il lorsque le reflet renvoyé est vide ou trop plein et indigeste? Nous proposerons trois voies

³⁹ Les italiques sont de l'auteur

différentes qui peuvent toutefois s'entrecroiser. Le sujet peut ainsi maintenir l'espoir d'être un jour reflété, perdre espoir et tenter de s'adapter aux besoins de l'environnement, ou enfin interpréter l'absence de reflet comme quelque chose qui le concerne.

Winnicott note ainsi que certains sujets peuvent maintenir vivant l'espoir d'être un jour reflétés, cherchant compulsivement « un autre moyen pour que l'environnement leur réfléchisse quelque chose d'eux-mêmes » (Winnicott, 1975, p. 206). Un parallèle nous semble pouvoir être tracé avec la tendance antisociale décrite par l'auteur, où des comportements d'allure délinquante témoignent de l'espoir actif de l'individu de réparer un lien à l'environnement – dans le cas qui nous intéresse, un appel à être vu, une tortueuse adresse à l'autre pour être enfin reflété. « D'une certaine façon, l'enfant cherche quelque chose quelque part et, ne le trouvant pas, il cherche ailleurs, lorsqu'il a de l'espoir » (Winnicott, 1956/2012d, p. 296). La Naufragée et la Kamikaze exposent ainsi ce type de conduite témoignant d'un espoir et d'une quête de réflexion toujours active, malgré une succession d'échecs. La Naufragée dira alors de sa mère : « elle n'a jamais compris » (A).

D'autres (ou les mêmes, dans des temps différents) perdront espoir d'être « bien » reflétées et tenteront tant bien que mal de s'adapter à l'environnement et à ses besoins, au point souvent d'en oublier les leurs. C'est la voie du faux-self défensif, construit sur un mode d'hypervigilance qui oblige le sujet à se déformer en fonction de son entourage, à faire taire toute spontanéité, tout élan personnel. Il s'affaire alors à scruter l'environnement (le regard de la mère) pour en prévoir l'humeur, « tout comme nous scrutons le ciel pour deviner le temps qu'il va faire » (Winnicott, 1975, p. 206). C'est ainsi que la Sentinelle scrute, au seuil de son être, toute menace d'intrusion. Dans son cas, l'adaptation est partielle (elle s'oppose à toute soumission), mais sa position l'empêche d'investir son centre, la laissant prise dans une coquille. Elle scrute ainsi son

environnement, en écho au sentiment d'être constamment scrutée, mais jamais vraiment regardée. La Naufragée, pour sa part, ne semble avoir d'autre choix que de surinvestir sa coque, de déformer l'image projetée au-dehors afin de se protéger du risque d'un reflet monstrueux qui, d'une part, l'éloignerait encore davantage d'autrui, et d'autre part, exacerberait son désir de disparaître.

Enfin, certains interpréteront le vide ou le trop plein du reflet comme quelque chose qui les concernent. Roussillon (2008, 2011) dira, à la suite de Freud, que l'ombre de l'objet est tombée sur le moi (et sur le soi), ombre, donc, dans ce qui n'a pas été réfléchi au sujet de ses propres états internes, par l'opacité des reflets, mais ombre aussi de ce que le sujet s'approprie de ce défaut de réflexivité. « L'atteinte est narcissique, elle ne relève pas de la frustration, elle relève d'une perte de la capacité d'être ou de se sentir être » (Roussillon, 2008, p. 113). L'absence (ou l'excès) de reflet devient un reflet en soi, un reflet de soi.

[...] quoiqu'il se passe, le bébé traite ce que manifestent le visage et le corps de la mère comme un « reflet » de lui-même, qu'il s'identifie à ce que lui réverbère le mode de présence de sa mère ou des personnages significatifs de son environnement. Quoiqu'il se passe, signifie ici qu'il traite ce que manifeste la mère comme un message qui le concerne « effectivement », comme une forme de réponse à ses propres mouvements en direction de l'objet. Que la réponse maternelle soit un reflet « fidèle » de ses mouvements, ou qu'elle ne soit que l'effet de son propre état interne personnel, ou de la manière dont elle ressent et interprète les signaux émis, le bébé reçoit ces messages comme autant de reflets. (Roussillon, 2011, p. 188-189)

Cette affirmation est lourde d'implication : même lorsque la mère ne reflète pas le sujet ou le reflète mal, ce dernier traite ce qu'il perçoit comme un élément qui le concerne.

Enfin, outre les failles de l'environnement premier, certaines expériences peuvent venir affecter le rapport du sujet à lui-même, son miroir interne. Roussillon (2005) évoque les incidences des « situations extrêmes de la subjectivité », qu'il repère notamment

chez les survivants de guerres, mais aussi chez des sujets ayant vécu en itinérance. Dans ces situations, il arrive que le sujet se retire de sa propre expérience, qu'il « perde » son miroir interne afin de survivre. La mise à distance de soi et la neutralisation de potentiels reflets de soi semblent d'autant plus grands au regard du poids qu'implique le fait de se sentir.

Recommencer à se sentir ne va pas de soi quand ce qu'il y a à sentir est marqué par le désespoir et l'agonie, recommencer à se voir quand ce sont la honte et la déchéance de soi que le miroir du visage de l'autre peut renvoyer, quand c'est à une image monstrueuse de soi que l'on risque d'être confronté. C'est d'ailleurs bien pourquoi, souvent, les sujets se sont aussi retirés de la vie relationnelle, la relation avec l'autre devient menaçante quand elle menace l'effort de neutralisation que la stratégie de survie a rendu nécessaire. (Roussillon, 2005, p. 232)

Comme nos participantes ont été rencontrées alors qu'elles étaient dans des situations que l'on pourrait qualifier d'« extrêmes » au plan de la subjectivité (toutes vivaient une désaffiliation sociale et psychique importante), il est plus que probable que ces situations aient entravé leurs rapports à elles-mêmes et ajouté des couches aux empêchements déjà présents à se « sentir » exister, voire de se sentir réelles. « Se sentir réel, c'est plus qu'exister, c'est trouver un moyen d'exister soi-même, pour se relier aux objets en tant que soi-même et pour avoir un soi où se réfugier afin de se détendre » (Winnicott, 1975, p. 213).

En bref, le rapport à l'autre, dans ce qu'il peut réfléchir du rapport à soi, apparaît comme fondamental dans les modalités de l'investissement de l'espace de solitude des sujets. La réflexivité offre ainsi des contenus à cet espace, que ce soit sous la forme des vestiges des premiers liens influant la manière particulière de se relier à soi en tant que soi, ou encore en tant que possibilité ou empêchement d'être soi, de se sentir exister et réel.

12.2. Les entraves historiques à la capacité d'être seul

[...] l'état de solitude est un état qui (paradoxalement) implique toujours la présence de quelqu'un d'autre.

Winnicott, 1958/2012e, p.331

La capacité d'être seul, cette expérience paradoxale décrite par Winnicott, nous renseigne sur le contenant de l'expérience de solitude, voire sur la « structure encadrante » (Green, 1983/2007) permettant celle-ci. Rappelons ici que l'hypothèse de Winnicott est que cette capacité se développe d'abord en présence d'un autre être humain (la mère). À l'instar du processus de réflexivité, cette expérience se situe dans la sphère des phénomènes transitionnels, dans une aire intermédiaire entre soi et l'objet, quelque part entre « l'être avec (ou l'être contre) et l'être seul » (Roussillon, 2013, p. 69). Les particularités du déroulement de cette expérience paradoxale auront des conséquences majeures sur les relations ultérieures de l'individu, tant avec lui-même qu'avec autrui. « Cette expérience est une expérience charnière qui conditionne tout autant la future capacité d'être seul que la capacité d' "être avec", sans intrusions réciproques. » (Roussillon, 2013, p. 69).

À l'issue de l'ensemble du processus de la thèse, de sa mise sur pied aux formulations des résultats et de l'analyse transversale, notre entendement de la capacité d'être seul s'est vu quelque peu modifié. En effet, alors qu'au départ cette notion nous apparaissait constituer une ouverture à explorer la solitude dans une perspective dynamique et psychique, nous arrivons en fin de parcours avec une compréhension de cette capacité d'être seul comme l'édification d'un conteneur à partir duquel sont reçus et transformés les contenus relationnels. L'exploration des « habitants de la solitude » et de « l'habiter

de la solitude », a mis en exergue la nécessité de conceptualiser la constitution de l'habitat de solitude en lui-même, telle une « structure encadrante » (Green, 1983/2007) de l'expérience de solitude.

Dans cette section, nous présentons la capacité d'être seul comme la construction d'un espace de solitude. Tel que mentionné précédemment, notre démarche s'inscrit dans le paradigme de la troisième topique en mettant l'accent sur la constitution de cet espace, sur l'idée « d'un espacement interne » (Roussillon, 2013) propre à contenir l'expérience de solitude. Pour reprendre la formulation de Pontalis, « avant d'être réceptacle d'objets, [la psyché] est espace » (1988/2014, p. 336), un espace où peuvent advenir des représentations de l'absence sans menace de disparition du soi ou d'anéantissement de l'objet.

12.2.1. Constitution progressive de l'absence

L'argile est employée à façonner des vases
mais c'est du vide interne que dépend leur usage.
Il n'est chambre où ne soit percées porte et fenêtre
c'est donc le vide encore qui permet l'habitat

Lao-Tzeu, *Tao te king*

Sans vide, point d'espace habitable. À travers l'image des vases, mais plus encore celle de la maison, Lao-Tzeu saisit le caractère indispensable et structurant du vide. De manière similaire, la capacité d'être seul se présente comme la constitution d'un espace de solitude, un contenant à partir duquel il devient possible de penser l'avènement d'un lieu à soi et pour soi. C'est à partir de l'intériorisation du « fond maternel silencieux » (Roussillon, 2013, p. 70) que se forge cet espace, espace à penser au-delà de ce qu'on

peut y déposer (p. ex. les reflets, les figures de l'autre), un espace, donc, où pourra se loger le « vrai soi ».

Car ce qui est en cause, ce n'est plus l'incorporation d'un objet, dans son trop de présence, positive ou négative, c'est la constitution progressive de l'absence. La mère absente fait notre intérieur et notre « vrai soi » est la relation maintenue vivante, avec cette absence, sans quoi le sentiment d'être et de vivre fait défaut. (Pontalis, 1988/2014, p. 337)

Mais il est important de se rappeler que l'absence dont il est question ici est de l'ordre d'une « présence potentielle » (Green, 1990), condition d'émergence d'objets transitionnels, d'objets de relation. L'expérience doit ainsi se constituer sur un « fond maternel silencieux », c'est-à-dire que la mère doit être présente effectivement et l'enfant doit pouvoir l'halluciner négativement, soit ne pas la percevoir malgré sa présence dans le champ perceptif. L'hallucination négative de l'objet est ainsi rendue possible dans une situation paradoxale où l'objet est à la fois présent et s'absentifie, se fait discret. C'est ce que Reid évoque en abordant « l'effacement de l'objet ».

Dans l'effacement de l'objet, l'objet existe et n'existe pas. La mère est « là » sous forme de « pas là ». Au plan métapsychologique, il s'agit de l'absence, non pas de l'inexistence. Un bon éducateur a pour fonction d'œuvrer à se rendre inutile. (Reid, 2012, p. 1596)

À l'instar d'un « bon éducateur », la mère (figure d'attachement) travaille à se rendre inutile en s'effaçant tout en demeurant présente. Elle favorise ainsi l'intériorisation d'une « structure encadrante » (Green, 1983/2007) de la psyché, d'une « fonction contenante » (Ciccone, 2001; Mellier, 2005) en s'effaçant sans disparaître, en permettant au sujet d'investir son monde interne, d'explorer « ce qui demeure lorsque l'objet s'est retiré » (Urribarri, 2005, p. 124). De même, Reid propose que la capacité de l'enfant « de ne pas percevoir une mère qui est présente » (Reid, 2004, p. 41) « est un prélude à la capacité de penser les pensées concernant la mère : penser la mère plutôt

qu'êtré engouffré dans les pensées attribuées à la mère, des pensées qui prennent valeur de réalité. » (Reid, 2004, p. 41). De même, Roussillon (2013) rappelle que :

C'est dans cette expérience de solitude que l'enfant commence à élaborer l'absence de la mère. C'est en présence de la mère que s'élaborent les premières représentations de son absence, dans l'expérience de solitude paradoxale que s'effectue le premier décollement des représentations internes de l'objet avec l'objet réel. (Roussillon, 2013, p. 70)

De ce décollement découle la constitution du contenant à partir duquel s'expérimente la solitude.

Cependant, ce ne sont pas toutes les figures d'attachement qui sont disposées à se faire oublier ou tolèrent de s'effacer. L'échec de l'instauration de l'hallucination négative de l'objet peut mener, selon Reid, à l'hallucination négative du sujet lui-même, comparable à un « sacrifice subjectal » (Reid, 2004). « C'est l'instauration d'une autre modalité de vide; cette fois, il n'est pas structurant mais plutôt *défensif*, *désorganisateur*; c'est la création d'un vide affectif⁴⁰ » (Reid, 2004, p.41).

12.2.2. Qualités de l'objet

Nous venons de le voir, la capacité d'être seul se développe d'abord et avant tout avec un autre qui accepte d'être présent tout en se faisant discret pour n'exister que comme présence potentielle. Sans l'une ou l'autre de ces qualités (être présent et être discret), l'expérience paradoxale risque de ne pas pouvoir se médialiser en capacité mature d'être seul. En effet, Winnicott (1958/2012e) dira que l'édification d'un sentiment de

⁴⁰ Les italiques sont de l'auteur.

confiance en un environnement favorable (en un bon objet), corollaire de soins suffisamment bons, est nécessaire au développement de cette aptitude.

Ainsi, un objet en excès de présence, tel que « l'autre en trop » ressortant de nos résultats, risque d'entraver la constitution d'un espace contenant, d'un espace de solitude. Le sujet est alors en constante réactivité à l'environnement.

[...] l'objet toujours intrusivement présent, pénétrant en permanence dans l'espace psychique personnel, mobilise un contre-investissement permanent pour lutter contre cette effraction qui épuise les ressources du Moi ou force celui-ci à s'en débarrasser par l'évacuation de la projection expulsive. N'étant jamais absent, il ne peut être pensé. (Green, 1990, p. 91)

À l'opposé, un objet en excès d'absence ne permettra pas davantage le façonnement de la « structure encadrante ». « [L]’objet inaccessible ne peut jamais être amené dans l'espace personnel, ou en tout cas jamais de façon suffisamment durable, et ne peut non plus être formé sur le mode d'une présence imaginaire ou métaphorique » (Green, 1990, p. 91). L'absence est alors désorganisée.

C'est ainsi que Green (1990) proposera qu'il est bien souvent préférable de garder investi un objet persécuteur plutôt que de faire face au vide. Autrement dit, mieux vaut un mauvais objet que rien du tout. Cette perspective nous invite à penser le maintien d'un lien à un ou des mauvais objets (agresseurs, intrusifs ou aliénants) d'une manière nouvelle, comme moyen de fuir le vide d'une absence sans objet.

Il s'agit moins de l'indestructibilité du mauvais objet ou du désir de s'en assurer le contrôle par ce moyen que de la crainte que sa disparition ne laisse le sujet devant l'horreur du vide sans que le temps ne pourvoie jamais à son remplacement par un bon objet pourtant disponible. *L'objet est mauvais, mais*

*il est bon qu'il existe, quand bien même il n'existe pas comme bon objet*⁴¹. (Green, 1990, p. 114)

N'est-ce pas un peu ce que la Sentinelle met en scène en nous présentant une succession de personnages intrusifs et aliénants, possiblement préférables à l'ennui dépressif du vide et du constat du désintérêt de l'objet à son égard?

Enfin, Roussillon trace un parallèle entre le processus transitionnel de la capacité d'être seul en présence et les enjeux de survivance de l'objet. Il y voit un processus d'appropriation subjective (Roussillon, 2009, 2012), laquelle place l'autonomie grandissante du sujet comme une menace potentielle à son lien à l'objet.

L'objet et la relation à celui-ci vont-ils « survivre » au mouvement de réappropriation qui caractérise la voie auto-érotique? L'objet va-t-il « reprendre » à son tour ce que le sujet tente ainsi de s'approprier à partir de ce qu'il a reçu et éprouvé dans la rencontre avec l'objet? La relation à l'objet va-t-elle être détruite par le processus d'autonomisation implicite aux auto-érotismes? (Roussillon, 2009, p. 1012)

Dans cette perspective, la capacité d'être seul se pose comme se structurant dans un dispositif relationnel permettant au sujet d'expérimenter à la fois son propre investissement, mais également la réaction de l'objet face à cet auto-investissement. L'objet tolérera-t-il suffisamment l'auto-exploration du sujet sans se sentir attaqué? La Sentinelle expose clairement les enjeux de cette non-survivance, où tant sa mère, au cours de son enfance, que les figures d'aide actuelles risquent de disparaître et de la laisser tomber si elle se montre trop autonome.

À partir de nos résultats, il semble que la capacité d'être seul des participantes de l'étude a rencontré plusieurs embûches. La constitution de l'espace de solitude semble

⁴¹ Les italiques sont de l'auteur

ainsi, pour plusieurs, avoir été entravée par l'indisposition de l'objet à se prêter au jeu de l'absence en présence.

D'une part, l'excès de présence a été exposé à travers « l'autre en trop », cet autre incapable de se faire suffisamment discret pour que n'advienne cette expérience. En effet, face à l'objet agresseur, intrusif ou aliénant, la confiance en l'environnement s'avère une entreprise périlleuse compte tenu des menaces de blessures ou de viol (physique et/ou psychique). L'hypervigilance s'installe alors dans le lien à l'autre afin d'assurer sa propre protection, mais au détriment de l'investissement de son sentiment d'être. Pour certaines, cet état de réactivité à l'environnement devient un caractère central de leur mode d'existence, voire leur seule manière de se sentir exister (Winnicott, 1959/2000a).

D'autre part, l'excès d'absence (loin d'une présence potentielle) ressort dans l'élaboration de « l'autre en creux » et dans « l'autre désincarné », illustrant un autre pan de cette impossibilité de construire un espace de solitude, de la « structure encadrante ». L'objet absent, rejetant ou flou ne peut servir de point d'appui à l'intériorisation d'une fonction contenant. Le vide n'est alors pas structurant dans ce cas, mais bien désorganisant.

Nous avons toutefois repéré l'existence d'un objet secourable, idéalisé certes, mais présent réellement ou fantasmatiquement. L'autre-moi semble ainsi permettre une ouverture à la possibilité de s'investir, un peu à l'image de l'objet transitionnel. Pour la Naufragée, ce sera le chat, relation objectale dans laquelle on ne peut vraiment dire qui prend soin de qui. Pour la Confinée, ce sera l'espoir d'une rencontre amoureuse réparatrice du lien premier, à supposer bien sûr que l'objet rencontré voudra bien jouer le jeu de l'absence en présence. Pour la Kamikaze, enfin, ce sera un Dieu bienveillant, contrastant avec ses figures d'attachement.

Enfin, pour revenir sur l'image du noyau et de la coquille, Winnicott suggère pour tout un chacun l'existence d'un noyau isolé dans lequel il est possible de se retirer. Le caractère intrusif des personnages « en trop » représente ainsi une menace contre le noyau isolé.

La défense consiste à dissimuler encore davantage le « self » secret et va même à l'extrême jusqu'à sa protection et sa dissémination infinie. Être violé et mangé par des cannibales, tout ceci n'est que bagatelle comparé à la violation du noyau du « self », à la modification des éléments centraux du « self » par une communication qui se glisse à travers les défenses. [...] La question est celle-ci : comment être isolé sans avoir recours pour autant à des éléments d'isolation? (Winnicott, 1963/2014b, p. 161-162)

Mais malgré le besoin de se protéger en s'emmurant au fond du noyau et en épaississant davantage la carapace, Winnicott reconnaît le besoin, pour chacun, d'être reconnu. « [S]e cacher est un plaisir » dira Winnicott, « mais ne pas être trouvé est une catastrophe » (Winnicott, 1963/2014b, p. 160).

CHAPITRE XIII

PISTES D'INTERVENTION

Au terme de cette thèse, nous proposons une réflexion sur les modalités d'intervention à offrir au regard de notre conceptualisation de l'expérience de solitude de femmes en situation d'itinérance en termes de réflexivité et de capacité d'être seul.

Les modalités d'intervention préconisées actuellement se présentent souvent sous la forme de programmes fortement inspirés de l'approche « logement d'abord ». L'accent est mis sur l'offre d'un logement privé sans condition. Ce modèle s'avère fort pertinent pour plusieurs, mais l'analyse en profondeur des histoires de vie et de liens de nos cinq participantes nous oriente sur des pistes bien différentes. Plus qu'un logement, c'est un espace contenant qu'il semble falloir leur proposer afin de soutenir l'édification d'un espace interne, un lieu où il soit possible de « se sentir réel » et d'être en lien à soi et à l'autre « en tant que soi-même » (Winnicott, 1975).

La Femme-objet remet ainsi fortement en question le paradigme du « logement d'abord » en exposant les tentatives infructueuses d'une telle proposition. Elle évoque d'une part un haut besoin de prise en charge. Seule, elle ne peut subvenir à ses besoins les plus fondamentaux pour sa survie. Mais encore, le vide du logement (même lorsque rempli de meubles neufs) et les exigences qui y sont associées (les rencontres obligatoires notamment) semblent susciter en elle des angoisses d'envahissement et des vécus de vide qu'elle tente alors rapidement de fuir. Ces enjeux se retrouvent

également, à un degré différent, chez la Sentinelle. Celle-ci exprime son incapacité persistante de vivre seule (au risque de faire face à des vécus dépressifs), tout autant que l'impossibilité pour elle de vivre avec les autres; en témoigne la constance de son hypervigilance. La Confinée, pour sa part, est bien apte à vivre en logement, mais face à la perception de l'hostilité du monde, elle finit par s'y enfermer dans un vieillissement prématuré, regrettant alors ses moments d'errance. Elle semble ainsi osciller entre l'enfermement en logement et l'empiètement des maisons d'hébergement, les deux marquant son inhabilité à vivre le lien à l'autre, tout autant que l'intégration des parties les plus sombres de soi. Pour la Kamikaze, l'enjeu semble surtout consister à se relier à elle-même sans avoir à se détruire. Son intolérance à la solitude pourrait être reliée à l'impossibilité de vivre sa destructivité autrement qu'en l'agissant (sur elle ou sur l'autre). Enfin, la Naufragée est probablement celle qui bénéficierait le plus d'une offre de logement, mais, bien qu'elle démontre – au moins de façon superficielle – une facilité à entrer en lien, son grand isolement révèle surtout son besoin d'une présence humaine pour assurer son sentiment de continuité (« un suivi »). La présence du chat favorise certes son inscription dans le lien à elle-même et à autrui, mais n'apparaît guère suffisante.

À partir de nos données et de la réflexion que nous a permis l'exercice de cette thèse, nous proposons, à la suite de Green (1990), de penser l'offre dans une articulation psychique du contenant et du contenu. Se référant à l'offre de psychothérapie, Green introduira habilement les visées thérapeutiques de celle-ci. La richesse de ces visées nous semble transférable au champ de l'intervention psychosociale.

Le but à atteindre est de travailler avec le patient à une double opération : donner un contenant à ses contenus et donner un contenu à son contenant, mais en ayant toujours à l'esprit la mobilité des limites et la polyvalence des significations, au moins dans l'esprit de l'analyste. (Green, 1990, p. 94)

13.1. Donner un contenant aux contenus

D'une part, les contenus non intégrés et agis (les répétitions dans les dynamiques relationnelles, la destructivité, les fuites, les affects chaotiques, etc.) nécessitent un espace contenant pour être déposés. En effet, certains aspects de soi ne peuvent être pensés, et encore moins supportés au regard d'affects indésirables y étant associés (la honte notamment). La présence d'un autre humain apparaît alors essentielle pour porter, puis métaboliser de tels contenus.

Ce qui soigne n'est pas tant de décharger par la parole, ni de voir les fantasmes dévoilés et rendus conscients, ce qui soigne est l'expérience selon laquelle la vie émotionnelle troublée, perturbée, douloureuse, trouve un espace dans lequel elle puisse être reçue et contenue. (Ciccone, 2001, p.82).

À travers sa présence, l'intervenant doit être à même de contenir des éléments que le sujet ne peut supporter de lui-même, qu'il accepte d'être ébranlé par l'expérience de la rencontre, de se laisser habiter par les états (parfois diffus) de l'individu.

13.2. Donner un contenu au contenant

Outre la fonction contenante de l'intervenant, l'élaboration de Green (1990) implique également une réflexion sur ce qui est compris et reflété au sujet de certains de ses mouvements d'apparence plus destructeur. Cela correspond à l'idée de donner un contenu au contenant, c'est-à-dire d'abord, pour l'intervenant, de saisir les mouvements du sujet comme élans à valeur communicative pour ensuite tenter de traduire ces éprouvés en messages porteurs de sens et enfin tâcher d'en rendre quelque chose à l'individu, d'une manière digestible pour ce dernier. Ces contenus gagnent

toutefois à s'inscrire dans une logique d'espace aéré, où ce qui est rendu n'existe que sous la forme d'une potentialité, dans le registre des phénomènes transitionnels.

[...] offrir au patient l'image de l'élaboration, en situant ce qu'il nous offre dans un espace qui ne sera ni celui du vide, ni celui du trop-plein, un espace aéré. Un tel espace n'est ni celui du « ça ne veut rien dire », ni celui du « ça veut dire cela », mais celui du « ça pourrait vouloir dire cela ». (Green, 1990, p. 93)

13.3. Donner un contenant au contenant

Nous souhaitons soulever un dernier point qui s'inscrit à la suite des deux premiers. Il nous semble que pour offrir un contenant aux contenus et un contenu au contenant, il apparaît essentiel que les figures d'aide soient elles-mêmes contenues par les organisations dans lesquelles elles travaillent, qu'elles soient soutenues par d'autres pour être elles-mêmes capables « d'être seules » avec les mouvements des sujets. Ce soutien peut prendre différentes formes, mais nous souhaitons soulever ici la nécessité d'un espace aéré pour elles aussi, à savoir un espace qui se situe en dehors des multiples tâches techniques ou encore de l'urgence des situations traumatiques. De même, le soutien de leur propre capacité d'être seules apparaît de haute importance pour leur permettre d'être ébranlées par l'autre et pouvoir rester présentes, disponibles et vivantes sur un mode silencieux, c'est-à-dire sans s'imposer à l'autre, sans que le besoin narcissique d'être vues, entendues et reconnues ne prenne le dessus. Un soutien, donc, qui permettent à l'aidant de nourrir ses aptitudes de survivance.

En conclusion, nos données nous ont pistée sur la nécessité d'une offre d'intervention basée sur la contenance, que ce soit dans l'offre directe aux femmes en situation d'itinérance (un contenant pour leurs contenus, un contenu pour leur contenant), que pour le soutien des intervenants (un contenant pour le contenant).

CONCLUSION

Nous voici maintenant arrivée aux termes du voyage de cette thèse dont l'objectif était d'éclairer l'expérience de solitude de femmes en situation d'itinérance. Cette étude, d'abord guidée par un constat sur le terrain d'un rapport paradoxal à la solitude entravant les élans de sortie de l'itinérance des femmes rencontrées dans une recherche antérieure, nous a menée à une théorisation de l'habitat de la solitude.

Ainsi, nous avons d'abord assis notre compréhension de la solitude dans une perspective psychanalytique, en s'intéressant plus spécifiquement à l'élaboration winnicottienne de la capacité d'être seul, de même qu'aux enjeux de différenciation et de séparation. Puis, à partir de l'objectif général de mieux comprendre l'expérience de solitude, nous en sommes venue, en cours de route, à une formulation singulière des objectifs spécifiques de recherche. L'articulation de ces objectifs a pris la forme d'une interrogation sur le contenu de cette expérience (les habitants de la solitude), de même que sur les modalités mises en place par les sujets pour faire face à ce contenu (l'habiter de la solitude).

À partir d'une démarche qualitative inspirée tant par la psychanalyse que par la clinique, nous avons souhaité intégrer à notre corpus, au-delà des verbatim d'entretiens qualitatifs, les données issues de l'aire de jeu des rencontres intersubjectives. L'analyse de l'ensemble de ces données nous a conduite à penser la présentation de portraits métaphoriques reflétant l'expérience relationnelle des femmes (avec elles-mêmes et avec autrui), mais également l'expérience de notre rencontre avec chacune d'elles.

Les résultats nous ont permis d'apporter un éclairage sur les « habitants de la solitude » et sur « l'habiter de la solitude », mais plus encore, de conceptualiser la constitution de « l'habitat de la solitude », ce réceptacle où s'impriment et sont ressentis les contenus et qui guide la manière singulière d'habiter ces contenus. Cet espace de solitude a été élaboré à partir des théorisations sur la réflexivité et sur l'édification d'un espace interne associée à la transitionnalité inhérente à la capacité d'être seul en présence d'un autre.

Mais qu'en est-il des limites de cette thèse? Notre choix méthodologique de se limiter à cinq sujets présente certainement une limite importante quant à la généralisation des retombées. Pourtant, c'est bien ce nombre limité qui nous a ouvert l'accès à la profondeur de l'expérience de chacune, nous permettant de considérer l'ensemble des éléments des rencontres dans l'analyse, ajoutant par le fait même une valeur « expérientielle » aux données. Cette relation, d'ailleurs, s'est maintenue tout au long du parcours de la thèse par les nombreux allers-retours dans les entretiens, mais également par l'exploration des traces laissées en nous par ces échanges, ces traces réactivées à chaque étape de l'analyse. L'accent, donc, donné à la singularité de chacune de ces rencontres a permis la singularité des résultats, mais limite fort probablement la représentativité de notre échantillon.

De même, la richesse d'une approche clinique des données est incontestable et ce, tant dans le processus de recueil de données que dans l'analyse de celles-ci. Cependant, à la différence de la clinique, le cadre d'une thèse (ou plus largement, d'une recherche) marque un point d'arrêt dans le temps, un point à partir duquel il n'est plus possible d'explorer directement l'effet de nos théorisations. Ainsi, bien que l'élaboration sur l'espace de la solitude demeure bien vivante en nous, cette conclusion marque un point

final au présent travail. De nouvelles recherches seront alors nécessaires pour pousser plus loin cette réflexion.

Et quelles suites cette recherche pourrait-elle nourrir? Tout d'abord, il nous semble avoir su démontrer la valeur heuristique des portraits métaphoriques en recherche qualitative, notamment en ce qu'ils permettent de saisir l'expérience humaine avec un souci de traduction de sa nature complexe et paradoxale. Il serait assurément intéressant de réaliser une étude similaire auprès d'autres populations. Par exemple, l'expérience de solitude telle que théorisée dans cette thèse, diffèrerait-elle fondamentalement si nous allions rencontrer des hommes en situation d'itinérance? Et si oui, comment? Mais plus encore, au-delà de l'itinérance, il nous semble qu'une telle recherche permettrait de mettre en lumière de manière plus intime l'expérience de solitude de groupes plus souvent associés, socialement, à la solitude, notamment les personnes âgées hébergées en résidence de soins de longue durée. Ainsi, sans nier les facteurs sociaux et politiques en jeu dans cette expérience, il est important de se rappeler, comme Roussillon le fait remarquer des situations extrêmes, que c'est toujours un individu qui est affecté par cette expérience. « [Q]uelle que soit la “cause” déclenchant la situation extrême, celle-ci affecte un sujet singulier, et elle l'affecte en fonction de son histoire singulière » (Roussillon, 2005, p. 223).

ANNEXE A

GUIDE D'ENTRETIEN DE LA PREMIÈRE ÉTUDE

GUIDE D'ENTRETIEN

1^{ER} ENTRETIEN

Présentation

- Chercheur(e)s de l'UQAM
- But de la recherche: Décrire l'intervention proposée par La rue des Femmes et comprendre la spécificité de cette intervention. Cerner les facilitateurs et les limites de cette approche. Comprendre les liens entre l'approche proposée et la trajectoire de rétablissement et réinsertion sociale des femmes en état d'itinérance.
- Mention de notre lecture des documents issus de l'organisme
- Modalité de participation (2 entretiens, durée = environ 1 heure)
- Anonymat et confidentialité (en particulier, importance de spécifier que le contenu et tout autre info sur la participante demeurera inconnu de tous les gens de la ressources, y compris bien sûr la direction)
- Enregistrement de l'entretien pour respecter fidèlement son contenu
- Formulaire de consentement
- Questionnaire sociodémographique (à la fin du premier entretien)

Entrée en matière

- ❖ **J'aimerais que vous me parliez de votre expérience à La rue des Femmes**
- ❖ **RELANCE, si trop difficile à répondre : J'aimerais comprendre ce que vous venez chercher à LRDF.**

Thèmes

Parcours personnel

- Compréhension de l'expérience de l'itinérance
 - o Représentations de son propre parcours de « désinscription » sociale
 - o Liens avec l'histoire personnelle antérieure à l'itinérance
- Représentations des besoins
 - o des femmes en situation d'itinérance
 - o de ses propres besoins
- Représentations de ladite « réinsertion sociale »
 - o Le sens de la réinsertion (sociale, psychique)
 - o Pertinence (ou non) en tant qu'objectif à atteindre
La trajectoire nécessaire pour atteindre celle-ci
- Représentations du futur

Les services

- Attentes face aux organismes
 - o En général
 - o À l'rdf
- Expérience de l'rdf
 - o Utilisation des services proposés
 - o Appréciation de ceux-ci
 - o Différences et recouvrements avec les autres services utilisés
- Expérience des services sociaux et communautaires utilisés (dans le passé et/ou dans l'actuel)?
 - o Appréciation de ceux-ci

Les intervenantes

- Perception des intervenantes : leur rôle, leur travail
- Type de relations entretenues avec les intervenantes (et/ou autres employé(e)s/administration)
- Attentes envers les intervenantes relativement au cheminement personnel

Les autres femmes

- Perception des autres usagères (participantes) de l'organisme
 - o Compréhension de leur problématique
 - o Situation de soi par rapport aux autres
- Type de relations entretenues avec les autres usagères

❖ Préparation de la fin de l'entretien

- Autres éléments que la participante aimerait aborder et qui n'ont pas été touchés
- Raison de participation à cette recherche

Passation du questionnaire sociodémographique

2ÈME ENTRETIEN

❖ **Certaines choses vous sont-elles venues à l'esprit depuis notre dernier entretien?**

❖ **Peut-être y a-t-il certains aspects dont vous aimeriez parler?**

Si la participante ne semble pas savoir quoi dire, on peut reprendre avec :

❖ **De nouveau, j’aimerais que vous me parliez de votre expérience ici, à LRDF...**

❖ **Thèmes non abordés en premier entretien :**

Fin de l’entrevue

- Question sur l’impression de thèmes non évoqués lors de l’entretien, mais importants pour l’interviewée.

Après avoir terminé l’enregistrement

- Question sur le déroulement de l’entretien
- Retour sur la confidentialité et l’anonymat des entretiens et de leur participation à l’étude
- Préciser que s’il y a un contretemps pour la seconde entrevue, elle peut nous aviser pour reporter rencontre (téléphone, courriel).
- Évaluation de l’état de la participante
 - Référence à des ressources appropriées au besoin (à l’intérieur de l’organisme ou à l’extérieur), si nécessaire

REMERCIEMENTS APRÈS CHAQUE ENTRETIEN

ANNEXE B

QUESTIONNAIRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE DE LA PREMIÈRE ÉTUDE

Questionnaire Socio-Démographique – usagères

(noter que les questions sont posées oralement par les assistants de recherche)

Code :

Date de la rencontre :

Âge :

Lieu de naissance (ou d'origine) :

Si naissance hors Canada, date (année) d'arrivée au Canada :

État/statut civil :

Scolarité (complétée ou non) :

Situation actuelle d'emploi (ou occupation) :

Emplois antérieurs :

Enfants (combien; qui en a la garde) :

Fréquentation des services de LRDF (services utilisés; depuis quand) :

Autres organismes et ressources d'aide fréquentées :

Source de revenu :

Consommation alcool (fréquence actuelle, passée) :

Consommation drogues (lesquelles; depuis quand; fréquence actuelle, passée) :

Médication (présent, passé) :

ANNEXE C

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DE LA PREMIÈRE ÉTUDE

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

(usagères)

Description et analyse de l'approche d'intervention développée par La rue des Femmes

PRÉAMBULE:

Vous êtes invitée à participer un projet de recherche qui vise à décrire et à comprendre ce qui est spécifique à notre approche ici à La rue des Femmes. Avant d'accepter de participer à ce projet, il est important de prendre le temps de lire et de bien comprendre les renseignements ci-dessous. S'il y a des mots ou des sections que vous ne comprenez pas, n'hésitez pas à poser des questions.

IDENTIFICATION:

Chercheuse responsable du projet : Sophie Gilbert

Tél : (514) 987-3000 poste 4441

Département de psychologie, UQAM

C.P. 8888, Succ. Centre-ville

Montréal, H3C 3P8

gilbert.sophie@uqam.ca

Membres de l'équipe :

Anne-Marie Emard, doctorante en psychologie

David Lavoie, étudiant au baccalauréat en psychologie

Véronique Lussier, chercheure associée

Coordonnatrice : Lyne Kurtzman, Agente de développement, secteur femmes,
Service aux collectivités UQAM

OBJECTIFS DU PROJET et FINANCEMENT (s'il y a lieu) :

La recherche a pour objectif de décrire l'intervention proposée par La rue des Femmes aux femmes itinérantes en cernant ses forces et ses limites.

Ce projet de recherche reçoit l'appui financier du Programme d'aide financière à la recherche et à la création: Recherche dans le cadre des services aux collectivités, UQAM.

PROCÉDURE(S) OU TÂCHES DEMANDÉES AU PARTICIPANT:

Votre participation est requise pour trois entrevues qui prendront chacune environ 1h30 de votre temps. Un intervalle de quelques jours séparera les deux premières entrevues. Le troisième entretien aura lieu un an plus tard.

Ces entrevues sont enregistrées audio numériquement avec votre permission. Le lieu (un local de La rue des Femmes ou un local de l'UQAM, selon votre convenance) et l'heure de l'entrevue sont à convenir avec l'interviewer. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

AVANTAGES et RISQUES POTENTIELS :

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension de la réalité du vécu de l'itinérance chez les femmes, et en particulier, de l'intervention qui leur est proposée.

Il n'y a pas de risque d'inconfort significatif associé à votre participation à cette recherche. Toutefois, le contenu personnel abordé durant les entretiens pourrait raviver des émotions désagréables. Advenant un certain inconfort, une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation. Les différentes ressources qui pourraient vous être proposées sont: une travailleuse sociale de la clinique itinérance du CSSS Jeanne-Mance ou encore du volet ITSS.

Sachez qu'il est de la responsabilité de l'assistant(e) de recherche de suspendre ou de mettre fin à votre participation s'il, si elle estime que votre bien-être est compromis.

ANONYMAT ET CONFIDENTIALITÉ :

Il est entendu que tous les renseignements recueillis lors de l'entretien individuel sont confidentiels. Seuls les membres de l'équipe de recherche auront accès à ces renseignements. Tout le matériel de recherche ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément en lieu sûr au bureau de la chercheuse responsable pour la durée totale du projet.

Afin de protéger votre identité et la confidentialité des données recueillies auprès de vous, vous serez toujours identifiée par un code alphanumérique (documents de travail) ou nom fictif (publications et communications). Ce code et ce pseudonyme associés à votre nom ne seront connus que des membres de l'équipe de recherche. De plus, tous les renseignements qui pourraient permettre de vous identifier ou

d'identifier une autre personne que vous nommez dans l'entrevue seront déguisés afin qu'on ne puisse les reconnaître.

Les enregistrements sonores des entretiens, le formulaire de consentement et les questionnaires sociodémographiques recueillis pour cette recherche seront conservés pour une période de 5 ans après la fin de l'étude, et seront détruits après ce délai.

PARTICIPATION VOLONTAIRE et DROIT DE RETRAIT :

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure, et que par ailleurs vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche, sans préjudice de quelque nature que ce soit et sans avoir à vous justifier. Dans ce cas, et à moins d'une directive contraire de votre part, les documents vous concernant seront détruits.

Votre accord à participer implique que vous acceptez que l'équipe de recherche tente de vous recontacter un an après les deux premières entrevues via les voies que vous lui aurez donné (courriel, téléphone, organisme). Votre participation ne sera toutefois pas annulée si l'équipe ne parvient pas à vous rejoindre.

Votre accord à participer implique également que vous acceptez que l'équipe de recherche puisse utiliser aux fins de la présente recherche (articles, mémoires et thèses des étudiants membres de l'équipe, conférences et communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

COMPENSATION FINANCIÈRE ou AUTRE :

Il est entendu que vous recevrez une somme de 20\$ par entretien à titre de compensation pour les frais encourus par votre contribution au projet.

CLAUSE DE RESPONSABILITÉ :

En acceptant de participer à ce projet, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs, le commanditaire ou les institutions impliquées de leurs obligations légales et professionnelles.

RECHERCHES ULTÉRIEURES :

Au terme du présent projet, nous aimerions conserver sur une période de 5 années les données recueillies auprès de vous pour approfondir les résultats de la présente recherche. Les règles d'éthique du présent projet s'appliquent à cette conservation à long terme de vos données. Vous êtes libre de refuser cette utilisation secondaire.

- J'accepte que mes données puissent être utilisées pour approfondir les résultats de la présente recherche.
- Je refuse que mes données puissent être utilisées pour approfondir les résultats de la présente recherche.

DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS?

Pour des questions additionnelles sur le projet, sur votre participation et sur vos droits en tant que participant de recherche, ou pour vous retirer du projet, vous pouvez communiquer avec :

Anne-Marie Emard, assistante de recherche

Numéro de téléphone : (514) 602-1181

Adresse courriel : emard.anne-marie@courrier.uqam.ca

Le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la présidence du Comité, par l'intermédiaire de son secrétariat au numéro (514) 987-3000 # 7753 ou par courriel à CIEREH@UQAM.CA

REMERCIEMENTS :

Votre collaboration est importante à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à vous en remercier. Si vous souhaitez obtenir un résumé écrit des principaux résultats de cette recherche, vous pourrez consulter le site internet de La rue des Femmes (laruedesfemmes.org) ou du groupe de recherche (www.grija.ca sous l'onglet «diffusion»).

SIGNATURES :

Par la présente :

- je reconnais avoir lu le présent formulaire d'information et de consentement;
- je consens volontairement à participer à ce projet de recherche;
- je comprends les objectifs du projet et ce que ma participation implique;
- je confirme avoir disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer;
- je reconnais aussi que le responsable du projet (ou son délégué) a répondu à mes questions de manière satisfaisante; et
- je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner.
- j'accepte que l'équipe de recherche me recontacte un an après ces deux premiers entretiens.

Signature du participant :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Date :

Je, soussigné, déclare :

- avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques du projet et autres dispositions du formulaire d'information et de consentement; et
- avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur responsable du projet ou de son, sa délégué(e) :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Date :

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis au participant.

ANNEXE D

PROLONGATION DU CERTIFICAT ÉTHIQUE DE LA PREMIÈRE ÉTUDE



Le 14 décembre 2015

Madame Sophie Gilbert
Professeure
Département de psychologie

Objet : Rapport de suivi éthique du projet : «*Description et analyse de l'approche d'intervention développée par la Rue des Femmes*»
N/Réf. 2014_S_704583_e_298_153
Dossier réactivé

Chère madame,

En référence au projet de recherche susmentionné ayant reçu l'approbation initiale au plan de l'éthique le 15 février 2015, le Comité institutionnel juge votre rapport d'avancement et les modifications apportées conformes aux normes établies par le Cadre normatif pour l'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM (2012) et délivre le renouvellement de votre certificat d'éthique, valide jusqu'au **15 février 2017**.

Le présent rapport annuel d'avancement du projet n'implique aucun changement au niveau de l'équipe de recherche universitaire.

En terminant, je vous rappelle qu'il est de votre responsabilité de communiquer au Comité institutionnel les **modifications importantes**¹ qui pourraient être apportées à votre projet en cours de réalisation. Concernant le prochain rapport de suivi éthique (renouvellement ou fin de projet), **vous recevrez automatiquement un premier courriel de rappel trois mois avant la date d'échéance du certificat**.

Le Comité institutionnel vous souhaite le plus grand succès dans la réalisation de cette recherche et vous prie de recevoir ses salutations les meilleures.

Le président,

Éric Dion, Ph.D.
Professeur

¹ Modifications apportées aux objectifs du projet et à ses étapes de réalisation, au choix des groupes de participants et à la façon de les recruter et aux formulaires de consentement. Les modifications incluent les risques de préjudices non-prévus pour les participants, les précautions mises en place pour les minimiser, les changements au niveau de la protection accordée aux participants en termes d'anonymat et de confidentialité ainsi que les changements au niveau de l'équipe (ajout ou retrait de membres). Les **demandes d'approbation de modifications** afférentes à ce projet seront dorénavant traitées via le système eReviews.

ANNEXE E

GUIDE D'ENTRETIEN POUR LA PRÉSENTE THÈSE

GUIDE D'ENTRETIEN

1^{ER} ENTRETIEN

Présentation

- Chercheur(e)s de l'UQAM
- But de la recherche: Décrire et comprendre l'expérience de solitude telle que vécue et représentée par des femmes fréquentant les services de l'organisme La rue des Femmes. Comprendre les moyens développés pour l'appréhender, sa place dans la trajectoire de la femme, de bien avant son passage à la rue au réinvestissement d'un logement. Saisir son lien avec la sphère relationnelle.
- Modalité de participation (3 entretiens, durée = environ 1 heure)
- Anonymat et confidentialité (en particulier, importance de spécifier que le contenu et toute autre info sur la participante demeurera inconnu de tous les gens de la ressources, y compris bien sûr la direction)
- Enregistrement de l'entretien pour respecter fidèlement son contenu
- Formulaire de consentement
- Questionnaire sociodémographique (à la fin du premier entretien)

Entrée en matière

- ❖ **J'aimerais que vous me parliez de ce qui vous a amené à La rue des Femmes**
- ❖ **RELANCE, si trop difficile à répondre : J'aimerais que vous me parliez de votre histoire, en particulier ce qui vous a amené à venir ici, à La rue des Femmes. Vous pouvez commencer tout simplement par ce qui vous vient à l'esprit.**

Thèmes

Définition/perception de la solitude

- Au regard de ses propres expériences,
 - de celles des autres femmes
 - de la société en général

Parcours personnel

- Représentation du passé
 - Liées à son parcours avant d'arriver en « situation d'itinérance »
 - Constellation familiale
- Représentations de sa situation actuelle
 - Compréhension de son expérience de l'itinérance
 - Représentations de son propre parcours de « désinscription » sociale et liens avec l'histoire personnelle antérieure à l'itinérance
 - Représentations des besoins
 - des femmes en situation d'itinérance
 - de ses propres besoins
- Représentations du futur
 - Représentations de ladite « réinsertion sociale » et le sens celle-ci (sociale, psychique)
 - Pertinence (ou non) en tant qu'objectif à atteindre
 - La trajectoire nécessaire pour atteindre celle-ci et obstacles anticipés
 - Enjeux liés à la question du logement

Réseau relationnel

- Actualité des liens avec des personnes significatives
- Tonalité affective de ces liens
- Modalité des liens avec des personnes significatives avant – pendant – après la trajectoire d’itinérance
 - Altération ou stabilité
 - Rapports institutionnels, personnels
- Importance des liens avec les intervenants, avec les femmes

❖ Préparation de la fin de l’entretien

- Autres éléments que la participante aimerait aborder et qui n’ont pas été touchés
- Raison de participation à cette recherche

❖ Après avoir terminé l’enregistrement

- Question sur le déroulement de l’entretien
- Retour sur la confidentialité et l’anonymat des entretiens et de leur participation à l’étude
- Préciser que s’il y a un contretemps pour la seconde entrevue, elle peut nous aviser pour reporter rencontre (téléphone, courriel).
- Évaluation de l’état de la participante
 - Référence à des ressources appropriées au besoin (à l’intérieur de l’organisme ou à l’extérieur), si nécessaire

Passation du questionnaire sociodémographique

2ÈME ENTRETIEN ET 3ÈME ENTRETIEN

❖ **Certaines choses vous sont-elles venues à l'esprit depuis notre dernier entretien?**

❖ **Peut-être y a-t-il certains aspects dont vous aimeriez parler?**

Si la participante ne semble pas savoir quoi dire, on peut reprendre avec :

❖ **De nouveau, j'aimerais que vous me parliez de votre expérience à La rue des Femmes...**

❖ **Thèmes non abordés en premier entretien :**

❖ **Fin de l'entrevue**

- Question sur l'impression de thèmes non évoqués lors de l'entretien, mais importants pour l'interviewée.

❖ **Après avoir terminé l'enregistrement**

- Question sur le déroulement de l'entretien
- Retour sur la confidentialité et l'anonymat des entretiens et de leur participation à l'étude
- Évaluation de l'état de la participante

- Référence à des ressources appropriées au besoin (à l'intérieur de l'organisme ou à l'extérieur), si nécessaire

REMERCIEMENTS APRÈS CHAQUE ENTRETIEN

ANNEXE F

QUESTIONNAIRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE DE LA PRÉSENTE THÈSE

Questionnaire sociodémographique

Code :

Date de la rencontre :

Âge :

Lien de naissance (ou d'origine) :

Si naissance hors Canada, date (année) d'arrivée au Canada :

Fratrie, position dans la famille (Milieu familial (parents, fratrie)) :

Enfants (combien; qui en a la garde) :

État/statut civil :

Scolarité (complétée ou non) :

Occupation (emploi, activité) :

Emplois antérieurs :

Fréquentation des services de LRDF (services utilisés; depuis quand) :

Autres organismes et ressources d'aide fréquentées :

Source de revenu :

Consommation d'alcool (fréquence actuelle, passée) :

Consommation de drogues (lesquelles; depuis quand; fréquence actuelle, passée) :

Médication et/ou diagnostic (présent, passé) :

Hospitalisation(s) :

Incarcération(s) :

ANNEXE G

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT DE LA PRÉSENTE ÉTUDE

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

**L'expérience de solitude de femmes en situation d'itinérance à Montréal :
Les enjeux du rapport à soi et à l'autre**

PRÉAMBULE

Vous êtes invitée à participer à un projet de recherche qui vise à décrire et à comprendre l'expérience de solitude de femmes en situation d'itinérance. Avant d'accepter de participer à ce projet, il est important de prendre le temps de lire et de bien comprendre les renseignements ci-dessous. S'il y a des mots ou des sections que vous ne comprenez pas, n'hésitez pas à poser des questions.

IDENTIFICATION

Étudiante responsable du projet : Anne-Marie Emard

Doctorante en psychologie à l'UQAM

Tél : (514) 602-1181

emard.anne-marie@courrier.uqam.ca

Sous la supervision de Madame Sophie Gilbert

Professeure au département de psychologie de l'UQAM

Tél : (514) 987-3000 poste 4441

Département de psychologie, UQAM

C.P. 8888, Succ. Centre-ville

Montréal, H3C 3P8

gilbert.sophie@uqam.ca

OBJECTIFS DU PROJET

La recherche a pour objectif de décrire et de comprendre l'expérience de solitude telle que vécue, dans le passé et dans le présent, par des femmes utilisant les services de l'organisme La rue des Femmes.

PROCÉDURE(S) OU TÂCHES DEMANDÉES AU PARTICIPANT

Votre participation est requise pour trois entrevues qui prendront chacune environ 1h30 de votre temps. Un intervalle de quelques jours séparera les deux premières entrevues. Le troisième entretien aura lieu un an plus tard.

Ces entrevues sont enregistrées audio numériquement avec votre permission. Le lieu (un local de La rue des Femmes ou un local de l'UQÀM, selon votre convenance) et l'heure des entrevues sont à convenir avec la responsable du projet qui procédera à celles-ci. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

AVANTAGES et RISQUES POTENTIELS

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension de la réalité du vécu de l'itinérance chez les femmes, de même que de l'intervention qui leur est proposée.

Il n'y a pas de risque d'inconfort significatif associé à votre participation à cette recherche. Toutefois, le contenu personnel abordé durant les entretiens pourrait raviver des émotions désagréables. Advenant un certain inconfort, une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation. Les différentes ressources qui pourraient vous être proposées sont: une travailleuse sociale de la clinique itinérance du CSSS Jeanne-Mance ou encore du volet ITSS.

Sachez qu'il est de la responsabilité de la doctorante de suspendre ou de mettre fin à votre participation si elle estime que votre bien-être est compromis.

ANONYMAT ET CONFIDENTIALITÉ

Il est entendu que tous les renseignements recueillis lors de l'entretien individuel sont confidentiels. Seules la doctorante et sa directrice de recherche auront accès à ces renseignements. Tout le matériel de recherche ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément en lieu sûr au bureau de la doctorante pour la durée totale du projet.

Afin de protéger votre identité et la confidentialité des données recueillies auprès de vous, vous serez toujours identifiée par un code alphanumérique (documents de travail) ou nom fictif (publications et communications). Ce code et ce pseudonyme associés à votre nom ne seront connus que de la doctorante et de sa directrice. De plus, tous les renseignements qui pourraient permettre de vous identifier ou d'identifier une autre personne que vous nommez dans l'entrevue seront déguisés afin qu'on ne puisse les reconnaître.

Les enregistrements sonores des entretiens, le formulaire de consentement et les questionnaires sociodémographiques recueillis pour cette recherche seront conservés pour une période de 5 ans après la fin de l'étude, et seront détruits après ce délai.

PARTICIPATION VOLONTAIRE et DROIT DE RETRAIT

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure, et que par ailleurs vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche, sans préjudice de quelque nature que ce soit et sans avoir à vous justifier. Dans ce cas, et à moins d'une directive contraire de votre part, les documents vous concernant seront détruits.

Votre accord à participer implique que vous acceptez que la doctorante tente de vous recontacter un an après les deux premières entrevues via les voies que vous lui aurez données (courriel, téléphone, organisme). Votre participation ne sera toutefois pas annulée si l'équipe ne parvient pas à vous rejoindre.

Votre accord à participer implique également que vous acceptez que la doctorante puisse utiliser aux fins de la présente recherche (articles, thèse de doctorat, conférences et communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

COMPENSATION FINANCIÈRE

Il est entendu que vous recevrez une somme de 20\$ par entretien à titre de compensation pour les frais encourus par votre contribution au projet.

CLAUSE DE RESPONSABILITÉ

En acceptant de participer à ce projet, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs, le commanditaire ou les institutions impliquées de leurs obligations légales et professionnelles.

DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS ?

Pour des questions additionnelles sur le projet, sur votre participation et sur vos droits en tant que participante de la recherche, ou pour vous retirer du projet, vous pouvez communiquer avec :

Anne-Marie Emard, doctorante responsable de la recherche

Numéro de téléphone : (514) 602-1181

Adresse courriel : emard.anne-marie@courrier.uqam.ca

REMERCIEMENTS

Votre collaboration est importante à la réalisation de notre projet et nous tenons à vous en remercier. Si vous souhaitez obtenir un résumé écrit des principaux résultats de cette recherche, vous pourrez contacter la doctorante suite à votre participation. Elle pourra vous faire parvenir les publications issues de cette recherche.

SIGNATURES

Par la présente :

- je reconnais avoir lu le présent formulaire d'information et de consentement;
- je consens volontairement à participer à ce projet de recherche;
- je comprends les objectifs du projet et ce que ma participation implique;
- je confirme avoir disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer;
- je reconnais aussi que le responsable du projet a répondu à mes questions de manière satisfaisante;
- je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner;
- j'accepte que le responsable du projet me recontacte un an après ces deux premiers entretiens.

Signature du participant :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Date :

Je, soussigné, déclare :

- avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques du projet et autres dispositions du formulaire d'information et de consentement; et
- avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la doctorante responsable du projet :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Date :

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis au participant.

ANNEXE H

CERTIFICAT ÉTHIQUE DE LA PRÉSENTE THÈSE

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE 4: sciences humaines) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (Janvier 2016) de l'UQAM.

Titre du projet:	L'expérience de solitude de femmes en situation d'itinérance à Montréal : Les enjeux du rapport à soi et à l'autre
Nom de l'étudiant:	Anne-Marie EMARD
Programme d'études:	Doctorat en psychologie (profil scientifique-professionnel)
Direction de recherche:	Sophie GILBERT

Modalités d'application

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission. Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.

Conditions particulières

Bien que pour les femmes il soit plus facile de réaliser une entrevue individuelle dans l'organisme (pour diverses raisons telles la proximité, le sentiment de confiance, etc.), il est important pour préserver l'anonymat et la confidentialité, si c'est le lieu choisi, que l'étudiante chercheuse s'assure d'avoir accès à un local en tout temps, sans que quiconque puisse voir avec qui elle réalise l'entrevue.



Thérèse Bouffard
Présidente du CERPE 4 : Faculté des sciences humaines
Professeure, Département de psychologie

ANNEXE I

AVIS FINAL DE CONFORMITÉ ÉTHIQUE DE LA PRÉSENTE THÈSE

No. de certificat : 2017-1231
Date : 2021-09-15

AVIS FINAL DE CONFORMITÉ

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE FSH) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (avril 2020) de l'UQAM.

Titre du projet : L'expérience de solitude de femmes en situation d'itinérance à Montréal : Les enjeux du rapport à soi et à l'autre

Nom de l'étudiant : Anne-Marie Emard

Programme d'études : Doctorat en psychologie (profil scientifique-professionnel)

Direction(s) de recherche : Sophie GILBERT

Merci de bien vouloir inclure une copie du présent document et de votre certificat d'approbation éthique en annexe de votre travail de recherche.

Les membres du CERPE FSH vous félicitent pour la réalisation de votre recherche et vous offrent leurs meilleurs vœux pour la suite de vos activités.

Sylvie Lévesque

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'S. Lévesque', with a stylized flourish at the end.

Sylvie Lévesque
Professeure, Département de sexologie
Présidente du CERPÉ FSH

BIBLIOGRAPHIE

Abram, J. (2001). *Le langage de Winnicott* (traduit par C. Athanassiou-Popesco). Popesco.

Âge d'or. (1992). Dans Martin, R. (dir.), *Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-romaine* (p. 23-24). Nathan.

Agence de la santé publique du Canada. (2011). *Qu'est-ce qui détermine la santé ?*
http://www.phac-aspc.gc.ca/ph-sp/determinants/index-fra.php#key_determinants

Agostini, D. (2005). Les concepts de « capacité d'être seul » (D. W. Winnicott) et de « se sentir seul » (M. Klein). *Adolescence*, 1(1), 67-78.
<https://doi.org/10.3917/ado.051.0067>

Aliénation. (s.d.). Dans *Dictionnaire Usito en ligne*.
<https://usito.usherbrooke.ca/définitions/aliénation>

Aliéner. (2012). Dans A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française* (4^{ème} éd., p. 78-79). Le Robert.

Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Le Seuil.

Autès, M. (2000). Trois figures de l'exclusion. Dans S. Karsz (dir.), *L'exclusion, définir pour en finir* (p.1-33). Dunod.

Bacqué, M.-F. (2004). L'horreur et ses représentations. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 56(2), 31-36.

Bello, C. (2000). La trajectoire : un outil dans la compréhension de l'itinérance. Dans D. Laberge (dir.), *L'errance urbaine* (p. 101-119). Éditions multimondes.

Ben Slama, F. (1989). La question du contre-transfert dans la recherche. Dans C. Revault d'Allonnes et al. (dir.). *La démarche clinique en sciences humaines*, 139-151.

- Berkman, L.F. (1985). The relationship of social networks and social support to morbidity and mortality. Dans S. Cohen et S.L. Syme (dir.), *Social Support and Health* (p. 241-262). Academic Press.
- Bion, W. R. (1970). *Attention and interpretation*. Tavistock Publications Limited.
- Brunet, L. (2008). Réflexions sur la validité et la légitimité des méthodes diagnostiques. *Revue québécoise de psychologie*, 29(2), 29-42.
- Brunet, L. (2009). La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapeutiques psychanalytiques. Réflexions d'un psychanalyste et chercheur. *Filigrane*, 18(2), 70-85.
- Burger, J.M. (1995). Individual differences in preference of solitude. *Journal of research in personality*, 29, 85-108.
- Cacioppo, J.T., Hawkley, L.C. et Berntson, G.G. (2003). The anatomy of loneliness. *Current directions in psychological science*, 12(3), 71-74.
- Cacioppo, S., Grippo, A. J., London, S., Goossens, L. et Cacioppo, J. T. (2015). Loneliness: clinical import and interventions. *Perspectives on psychological science : a journal of the Association for Psychological Science*, 10(2), 238–249.
<https://doi.org/10.1177/1745691615570616>
- Camus A. (1985), *Le Mythe de Sisyphe*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1942).
- Canadian Observatory on Homelessness. (2012). *Canadian Definition of Homelessness*. www.homelesshub.ca/homelessdefinition/
- Canadian Observatory on Homelessness. (s.d.). *Introduction à la définition canadienne de l'itinérance*.
<http://www.homelesshub.ca/sites/default/files/IntroCOHhomelessdefinitionFR.pdf>
- Castadère, M.-F. (2016). L'entretien clinique à visée de recherche. Dans C. Chiland (dir.) *L'entretien clinique* (p. 139-171). Presses Universitaires de France.
- Chiland, C. (2013). *L'entretien clinique*. Presses Universitaires de France.
- Ciccone, A. (2001). Enveloppe psychique et fonction contenante : modèles et pratiques. *Cahiers de psychologie clinique*, 2(17), 81-102.

Ciccone, A. (2003). De l'identification à l'empiétement dans l'expérience de l'intime. *Le Divan familial*, 2(2), 39-52. <https://doi.org/10.3917/difa.011.0039>

Ciccone, A., et Lhopital, M. (2019). *Naissance à la vie psychique* (3e éd.). Dunod.

Colin, V. et Furtos, J. (2002). La solitude exposée du sujet SDF, déni de la filiation instituée. *Rhizome*, 10, 14.

Comité des sans-abris. (1987). *Vers une politique municipale pour les sans-abri*. Rapport du comité des sans-abri déposé au conseil municipal de Montréal.

Conseil du statut de la femme. (2012). *Réflexion sur l'itinérance des femmes en difficulté : un aperçu de la situation*. Gouvernement du Québec. <https://www.csf.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/reflexion-sur-litinerance-des-femmes-en-difficulte-un-aperçu-de-la-situation.pdf>

Corbeil, R. (2018, 15 décembre). Itinérance à Montréal : des ressources plus que nécessaires. *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/politique/canada/543701/itinerance-a-montreal-des-ressources-plus-que-necessaires>

David, M. (2016). *L'enfant de 0 à 2 ans: Vie affective et problèmes familiaux*. Dunod.

De Mijolla, A. (2013). Psychanalyse. Dans A. de Mijolla (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (2^{ème} éd., p. 1351-1355). Fayard-Pluriel.

Denis, P. (2015). Le noyau, la coquille et l'environnement. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2(5), 117-142.

Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode*. Flammarion.

Dolbeare, C.N. (1996). Housing Policy: A General Consideration. Dans J. Baumohl (dir.), *Homelessness in America* (p.34-45). Oryx Press.

Drapeau, M. et Letendre, R. (2001). Quelques propositions inspirées de la psychanalyse pour augmenter la rigueur en recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, 22, 73-92.

Dupont, S. (2010). *Seul parmi les autres. Le sentiment de solitude chez l'enfant et l'adolescent*. Éditions érès.

Echenberg, H. et Jensen, H. (2012). *Facteurs de risque de l'itinérance* (Publication n° PRB 08-51F). Bibliothèque du Parlement.

<http://www.parl.gc.ca/content/lop/researchpublications/prb0851-f.pdf>

Erickson, F. (1986). Qualitative methods in research on teaching. Dans M. Wittrock (dir.), *Handbook of research on teaching* (3^e éd., p. 119-161). Macmillan.

Everson-Rose, S.A. et Lewis, T.T. (2005). Psychosocial factors and cardiovascular diseases. *Annual review of Public Health*, 27, 469-500.

Ferrant, A. (2007). Pôle d'organisation narcissique-identitaire du psychisme. Dans R. Roussillon (dir.), *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale* (p. 459-483). Masson.

Fournier, L. et Chevalier, S. (1998). *Dénombrement de la clientèle itinérante dans les centres d'hébergement, les soupes populaires et les centres de jour des villes de Montréal et de Québec 1996-97. Contexte et méthodologie, en bref*. Santé Québec.

Furtos, J. (2007). Les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale. *Mental'idées*, 11, 24-33.

Gagnon, E. (2017). Paternité chez des "jeunes de la rue" : au cœur de la répétition, un paradoxe identitaire et la mise à mal du lieu de l'intimité [thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal]. Archipel.
<https://archipel.uqam.ca/9514/1/D3204.pdf>

Gammill, J. (2006). Éditions successives de la position dépressive tout au long de la vie. *Adolescence*, 24(4), 943-971. <https://doi.org/10.3917/ado.058.0943>

Gélineau, L. (2008). *La spirale de l'itinérance au féminin : Pour une meilleure compréhension des conditions de vie des femmes en situation d'itinérance de la région de Québec. Sommaire exécutif de la recherche qualitative*.
<http://raiiq.org/raiiq/images/recherches/La%20spirale%20de%20l'itinérance%20au%20féminin.pdf>

Gilbert, S., Emard, A.-M., Lavoie, D. et Lussier, V. (2017). *Une intervention novatrice auprès des femmes en état d'itinérance : l'approche relationnelle de La rue des Femmes*. Groupe de recherche sur l'inscription sociale et identitaire des jeunes adultes (GRIJA). https://sac.uqam.ca/upload/files/Rapport_La_rue_des_Femmes3.pdf

Gilbert, S. (2007). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'exemple de l'itinérance des jeunes adultes. *Recherches qualitatives – Hors série*, 3, 274-286.

Gilbert, S. (2009). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : L'apport heuristique de rencontres intersubjectives. *Recherches qualitatives*, 28(3), 19-39.

Goering, P., Tomiczenko, G., Sheldon, T., Boydell, K. et Wasylenki, D. (2002). Characteristics of persons who are homeless for the first time. *Psychiatric Services*, 53(11), 1472–1474.

Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives*, 24, 3-17.

Gouvernement du Canada. (2018). *Énoncé de politique des trois conseils. Éthique de la recherche avec des êtres humains*. https://ethics.gc.ca/fra/policy-politique_tcps2-eptc2_2018.html

Guba, E. G., et Lincoln, Y. S. (1994). Competing paradigms in qualitative research. Dans N. K. Denzin & Y.S. Lincoln (dir.), *Handbook of qualitative research* (p. 105-117). Sage.

Green, A. (1975). Le temps mort. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 11, 103-109.

Green, A. (1990). *La folie privée*. Paris : Gallimard.

Green, A. (2007). *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*. Les Éditions de Minuit (Œuvre originale publiée en 1983).

Green, A. (2011a). Répétition et compulsion de répétition. Relation à l'objet et aliénation à l'objet. Quelques hypothèses sur la fonction de la compulsion de répétition. Dans Bernard Chervet (dir), *La compulsion de répétition* (p. 63-70). Presses Universitaires de France.

Green, A. (2011b). Origines et vicissitudes de l'Être dans l'œuvre de Winnicott. *Revue française de psychanalyse*, 4(4), 1151-1170. <https://doi.org/10.3917/rfp.754.1151>

Herman, D.B., Susser, E.S., Dtruening, E.L. et Link, B.L. (1997). Adverse childhood expériences : are they risk factors for adult homelessness ? *American Journal of Public Health*, 87(2), 249-255. Récupéré sur le site : <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC1380802/pdf/amjph00501-0107.pdf>

Homes for Women. (2013). *Housing first, women second? A brief from the homes for women campaign*. <http://ywcacanada.ca/data/documents/00000382.pdf>

Hurtubise, R. et Rose, M.-C. (2013). *Récits de pratique et consensus d'expert. Équipes cliniques du projet Chez soi à Montréal*.

<http://www.cremis.ca/sites/default/files/rapports-de-recherche/recits-de-pratique-et-concensus-d-experts-projet-chez-soi-hurtubise-2013.pdf>

Jetable. (s.d.). Dans *Dictionnaire Larousse en ligne*.
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/jetable/44874>

Jung, J. (2015a). Le narcissisme primaire, le double et l'altérité. *Recherches en psychanalyse*, 19, 77-86. <https://doi.org/10.3917/rep.019.0077>

Jung, J. (2015b). *Le sujet et son double: La construction transitionnelle de l'identité*. Dunod.

Klein, M. (2011). Se sentir seul (traduit par V. Smirnoff). Dans *Envie et gratitude. Et autres essais* (p. 119-137). Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1963)

Klein, M. (2013). *Développements de la psychanalyse* (traduit par W. Barranger; 4^e éd.). Presses Universitaires de France. (Œuvre originale publiée en 1952).

Korzybski, A. (1994). *Science and sanity: An introduction to non-Aristotelian systems and general semantics* (5^e ed.). Institute of General Semantics. (Œuvre originale publiée en 1933).

Krymko-Bleton, I. (2014). Recherche psychanalytique à l'université. *Recherches qualitatives – Hors série*, 16, 52-60.

Krymko-Bleton, I. (2016). Entre la psychanalyse et la linguistique : une démarche de recherche au sein d'un département de psychologie. *Recherches qualitatives – Hors série*, 20, 487-499.

La rue des Femmes. (2000). Rapport d'activité 2019-2020.
<https://www.laruedesfemmes.org/wp-content/uploads/2020/10/Rapport-d'activités-2019-2020.pdf>

Laberge, D., Morin, D. et Roy, S. (2000). L'itinérance des femmes : les effets convergents de transformations sociales. Dans D. Laberge (dir.), *L'errance urbaine* (p. 83-99). Éditions multimondes.

Lao-Tzeu. (1975). Quatre extraits du « Tao te king » (traduit par Houang-Kia-Tcheng et P. Leyris). *Nouvelle revue de psychanalyse*, 11, 111-115. (Œuvre originale non datée).

Laperrière, R. (2018). Transmission de la capacité négative : de la formation à la rencontre clinique. *Filigrane*, 27(1), 45-60.

Latimer, E., Bordeleau, F. (2019). *Je compte MTL 2018 : Dénombrement des personnes en situation d'itinérance sur l'île de Montréal le 24 avril 2018*. Ville de Montréal. <https://jecomptemtl2018.ca/wp-content/uploads/2019/04/rapport-montral-rvision-8-avril-2019.pdf>

Latimer, E., McGregor, J., Méthot, C. et Smith, A. (2015). *Je compte MTL 2015 : Dénombrement des personnes en situation d'itinérance à Montréal le 24 mars 2015*. Ville de Montréal.
http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/D_SOCIAL_FR/MEDIA/DOCUMENTS/RAPPORT_DENOMBREMENT_PERSONNES_SITUATION_ITINERANCE.PDF

Latimer, E., Rabouin, D., Méthot, C., McAll, C., Ly, A., Dorvil, H., Crocker, A., Roy, L., Poremski, D., Bonin, J.-P., Fleury, M.-J. et Braithwaite, E. (2014). *Projet Chez Soi – Rapport final du site de Montréal*. Commission de la santé mentale du Canada. http://www.mentalhealthcommission.ca/Francais/system/files/private/document/at_home_final_report_montreal_fre_0.pdf

Lepoutre, T., Fernandez, I. V., Chevalier, F., Lenormand, M. et Guérin, N. (2019). Les frontières psychanalytiques du moi: Freud, Klein, Winnicott, Lacan. *L'Évolution Psychiatrique*, 84(1), 69-101.

Letendre, R. (2007). Contribution de la psychanalyse aux méthodologies qualitatives : quelques mots sur la rigueur en lien avec le dispositif d'hospitalité et la fonction tierce. *Recherches qualitatives Hors série*, 3, 384-396.

Lussier, V. (2007). Entre l'indicible et l'errance, l'acte-signe de l'itinérance. *Topique*, 99, 129-138.

Lussier, V., Poirier, M., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S. et Pelletier, A. (2002). La quête au cœur de l'absence : Les réseaux relationnels de jeunes adultes itinérants. *Revue québécoise de psychologie*, 23(3), 79-103.

Manning, K. (1997). Authenticity in constructive inquiry: Methodological consideration without prescription. *Qualitative inquiry*, 3(1), 93-115.

Martineau, S. (2007). L'éthique en recherche qualitative: quelques pistes de réflexion. *Recherches qualitatives*, 5, 70-81.

McDougall, J. (2004). *Théâtre du Je*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1982).

- Meintel, D. et Peressini, M. (1993). Seules et âgées en milieu urbain : une enquête auprès des Montréalaises de trois groupes ethniques. *Revue internationale d'action communautaire*, 29(69), 37-46.
- Mellier, D. (2005). La fonction contenante, une revue de la littérature. *Perspectives Psy*, 44(4), 303-310.
- Méthode. (2012). Dans A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française* (4^{ème} éd., p. 2093). Le Robert.
- Ministère de la Santé et des Services Sociaux. (2014). *Politique nationale de lutte à l'itinérance. Ensemble pour éviter la rue et s'en sortir*. Québec.
[http://www.homelesshub.ca/resource/politique-nationale-de-lutte-a-l'itinérance-ensemble-pour-éviter-la-rue-et-en-sortir](http://www.homelesshub.ca/resource/politique-nationale-de-lutte-a-l-itinerance-ensemble-pour-eviter-la-rue-et-en-sortir)
- Morrow, S.L. (2005). Quality and trustworthiness in qualitative research in counseling psychology. *Journal of counseling psychology*, 52(2), 250-260.
- Mouvement pour mettre fin à l'itinérance à Montréal. (s.d.). *Mission, vision et valeurs*. <https://mmfim.ca/a-propos/mission/>
- Nilsson, B., Lindström, U.A. et Naden, D. (2006). Is loneliness a psychological dysfunction? A literary study of the phenomenon of loneliness. *Scandinavian Journal of Caring Sciences*, 20, 93-101.
- Novac, S. (2002). Women's health and homelessness: A review of the literature. Dans Kappel Ramji Consulting Group (dir.), *Common occurrence: The impact of homelessness on women's health*. Consulting Group. Sistering.
- Novac, S. (2006). *Violence familiale et itinérance: Analyse documentaire*. Centre national d'information sur la violence dans la famille.
<https://www.rondpointdelitinerance.ca/sites/default/files/attachments-fr/ijl1uxfj.pdf>
- Organisation Mondiale de la Santé. (2004). *Les déterminants sociaux de la santé : les faits*. Deuxième édition.
http://www.euro.who.int/_data/assets/pdf_file/0006/98439/E82519.pdf
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Collin.
- Papillon, M. (journaliste). (2019, 19 juin). Une pilule contre la solitude [reportage]. Dans *Le téléjournal avec Céline Galipeau*. Société Radio-Canada. <https://ici.radio->

canada.ca/tele/le-telejournal-avec-celine-galipeau/site/episodes/436562/episode-du-19-juin-2019?isautoplay=true

Paradigme. (s.d.). Dans *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)*. <https://www.cnrtl.fr/definition/paradigme>

Parazelli, M. (2007). Jeunes en marge : perspectives historiques et sociologiques. *Nouvelles pratiques sociales*, 20(1), 50–79. <https://doi.org/10.7202/016977ar>

Partenariat pour la prévention et la lutte à l'itinérance des femmes. (2019, octobre). *Dossier de presse : Femmes et itinérance en 2019*. <https://lesmaisonsdelancre.org/wp-content/uploads/2019/11/Dossier-de-presse-Femmes-et-itinerance-en-2019.pdf>

Peplau, L.A. et Perlman, D. (1982). *Loneliness : A sourcebook of current theory, research and therapy*. Wiley.

Platon. (2007). *Le banquet* (traduit par L. Brisson; 5^e éd.). Flammarion. (Œuvre originale écrite environ en 340 av. J.-C.).

Pontalis, J.B. (2014). *Perdre de vue*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1988).

Press, J. (2015). Lire Winnicott. *Revue française de psychosomatique*, 1(1), 65-78. <https://doi.org/10.3917/rfps.047.0065>

Quesemund-Zucca, S. (2001a). Un + un = trois. Dans F. Rivoyre (dir.), *Psychanalyse et malaise social*. Eres.

Quesemund-Zucca, S. (2001b). De l'autre côté de la rue. *L'homme et la société*, 139(1), 7-14.

Quinodoz, J.-M. (2014). *La solitude apprivoisée* (5^e éd.). Presses universitaires de France.

Reid, W. (1999). Le cadre analytique revisité. *Filigrane*, 8(2), 33-48.

Reid, W. (2004). Le contre-transfert, la symbolisation et le don d'absence. *Filigrane*, 13(2), 34-47.

Reid, W. (2008). Un nouveau regard sur la pulsion, le trauma et la méthode analytique. Première partie : une théorie de la psyché. *Filigrane*, 17(1), 68–94. <https://doi.org/10.7202/018790ar>

Reid, W. (2012). Le palimpseste de la psyché ou l'effacement de l'objet comme paradigme de la tiercéité. *Revue française de psychanalyse*, 76(5), 1595-1601.

Réseau de Solidarité Itinérance du Québec. (2012). *Pour une politique en itinérance. Plateforme de revendications du Réseau Solidarité Itinérance du Québec*.
<https://rsiqtest.files.wordpress.com/2018/08/rsiq-plateforme-de-revendications-2012.pdf>

Réseau Solidarité Itinérance du Québec. (2014). *Pour une SPLI généraliste et communautaire. Mémoire présenté au Comité permanent des finances de la Chambre des Communes. Consultations pré-budgétaires 2014*.
http://www.parl.gc.ca/Content/HOC/Committee/412/FINA/WebDoc/WD6615327/412_FINA_PBC2014_Briefs%5CReseauSolidariteItineranceDuQuebec-f.pdf

Roussillon, R. (1999). Situations et configurations transférentielles limites. *Filigrane*, 8(2), 100-120.

Roussillon, R. (2004). La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double ». *Revue française de psychanalyse*, 2(2), 421-439.
<https://doi.org/10.3917/rfp.682.0421>

Roussillon, R. (2005). Les situations extrêmes et la clinique de la survivance psychique. Dans : Jean Furtos éd., *La santé mentale en actes* (p. 221-238). Toulouse, France: Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.laval.2005.01.0221>

Roussillon, R. (2007a). *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*. Masson.

Roussillon, R. (2007b). Le Moi-peau et la réflexivité. *Le Carnet psy*, 5(118), 23-27.
<https://doi.org/10.3917/lcp.118.0023>

Roussillon, R. (2008). *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*. Dunod.

Roussillon, R. (2009). La destructivité et les formes complexes de la « survivance » de l'objet. *Revue française de psychanalyse*, 4(4), 1005-1022.
<https://doi.org/10.3917/rfp.734.1005>

Roussillon, R. (2011). Déconstruction du narcissisme primaire. *L'Année psychanalytique internationale*, 1(1), 177-193.
<https://doi.org/10.3917/lapsy.111.0177>

Roussillon, R. (2012). *Le jeu et l'entre-je(u)* (3^e éd.). Presses Universitaires de France.

- Roussillon, R. (2013). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse* (3^e éd.). Presses Universitaires de France.
- Roussillon, R. (2015). Le visage de l'étranger et la matrice du négatif chez Albert Camus. *Revue française de psychanalyse*, 4(4), 1187-1197. <https://doi.org/10.3917/rfp.794.1187>
- Roy, S. et Duchesne, L. (2000). Solitude et isolement : image forte de l'itinérance? Dans D. Laberge (dir.), *L'errance urbaine* (p. 241-252). Éditions multimondes.
- Roy, S. et Hurtubise, R. (2007). Introduction. Dans S. Roy et R. Hurtubise (dir.), *L'itinérance en questions* (p. 1-27). Presses de l'Université du Québec.
- Scarfone, D. (2014). L'impassé, actualité de l'inconscient. *Revue française de psychanalyse*, 5(5), 1357-1428. <https://doi.org/10.3917/rfp.785.1357>
- Schneider, M. (1994). *Glenn Gould piano solo, Aria et trente variations*. Gallimard.
- Schurmans, M.-N. (2003). *Les solitudes*. Presses universitaires de France.
- Segal, H. (1970). Notes sur la formation de symbole, *Revue française de psychanalyse*, 34(4), 685-696 (Œuvre originale publiée en 1957).
- Sheehy, K. (2021, February 22). Japan creates Minister of Loneliness to fight COVID-19 suicides. *New York Post*. <https://nypost.com/2021/02/22/japan-creates-minister-of-loneliness-to-fight-covid-suicides/>
- Shute, R. et Howitt, D. (1990). Unravelling paradoxes in loneliness : Research and elements of social theory of loneliness. *Social Behaviour*, 5(3), 169-184.
- Table des groupes de femmes. (2014). *Politique en itinérance - Les groupes de femmes de Montréal, de la Montérégie et de Laval réclament un plan d'action qui intègre pleinement l'ADS*. <http://www.tgfm.org/mtl/2014/05/politique-en-itinerance-les-groupes-de-femmes-de-montreal-de-la-monteregie-et-de-laval-reclament-un-.html>
- Temps mort. (s.d.). Dans *Dictionnaire Larousse en ligne*. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/temps/77238>
- Urribarri, F. (2005). Une métapsychologie de la représentation. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 1(1), 121-129. <https://doi.org/10.3917/lcpp.011.0121>

- Van de Velde, C. (2018). Présentation: Sociologie de la solitude : concepts, défis, perspectives. *Sociologie et sociétés*, 50(1), 5-20.
- Vaneuville, M.-C. (2005). *Femmes en errance. De la survie à l'existence*. Chronique sociale.
- Winnicott, D.W. (2012a). L'angoisse liée à l'insécurité. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (traduit par J. Kalmanovitch; 2^e éd., p. 198-202). Payot. (Œuvre originale publiée en 1952)
- Winnicott, D.W. (2012x). Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (traduit par J. Kalmanovitch; 2^e éd., p. 250-267). Payot. (Œuvre originale publiée en 1954)
- Winnicott, D.W. (2012c). La position dépressive dans le développement affectif normal. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (traduit par J. Kalmanovitch; 2^e éd., p. 231-249). Payot. (Œuvre originale publiée en 1954-1955)
- Winnicott D.W. (2012d). La tendance antisociale. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (traduit par J. Kalmanovitch; 2^e éd., p. 292-302). Payot. (Œuvre originale publiée en 1956).
- Winnicott, D.W. (2012e). La capacité d'être seul. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (traduit par J. Kalmanovitch; 2^e éd., p. 325-333). Payot. (Œuvre originale publiée en 1958)
- Winnicott, D.W. (1975). *Jeu et réalité* (traduit par C. Monod et J.-B. Pontalis). Gallimard.
- Winnicott, D. (2000a). Rien au centre. Dans *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (traduit par J. Kalmanovitch et M. Gribinski; p. 56-59). Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1959).
- Winnicott, D. (2000b). La Crainte de la folie. Dans *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (traduit par J. Kalmanovitch et M. Gribinski; p. 217-230). Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1965).
- Winnicott, D. (2000c). L'usage de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications. Dans *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (traduit par J. Kalmanovitch et M. Gribinski; p. 231-243). Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1969).

Winnicott, D. (2014a). Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self ». Dans *Processus de maturation chez l'enfant* (traduit par J. Kalmanovitch; p. 115-132). Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1960).

Winnicott, D. (2014b). De la communication et de la non-communication. Dans *Processus de maturation chez l'enfant* (traduit par J. Kalmanovitch; p. 151-168). Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1963).

Wolf, M. M. (1978). Social validity: The case for subjective measurement or how behavior analysis found its heart. *Journal of Applied Behavior Analysis*, 11, 203-214.